

LINA SAVIGNAC

CHARLES

ROMAN



La Caboché

Belhomme

CHARLES

DE LA MÊME AUTEURE

GENS DU VOYAGE, UNE EXPÉRIENCE DE CARAVANING, RÉCIT, 2004

ÉVA, EUGÉNIE ET MARGUERITE, ROMAN * 2006

LILI, ROMAN * * 2007

CHARLES, ROMAN * * * 2008

À PARAÎTRE

LA MAISON SUR LA GRÈVE, ROMAN

LINA SAVIGNAC

CHARLES

Roman

Photographie
Raymond Gallant

Page couverture
Dyxis

Mise en pages
Saga

Réviseur
Nicolas Gallant, m.a.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Savignac, Lina, 1949-

Charles : roman

Suite de : de Lili.
ISBN 978-2-923447-13-1

I. Titre.

L'ouvrage complet comprend 3 v.

PS8637.A87C42 2008 C843'.6 C2008-941996-0
PS9637.A87C42 2008

Dépôt légal

- Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2008
- Bibliothèque nationale du Canada, 2008

Les Éditions la Caboché
Beloeil (Québec)
Téléphone : (450) 714-4037
Courriel : info@editionslacaboché.com

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Personnages

Famille Bernatchez

Elphège Bernatchez : un parent des Bernèche vivant en Gaspésie

Fernande Bernatchez : épouse d'Elphège Bernatchez

Rose-Aline Bernatchez : fille cadette des Bernatchez

Famille Bernèche

Arthur Bernèche : policier à la retraite, voisin de Charles

Gabriel Bernèche : policier, fils d'Arthur, voisin de Charles

Famille Plante

Léo Plante : père adoptif de Lili Plante et grand-père de Charles

Lili : fille de Marguerite Plante

Lucie : fille de Léo Plante

Marcel : fils de Léo Plante

Marguerite : mère de Lili Plante et grand-mère maternelle de Charles

Victor : fils de Léo Plante

Famille Sansoucy

Blanche : sœur de Damase et jumelle de Rose

Damase : fils de Jude Sansoucy et propriétaire de la ferme aussi appelé le bonhomme Saucisse

Léon : frère de Damase

Marie-Jeanne : épouse de Damase

Rose : sœur de Damase et jumelle de Blanche

Les hommes d'église

Albert Sanschagrin : curé de la paroisse de Berthierville

Louis Godin : curé décédé de la paroisse de Sainte-Élisabeth

Autres

Hélène de Chastelain : artiste-peintre

Hormidas Aubé : marguillier en charge de la paroisse de Berthierville et voisin de Charles

Hermance : épouse d'Hormidas Aubé

Roger Tucker : architecte restaurateur

À Marion

Merci, Pierre, d'avoir accompagné
mon écriture tout au long de cette trilogie.

CHARLES

Assis sur une chaise de paille quasiment défoncée, Charles Plante contemple la Bayonne. La belle a accepté le rendez-vous proposé par l'artiste, a revêtu sa robe brune, s'est parfumée à l'odeur de vase, a garni son cou de fins galets et a enfilé dans ses pieds deux cailloux pointus. L'amante se livre tout entière aux regards indiscrets du jeune Français. Comme il l'a attendue, espérée et désirée cette Bayonne ! Et aujourd'hui elle coule devant lui, paresseuse, s'attardant dans un détour, une anse, abdique devant la roche qui trône en son centre et se remet à prendre un peu de vitesse dans les cascades de façon à montrer qu'elle possède un tant soit peu de ce caractère qu'on lui prête.

Pensif, Charles revit les derniers jours qui l'ont précipité dans une course folle. Il y a à peine quelques semaines, il débarquait chez son grand-père, Léo Plante. Derrière lui, il laissait son enfance passée sur la Côte d'Azur, à Saint-Raphaël, avec l'idée bien arrêtée de s'acheter une terre sur le bord de la rivière. Depuis sa première visite à Sainte-Élisabeth, à l'âge de six ans, l'eau vaseuse s'était mise à courir dans ses veines et il ne restait au destin qu'à tricoter le reste. Il avait promis de revenir et dix-huit ans plus tard, il plonge ses racines dans le sol qui a vu naître David, son père, et grandir Lili, sa mère. Déjà, cette femme lui manque. Il entend encore les mots durs lancés par un adolescent qui se cherche, lui crachant à la face toute la colère qui l'habitait, l'accusant sans retenue de lui avoir donné

un père absent. Maintenant, il regrette. Il a fini par comprendre que se torturer avec des événements sur lesquels on n'a pas d'emprise demeure une entreprise vaine et stérile. Il faut regarder en avant et lui, Charles Plante, se devait de revenir ici et peindre la source qui alimente sa création.

Il a suffi d'une visite chez Damase Sansoucy, surnommé le bonhomme Saucisse, pour que son rêve prenne forme. Une maison vivante, encore possédée par l'esprit de ceux qui l'ont habitée, une côte où poussent bouleaux et trembles, quelques arpents de terre cultivable, une pointe qui borde la rivière et cette autre maison qui tient plus de la mesure que d'une habitation correcte. Sans hésitation, là, entre ces vieilles planches vermoulues qui ne demandent qu'à parler, Charles installera son atelier. La lumière se prête déjà au jeu des couleurs, mais avant tout, l'artiste mesure l'ampleur du travail à effectuer pour mettre de l'ordre dans son royaume. Ce n'est pas demain qu'il accrochera son sarrau de peintre à la patère. Avec une bonne dose d'huile de coude, comme dit Léo, on arrive à des miracles. En haut de la côte, la maison chaulée où la famille Sansoucy vivait depuis plus de cent ans a également besoin d'un coup de pinceau, mais pour l'instant, Charles s'en contentera. Il compte sur l'hiver pour s'attaquer à cette tâche colossale.

Avant de quitter les lieux, Damase a ramassé son linge de corps et quelques *bébelles* auxquelles il tenait le plus, comme son chapelet, a lancé son maigre bagage dans le coffre arrière d'un taxi et est parti pour la ville. Léo a entendu dire que l'ancien propriétaire demeurait maintenant au Manoir de Berthierville, résidence pour personnes âgées, mais il n'a aucune explication sur le sort que la vie lui réserve, car l'homme parlait peu. Le silence l'habitait depuis de nombreuses années. Le vieux a laissé la petite maison blanche intacte, sans même jeter un regard derrière lui. Pourtant, bien avant lui, des générations

de Sansoucy ont retourné la terre grasse où poussaient le blé et l'avoine, soupé dans la petite cuisine d'été quand la chaleur devenait trop lourde, joué de l'harmonium dans le salon les dimanches après-midi et dormi à l'étage dans les lits de plumes réchauffés par l'unique tuyau de poêle porté au rouge.

Mais aujourd'hui, Charles a à faire. Léo doit lui donner un coup de main pour nettoyer l'appentis et récupérer pour les besoins de sa ferme les outils qui ne serviront pas au nouveau propriétaire. Devant l'énormité de la tâche, le grand-père a offert ses services et le jeune Français, trop heureux de travailler avec son aîné, n'a pas su refuser. En espérant l'arrivée de Léo, Charles s'attarde sur le bord de la rivière, quand il entend une voix.

— Suffit de rêvasser ! Je ne me suis pas rendu jusqu'ici pour admirer l'eau qui coule, crie Léo du haut de la côte. Du travail nous attend, fiston !

Surpris dans sa contemplation, une tasse de café refroidie entre les mains, le peintre entreprend la montée. Léo se montre fier de ce vilain petit canard tombé du ciel, différent des autres. Il y a longtemps de cela, les circonstances lui ont permis d'adopter Lili, la mère de Charles, comme sa propre fille. Puis l'homme a commis l'irréparable en ne la reconnaissant plus comme une des leurs, parce qu'elle s'était compromise en aimant un prêtre. Durant six longues années, Léo a regretté son geste et le remords était devenu un vieux compagnon. Un jour de juillet, Charles est arrivé comme un cheveu sur la soupe en réclamant le titre de petit-fils. Quelle journée merveilleuse s'était levée ce matin-là ! Le fermier a pris l'enfant au drôle d'accent par les épaules et le temps d'un été a tenté de récupérer les saisons perdues. Léo lui a inculqué l'amour de la terre et de la Bayonne. Charles avait répondu en promettant de revenir.

— Mille excuses, Léo, je t'avais oublié, avoue Charles en jetant le café refroidi dans l'herbe.

— J'ignore comment tu peux réparer cette étourderie,

reprend le grand-père en donnant une tape amicale dans le dos du rêveur. Si tu m'offrais une tasse de thé, j'accepterais de passer l'éponge et on profiterait de l'occasion pour faire honneur aux galettes de Margot, ajoute ce dernier en sortant derrière son dos une boîte de métal portant une image du Père Noël.

— Putain ! siffle le gourmand.

— Écoute, mon gars, je dois te montrer à jurer correctement. Ton langage ressemble trop à celui d'un maudit Français, sans compter qu'ici, des putains, on ne connaît pas. Admettons qu'on utilise des termes plus subtils, plus colorés. Vois-tu, il faut éviter les blasphèmes qui causent tant de misère à nos pauvres confesseurs, je te suggère quelque chose de plus doux.

— Et si j'essayais bordel de merde ?

— Mmm... Encore trop français... Tiens, que penses-tu de torpinouche ? s'amuse le grand-père.

— J'aime bien.

Et Charles expérimente le juron inoffensif. Dans sa bouche, le mot prend une drôle de consonance et quand ses lèvres se serrent sur le pinouche, l'effet frise le ridicule. Léo ne peut s'empêcher de rire et de se moquer de lui.

— Bon, bon, on s'habituera, conclut Léo. On peut dire que vous autres, les gens des vieux pays, vous êtes pincés en pas pour rire et que vous avez le bec et le cul coincés.

Accordant leurs pas, les hommes arrivent finalement à la maison. Charles ouvre la porte et laisse entrer son grand-père.

Sans attendre que son hôte se perde en formules de politesse, Léo dépose la boîte de fer blanc sur la table de la cuisine et trouve refuge dans la berçante de Damase. Deux grandes poussées réussissent à donner le coup d'envoi aux arceaux usés qui roulent carré. Le fermier examine son petit-fils et le regarde fourrer une feuille de journal dans le poêle afin de ranimer les braises, tourner la clé du tuyau et enfourner un quartier de

bouleau dans le fourneau. Comme il en a fait du chemin ce petit, pense Léo. Arrivé depuis peu, le jeune prend déjà les habitudes du pays. Sur le rond, une grosse bouilloire d'aluminium toute cabossée commence à danser sous l'effet de la chaleur. Charles sort deux tasses qui datent certainement de l'époque de la reine Victoria, une théière de porcelaine brune dans laquelle il jette deux pincées de graines noirâtres et se tire une chaise.

— Tu aimes toujours ta chaumière ? s'informe Léo.

— Torpinouche, oui ! s'exclame Charles, montrant qu'il a retenu la leçon. J'ai l'impression de vivre dans un musée et je découvre tous les jours. Tiens, pas plus tard qu'hier soir, j'ai procédé à l'inventaire des lampes qui me serviraient en cas d'urgence. Eh bien ! J'en ai trouvé dix, du fanal à l'huile au modèle de table le plus sophistiqué et je passe sous silence la panoplie de bougeoirs.

— Il faut croire que le père Damase ménageait l'électricité. Maudit vieux gratteux ! ajoute Léo qui tente de se bercer sans trop de saccades. Ça ne me surprend pas.

— Écoute, je ne sais que penser de cette maison. Son histoire pique ma curiosité, continue Charles. Je demeure dans un sanctuaire et chaque fois que je touche à un objet, on dirait qu'une main invisible accompagne mon geste. Connaissais-tu les gens qui restaient ici ?

— Bien peu, reprend l'homme de la Bayonne. Leur vie se déroulait en parallèle à celle des autres et les seuls points de jonction avec le reste de la population semblaient l'église et le temps des élections. D'ailleurs, au moment de notre toute première visite, tu as vu l'écriteau qui interdisait le passage ? Inutile d'en rajouter... Peu de personnes avaient accès à l'intérieur de ce logis et le silence planait sur cette portion de la rivière. De là à l'intrigue, le pas était vite franchi. Par contre, pendant la période électorale, autour de la maison ou dans l'appentis, laisse-moi te dire que ça jasait ferme. Durant des années, Damase a travaillé en tant qu'organisateur politique

des bleus de Maurice Duplessis. Des hommes, il en est passé et pas tous avec des consciences propres. Dans ce temps-là, les élections se gagnaient à coup de promesses de bouts de route, de ponts et d'enveloppes discrètement glissées dans une poche. Interrompant momentanément son histoire.

— Hé ! Ça chauffe pas mal fort ton affaire, avertit Léo en indiquant la colonne de vapeur qui sort du bec de la bouilloire. Pas jeune, jeune ce *canard*-là ?

Suivant le geste du grand-père, Charles se lève, attrape une épaisse poignée de coton et, d'une main sûre, ébouillante les feuilles de thé. Tout en versant l'eau chaude, ce dernier réfléchit à la remarque de Léo, se demandant ce qu'un oiseau fabrique sur le poêle.

— Un canard ? interroge Charles. Parfois, vous avez de ces expressions ...

— Ne t'inquiète pas mon gars, intervient Léo, tu as encore quelques croûtes à manger avant de tout comprendre et de parler comme les gens de la Bayonne. En attendant, apporte ta théière, on va s'occuper des galettes de ta grand-mère. Après ça, on devrait pouvoir travailler un peu. Je n'aime pas me mettre à l'ouvrage le ventre vide.

Attablés, le grand-père et le petit-fils installent le contenant de biscuits entre eux et Charles entreprend de remplir les tasses de la reine Victoria.

— Elles appartenaient probablement à Blanche, suppose Léo. Elle n'était pas *fancy* à peu près, celle-là, continue-t-il en éjectant de miettes au fur et à mesure qu'il parle. Je te gage ma chemise qu'elle les a ramassées dans les boîtes de savon Lux. Écoute, mon gars, tu n'aurais pas quelque chose de plus masculin ?

Charles fouille dans l'armoire qui contient la vaisselle de tous les jours et où aucun morceau ne trouve son semblable. Il donne à Léo une lourde tasse à bordure dorée et qui porte l'image d'un colley.

— Ça, c'est le style de Damase, affirme sans ambages Léo. Le vieux aimait les chiens, une affaire rare. À ce qu'on m'a dit, il en a toujours possédé et pas rien qu'un à part ça. Un ou deux molosses le suivaient comme son ombre, puis un jour, les maudits cabots ont commencé à se tenir en bas de la côte, près de ta cabane, et hurlaient à la mort. Tannés d'entendre les bêtes *siler*, les voisins se sont plaints et la police a forcé le bonhomme Saucisse à se débarrasser de ses colleys. Il en braillait, le pauvre. Mais ça fait un bout de ça, aujourd'hui, il ne reste qu'une tasse. Allez, va pour la chope avec le chien et mets un peu de lait et de sucre dans ta mixture. Elle a de quoi décaper n'importe quel dentier. Vois-tu, continue Léo, ici tu te trouves sur la terre de Jude Sansoucy. De son vivant, le vieux s'est donné à son fils, Damase, et à son épouse, Marie-Jeanne. Par testament entre vifs, l'aîné de la famille a hérité de la maison ancestrale avec l'obligation de garder son père et sa mère, son jeune frère Léon ainsi que les jumelles, Blanche et Rose, toutes les deux vieilles filles. Je n'en sais pas beaucoup plus parce que, comme je t'expliquais, une drôle d'aura entourait la propriété. Même la cabane en bas a fait jaser longtemps.

— La cabane ? C'est de mon atelier dont tu parles ?

— Dis-moi pas que tu veux t'installer dans ce débris ? s'étonne Léo. Dans le temps, j'y venais avec Marguerite et les enfants et déjà là, la baraque ne se tenait presque plus debout. Ta mère y a joué à la cachette avec ses cousins, ça te confirme que ton local ne date pas d'hier.

La moitié de la boîte de biscuits vidée, une seconde tasse de thé sucré derrière la cravate, Léo se déclare fin prêt à s'attaquer au débarras. Meticuleux, Charles rince la vaisselle, ramasse les miettes et suit son grand-père. L'appentis se résume à un toit de tôle attaché à la maison et soutenu par deux poteaux de bois. Un véritable bric-à-brac ouvert à tous les vents.

— Tabarouette ! Par où commence-t-on ? se demande Léo devant l'énormité de la tâche.

Puis, sans attendre de réponse, il attrape un rouleau de broche rouillée et le jette au bout de ses bras. Charles trouve le procédé plutôt rapide, mais qui a au moins le mérite d'éviter de s'y emmêler les pieds. Léo dirige le chantier de main de maître.

— Simple comme bonjour, mon gars, on fera trois tas : un pour les poubelles...

— On ne peut rien recycler ? s'indigne Charles.

— La ferraille seulement, pour le reste, je ne le crois pas.

— Bon, va pour le dépotoir, se rallie à contrecœur l'écologiste.

Dans tout ce fouillis, Damase avait quand même fait un semblant d'ordre, il suffisait de le comprendre. De solides tablettes clouées au mur servaient à ranger les outils les plus pratiques ou ayant trait à l'entretien de la maison. Ainsi la sciote se frottait à la scie à bois et le marteau s'alignait au tournevis pour fréquenter sans vergogne les récipients de tabac remplis de vis et de clous. Un vieux balai, auquel il ne restait que trois brins, était appuyé sur l'encadrement de la porte, prêt à être utilisé en cas de besoin. Pourtant, son état indiquait qu'il avait mérité une retraite, certainement pas prématurée. De toute évidence, le bonhomme souffrait d'insécurité pour tant ramasser. Dans un autre coin, Léo découvre un carton éventré plein de pots vides qu'une couche de poussière a rendus opaques et dont les couvercles rouillés refusent obstinément de tourner. Tous ces contenants devaient probablement servir aux confitures de Marie-Jeanne. Léo porte peu de respect aux articles féminins qui traînent dans un repaire d'hommes. Eh hop ! Les reliques de la cuisinière atterrissent sur un tas informe, temporairement nommé poubelle, tandis qu'un bruit de verre cassé accompagne l'arrivée de la boîte. Charles n'aime pas voir grossir l'amas de matière qui, avec un minimum de tri et un peu de génie, pourrait être recyclée. Vivement, il récupère une pile de vieux journaux jaunis qu'il utilisera

comme allume-feu et gare à son grand-père s'il lui venait à l'idée de s'en débarrasser. Près de la porte menant à la cuisine d'été, Charles réorganise les bûches de bois sec. Dans un grand panier servant à la lessive, il jette pêle-mêle les petites branches et les éclisses pouvant être utiles pour partir le feu et dans une manne à moitié démantibulée, il empile les quotidiens du temps. Sur une série de clous plantés de façon aléatoire aux poutres du plafond, Damase avait accroché des courroies de cuir employées comme bricoles, culières, sous-ventrières et licous, autant qu'il en faut pour pendre plus d'un homme. Malheureusement, comme plus personne ne possède de cheval, ces articles trouveront preneur dans un marché aux puces. Charles y suspend maintenant les fourches, bêches et pelles jugées aptes à reprendre du service, soit dans le jardin qu'il pense entreprendre au printemps ou dans la neige.

— Putain ! Pardon, torpinouche ! siffle Charles. Léo, viens voir.

Enjambant un traîneau de bois qui bloque l'étroit passage, Léo aperçoit son petit-fils avec un sabre rouillé qui doit certainement remonter à la guerre des Boers.

— Veux-tu me dire ce que ce vieux fou fabriquait avec pareil coutelas ? se surprend le fermier. Montre-moi ça de plus près, fiston.

Aussi étonné que son aîné, Charles tend le bras où l'objet pèse lourdement.

— Ça prend bien un décrépit comme lui pour garder une affaire semblable. Loin de ressembler à un couteau de chasse, cette affaire-là !

Léo manipule l'arme, évalue sa pesanteur, le tranchant de la lame et tente de retracer quelque information sur le manufacturier ou du moins sur son utilité. Aucune indication. Rien qu'une oxydation normale, sauf peut-être trois entailles ou encoches sur l'acier émoussé. Devant une telle trouvaille, Charles commence à s'inquiéter.

— Conserve-le, conclut rapidement Léo, mais range-le en sécurité. Imagine si ce *pèle-patates* nous tombait sur la tête, il y aurait de quoi défriser un homme ! Assez d'émotions pour aujourd'hui. Je dois filer, mais avant, donne-moi donc un coup de main pour mettre la ferraille dans la caisse du camion, je m'occuperai de ton recyclage.

Une fois son grand-père parti, Charles retourne dans l'appentis et termine le rangement. Sa pensée revient constamment au sabre dont l'usage ne semble pas des plus banals. Il ressort l'arme de sa cachette afin de l'examiner à la lumière crue. Les hypothèses plausibles ne fourmillent pas et comme il ne dispose d'aucun indice lui permettant d'en savoir plus, il la replace en se promettant d'entamer une recherche plus approfondie. Étant donné le superbe après-midi qui s'annonce, le peintre se propose d'aller jeter un coup d'œil en bas de la côte et d'évaluer les travaux qui redonneront à sa cabane une allure convenable. Il lui presse de peindre, car ses doigts s'impatientent et la Bayonne le harcèle. À peine Charles a-t-il passé la galerie qu'un homme se pointe.

— Salut ! Gabriel Bernèche, votre voisin. Excusez mon sans-gêne, mais puisque l'écriteau interdisant l'entrée ne se trouve plus là et que la barrière était déjà ouverte, j'ai pris la liberté de descendre jusque chez vous.

— Non, non, il n'y a pas d'offense, vous avez bien fait, reprend Charles en présentant la main à son visiteur. Charles Plante, peintre.

Le gaillard qui se tient devant lui paraît tout juste trente ans et sa carrure impressionne. Son sourire et ses yeux bleus allument un visage sympathique.

— Je désirais connaître le nouveau propriétaire de la terre. Notre ami Damase a quitté la maison pas mal vite. Rien de grave, j'espère ? Il faut dire que, même malcommodes, on s'inquiète de nos voisins. On ne sait jamais ce qui aurait pu lui arriver.

— Non, je pense qu'il lui pressait tout probablement de partir et moi, d'emménager, conclut naïvement Charles.

— Je vous dérange, vous quittiez ?

— Je ne vais pas loin, rien qu'en bas de la pente. Désirez-vous m'accompagner ?

— Siffleux ! Il y a bien longtemps que je ne suis pas descendu jusqu'ici. De notre terre, je me contente de regarder les cascades de la Bayonne qui entreprennent le détour jusque chez Saucisse, enfin chez vous, bredouille le jeune homme, puis je la perds. Ce n'est pas compliqué, à présent je la retrouve comme elle était du temps de ma jeunesse et ça me fait rudement plaisir. Si vous saviez à quel point on a joué dans cette rivière. Avant, selon le paternel, l'eau était beaucoup plus haute de ce côté-ci, affirme-t-il en avançant son bras vers la gauche, mais depuis qu'ils ont défait le petit barrage, elle a considérablement baissé. Je vous ennuie avec mon *bavassage* de bonne femme, j'aime tellement la Bayonne.

— Je l'affectionne également, renchérit Charles, bien que nos raisons diffèrent. Je désire la peindre, elle me passionne. Voici mon futur atelier, ajoute fièrement le peintre en montrant la vieille baraque.

— Pas sérieux ! Ça tombe en ruine ! Jetez-la par terre et recommencez quelque chose de neuf, remarquez que ça ne me regarde pas une miette. Il faut dire qu'au printemps la rivière monte dru et qu'elle fera la vie dure à votre maison. Bon, je dois me sauver, je prends mon quart de travail au quartier général de la police dans une heure. J'étais venu vous saluer, comme ça, en passant.

— Il m'a fait plaisir de vous connaître, Gabriel, termine Charles et ne vous gênez pas pour revenir, je ne me tiens jamais bien loin de la Bayonne.

Et l'homme repart comme il était arrivé, sans bruit. Charles regarde le policier qui entreprend la côte d'un pas sûr et régulier. Serait-ce dû au fait que Gabriel Bernèche partage

son amour pour la rivière qui le rend si sympathique ? Par contre, certaines remarques du voisin, couplées à celles de Léo, le bousculent dans son intention d'installer son atelier à cet endroit. L'idée paraît-elle si farfelue et pourquoi veut-on le décourager ? Pourtant, il la sent vibrer cette baraque.

Faisant fi des commentaires des autres, il commence par une inspection visuelle qui lui fournira une approximation des travaux. La pénombre, maîtresse de la vieille cahute, le gêne un peu. Heureusement, un petit rai de lumière vive réussit à s'infiltrer, allumant chaque grain de poussière. Le temps d'une seconde, la clarté prête vie aux minuscules particules, leur imposant un ballet anarchique. La fenêtre, donnant côté rivière, est complètement obstruée par un grand panneau de bois, probablement déposé là dans le but de dissuader les curieux. Il suffit de le déplacer pour laisser pénétrer le soleil. Charles avait sous-estimé l'œuvre des ans, et le déménagement de ce qui ressemble à une porte s'accompagne d'un nuage de fine poudre grise. Battant des mains pour retrouver un peu d'air respirable, le jeune homme s'approche des carreaux brisés. Dans sa robe sombre, la Bayonne s'attarde sur les galets. La narquoise veut qu'on lui rende hommage, l'incitant à prendre ses pinces et à lui barbouiller un semblant de mouvement. Comment peut-il refuser une telle invitation ? Elle persiste, ceinturant de ses bras liquides la petite île qui se situe près de la rive nord. Pire qu'une femme, elle brille de mille soleils qui, le temps d'un instant, se reflètent sur l'eau pour s'éloigner la seconde suivante. Repoussant le chant de la sirène, Charles continue son inspection et arrive dans une grande pièce dont la fenêtre montre une clôture de fil de fer. La fine barrière sépare d'un côté, le plateau et la rivière et de l'autre, les arpents en friche dont il se trouve également propriétaire. Comme il se sent riche ! Les deux pieds incrustés sur les lattes du plancher bancal, il pense que l'appartement où il se tient actuellement devait probablement porter le titre pompeux de salon. D'ail-

leurs, la porte avant, située tout juste à côté, suggère qu'ici on accueillait les gens de marque, les curés ou les amoureux éconduits par les vieilles filles. Que pure fabulation ! Néanmoins, Charles se plaît à inventer une vie à cette mesure. À lui seul de déterminer s'il la désire calme ou agitée. Au fond, une petite pièce tout aussi empoussiérée devait probablement servir de chambre à coucher. Séparant la maison en deux parties, un escalier branlant grimpe à l'étage. Avant de s'aventurer plus haut, Charles en vérifie la solidité, sonde les montants puis place un pied sur une marche et y va d'une série de sauts de manière à estimer sa résistance. Doucement, les combles apparaissent. Ressemblant à un chat qui se hasarde jusqu'au faite d'un arbre et pose lentement les pattes l'une après l'autre afin d'éviter toute vibration qui s'avérerait fatale, Charles parvint au sommet et repousse déjà l'idée qu'il lui faudra redescendre. Selon la loi de Newton, d'une manière ou d'une autre, il se retrouvera en bas, la vitesse de l'exécution reste le seul point d'interrogation. Mais en attendant, il livre le vaste grenier qui s'étale devant lui à sa curiosité. Les deux lucarnes garnissant l'avant de la maison montrent un état de délabrement avancé et des débris de verre tapissent le plancher de bois à peine équarri. Rien de bien spectaculaire. La cloison qui reluke la rivière est trouée et, visiblement, les planches n'ont pas résisté aux intempéries. Des brèches apparaissent un peu partout, ce qui donne à la paroi l'allure d'un gruyère bayonnais. Charles pousse légèrement sur le mur et tout s'écroule devant lui. Il vacille au bord du gouffre créé par la chute d'une partie du mur. Ça y est, l'affaissement ouvre la plus belle fenêtre qu'il puisse trouver pour peindre l'amante. Peu importe son caractère, d'ici il la verra dans toute sa splendeur. Plus d'hésitation ! Dans ce grenier abîmé, il posera son chevalet, mélangera ses couleurs et jettera sur la toile le meilleur de lui-même, son talent de peintre.



Au fond de la coulée, l'été s'étire et, comme à regret, laisse à l'automne la place réchauffée avec patience. Les nuits deviennent plus fraîches et lentement les feuilles se colorent. Les plus pressés à revêtir leur livrée automnale sont les érables à sucre qui commencent timidement à prendre une teinte de rouge puis l'arbre s'enflamme au grand complet. En l'espace de quelques jours, la côte se pare de jaune, d'ocre et de rouge orangé. Quel spectacle ! L'artiste installe son chevalet et n'en finit plus d'écraser des larmes de peinture sur sa palette. Comme un grand chef mêle les saveurs, Charles panache tant et si bien les couleurs que le brun, associé aux branches, disparaît sous une orgie chromatique. L'une après l'autre, le peintre aligne ses toiles comme s'il craignait de perdre un tant soit peu de cette vie qui s'offre une débauche avant de mourir. Dans la cuisine, les tableaux barbouillés d'huile sèchent en attendant la retouche finale qui ne les rendra que plus glorieuses. À chacune de leur visite, Léo et Marguerite s'extasiaient devant l'œuvre prolifique et n'en finissent pas de vanter le talent de leur petit-fils.

— Tabarouette, mon gars, bientôt on ne pourra plus se grouiller. Regarde-moi ça, Marguerite, jamais je n'ai remarqué que notre automne était si beau. Même si on ne connaît pas grand-chose au monde de la peinture, j'apprécie le style et ce que je vois. Crois-moi, j'ai l'œil pour le génie, s'ehardit Léo.

— Quand on vit sur une terre, on ne porte plus attention aux couleurs, reprend Marguerite. On pense plutôt à tout le travail qu'on doit terminer avant l'hiver, aux conserves et tout le tra-la-la. Je trouve que ce garçon nous met sous le nez ce que nous ne prenons plus le temps d'admirer.

Tous les dimanches après-midi, Léo et Marguerite s'offrent

une balade en camion et se permettent un crochet chez leur petit-fils qui a rarement de la visite. La grand-mère transporte avec elle sa sempiternelle boîte de Père Noël et Charles n'hésite pas à sortir du buffet les tasses *fancy* de Blanche.

— J'ai reçu des nouvelles de Saint-Raphaël, lâche Charles en déposant la porcelaine sur la table recouverte d'un tapis ciré. Maman va très bien et si je lis correctement entre les lignes, elle se refait une vie amoureuse sans trop s'investir, comme elle le dit. Il s'agit d'un habitué du Poussin Bleu, mais comme tu la connais, elle reste discrète sur ses fréquentations.

Marguerite et Léo ont des amours de leur fille une opinion tout à fait différente, mais ce n'est pas le temps de ressasser le passé. Ils l'ont enterré le jour où ils ont aperçu Charles tenant la main de Lili.

— Regardez ce magnifique garçon, s'exclame Charles en montrant une photo reçue dans le dernier courrier. Il se prénomme Jean-Christophe, sire Jean-Christophe pour les intimes, le fils de Mathieu, notre cuisinier québécois du Poussin Bleu, et de Noémie, mon ancienne nounou. Ici, continue-t-il en indiquant un homme du doigt, l'asperge à tête de citron apprêtée à toutes les sauces, c'est Ludovic, le majordome.

— Ouais ! Lili ne dit pas quand elle reviendra au pays ? demande-t-il astucieusement.

— Même avant mon départ de Saint-Raphaël, ajoute Charles, j'ai lancé l'invitation et elle sait qu'un bon lit de plumes l'attend. Pour l'instant, elle prétend qu'elle a trop de travail, mais il se pourrait qu'elle nous surprenne pour les fêtes de Noël et du Nouvel An. Depuis que je suis tout petit nous défonçons l'année ensemble, s'emballe le jeune homme et j'imagine qu'elle ne voudrait pas rater celle-ci.

— Ne défonce rien, mon ami, on n'en finit plus de réparer, rien ne sert d'en rajouter, s'amuse Léo.

L'occasion apparaît trop belle pour que Charles ne se moque pas un peu de son grand-père. Manifestement, on ne

connaît pas cette expression ici.

— N'avez-vous jamais fêté la Saint-Sylvestre ?

— Jamais entendu parler de ce saint là, conclut Léo. Dis-moi donc, aurais-tu hérité de la ferveur religieuse de ton père ?

Puis, juste le temps d'apercevoir le regard meurtrier de Marguerite, Léo se rétracte.

— Bon, je recommence, parle-moi de ton Sylvestre.

Charles a parfaitement saisi l'allusion malicieuse et prend le parti de ne pas la relever. Il évite de se laisser atteindre par des sujets qui ne lui appartiennent pas ; par contre, il décide de se payer la tête de son grand-père, ne se gênant pas pour broder autour de Saint-Sylvestre. Pendant que Charles se perd en explications, Marguerite termine sa tasse de thé, ramasse celle des autres et les lave dans l'évier émaillé de porcelaine. Une tôle protège le mur d'où sort la *champlure* qui, sans élégance, se tient droite au-dessus du vide. Économe de cette ressource, la femme fait couler un mince filet d'eau. Pendant qu'elle exécute à l'aveuglette les gestes maintes fois effectués, elle se regarde dans le vieux miroir dont le tain est piqueté de dizaines d'étoiles. Des mèches grises apparaissent sur ses tempes. Même si elle les refoule derrière les oreilles afin de ne plus les voir, elles reviennent la hanter. Comme elle a changé ! Elle ne ressemble plus à la fière Marguerite qui, un beau jour d'été, est débarquée du train à Berthier-Jonction avec une fillette de quatre ans d'une main et une boîte à chapeau de l'autre. Pourquoi le temps se presse-t-il pour passer en coup de vent ? Il file et on essaye de le retenir, croyant à tort qu'on a réussi. Les cheveux, les rides, le teint plus mat nous rappellent que nos tentatives se sont avérées vaines.

— Ton robinet dégoutte, Charles, dit-elle comme pour conjurer le mauvais sort.

— Je sais, je n'arrive pas à le fermer correctement.

— Viens dans le débarras, ordonne Léo en se levant. Peut-être que le père Damase a caché un ou deux *washers* de

caoutchouc qui pourraient être utiles.

Charles emprunte le pas de son grand-père et se dirige vers un contenant de tabac de couleur verte affichant le portrait d'une belle Écossaise qui répond au nom d'Export A.

— Bon, regardons ce que cette gonzesse a dans le ventre, tranche Léo en fouillant dans la boîte encore odorante.

Les fameuses rondelles trouvées et un brin de jasette plus tard, voici les deux hommes qui s'amènent dans la cuisine pour réparer la fuite d'eau. Une musique provenant du salon attire immédiatement leur attention. La clé à tuyau d'une main, Charles se déplace vers la pièce et aperçoit Marguerite qui tente de jouer de l'harmonium.

— Tabarouette, Margot, les vieilles filles vont se retourner dans leur tombe, lance Léo.

— J'ignorais que tu possédais pareil talent, lâche Charles ébahi.

— Viens, Léo, reprend Marguerite en se poussant sur le banc de manière à laisser de la place à son compagnon, exécute *Plaisir d'amour* pour nous. Il y a de ça bien longtemps, continue-t-elle à l'intention de Charles, j'arrivais tout juste à Sainte-Élisabeth quand Juliette, la cadette de Léo à peine plus âgée que Lili, est décédée des suites de la poliomyélite. La perte de cette enfant a balayé d'un seul coup toute la joie de la maison. On aurait dit qu'un grand courant d'air froid s'était infiltré et installé à demeure entre les murs pourtant bien chauffés.

Puis, comme dans un rêve, Marguerite termine son récit.

— Un jour, j'ai découvert dans le grenier de vieux cahiers de chansons et le cœur encore chamboulé par le décès de sa femme Irène et de sa fille Juliette, Léo s'est remis au piano. La musique a sauvé la famille et je crois qu'ici, elle réussira à ressusciter le passé. Allez, Léo, ne te fais pas prier et toi aussi, mon garçon. Tu sais certainement chanter ? Sinon, on t'apprendra les airs du pays et tu t'amuseras à surprendre les Français.

— C'est comme ça qu'on forge les gens de chez nous,

reprend Léo, si bien que le plus grand hommage pour un chanteur est de s'exécuter durant la messe de minuit en entonnant le *Minuit Chrétien*. Cède-moi ta place, Margot, et vous deux, tentez de découvrir comment donner un peu de souffle à cette antiquité. Il lui faut de l'oxygène à cet harmonium. Vous voyez ces pédales, dit-il en montrant les longues baguettes se trouvant à ses pieds, je crois qu'elles servent à pomper, mais il n'y a rien de bien certain.

— Nous aurions besoin de l'aide de Blanche, s'amuse Marguerite.

— Ne provoque pas la diablesse. La gueuse pourrait profiter de l'invitation et accepter. Dans ce cas, on se retrouverait dans de mauvais draps. Débrouillez-vous autrement, bougonne Léo qui plaque quelques accords qui sonnent faux. Appelle donc Maurice Trempe pour qu'il vienne l'accorder, ordonne sèchement Léo et, tant qu'à faire, demande-lui de te donner une petite leçon.

— Mais j'ignore tout de la musique, se défend Charles.

— Personne ne t'oblige à jouer, regarde simplement où il pompe l'air ! Il ne faut pas avoir la tête à Papineau pour ça, s'enflamme le fermier.

Encore une fois, Léo entrevoit les yeux assassins de Marguerite.

Pour se sortir élégamment de la mauvaise position dans laquelle il s'est fourré, l'homme se lève, tourne en rond, se racle la gorge et retourne à la cuisine. Charles se demande quelle mouche a piqué son grand-père. À deux reprises, il s'est montré caustique et pourtant il ne parvient pas à relever ce qui aurait pu l'impatisser à ce point. Charles rejoint son aîné et comme il est difficile pour Léo Plante de s'excuser, ce dernier assène un coup de jointure sur le biceps de son petit-fils. Puis, d'un coup sec de l'avant-bras, il consulte sa montre.

— Il est temps d'y aller, Marguerite. Et toi, mon gars, continue à peindre parce que je te trouve bon en tabarouette.

Marguerite ramasse sa boîte de biscuits, sa sacoche et, après avoir embrassé Charles, suit son homme. Aussitôt la porte de la camionnette refermée, elle sermonne le plaisantin comme elle l'a rarement fait.

— Pour l'amour du Ciel, qu'est-ce qui t'as pris de critiquer Charles ?

Léo hausse les épaules.

— Tu ne sais pas ? Alors, dans ce cas, remballe ta mauvaise humeur. Charles n'est nullement responsable de son père ni de l'endroit où il a été élevé. Lili a tout choisi pour lui et à le voir si beau et si équilibré, elle a certainement opté pour le meilleur. Si depuis vingt-quatre ans tu n'as pas réussi à accepter la situation telle qu'elle est, il serait temps d'avaler le morceau. Ne t'en prends pas à ce pauvre garçon qui ne peut que se raccrocher à nous deux et, réfléchis, ce pays se trouve aussi le sien. Il est devenu Français, d'accord, mais ne vivent pas que des caves là-bas. Ravale tes préjugés et reçois-le sans vouloir le changer. Cesse de voir en lui ce que tu n'aimes pas. Si tu avais démontré les mêmes préjugés envers Lili et moi lorsque tu nous as accueillies, je ne serais pas restée bien longtemps dans le rang nord. Ton ouverture d'esprit rétrécit avec l'âge. Donne-lui une chance de prouver ce qu'il vaut et laisse-le jurer comme il l'entend. Il a l'air ridicule quand il dit torpinouche.

Devant pareille tirade, l'homme rentre les épaules et accorde raison à Marguerite. Il ne suffit pas que quelqu'un débarque dans votre vie pour l'aimer automatiquement. En sa qualité de grand-père, il se doit d'apprivoiser cet enfant, nullement issu de sa descendance, sans vouloir qu'il lui ressemble. Même s'il porte le nom de Plante, dans ses veines coule le sang des Belhumeur et de ça, il ne peut lui en tenir rigueur. Si Lili a décidé d'émigrer en France, il ne peut que se le reprocher, car il lui avait fermé sa porte. Connaissant sa fille, elle a ravalé sa fierté et relevé la tête pour survivre à la perte de David. Elle a agi de son mieux...



Le froid prend d'assaut ce qui reste d'automne. Le vent et la pluie sèment la désolation autour d'eux. Les arbres se lamentent et le nordet siffle dans les branches qui se dénudent. Les rameaux du grand saule pleureur près de la maison s'agitent dans tous les sens et balaient le mur aveugle. Le ciel montre sa face salie de nuages. Les couleurs jonchent le sol et le chemin de la côte se tapisse de feuilles panachées. La saison a tellement donné en beauté qu'on en est venu à espérer que la fiesta durerait éternellement. Une fois les foin rentrés, les animaux dans l'étable, les conserves alignées sur les tablettes rugueuses de la cave, les cordes de bois empilées dans le hangar, l'automne sonne le glas et prépare la place pour l'hiver. Debout devant la porte d'entrée, léchant presque la vitre garnie de dentelles, Charles s'ennuie. Tout à coup, la clarté et la chaleur de la Côte d'Azur lui manquent. Le spectacle de la Méditerranée qui, même en novembre, se montre toujours prodigue lui fait défaut. Et que dire des petites tables du Poussin Bleu qui, de l'autre côté de la large avenue Charles de Gaulle, accueillent le soleil encore chaud. Derrière le comptoir de la réception, il imagine sa mère répondant patiemment à un inconnu et Ludovic, valises en mains, attendant qu'on assigne à l'étranger *Pivoine* ou *Gardénia*. Il se représente Mathieu devant ses fourneaux et Noémie, la douce, celle qui a tellement compté dans sa vie d'enfant. Comme il se sent loin de sa famille du Poussin.

Lorsque l'ennui devient trop harcelant, Charles décroche le récepteur du vieux téléphone vert suspendu au mur de la cuisine et compose une longue série de numéros. La magie opère. La voix chantante de Ludovic pose un baume sur son cœur nostalgique. L'homme parle peu afin d'économiser le

coût de la communication outre-mer et passe rapidement l'acoustique à Lili. Alors une voix éternellement jeune prend toute la place et Charles redevient un petit garçon. À cheval entre deux mondes, il se laisse bercer par les intonations chaudes qui gardent les accents de son enfance. À ce moment, Charles raconte sa vie, ses tableaux, ses grands-parents et termine toujours par un incontournable : *Je t'attends, maman*. Mais aujourd'hui, elle lui réserve une surprise.

— Dans quelques semaines, lance Lili, j'aurai besoin d'un bon lit pour dormir. Y en a-t-il un de confortable dans ta chaumière ?

— Certainement ! s'excite Charles. Cette fois, je t'attends vraiment ?

Réconforté par la prochaine visite de Lili, le jeune immigrant ferme le récepteur et retrouve son énergie. Il faut que tout soit en ordre, car il veut impressionner sa mère. Ne sachant par quel bout commencer, il tourne en rond et décide d'aller réfléchir sur le bord de la rivière. Il enfile des bottes de caoutchouc qui traînent dans l'appentis, un grand ciré qui devait appartenir au père Damase, un chapeau informe, héritage du même individu, et descend confier son plaisir à la Bayonne. Les feuilles accumulées et la terre délavée ont rendu la côte glissante et le forcent à avancer plus vite qu'il ne le souhaiterait. Sans prendre garde, il pose le pied sur une roche couverte d'herbe mouillée, dérape et entreprend une série d'arabesques qui prennent fin dans une chorégraphie spectaculaire. Les aulnes se trouvant sur son passage lui fouettent le visage et le cascadeur tente vainement de ralentir sa dégringolade en se raccrochant aux frêles squelettes. Non pas que la descente soit si raide, mais suite aux quelques jours de pluie, elle est devenue presque impraticable. Après une bonne glissade sur les fesses, le malheureux se relève et constate les dégâts.

— Bordel de merde !

Le voilà dans un état lamentable. Son dos maculé de vase

est constellé de feuilles collantes, ses bottes ont quasiment doublé de volume, ses mains terreuses montrent des rougeurs résultant de sa vaine tentative. Il faut également ajouter à cette description pitoyable, les égratignures de framboisiers qui ont profité de l'occasion pour laisser leur marque. Bref, Charles ressemble à une énorme motte de boue. Qu'une solution, la rivière !

Comme l'amante a enlaidi ! Elle a grossi, bouillonne de partout et transporte des débris de toutes sortes. Chargée de terre, la couleur de sa robe a foncé et sa texture a épaissi. Dans une anse en amont, branches et *branchailles* s'amoncellent et s'impatientent devant les cascades dont elles anticipent la descente. Les bras de la belle étreignent de plus en plus haut la grosse roche solitaire et l'île d'en face se fait malmener. En partie submergés, les arbustes rendent la grève friable. Quelle folie s'est emparée de la Bayonne ? Et lui qui rêvait de la peindre en furie. Avant de sortir toile et pinceau, Charles doit se décroter. Prudemment, il pose un pied sur un grand galet plat, qui d'habitude se trouve à peine recouvert d'eau, et plouc ! Voilà le peintre parti à la dérive. La belle n'aime pas qu'on la dérange pour rien et encore moins quand elle trime dur pour tout bousculer. Même si on la prend par la douceur, elle ne fait pas de quartier et ne démontre aucune pitié, artiste ou non. Charles goûte à la baignade forcée et entreprend une seconde glissade, mais celle-ci exige encore plus d'adresse, entre autres, celle de savoir nager. La poussée des rapides devient tellement forte que l'infortuné se retrouve sur le dos et évite de justesse la grosse roche sur laquelle il risque de s'assommer. À elles seules, les cascades accomplissent le reste du travail et projettent l'imprudent dans la partie la plus profonde, soit la fosse à dorés. Dans l'eau au dessus des épaules, Charles essaye de résister aux bouillons qui sentent la vase à plein nez, mais son imperméable et ses bottes l'alourdissent. Il doit décupler ses efforts afin de se tenir à flot. Il tente de regagner la rive, mais la rivière, un

peu comme un enfant gâté, ne voit pas les choses de la même manière et démontre clairement que lorsqu'elle prend, elle ne rend pas de bonne grâce. Il faut maintenant que l'aventurier réagisse, car une grosse branche à la dérive qui se fond dangereusement dans le décor risque de le blesser à la tête. Charles choisit volontairement de plonger et quelques secondes plus tard en ressort fier d'avoir évité un scalp complet, bien qu'il garde dans la bouche un goût de vase tenace. Le baigneur comprend vite que jamais il ne sortira de cette trappe à poissons s'il ne se laisse pas porter par le courant. N'eût été de la mauvaise expérience qu'il vient de vivre, il aurait trouvé agréable de se confondre aux éléments et de ne plus les combattre. Dès le moment où il abdique et accepte la chose avec philosophie, il aboutit dans une anse où le tourbillon se fait moins vif. Lentement, il saisit le premier arbuste à sa portée et doucement s'en sert comme levier, mettant finalement un pied sur la terre ferme.

— Elle m'a eu, la gueuse, crie-t-il en riant.

Le voilà rendu chez le deuxième voisin. Il lui faut donc retrouver une allure convenable. Charles redresse le col de son imperméable, vide ses bottes, rectifie sa coiffure, car le chapeau a vite fait d'aller rejoindre le fond de la rivière et entreprend de rentrer. Direction la maison, mais cette fois-ci, par la route jugée plus sécuritaire que le raccourci. Voyant ce pauvre hère, le vent décide de participer à son infortune et souffle de manière à s'infiltrer impunément dans ce paquet de chiffons mouillés. Aucun vêtement ne peut protéger Charles contre le froid. Même s'il accélère le pas, il gèle. La course ? Une première tentative le décourage net. Il se sent si lourd qu'il a l'impression de ne pas avancer. Enfin la maison ! Il y pénètre, pensant trouver la chaleur, mais non, il faut réanimer ce poêle qui lui aussi agonise. Tremblant comme une feuille, Charles chiffonne du papier journal, bourre le foyer, craque une allumette et place le quartier de bouleau noirci par-dessus. Vivement, il

grimpe l'escalier et tente de se dévêtir. Mission impossible, sa chemise refuse catégoriquement de le quitter. Après l'avoir presque déchirée, la récalcitrante cède finalement. Dans un tas informe, il jette pantalon, bas et caleçon. Le voilà maintenant à la recherche de quelque chose de chaud. De la laine... Il se met à fouiller rageusement dans les tiroirs qu'il n'a jamais explorés et après avoir fait voler en l'air tout ce qu'il juge trop mince, il tombe sur un long vêtement d'un beige rose. Drôle d'affaire ! Ne réfléchissant plus tant il grelotte, Charles laisse de côté ses scrupules quant à la propreté de la chose et enfile les jambes puis le haut du corps. Finalement, il termine par la rangée de boutons qui n'en finit plus de descendre jusqu'à la fourche. À cet accoutrement, il rajoute des pantoufles de laine, gracieuseté de Margot qui craignait à raison qu'il prenne froid. Il ressemble à un croque-mort. Même si son vêtement rate le test de l'élégance, il rejette l'idée de s'en départir et déboule l'escalier qui le mène à la cuisine et vérifie l'état de son poêle. Une fumée dense sort du fourneau, du tuyau, enfin d'un peu partout.

— La peste ! Il ne manquait plus que ça.

Il lui faut ouvrir porte et fenêtres et, du même coup, arrêter le polluant à sa source. On étouffe là-dedans. Ménageant son oxygène, Charles tourne la clé du tuyau, enlève le rond amovible et tente de donner de l'air au feu qui couve. Ça y est, respirant à peine de peur qu'elle ne s'éteigne, Charles aperçoit une petite flamme qui relève timidement la tête. Lentement, une à une, il lui fournit des brindilles à bouffer, puis le feu gourmand devient de plus en plus vorace et engloutit des éclisses de cèdre qui pétillent en dispersant de minuscules étincelles éphémères. Maintenant, il peut refermer ses sources d'aération. Grelottant, il attrape une couverture de fin lainage, la jette sur ses épaules et tend ses mains rougies au-dessus du poêle pour les réchauffer. Il n'en fallait pas plus pour que quelqu'un frappe à la porte. Un voisin, répondant au nom de Hormidas Aubé, a vu quelqu'un

sortir de la Bayonne. Comme ce fait reste inhabituel en cette saison, le curieux a décidé de le suivre, question de savoir si le quasi-noyé n'a pas besoin de secours. Charles n'a pas le goût d'entreprendre un récit détaillé de sa mésaventure et pousse l'homme vers la sortie d'autant plus que sa tenue laisse à désirer.

— Je vous remercie, monsieur Aubé, de vous être déplacé pour moi. Je vais très bien maintenant.

— Torrieu ! Des plans pour attraper ton coup de mort. Tu es Français, le jeune ? Je me disais aussi qu'un gars de chez nous ne se baigne pas fin novembre. Comme ça, c'est toi qui as acheté la terre de Damase ? s'obstine Hormidas qui tente de s'incruster.

— Oui, il ne me l'a certainement pas donnée, grommelle Charles en surveillant son poêle.

— En tout cas, j'aime mieux avoir un maudit Français comme voisin qu'un vieux malcommode, ment-il effrontément.

Comme le dénommé Hormidas semble entamer une période de défoulement contre son ancien voisin, Charles lui présente la main et entrouvre la porte.

— Heureux de vous avoir rencontré, monsieur Aubé. J'espère que nous reverrons dans de meilleures circonstances.

— Enfin, certain que tout est correct ?

— Certain. Au revoir, monsieur.

Hormidas doit se résoudre à retourner chez lui sans en savoir beaucoup plus sur le nouveau propriétaire, sauf que, ça il peut le jurer, le Français portait les *combines* de Léon et le châle de Blanche sur les épaules.

De sa baignade forcée, Charles n'a conservé qu'un mauvais rhume que Léo a traité à coup de *ponces* au gros gin. À cette médecine primitive, Marguerite a rajouté une bonne mouche de moutarde. En quelques jours, voilà le peintre sur pied. Craignant une récurrence ou faut-il croire qu'il s'agit d'une habitude française, Charles ne sort plus de la maison sans son

écharpe autour du cou et la dispose de manière à ce que ce soit facile de s'y cacher le nez. Quand Léo aperçoit son petit-fils attriqué comme un vrai Parisien, il ne peut s'empêcher de lancer :

— Tabarouette ! Là, tu ressembles aux acteurs qu'on voit dans les *petites vues*. Tu as l'air tout constipé.

Encore une fois, Charles ne relève pas l'allusion de mauvais goût et donne le crédit à son grand-père. Peut-être ignore-t-il comment s'y prendre pour plaisanter.

— Hier, continue Léo, j'ai rencontré Roger Tucker, un constructeur comme il ne s'en fait plus. Le gars se spécialise dans la récupération et rénovation de bâtiments anciens. Je lui ai parlé de ton affaire et il passera chez vous demain matin. Certain qu'avec lui, ta cabane va changer de poil.

Charles aurait préféré entreprendre cette démarche lui-même. Il n'en remercie pas moins son grand-père qui ne désire qu'une chose, l'aider et lui éviter un tas d'actions inutiles. Selon l'entente conclue avec Léo Plante, vers dix heures, Roger Tucker se présente à la petite maison blanche. L'homme paraît sympathique, d'une carrure plus que respectable, une moustache drue, une poigne d'acier et un sourire digne d'une réclame de pâte dentifrice.

— Il faudrait que je constate l'état de la bâtisse, affirme l'entrepreneur. Si je me fie à ce que Léo m'a raconté, elle ne semble pas dater d'hier ta cabane. Je pense même l'avoir déjà entrevue d'en haut de la côte. Elle est bien située sur la pointe ? Quand on pense que le commun des mortels n'avait pas accès à cette partie du terrain et de la rivière, lâche-t-il en soupirant. Je me demande ce que le vieux Saucisse pouvait bien y cacher ? En tout cas, le bonhomme venait les oreilles dans le crin aussitôt que quelqu'un mettait les pieds en bas. Bon, on descend voir ?

— Certainement, laissez-moi juste le temps de me couvrir un peu.

— Tu viens de France ?

— Oui, de la Côte d'Azur, reprend Charles en ajustant son foulard.

— Je n'ai jamais vu les vieux pays, continue Tucker. Ma femme n'aime pas les Français, elle les trouve chiants. Moi, je ne les hais pas, ajoute-t-il en donnant un coup de coude à Charles.

— Heureusement que je ferai affaire avec vous, monsieur Tucker.

— Appelle-moi, Tucker, comme tout le monde. C'est plus facile.

— Voilà la maison, Tucker, répète Charles en indiquant l'habitation.

— Batinse ! Pas sérieux, tu veux que je relève ce tas de planches ? Vaudrait mieux que je te construisse quelque chose de neuf et qui se tiendrait tout seul. Que veux-tu faire là-dedans ?

— Un atelier de peinture.

— Tu peintures ? Des toiles ? Ma fille va être contente en pas pour rire, je viens de lui trouver un professeur. Depuis le temps qu'elle me turlupine avec son dessin et sa peinture.

— Dans ce cas-là, Tucker, construisez-moi un atelier qui possède un peu de gueule, mais gardez ces vieilles planches. Si je dois recevoir une demoiselle, l'endroit exige chaleur et confort.

— Pas trop vite, le Français ! Ma fille est correcte et elle veut apprendre à dessiner. Ne manquerait plus qu'un gars de l'autre bord vienne compter fleurette et débaucher nos Enfants de Marie. La Bayonne en a vu beaucoup, mais il ne faudrait pas exagérer.

Devant la réaction paternelle, Charles continue et change de sujet.

— J'ai tracé quelques lignes qui représentent assez bien ce que je désirerais comme rénovation. Voulez-vous voir le croquis ?

— D'abord, évite de parler rénovation et pense reconstruction. Je n'ai pas besoin de tes dessins, le Français, dis-moi

ce que tu veux et je t'arrangerai ça. Mais avant de toucher à quoi que ce soit, il faut rehausser ta baraque parce que la rivière risque de l'emporter.

— Oui, j'ai constaté les dégâts qu'elle peut engendrer.

— Tu n'as encore rien vu, le mangeur de grenouilles ! Au printemps, la Bayonne peut facilement monter de dix pieds dans le temps de le dire. Alors, tu peux te retrouver les pieds mouillés et tes toiles, finies, on n'en parle plus, ajoute-t-il comme s'il faisait table rase.

— Alors, que me proposez-vous ?

— D'abord une bonne inspection des lieux et après je m'avancerai sur les travaux à exécuter.

Charles fait pénétrer le dénommé Tucker dans la vieille maison. Les pièces du bas font l'objet d'un commentaire plutôt réservé.

— Ouais ! Il n'y a pas à dire, il y a de l'ouvrage ! Et tu installerais ton atelier là-haut ? dit-il en pointant le menton vers l'escalier.

— Oui. Enfin si on réussit à monter, achève Charles, je vous montrerai ce que je désirerais.

— Tu n'as pas une échelle ? À mon avis ce serait plus sécuritaire, conclut Tucker.

Après un signe positif, Charles remonte la côte et se dirige vers la remise. Accrochée à un mur, une vieille échelle lui semble relativement solide. Il passe le bras dans un carreau, la campe sur son épaule et entreprend la descente. Tucker profite de la courte absence du peintre pour continuer son évaluation et, parce que chaque fois qu'il bouge il soulève un nuage de poussière, le constructeur ressent le besoin de prendre un peu d'air. Autant en profiter pour fumer. Vaut mieux boucaner dehors. Dès qu'il voit arriver Charles, Tucker s'informe :

— Avez-vous ça en France des échelles ?

— Je ne pense pas, réplique Charles le plus sérieusement du monde. Quand nous voulons monter, on fait encore la

courte échelle et comme les édifices deviennent de plus en plus hauts, il faut de plus en plus de monde, ironise le peintre.

Bougre d'imbécile ! Que les gens peuvent être bornés ! pense Charles. Tucker se sent aussi idiot que sa question. Il s'empare de l'échelle que lui tend Charles, l'appuie sur le plancher de l'étage, et après en avoir vérifié la solidité, grimpe une marche à la fois. Surpris de l'espace dégagé par le mur tombé, il y va de ses commentaires.

— Ici, dit-il en montrant l'endroit où Charles a failli tomber dans le vide, je te propose d'installer une baie vitrée.

Et l'homme y va d'une démonstration de savoir-faire. Charles n'entend pas grand-chose à tous ces termes techniques lancés comme une poignée de roches, sauf que les réparations suggérées vont dans le même sens que celles imaginées lors de ses rêveries artistiques. Entre autres, il réussit à décoder que le constructeur creusera le sol par l'intérieur, dégageant ainsi la fondation et la suite des explications se perd dans la nébuleuse du savoir de Tucker. Charles fait confiance, et vivement qu'on répare cette masure afin que son local puisse porter le nom d'atelier. Le prix demandé pour ce ravalement, comme dit Tucker, semble correct et l'homme, honnête. Le seul hic, reste qu'il faudra attendre jusqu'au printemps pour travailler.

— Novembre est trop avancé. Si je me rappelle, poursuit le maître d'œuvre, il en tombe de la neige dans cette cuvette et, au printemps, vaut mieux laisser la rivière monter tout son soûl, se débarrasser de ses glaces et escompter que le soleil nous assèche tout ça au plus vite.

Charles prend donc son mal en patience, Tucker a raison. Le mieux consiste à exécuter un travail correctement la première fois et éviter de recommencer parce qu'on a voulu aller trop rapidement. En attendant, Charles a du boulot. Lili arrivera pour Noël et il ne reste que trois semaines avant la date butoir. De plus, comme il ne connaît rien à l'hiver, il doit apprivoiser cette nouvelle saison avant de se pavaner, car il se peut très bien

que le Français devienne encore une fois la risée de la Bayonne. Il mettra à profit les jours à venir pour nettoyer la maison et préparer une chambre convenable pour sa mère.



La maison de Damase Sansoucy n'a pas encore livré tous ses secrets. Jusqu'à maintenant, en ce qui concerne l'entretien journalier, Charles s'est contenté de parer au plus urgent, passant la plupart du temps sur le bord de la Bayonne pour peindre ou méditer. Il faut dire que la belle n'est pas *sorteuse* et que lorsqu'elle invite dans son lit, on en garde un impérissable souvenir. Charles l'a observée quand elle paresse étendue sur les galets, se lover en bas de la descente, tourbillonner dans la fosse à dorés et reprendre sa course pour ensuite aller s'offrir au voisin. De plus en plus souvent, Gabriel Bernèche vient l'admirer avec lui. Une tasse de café en main, une bûche tirée, il raconte l'amoureuse qui, au printemps, se gonfle et n'en finit plus de déborder. Elle quitte la blancheur qui lui sied si bien et en commençant par petits cercles, elle gruge la glace et laisse apparaître un peu de sa robe brune. Puis, enragée, en l'espace d'une nuit, elle déchire le linceul et pendant des jours erre sur les rivages.

Cette fois, adieu poésie et rêverie. Le boulot n'attend pas, mais par où commencer ? Dans un premier temps, le rationnel exige qu'il s'attaque à la chambre de l'invitée. À l'étage, trois pièces occupent tout l'espace disponible et, chose curieuse, on doit nécessairement passer par la chambre à coucher du milieu pour accéder aux deux autres. Pour l'intimité, il faudra repasser ! D'emblée, il condamne l'antichambre, comme il la nomme. Actuellement, elle ne représente aucun intérêt, sauf celui de livrer passage au tuyau de poêle chargé de réchauffer tout

l'étage. Puisque Charles a jugé bon de retenir pour lui-même la petite pièce verte dont la fenêtre donne sur le saule pleureur, il pense laisser celle peinte en rose à sa mère. La vue est nettement moins belle, mais la chambre offre un plus grand confort.

Équipé d'un seau, de liquide nettoyeur, de guenilles et d'un balai, Charles s'attaque à la corvée de nettoyage. Faut-il croire que l'eau et le savon possèdent un pouvoir nouveau, celui de ressusciter le passé ? En effet, plus les murs perdent de la poussière, plus la vie qu'ils protégeaient s'anime.

Blanche Sansoucy apparaît dans l'encadrement de la porte. Elle est vêtue d'une robe légère, sa préférée, la fleurie. La vieille fille est revenue chercher son chapeau de paille, car le saule laisse filtrer le soleil. Blanche détesterait une peau foncée de paysanne. Elle préfère un teint laiteux et jamais elle ne se permettrait de sortir sans capeline ou sans ombrelle. Blanche aperçoit sa sœur Rose qui s'attarde devant le miroir et la semonce. La religion punit sévèrement les vaniteuses et elle ne voudrait pas que sa jumelle devienne une de ces filles orgueilleuses tant décriées par le curé. Pourtant, Rose a à peine mis un peu de fard sur ses joues.

Charles doit certainement rêver ou pire, son imagination lui joue des tours. Serait-ce plutôt l'effet tardif de ce *caribou* dont il a un peu trop abusé hier soir en compagnie de Gabriel ? Refoulant sa vision jusque dans le monde de l'impossible, il termine le nettoyage. Juste le temps d'une pause, il tire la petite chaise de la coiffeuse.

Rose Sansoucy pose sa brosse. D'un geste sûr, elle passe ses mains de chaque côté de sa tête, lisse ses cheveux et emprisonne entre ses paumes la lourde masse. Dans un savant tourbillon, elle y accroche une épingle argentée, cadeau de son frère Damase à l'occasion de son vingt-quatrième anniversaire de naissance. Lentement, Rose ouvre le coffret à bijoux. Immédiatement une ballerine de porcelaine

s'exécute et la jeune fille place à ses oreilles deux minuscules perles. Comme elle est belle, Rosie.

D'un bond, Charles se lève, tourne en rond, se frotte les yeux pour s'assurer qu'il ne dort pas, puis se rassoit. Plus rien, la jeune nymphe est partie. Il se surprend à être déçu et en même temps il se sent rassuré. Chose certaine, il ne souffre pas de schizophrénie, même si celles qu'il a entrevues n'existent pas réellement. S'il est fada, au moins il ne voit pas des araignées, mais une belle fille. Bon, en admettant qu'il ait dérapé, il ferme cette parenthèse et s'attaque à la commode. Sans ménagement, il jette pêle-mêle sur le lit toute la lingerie fine, les jupons, les jaquettes, les déshabillés, les bonnets de nuit, les culottes de coton et enlève la feuille de journal qui garnissait le fond du tiroir coulissant. Puis il passe un linge humide pour ensuite y déposer un papier parfumé que Marguerite a découvert dans une boutique de la ville.

Rose s'assoit sur le bord de la couchette. Son poids creuse à peine le matelas de plumes. Lentement, elle refait de l'ordre dans le fouillis que Charles vient tout juste de créer. Quelqu'un doit certainement lui parler puisqu'elle rit. Le petit bruit qu'elle émet ressemble à un collier qui se casse et dont les perles roulent sur le plancher. Puis, elle reprend son sérieux, comme si on l'avait surprise en faute et plonge ses mains d'ivoire dans le tas de dentelles, de combinaisons et de camisoles pour les replacer correctement dans le tiroir maintenant propre.

Charles a chaud et n'ose plus bouger. Merde ! Il n'a pas la berlue, il voit cette femme et perçoit son rire. L'imaginaire tient une place importante chez un artiste, mais pas à ce point tout de même. Depuis plus de trois mois, il demeure seul dans cette bicoque et, jusqu'à aujourd'hui, tout concorde avec cette réalité. Il tente de se rassurer, se persuadant que personne n'a encore prouvé l'existence des fantômes. Un peu comme tout

le monde, il a vaguement entendu parler de maisons hantées par des esprits, mais n'y a jamais porté attention plus qu'il ne faut. Le phénomène existe-t-il que dans cette chambre ? La curiosité a tout même des limites et, à bien y réfléchir, il préfère ne pas en savoir davantage sur ces visions inquiétantes. Disons que, pour aujourd'hui, il ne démontre aucun intérêt à rencontrer tout le clan Sansoucy. Il décide de passer à autre chose et de se rendre chez son voisin Gabriel Bernèche. S'il doit absolument voir quelqu'un, vaut mieux qu'il soit vivant.

— Salut, l'ami ! Je te dérange ? demande Charles. Je me promenais, juste comme ça, ment-il. Es-tu seul ?

— Oui, mon père est sorti avec d'anciens compagnons de travail. Entre, je ne te mangerai pas. Un bon moment que je t'ai perdu de vue, que fabriques-tu de bon ?

— Tu ne le croiras jamais, du ménage ! Ma mère arrive bientôt de France et une démonstration de mon savoir-faire domestique lui confirmerait qu'elle n'a pas tout à fait raté mon éducation et passé avec succès le chapitre concernant la propreté. Je viens de me farcir le nettoyage d'une chambre et en m'esquintant sur les murs, j'ai pensé à toi, mon pote, se surprend-il à dire.

— Excellente idée de te souvenir de ton vieux *chum*, même si j'aimerais que ce ne soit pas lorsque tu frottes.

— Que fais-tu la veille de Noël ? demande Charles à brûle-pourpoint.

— Rien de bien particulier, toujours la même petite routine. Je prévois une *fiesta* plutôt modeste, car le 25 décembre, je serai de garde au poste de police, service essentiel. Durant le temps des fêtes, on règle souvent les querelles familiales, l'ivresse au volant ou des duels amoureux qui se résument normalement à des nez ensanglantés et des yeux au beurre noir.

Et sans réfléchir, l'artiste lance :

— Écoute, voilà ton jour de chance, l'ami ! Je t'invite à réveillonner dans mon château.

— J'accepte avec plaisir, surtout que je n'aurai pas un long chemin à faire pour retourner roupiller. Pourvu que je sois encore en mesure de sauter la clôture, tout est *diguidou*.

Devant les sourcils de Charles qui se transforment en points d'interrogation, Gabriel précise sa réponse.

— Farce à part, je te remercie de ton invitation. Changeant de sujet, as-tu déjà participé à un vernissage ?

— Oui, en tant qu'étudiant des Beaux-Arts, mais jamais en qualité de professionnel. Mis à part quelques tableaux de cette démonsse de rivière en bas de la côte, mon matériel m'apparaît insuffisant.

— Et si tu travaillais très fort, penses-tu que tu arriverais à quelque chose de présentable ?

— Présentable ! s'étouffe Charles, indigné.

— Bravo, tu commences à démontrer un brin de caractère québécois, tu mords un peu. Hé, l'artiste ! Ne t'offusque pas, je blaguais. Dernièrement, j'ai feuilleté une revue d'art et en juillet prochain, la ville de Percé organisera une exposition pour la relève. Tiens, voilà qui me semble plus simple, achève Gabriel en lui remettant l'article. Juge par toi-même.

— Mmm... L'idée me plaît, raisonne Charles pendant qu'il roule sans ménagement le magazine. J'y réfléchirai, mais dans un premier temps, il me faut évaluer les tableaux déjà peints et, comme tu le disais si bien, il suffit de travailler, conclut-il en donnant une chiquenaude sur l'épaule du policier comme Léo le lui avait appris. Bon, termine-t-il en esquissant un départ, ta compagnie m'est agréable, mais la serpillière m'attend.

— Pourquoi n'emploies-tu pas une femme de ménage ? Je pourrais t'en recommander une fameuse. Madame Boucher vit dans le rang, pas très loin d'ici.

— Je veux connaître tous les coins et recoins de ma chaumière et je vois là une excellente façon d'apprécier l'héritage laissé par le bonhomme Damase.

— À ton goût. Si jamais tu changeais d'avis...

— Oui, je sais.

Charles entreprend la route qui mène chez son grand-père. La première invitation lancée, sans trop savoir pourquoi d'ailleurs, il ne reste qu'à continuer. Même s'il adopte un bon pas, l'humidité traverse son manteau. Chemin faisant, le peintre se promet que dès le printemps prochain, il achètera une auto. Il ne peut quand même pas toujours compter sur les autres pour assurer son transport.

— Tabarouette ! Tu as l'air gelé comme une barre, mon gars, jette Léo. Entre te réchauffer, Margot va t'arranger ça. Ça sent la neige, hein, dit-il en levant les yeux vers le ciel et d'après moi, ça ne prendra pas grand temps avant que ça commence à tomber.

Et comme s'ils en avaient reçu l'ordre, des petits flocons amorcent leur chute incohérente vers le sol gris.

— La neige ! Merveilleux ! s'exclame Charles.

— Regarde-la bien, mon homme, parce que dans quatre mois, tu en auras ras le pompon et tu voudras qu'elle disparaisse. On rentre ? demande Léo en poussant Charles dans le dos.

— Oui, oui. Jamais rien vu de plus beau !

Il a fallu une seconde invitation pour qu'il quitte la rampe de la galerie à laquelle il semblait collé. À regret, Charles suit son grand-père dans la maison. Sur les chaînes de télévisions françaises, des reportages avaient montré ces grands espaces blancs, mais jamais le jeune Français n'aurait pensé toucher ces fins flocons. Lentement, Charles referme la porte derrière lui et jette un dernier regard à travers la vitre pour savoir si la magie opère toujours. La neige continue, ne se souciant pas de ceux qui la voient pour la première fois. Aujourd'hui, le ciel a imposé un travail colossal à ces minuscules cristaux glacés, soit recouvrir cette grisaille qui dure depuis trop longtemps. Charles revient à la réalité et retrouve son aplomb.

— Un bon café ? demande Marguerite.

Et les hommes de philosopher sur tout et sur rien, réinventant le monde pour finalement s'arrêter plus longuement sur la politique. Cette fois, les critiques deviennent plus sérieuses, voire acerbes, quand elles condamnent le gouvernement fédéral d'occuper la fragile patinoire du lac Meech et les provinces de faire du surplace et d'infliger des croche-pattes à la région orpheline. Enragé devant une situation qui assoit encore une fois le Québec entre deux chaises, Léo se lève et tente de calmer son ardeur.

— Tabarouette ! Vous avez vu ? Ça tombe de plus en plus. La première vraie bordée de neige.

Charles s'accroche à la fenêtre, puis y va de son invitation pour le réveillon de Noël.

— D'habitude, mon homme, répond Léo, on fête ça ici, en famille. Je ne sais pas trop, je n'aime pas briser la tradition.

— Moi, reprend Marguerite, j'apprécierais confier la tâche à quelqu'un d'autre et je présume que Victor, Marcel et Lucie ne trouveraient rien à redire. J'ai fait mon temps Léo, sans compter qu'il y a longtemps que Lili n'a pas passé les Fêtes avec nous.

— Justement, elle devrait être reçue à la maison paternelle, rétorque Léo.

Charles ne rajoute rien. Patiemment, il regarde se dérouler le match qui vient de s'engager entre ses grands-parents et gage déjà sur celui qui gagnera le dernier round.



Charles rayonne. La maison est remplie de rires, de chants et le vieil harmonium n'en finit plus de diffuser les cantiques traditionnels. Toute la famille a accepté cette invitation avec empressement, sauf Léo qui a *farfiné* pour la forme et

finalement, se rendre au raisonnement de Marguerite. Arrivée depuis quelques jours, Lili se sent comme la reine mère. Charles la soigne aux petits oignons. Dès sa sortie de la zone protégée du nouvel aéroport de Mirabel, le fils s'est mis à trépigner d'impatience à la manière d'un gamin. Comme sa mère est jolie ! Des fils argentés courent le long de ses cheveux bouclés domptés en chignon, juste un peu d'ombre au coin des yeux, une touche de sagesse qui lui sied si bien. Il reçoit dans ses bras l'élégante de Saint-Raphaël, la soulève et lui impose un tour d'horizon. Peu de mots, que des gestes affectueux exprimant l'amour du même sang.

Maintenant, la fête bat son plein et les femmes s'affairent à garnir la vieille table, la forçant à cohabiter, pour ce soir du moins, avec deux panneaux amovibles. Elle ne pourra contenir tous les invités d'un seul coup, mais comme on est habitué à deux tablées, le mal ne paraît pas très grave. Gabriel tient absolument à aider et n'en finit plus de charrier des chaises. Il insiste pour que chacun ait un siège. Poussé à son maximum, le poêle à bois réchauffe la maison et ces dames commencent à se plaindre de bouffées de chaleur. Les joues rouges, elles persistent à rester autour du fourneau et, tout en surveillant d'un œil les patates qui bouillent, elles arrosent la dinde afin qu'elle ne sèche pas, vérifient à ce que les tourtières ne noircissent pas et gardent leur belle couleur dorée. On dirait une ruche. Les enfants de Victor se sont engagés dans une course au trésor. À l'étage, les chambres à coucher s'égayent et retentissent les cris de cette jeunesse émoustillée. Même de la cuisine, on entend la joyeuse compagnie et Lucie, fermement campée en bas des marches, leur demande de baisser le ton. Juste à ce moment, Amélie, la cadette de Marcel descend l'escalier à toute vitesse et atterrit dans les bras de sa tante, un bonnet de nuit lui couvrant la moitié des yeux.

— De vrais plans pour te tuer, chicane la maîtresse d'école,

remonte en haut et remets cette *capine* où tu l'as prise.

À la surprise générale, apparaissent alors deux gamines portant des robes qui datent de l'époque des demoiselles Sansoucy. On règle cette agitation enfantine par le ventre, soit en assoyant tout ce petit monde autour de la table. Charles ramasse les vêtements démodés et monte à l'étage dans l'intention de les ranger. Maintenant, les exclamations ayant changé de niveau, le calme est revenu. Dans la chambre aux murs roses, celle qu'utilise Lili durant son séjour, Charles entend pleurer. Probablement un enfant. Il s'approche et ne voit personne. Pourtant les plaintes proviennent bien d'ici. Jetant un regard circulaire, il constate qu'il se trouve bel et bien seul.

Rose essuie ses larmes. Quelqu'un lui a volé sa robe bleue, celle qu'elle voulait porter pour Noël. Certainement pas sa sœur qui se serait permis cette mauvaise blague. Blanche est une fille sérieuse qui condamne les espiègleries. Plus facile pour elle d'accuser son frère, Léon, friand de ce genre de facéties. Rose fouille à nouveau dans la garde-robe et se choisit une autre tenue.

Charles n'en croit pas ses yeux. Rose se tient debout devant la penderie et tasse les cintres de bois les uns après les autres. Il prend les vêtements confisqués et les lance doucement sur le lit de manière à ne pas attirer l'attention.

Rose a perçu un mouvement derrière son dos. Elle se retourne et aperçoit ses robes péle-mêle sur l'édredon. Deux mains diaphanes explorent le tas de chiffon et la jeune fille découvre sa robe bleue.

Grand Dieu, il devient fou ! Sa tête bourdonne et il se sent dans un kaléidoscope. Incapable de comprendre quoi que ce soit, il jette à nouveau un coup d'œil dans la chambre. Rose a revêtu sa robe tunique et défie le miroir. Pur ravissement ! Heureusement que Blanche joue de l'harmonium, car elle mo-

raliserait sur la vanité. Les larmes ont délavé les yeux gris de Rose et son regard ne s'en trouve que plus séduisant.

Sans réfléchir, Charles déboule l'escalier. En bas, dans le salon, dans la cuisine, la vie, la vraie vie prévaut. Quelqu'un l'invite à manger, mais trop bouleversé pour avaler quoi que ce soit, il décline préférant passer son tour et s'accommoder de la troisième tablée au risque de manger froid. Vite, il doit se changer les idées ! Il rejoint Marguerite qui chante en s'accompagnant à l'harmonium. Le jeune homme éprouve une sensation de dédoublement, car au moment où il se trouvait à l'étage, il y a de ça quelques minutes, il aurait juré que Blanche jouait de l'instrument. Par contre, la voix de sa grand-mère, elle, est bien réelle. Oubliant qu'il fausse et ébrèche la chanson fétiche de Léo, Charles se joint à la musicienne pour les dernières notes de *Plaisirs d'Amour*. En plaquant l'accord final, Marguerite jette un clin d'œil complice à Charles.

— Je te l'avais dit que la musique ressusciterait ta maison, regarde, elle vit maintenant.

Charles acquiesce en souriant de travers à la déclaration prémonitoire. Oui, ces vieilles planches mènent une double vie et personne ne se doute que deux fantômes d'une grande beauté habitent à l'étage supérieur.

Rassasiés, le ventre prêt à se rompre, les invités bâillent discrètement en remerciant le Ciel, en l'occurrence Charles, pour ses immenses bontés. Se confondant en excuses, Gabriel Bernèche sonne l'heure du départ et n'en interrompt pas moins une belle ambiance. Avant de le voir disparaître dans la nuit, Charles le prend à part et lui demande d'effectuer une tournée dans les pièces du haut, question de s'assurer qu'il n'a rien oublié.

— Mais...

— Je sais, coupe Charles, je sollicite ce service du policier.

Gabriel décèle de l'inquiétude dans le regard de son ami. Sans plus de questions, le flic grimpe les marches deux par

deux et procède à un examen visuel des chambres. Négligent le fait du fouillis laissé par les enfants, qui visiblement se sont amusés ferme, tout semble en ordre.

— Dors tranquille et demain, si tu le veux, passe me saluer au poste, dit-il en tapant sur l'épaule de son *chum*.

Les départs ressemblent souvent aux bâillements. Il suffit qu'un commence pour que les autres enjoignent le pas. La sortie de Gabriel est suivie par celle de Victor qui tente de se déculpabiliser, affirmant qu'il reste le plus loin.

— Tu n'ambitionnes pas un peu ? lance Léo. Saint-Jean-de-Matha se trouve à quelques enjambées d'ici. Et j'imagine que si Victor nous fausse compagnie, Marcel en fera autant, n'est-ce pas, jeune homme ?

— Yvonne tient à peine debout, rétorque ce dernier en quittant la chaise pliante que Gabriel lui avait dénichée. Habille les jeunes, ma femme.

N'en fallait pas plus pour que le côté féministe d'Yvonne se réveille. Elle prend le tas de manteaux et les balance dans les bras de son mari.

— Venez les enfants, papa est prêt à partir, crie la mère en se débattant avec la fermeture éclair de ses bottes d'hiver. Malgré la ganse de sa sacoche qui lui retombe continuellement sur l'avant-bras, elle s'obstine sur la tirette.

Devant une série de sourires en coin, Marcel consent à collaborer et enfile bottes et manteaux, pestant contre cette manie qu'ont les femmes de refiler aux hommes des responsabilités qui leur étaient échues depuis des siècles. Dans le temps, personne ne trouvait à redire et tout le monde s'en portait mieux.

Debout devant l'évier, Lucie attend que l'eau de la bouilloire chauffe avant de s'attaquer à la pile de vaisselle sale. Elle a sorti le plat de plastique et relevé ses manches. Elle n'aime pas quitter ses hôtes avant que la maison soit remise en ordre. Lili enlève le torchon des mains de sa cousine et lui donne congé.

— Victor pourrait te déposer chez toi, profite donc de l'occasion, dit Lili en la poussant légèrement. Je m'occupe de tout ça. Charles et moi, nous avons une longue habitude en plonge. Va, tu tombes de sommeil, ma pauvre Lucie.

Celle-ci proteste pour la forme, puis saisit son manteau et rattrape son frère qui installe les enfants dans l'auto. Peu à peu la maison se vide et ne reste que Marguerite qui tient absolument à aider sa fille.

— Laisse faire les jeunes, intervient Léo en lui présentant ses bottes, tu as fait ta part.

La mère et le fils se retrouvent seuls dans la maison devenue subitement silencieuse. Une à une, les voix se sont éteintes et maintenant, le silence reprend ses droits. Habitée au train-train routinier du Poussin Bleu, Lili a perdu l'énergie qu'exige ce genre de fête et tous ces enfants qui lui couraient entre les jambes ont fini par la fatiguer.

— Viens te coucher, maman, et comme le disait si bien madame Rocquet, demain, on verra....

— C'est ça, on verra, ajoute-t-elle en bâillant.

Et bras dessus bras dessous, ils grimpent l'escalier, chacun réintégrant ses quartiers.



La fin du séjour de Lili arrive trop vite, déjà on annonce le numéro de son vol. D'un geste qui contient tous les autres, la mère donne une dernière accolade à son fils et d'un pas déterminé se dirige vers la porte d'embarquement. Le cœur en miettes, Charles la regarde s'engouffrer derrière une vitre opaque. Pour lui, les départs restent toujours déchirants. Heureusement qu'il a eu l'intelligence de venir avec Gabriel, ce qui lui permet d'adoucir le choc émotionnel. Discret, le policier garde le

silence et laisse l'artiste se perdre dans ses pensées. Soudainement, il rompt son mutisme volontaire et revient sur la nuit du réveillon. Selon lui, Charles avait certainement des raisons valables pour lui demander d'exécuter une ronde à l'étage, mais il n'a jamais éclairci la situation.

— Oublie ça, l'ami, dit Charles afin d'éviter d'épiloguer sur ses visions. Il m'arrive de ressentir une vague inquiétude, rien de grave.



L'hiver gâte le Français. Le ciel ne se montre pas avare et déverse sur la région plusieurs centimètres de neige. Charles subit la torture de la pelle et ne finit plus de déplacer cette manne blanche. Impossible pour lui de descendre en bas de la côte, et ainsi, progressivement, il en vint à abandonner la pointe. Dans la coulée, le manteau neigeux, soutenu par les aulnes, ne porte pas le poids d'un homme. Le peintre a bien tenté de se tracer un petit sentier, mais jamais il n'aurait imaginé enfoncer jusqu'à la taille. La Bayonne dort sous une épaisse couche de glace et de son activité réduite, on aperçoit ici et là que quelques bouillons brunâtres qui tiennent tête à l'hiver. À travers ces étroites fenêtres laissées ouvertes, le givre s'est installé en maître. En marchant sur la terre de Gabriel Bernèche, Charles peut se rendre sur le bord de la rivière. Souvent il entreprend une promenade sur le passage glacé, portant toute son attention aux bruits inquiétants de la glace qui craque. De ses balades, il récolte des images qu'il se plaît à reproduire sur la toile vierge et apprêtée. Il copie avec exactitude la cabane qui lui servira d'atelier, enfouissant sa masse sombre sous une épaisse couche de peinture blanche. Ici et là, il ajoute des aulnes qui pointent encore leurs frêles têtes, la clôture à demie ensevelie, les

rare brins de foin ayant résisté à la poudrerie. Quand le froid se fait trop cru, Charles pousse les rideaux de dentelle et contemple le vent qui s'amuse, faisant et défaisant sans cesse les lames de neiges qui grossissent en se butant au moindre obstacle, laissant un autre coin dégarni et portant la terre gelée à nu. Au printemps, dès que Roger Tucker posera le pied sur le terrain, Charles se propose de faire percer le mur aveugle de la petite maison chaulée et d'y installer une fenêtre qui permettra de voir le grand saule qui, par les jours de bourrasque, se lamente et s'agite, donnant un spectacle unique à chaque fois.

Charles profite de cette saison pour peindre car, s'il désire participer au vernissage gaspésien, il ne peut arriver qu'avec une toile ou deux. Il a lu et relu les informations concernant cet évènement, a consulté les intervenants dans ce dossier et s'est finalement inscrit. Gabriel s'est également mis de la partie en l'incitant à poursuivre son œuvre, allant jusqu'à lui offrir de voyager avec lui.

— Les Bernèche de la Bayonne possèdent de la famille à l'Anse-à-Beaufils. En fait, ils répondent au nom de Bernatchez et descendent du même ancêtres. Il y a bien longtemps que je ne leur ai pas rendu visite. Pour tout dire, la chaleur des Gaspésiens me manque et je suis impatient de revoir la mer.

De plus en plus souvent, Charles monte à l'étage, s'installe dans la chambre rose, tire doucement la chaise de la coiffeuse et regarde dormir Rose. Il prend sa tablette contenant d'autres croquis de la jeune fille et ajoute les nouveaux aux premiers. Rarement Blanche se trouve dans la pièce. Elle semble plus active et moins indolente que sa sœur. L'énergie qu'elles dégagent se complète et maintenant, Charles ne se surprend plus de l'apparition de ces spectres. Les ombres demeurent confinées à leur appartement et jusqu'à présent, il reste le seul à les voir. Loin de se laisser déranger, il recherche de plus en plus leur compagnie. Des croquis rapidement ébauchés, il peint de magnifiques aquarelles aux couleurs douces où les corps diaphanes prennent

toute la place. Curieusement, il se plaît à représenter Rose dans une époque plus contemporaine ou parfois hors du temps, en forme céleste. Quand on lui demande qui lui sert de modèles pour ces splendides illustrations, l'artiste répond :

— La demoiselle désire demeurer discrète sur ce sujet.

LE CHALET DE MARIE-JEANNE

Branle-bas de combat sur le bord de la Bayonne. La pointe est investie par l'équipe de Roger Tucker dont la mission est de redonner un second souffle à une maison usée par le temps, les intempéries et les agressions de sa meilleure alliée, la rivière. Nullement embarrassée par le bouleversement qu'elle a entraîné, la Bayonne a complètement inondé le terrain qui la borde, allant jusqu'à le gratifier de quelques pieds d'eau et poussant même ses glaces sur le perron de la cabane. On avait prévenu Charles des dégâts découlant de la crue, mais il refusait de croire que sa belle pourrait démontrer un si mauvais caractère. Ah ! Quand il est question de se fâcher ou de se courroucer, la Bayonne montre une détermination digne d'une championne olympique. D'une année à l'autre, on tente de la contraindre, de l'endiguer, mais comme une enfant gâtée, elle n'en fait toujours qu'à sa tête. Elle continue à tout laver sur son passage, déracine les arbres, transporte les arbustes, charrie terre et roches, retient dans son lit les polluants agricoles, ne faisant preuve d'aucune préférence que ce soit pour le purin de porcs ou pour les contaminants organiques. Puis, sans retenue, elle s'attaque à l'île de la Vertu qui fait face à la pointe, l'embrasse avec tant de fouge qu'elle l'étouffe quasiment et la dépossède du tiers de sa surface, réduisant son diamètre de quelques dizaines de mètres. Habitué de voir monter et descendre la Bayonne depuis des lustres, Léo se rappelle tout de même

qu'autrefois, du temps de Jude Sansoucy, père, un petit barrage en amont détournait une partie de son cours au profit d'un moulin à farine situé juste en bas de la côte. Cette digue présentait l'avantage de régulariser la crue printanière.

— À force d'avoir les pieds dans l'eau, mon gars, on finira par déterrer des morts, lance Léo en évaluant les dégâts.

Jamais l'homme n'avait dit si vrai.

Puis un jour, jugeant le printemps bien installé, l'entrepreneur décrète unilatéralement que le terrain bordant la rivière semble suffisamment sec pour enclencher les grands travaux de restauration. Tucker a d'autres chantiers qui requièrent sa présence et son temps s'avère précieux. Il ne veut pas passer des mois à *renipper* une ruine, lubie d'un artiste. Dans un premier temps, l'expert stabilise les vieilles planches grisâtres que le peintre désire absolument conserver intactes et, dans un second temps, s'attaque au creusage intérieur de la cave en terre. Il faut l'amener à hauteur d'homme, soit pas moins de cinq pieds et cinq pouces. En procédant de cette façon, il gardera la maison au niveau du sol, préservant ainsi son cachet d'époque. Il doit également drainer le terrain autour du *solage*, et cela signifie mettre à nu l'assise de la construction qui se résume à quelques rangées de pierres cimentées, d'où résultera un bouleversement complet du terrassement. Tucker et son équipe installent des conduits pluviaux ayant pour but d'éloigner l'eau de pluie de la base de la fondation. À cette première action, le spécialiste de l'égouttement ajoutera un drain français couché sur du gravier concassé.

Mais depuis ce matin, le ronronnement des moteurs s'est subitement arrêté et le chantier est devenu muet. Après un ballet incessant de camions et d'appareils lourds, la mécanique fait maintenant le pied de grue devant la maisonnette. Un employé vient juste de découvrir quelque chose de pas très régulier. Souvent au cours des excavations, le maître d'œuvre trouve toutes sortes d'objets. La plupart du temps, ces trouvailles se

révèlent sans importance, mais cette fois, Tucker a ordonné de tout stopper. On n'est jamais trop prudent quand on tombe sur un paquet d'os et mieux vaut agir avec discernement au cas où. Bien malgré lui, le rénovateur attend le jour où sa découverte résoudrait une disparition attribuable à un meurtre. Tournant son chapeau de sécurité sens devant derrière, l'homme cale son cure-dent dans le coin de sa bouche et d'un pas assuré se rend dans la cave. La coquille blanche de travers, il se baisse, s'obligeant à marcher courbé afin d'éviter de se frapper sur les poutres du plancher. Tucker tempête contre ces vieilles constructions du début du siècle qui lui mènent la vie dure. Il allume sa lampe de poche pour mieux voir et avance péniblement. Ces trous à rats souffrent d'un manque chronique de lumière. Dirigeant le rayon lumineux sur ce que son employé vient de sortir du ventre de la terre, il examine la trouvaille. Son instinct de chien pisteur le porte à croire qu'il s'agit d'ossements humains. Il est rare de découvrir les restes d'un animal accompagnés d'un morceau de cuir et d'une guenille noire qui s'effrite dès qu'on la touche.

— Batinse ! jure-t-il. Allez chercher le Français tout de suite.

Ne pouvant supporter plus longtemps cette position inconfortable, l'homme parcourt à nouveau la distance qui les sépare de la cage d'escalier et refait surface à l'air libre. Jamais il ne s'habituerait à cette odeur de moisi qui lui tombe sur le cœur. Il se relève péniblement, brosse les genoux de ses pantalons, tente de retrouver une allure convenable, s'écrase sur une bûche et s'allume une *rouleuse* pendant que le commissionnaire entreprend la côte à contrecœur. Selon lui, son chef a pris les *quetelles* pour deux ou trois os. D'un bond, l'employé grimpe les trois marches de la galerie, réajuste son casque de sécurité et de ses mains terreuses s'attaque à la porte d'entrée. N'entendant aucun bruit provenant de l'intérieur, il renonce rapidement et amorce déjà un départ quand un homme, tablier à frisons lui barrant le torse, lui ouvre.

— Monsieur Plante ? s'informe l'ouvrier.

— Que puis-je pour vous ? demande Charles nullement mal à l'aise de sa tenue peu orthodoxe.

— Tucker veut que vous veniez en bas.

— Donnez-moi une minute, je pose ceci, dit-il en montrant son pinceau.

L'employé referme la porte laissée entrouverte et prend son mal en patience. Drôle d'habitude qu'ont ces gens qui arrivent de l'autre bord. Jamais un gars d'ici n'oserait s'afficher en plein jour avec un tablier d'organdi rose. Le soir, question de mettre un peu de piquant dans la vie amoureuse et dans le but de faire plaisir à madame, on peut toujours consentir à certaines choses, mais un mercredi matin ! Charles sort de la maison en se fourrant le nez dans son foulard de laine et emboîte le pas. Le chemin de la côte est quasiment devenu impraticable. Les camions pesant plusieurs tonnes ont creusé de profondes ornières et rendu la terre à l'état de boue.

— Savez-vous ce que me veut Tucker ? s'informe Charles.

Un haussement d'épaules lui sert de réponse. Dès qu'il arrive en bas de la coulée, Charles allonge sa foulée de manière à se libérer de son compagnon peu loquace. Sur la pointe, rien ne bouge, sauf Tucker qui tourne en rond. Le chantier est arrêté et le constructeur semble pour le moins préoccupé. Aussitôt qu'il voit apparaître Charles, il cesse son va-et-vient inutile et se dirige droit vers la maison.

— Suis-moi, le Français, et surtout prends garde de ne pas t'accrocher dans quoi que ce soit, ça peut s'effondrer comme un château de cartes cette vieille affaire-là. Rondeau ! crie-t-il à un ouvrier, donne-lui ton casque.

Sans contester, Charles attrape au vol la coquille jaune et la place sur le bout de sa tête. Il se sent ridicule, mais le geste directif de l'entrepreneur ne lui laisse pas le choix de s'enfoncer dans la cave. Charles hésite, car il souffre de claustrophobie.

— Oui, oui, on descend, s'énervé Roger qui remarque la

réticence du propriétaire. J'ai quelque chose à te montrer.

L'escalier enlevé, Charles saute dans le noir.

— Putain de merde, Tucker ! Comment voulez-vous que je voie quelque chose dans votre trou à merde ? Ma mère n'est pas une taupe.

— Du calme ! Prends ceci, coupe l'homme en lui donnant une lampe de poche.

Charles étouffe. Il manque d'air. Et ce maudit rat d'égout de Tucker qui avance trop vite. Suivi d'un Charles qui n'en finit plus d'éternuer, le contractant refait le pénible tracé, puis s'arrête.

— Regarde, ordonne le patron en montrant quelques ossements rassemblés sur un petit monticule.

Plié en deux, Charles s'approche et ajoute son rayon lumineux à celui de Roger. Comme il donnerait cher pour se trouver ailleurs ! Mais devant l'expression agacée de son vis-à-vis, il se sent obligé de dire quelque chose, d'intelligent de préférence.

— Des os et après ? Un chien, un chat ou quelque chose du genre, déclare-t-il en amorçant un départ.

— Et ça ? continue Roger en indiquant un morceau de cuir et des lambeaux de tissu noir.

Visiblement, Tucker veut obtenir une réponse immédiate.

— Merde, Tucker, ne me prenez pas pour un idiot, ce n'est rien de plus qu'un bout de guenille. En fait, ce que vous me montrez là ne me surprend pas, affirme-t-il en tentant de se redresser. Vous m'avez fait descendre jusqu'ici pour ça ? Écoutez l'ami, je vous paie pour creuser, pas pour me rapporter chaque babiole que vous découvrirez. Cette maison ne date pas d'hier et n'importe qui a pu enterrer n'importe quoi. Continuez à excaver et si jamais vous trouviez de la porcelaine, ne me dérangez pas et concluez que c'est probablement le pot à pisser de la bourgeoise.

Piqué au vif par le peu de discernement du constructeur qu'il rémunère à prix d'or, Charles ne réfléchit pas plus longtemps et sort de ce qui devait servir de caveau à légumes. Et ces

champignons qui le font éternuer constamment. Le nez embarrassé, il tire de sa poche un mouchoir taché de peinture et s'exécute bruyamment. Il retrouve un peu de son aplomb.

— Dites-moi, pourquoi ce paquet d'os vous inquiète-t-il ? reprend Charles en enlevant son chapeau de carnaval.

— Je ne sais pas, répond Tucker. D'après moi, vaut mieux appeler la police.

— Bordel ! Probablement des os de chien qui sont enterrés là. Vous connaissez l'histoire classique. Des enfants viennent de perdre leur meilleur ami et devant leur peine et le refus de s'en séparer, le père le planque pas très loin dans le but de les rassurer.

— Et ce chien portait des bottines ? nargue Roger.

— N'essayez pas de me mettre en boîte, Tucker. Je n'ai et n'aurai pas d'explication à vous fournir chaque fois que vous trouverez une épingle. Et les poubelles, elles servent à quoi, monsieur Tucker ? Rien à cirer de toute cette merde, dit-il en donnant un coup de pied sur une motte de terre. Nous avons tous les deux du travail qui nous attend, clôt Charles en laissant l'entrepreneur en plan.

L'artiste tempête. Il lui presse que son atelier soit terminé, car il ne peut éternellement peindre dans la cuisine. Et cet idiot qui arrête le chantier pour quelques os. Quel enculeur de mouches !

Plus rien ! Charles a perdu son inspiration et la toile ne lui parle plus. Il prend ses pinceaux qui trempaient dans le médium, les essuie avec une guenille propre et entreprend de les laver au white spirit. Pendant que les poils de porc baignent dans le diluant, il s'attaque à la spatule bariolée, y transférant une partie de sa frustration puis jetant un œil de travers au tableau délaissé, il le place en retrait dans le salon. Décontenancé, il s'écrase dans la berçante de Damase et y va de grands coups. Comme elle en a dû en passer des crises cette chaise pour rouler si carré ! Pourquoi se sent-il si mal ? On l'a dérangé dans son processus de création, certes, mais même actuellement, dans

son esprit plus rien n'est pareil. Une impression de tension malsaine.

Il faut une bonne heure de cure de chaise berçante pour que Charles retrouve son calme. Autant profiter de cette embellie dans son caractère pour remettre un peu d'ordre dans la maison et plus particulièrement dans sa chambre qui ressemble à un véritable bordel à la plume. Quand il se trouve en période de créativité intense, il lui arrive de négliger ce coin où personne ne vient. Mis pêle-mêle, son lit pourrait se comparer au mont Sainte-Victoire, tandis que la chaise et le pupitre sont ensevelis sous une avalanche des vêtements à la propreté douteuse. Dans une vieille armoire, datant certainement de l'époque des premiers colons, Damase rangeait la literie. D'un geste digne d'un prestidigitateur, Charles tente de soustraire de la pile de linge une paire de draps convenables quand il voit tout le contenu de l'étroite tablette couler dans le vide. Merde ! Décidément, aujourd'hui rien ne va ! Charles s'efforce donc de replacer les pièces de lingerie dans l'armoire, quand un papier vient choir à ses pieds. De toute évidence, elle devait se trouver entre les plis des draps. Cette fois, la curiosité prend le pas sur la rage. La feuille pliée avec soins ressemble à une page arrachée d'un cahier d'écolier. Les lettres écrites au crayon à mine sont rendues quasiment illisibles, mais n'en livrent pas moins le message sibyllin: *Damase, on parlera*. Aucune signature n'accompagne l'avertissement.

Cette brève lecture fait sourciller le lecteur. De toute évidence cet écrit ne date pas d'hier. Qui menaçait qui ? Aucune réponse. Visiblement, cela ressemble à du chantage. Délaissant volontairement ce qui ne le concerne pas, Charles froisse le papier et le fourre dans sa poche de pantalon.

Couchée à plat ventre sur son lit, la figure enfouie entre ses mains, Blanche pleure toutes les larmes de son corps. Ses épaules sautillent au rythme de ses sanglots. Elle profère des paroles incom-

préhensibles qu'elle étouffe intentionnellement dans l'épaisseur de son édredon. Les mots se perdent puis, soudainement, dans un accès de colère qui la rend rouge comme une pivoine, elle relève la tête et crie :

— Dis-lui de se taire, sinon ma vie sera brisée. Et donne-moi ce papier, Damase. Tu entends, donne-le-moi.

Ce qu'il voit et entend cloue Charles sur place. Pourquoi cette tourmente ? Blanche, d'habitude si calme, est enlaidie par un visage bouffi et des yeux barbouillés. Son chignon évoque une charge de foin plus qu'une coiffure. Comment l'aider ? Charles retire la feuille de sa poche, en forme une boule compacte et la lance sur le lit. Elle atterrit près d'une figure complètement décomposée. Immédiatement, la jeune femme cesse de pleurer et disparaît, ne laissant que des draps froissés et le papier.

— Je deviens fada ! Pourquoi s'est-elle arrêtée de chialer dès que la boule est arrivée près d'elle ? Et cette colère empreinte de peur, contre qui la dirigeait-elle ?

Trop de questions. Ne possédant rien pour étayer son bref jugement et conscient que le drame se joue au passé, Charles opte pour la circonspection et abandonne les ombres. Qu'elles se débrouillent entre elles. Néanmoins, il récupère le papier, le défripe et le place dans une vieille boîte de cigare, gardienne des autres trésors découverts au hasard. Mais plus rien ne va. Sa journée a été gâchée par Tucker et ses imbécillités, sa toile inachevée et ce message qui le laisse pantois.

Puisqu'il ne sait faire autre chose que de tourner en rond, il ferme tout le bazar et décide de marcher jusqu'au nord du rang. Peut-être que là personne ne s'énervé. Dès qu'il dépose le pied sur la galerie, il aperçoit un carton qui avait dû contenir des chaussures. Curieux, il l'ouvre lentement, n'osant rien déranger au cas où ce colis ne lui serait pas destiné. Des fragments d'os, le bout de cuir qui ressemble à s'y méprendre à un talon de soulier, quelques effilochures noires, le tout posé sur un lit de terre.

— Parbleu, il commence à me faire suer, celui-là !

Au risque de se démettre une cheville, Charles descend la côte au pas de course et repère Tucker qui jette des ordres à droite et à gauche afin que chacun puisse reprendre son travail. On entend le bruit du moteur de l'excavatrice qui ronronne, prête à s'attaquer au sol encore humide.

— Voilà une façon élégante de vous débarrasser de vos trésors ? tonne Charles.

— Les tiens, Plante, les tiens. Tu en es le propriétaire et dépositaire légal, alors garde tes biens chez vous. J'ai à travailler, moi. Cependant, à ta place, j'aviserais la Sûreté du Québec.

— Merci de votre conseil, coupe Charles.

Il remonte à la même vitesse, prend la boîte de souliers tout en s'assurant que la terre qu'elle contient ne fera pas de dégât et la dépose sur la table de la cuisine. Il verra plus tard !

Au rang nord, Charles tombe mal. Marguerite s'apprête à partir pour une réunion du Cercle des Fermières. En tant que présidente de cette association depuis plus de quinze ans, il est donc impensable pour elle de ne pas s'y présenter.

— Va rejoindre Léo sur le bord de la Bayonne, dit-elle en s'excusant, il pêche le doré.

Charles flâne en chemin. Depuis que les gars de Tucker ont envahi la pointe, tapant du marteau et jouant de la scie circulaire, celui-ci délaisse le cours d'eau. Trop d'agitation pour lui, mais ici, au bout de la propriété de son grand-père, le calme règne et il entend jaser sa belle brune. Environ trois kilomètres séparent les deux terres l'une de l'autre, mais la rivière ne se ressemble aucunement. Au nord, pas de galets, rien que des anses qui n'en finissent plus de tourner et détourner. La Bayonne s'attarde et paresse. Et c'est justement là que Léo espère réaliser une pêche miraculeuse.

— Salut ! lance Charles.

— Tiens, voilà mon Français ! Quel vent t'a poussé jusqu'ici ? Quelque chose ne tourne pas rond dans ton affaire ?

— C'est le souffle de la déception qui m'amène, répond laconiquement Charles.

— À ton âge, les désagréments durent peu. Tiens, écrase tes fesses sur le coffre à pêche, prends ton *respire* égal et explique-moi.

— En fait, je ne sais plus rien.

— Raconte toujours. Commence par le début, l'invite Léo comme s'il détenait le temps dans sa poche.

— Il y a de ces journées tellement bizarres et dérangeantes que j'en viens à confondre le vrai du faux, dit Charles pour se libérer. Simple, j'habite une maison hantée. Chaque jour, je découvre quelque chose de nouveau et de troublant, si bien que je me pose de sérieuses questions sur les gens qui y demeuraient.

— On sait bien ! Damase y a laissé toutes ses affaires comme s'il revenait demain matin. Je n'arrive pas à comprendre que tu puisses vivre là-dedans.

— Avec le temps, la lourdeur de toutes ces choses se fait ressentir.

— Tabarouette, mon gars, appelle un déménageur et vide-moi la place au plus sacrant. Finis les cauchemars.

Charles cherche une manière quelconque de démystifier le monde qui l'entoure. L'automne dernier, Léo avait levé le voile sur la vie des Sansoucy, mais ce n'est pas encore assez au goût du nouveau propriétaire. Son grand-père peut-il en révéler un peu plus ?

— Que sais-tu de Blanche et de Rose ? demande-t-il à brûle-pourpoint.

— Les jumelles ? Oh ! Pas grand-chose, reprend Léo. Il paraît que Blanche est née dix minutes avant Rose et qu'elle ne se privait pas pour jouir de son droit d'aînesse, comme si cela pouvait changer quelque chose. Jamais je n'ai vu l'une sans l'autre. Angeline, leur mère, les habillait toujours pareil, mais en vérité, même si leurs robes se ressemblaient, elles étaient

aussi différentes que le jour et la nuit. En fait, les jumelles se complétaient. Je me souviens de Blanche comme celle étant l'extravertie et Rose, la plus secrète. Quant à leur quotidien, le bonhomme Saucisse recevait si peu qu'il reste difficile de t'en dire davantage. Marguerite les connaissait mieux que moi. Moi, j'ai plus côtoyé Léon. Quel traîne-savates ! Il ne se montrait pas vite sur ses patins, le Léon. Pourtant il était réputé pour courir les jupons. Damase a souvent posé le couvert sur la marmite que le bougre mettait à bouillir. Au moment où il a hérité de ses vieux, Damase a ramassé quelque chose qui ressemblait à un nid de guêpes. Certes, Jude et Angeline lui avaient donné la maison et la terre, mais vivre avec ses parents, ses frères et sœurs, ça vient long et lourd pour un jeune couple. En sa qualité de propriétaire, l'héritier essayait de garder le contrôle sur la ferme, mais y réussissait tant bien que mal, surtout à cause du Léon, une tête dure, qui traînassait dans l'étable. Cela provoquait des combats de coqs. Je me rappelle que le grand fainéant aimait la petite chasse, le lièvre et la perdrix et allait souvent aux canards du côté des îles de Sorel. Par contre, Damase ne dédaignait pas le chevreuil car, dans le temps, on en voyait pas mal dans le coin. Je suis toujours restée sur l'impression que dans cette maison, personne ne se mêlait de ses affaires, si bien qu'on ne savait plus qui menait. La jeune mariée s'est vite tannée de vivre avec la tribu Sansoucy et de continuellement repousser les prétentions de Blanche qui se déclarait maîtresse de la maison. Deux caractères difficiles à accorder, ces deux-là. Un jour, la Marie-Jeanne a exigé que Damase lui construise un chalet au bord de la rivière et malheur à celui ou celle qui viendrait faire la loi en bas. De cette manière, la femme de Damase menait son affaire à sa guise et recevait son mari quand le cœur lui disait.

— Mon atelier ? s'étonne Charles.

— Sansoucy a bâti cette maisonnette sans s'enfarger dans les détails. D'après moi, il s'est débarrassé de la corvée et a posé

quelques planches à la verticale, a vite cloué un plancher et un toit, percé une fenêtre et voilà la Marie-Jeanne heureuse. D'ailleurs, pour lui, il ne s'agissait que d'un endroit temporaire, le temps de laisser refroidir le caractère ulcéré de sa bourgeoise. Selon elle, les Sansoucy méritaient d'être appelés Dusoucy. Cette femme te ressemblait un peu, car elle adorait la Bayonne. Souvent, on l'entendait chanter en passant son balai, signe qu'elle devait se sentir bien. À une ou deux reprises, il m'est arrivé de descendre sur la pointe. Marie-Jeanne était assise sur la grosse roche au beau milieu de la rivière, les deux jambes pendant dans le vide, le corsage largement ouvert et le visage tendu vers le soleil. Elle se faisait griller à ce qu'elle disait. J'ignore ce qui s'est produit par la suite, mais à partir d'un certain moment, on a condamné le chalet de Marie-Jeanne et classé le dossier.

— Classé le dossier ? s'inquiète Charles.

— Oui, plus personne n'avait l'autorisation de descendre sur le bord de la Bayonne. Après plusieurs années, le bonhomme Saucisse a fini par retrouver la raison, accordant un droit de passage jusqu'au cours d'eau pour finalement vendre la pointe à un dénommé Savignac. Là-dessus, je n'en sais pas plus. D'après moi, le vieux bouc a jugé que tout danger était écarté du fait que la maison de Marie-Jeanne tombait en ruine.

— Sauf pour un artiste ! s'exclame Charles.

— Tabarouette ! Ça mord, s'énervé soudainement Léo. Pousse-toi et donne-moi mon épuisette. Je pense qu'il est pas mal gros même s'il a passé l'hiver à jeûner. Ta grand-mère mangera du poisson frais pour souper mais, avant tout, il faut que je l'amène jusqu'ici, dit-il en présentant sa puiise à l'infortuné. Comme ça, mon beau, lentement, viens voir Léo...

Devant la prise, Charles ne peut que féliciter son grand-père. Le premier doré de l'année mérite des éloges et de peur d'en manquer, le pêcheur se congratule lui-même.

— Pas si pire le bonhomme Plante, hein ! Que penses-tu

de ça, le jeune ? Tiens, je t'invite à souper avec nous. Quand Marguerite arrivera de sa réunion de femmes, je lui mettrai un bon filet grillé à point dans son assiette.

— Je ne sais si je dois accepter, hésite Charles, il y a juste assez pour vous deux.

— Insulte-moi pas, s'emporte Léo pour la forme. Il a le ventre un peu plat, ce poisson, mais il est long. Et depuis quand te mêles-tu de critiquer ton grand-père ?

— Dans ce cas, je reste, concède Charles en entrant dans le jeu.

— Magne tes fesses, comme diraient les Français. Tu vois, même au fond de mon rang, j'améliore mon bon parler français.

Pas toujours des plus heureux, les efforts linguistiques de Léo portent quand même Charles à sourire. Il ne peut s'empêcher de trouver l'homme aussi sympathique qu'au moment de sa première visite à l'âge de six ans. Tout de suite, il avait aimé ce grand-père qui lui donnait la permission de l'appeler par son prénom. Jamais il ne serait permis pareille familiarité. Maintenant, en plus de l'affectionner, il l'apprécie. Son jugement lui apparaît rarement faux et il s'inscrit sous le signe de l'intégrité.

Sans précaution, Léo dépose son panier d'osier sur la table. Il profite de l'absence de Marguerite pour tricher sur les règles établies. Il se lave les mains, sort un papier journal et d'un coup de couteau à fileter tranche la tête du malheureux. Dire qu'il y a quelques minutes, il menait une vie tranquille dans l'eau froide et vaseuse. Surveillant l'aîné qui filète adroitement son doré, Charles insiste pour qu'il poursuive son récit.

— Le chalet de Marie-Jeanne a subi bien des dommages. Un printemps, la Bayonne est montée si haut qu'elle a débordé sur des kilomètres, allant porter ses blocs de glace jusqu'au lac Saint-Pierre. J'imagine que le refuge de la Marie-Jeanne a dû y goûter, conclut Léo.

— Assez pour submerger le sous-sol de terre et transporter toutes sortes d'ordures ? s'informe Charles.

— Mais qu'essaies-tu de me faire dire ?

— Rien, je déduis simplement, rectifie Charles.

— Arrête de réfléchir et mets la table. Margot ne devrait pas tarder et je tiens à la surprendre.

Et comme si elle avait ajusté sa volonté sur celle de son compagnon, Marguerite arrive du village.

— Quand on parle du loup, on lui voit les oreilles, claironne Léo. Assis-toi, ma belle. Ton vieux Léo va te cuisiner un repas que tu n'oublieras pas de sitôt.

L'homme passe un tablier et s'octroie la place près du poêle électrique, désignant Charles comme marmiton. Heureusement, celui-ci sait assez bien se débrouiller devant les fourneaux.

— Quel excellent souper ! s'exclame Marguerite. Rien ne peut battre le goût d'un doré du printemps.

Charles sollicite le privilège de laver la vaisselle, prérogative attribuée sans discussion, ce qui lui laisse le loisir d'entretenir sa grand-mère au sujet des sœurs Sansoucy.

— Je me rappelle qu'au moment de la fondation du Cercle des Fermières, commence Marguerite, la présidente du temps, Eugénie Belhumeur, avait drainé le bassin des Enfants de Marie. Le résultat fut instantané et quasiment catastrophique. Beaucoup de jeunes femmes quittèrent la robe bleue et le cha-pelet au profit du nouveau cercle féminin. Je revois les deux responsables des deux associations, toutes griffes sorties, se couvrant d'injures en se traitant réciproquement de voleuses. Tout ça pour te dire qu'à une de nos réunions mensuelles, arrivent les demoiselles Sansoucy, l'une attachée à l'autre. Curieuse et ne voulant rien manquer, Blanche s'assoit dans la première rangée, tandis que Rose, plus réservée, aurait nettement préféré le bout de l'allée. S'en remettant à la décision de son aînée, Rose s'installe donc finalement à côté d'elle. Personnellement, j'ai pris plaisir à découvrir ces jeunes femmes qui sortaient très peu de chez elles. D'une piété exemplaire, on les apercevait à la messe et autres offices religieux, mais en dehors

de ces occasions, elles restaient à la maison. Je me souviens que Rose tirait l'aiguille comme pas une et ses broderies lui ont valu des compliments ainsi que de nombreux prix. Blanche excellait dans le tricot et traînait son perpétuel châle de laine. Il fallait attendre jusqu'à la mi-juillet pour la voir s'en débarrasser et dès la mi-août, il regagnait les épaules chétives. Certaines femmes lui demandaient :

— Blanche, as-tu eu le temps de laver ton châle ?

— Et la vieille fille se redressait encore un peu plus comme si cela était possible, continue Marguerite, remontait le lainage qui avait glissé et l'air pincé, se contentait de regarder tout droit devant d'elle.

Charles a l'impression que la femme dépeinte possède peu de points en commun avec celle qui hante la chambre rose. La sienne, sa Blanche, se montre douce et sourit, bien qu'elle soit capable de colère, comme ce matin. Léo bâille déjà. Le récit de la vie des Sansoucy l'ennuie ou bien est-ce le poisson, réputé pour endormir, qui fait son effet. Retenant difficilement l'ouverture de sa bouche, l'homme marmonne quelque chose qui ressemble à la proposition de reconduire Charles jusque chez lui.

— Je te remercie, Léo, mais je préfère marcher. D'ailleurs, je me propose d'acheter prochainement un véhicule. Si jamais tu connaissais quelqu'un...

— Oui, oui, je sais, un bon curé qui désire changer de modèle ou encore un vieux garçon qui ne sort presque pas ou une veuve qui se débarrasse de l'auto du défunt. Je te fais signe dès qu'une offre se présente, termine Léo en poussant la porte derrière son visiteur.

Charles s'enfonce dans la nuit. Maintenant qu'il en a appris un peu plus sur les invitées mystères incrustées dans sa maison, il se sent préoccupé. Par exemple, il ignorait que la cabane appartenait à Marie-Jeanne, lui qui pensait naïvement remettre ses pas dans ceux des jumelles. Il n'a qu'une vague idée de cette femme dont le portrait trône au-dessus de l'harmonium.

Chose certaine, on ne peut pas dire qu'elle brille par sa beauté, celle-là. L'air sévère, le chignon raide, le col haut monté sur une poitrine généreuse, elle démontre une volonté qui contraste avec l'homme derrière lequel elle se tient debout, soit un Damase maigrichon, chapeau de feutre planté à la hâte sur le bout de la tête et la moustache à l'équerre. Heureusement que le pauvre bougre mesure plus de six pieds, car Marie-Jeanne souffre d'embonpoint et donne l'impression qu'elle pourrait facilement écraser son mari. Est-ce la même qu'on a décrite assise sur la grosse roche, le visage tendu au soleil et l'encolure dénudée ? Il ose à peine à le croire. Léo lui avait déjà raconté que le couple était infertile et Charles en déduit que la vie arrange bien les choses !

Le Français marche rapidement. Le ciel réserve ses nuits les plus froides pour la pleine lune. Le cou suffisamment renfoncé dans les épaules pour qu'on ne devine qu'une touffe de cheveux dépassant de son foulard, les mains dans les poches, sa pensée revient automatiquement au bout de papier découvert ce matin. Sur combien de faits doit-il encore lever le voile avant d'éclaircir les mœurs troubles de cette maison ? Les trois kilomètres qui le séparent de chez lui sont complétés en moins de cinquante-cinq minutes. À peine a-t-il ouvert la lumière de la cuisine, qu'il aperçoit la boîte abandonnée sur la table. Les mots qui lui viennent à l'esprit ne valent pas la peine d'être retenus, car ils déborderaient des règles de la politesse. Fatigué par sa journée de meurtre et mystère, Charles prend le cadeau de Tucker et, sans ménagement, le cale sous son bras puis grimpe à sa chambre. Il jette le carton sur le bureau en lui imposant une glissade qui se termine juste à côté du contenant de cigares qui renferme le fameux message. Ainsi le hasard rassemble les preuves du passé.

Là, le spectacle reste désolant. Au beau milieu du lit les draps, couvertures et couvre-lit forment une boule compacte qui découragerait n'importe qui. En fouillant, Charles trouve

ce qui ressemble à des coins et, d'un geste brusque, assène deux ou trois secousses à la masse de guenilles. Finalement, il détend suffisamment la literie et réussit à se coucher sans tout refaire l'ordre. Mal lui en prit ! Le voilà qui grelotte car, au lieu de le réchauffer, sa marche l'a transi. Il regrette d'avoir négligé de réanimer le feu en arrivant. S'il ne s'était pas buté sur un paquet d'os qui n'en valent pas la peine, ce serait déjà chose faite et il aurait plus chaud à présent. Au lieu de ça, il tourne d'un bord puis de l'autre, explorant chaque coin du lit susceptible de lui apporter un peu de confort, mais il ne trouve aucune position qui lui offre la chaleur lui faisant défaut. Mettant une croix sur son bien-être, il se pelotonne, se couvre la tête du drap et finit par somnoler. Le rêve s'empare de son esprit troublé et le renvoie dans une cave humide et noire d'où émane un rire sinistre, forçant les frissons. Il tente de fuir et dès qu'il entrevoit la lumière, Marie-Jeanne lui barre le chemin et brandit d'une main une poignée d'os et le menace sévèrement de son balai rendu inutilisable. L'odeur de moisi lui soulève le cœur et il n'arrive pas à se défaire de cette femme qui le harcèle dans l'espace réduit du sous-sol. Couvert de sueur, Charles se réveille en sursaut et d'un geste vif, repousse les couvertures et ouvre la fenêtre. De l'air ! Une profonde inspiration le ramène à la réalité et au moment où il est prêt à regagner sa couchette, la pleine lune lui renvoie la forme noire des deux boîtes. Il tente de se rendormir, mais le sommeil le fuit. Pour la première fois depuis son arrivée dans cette maison, le lit de Léon ne lui offre pas le repos. L'oreille entraînée aux bruits inhabituels, Charles perçoit maintenant un frottement qui ressemble à celui de pantoufles trop grandes ou mal ajustées qui raclent le plancher. De plus en plus méfiant, il attrape la douillette, dévale l'escalier et s'emmailote dans le but de passer ce qui reste d'obscurité avant l'aube dans la chaise berçante de Damase. C'est le soleil qui filtre à travers les rideaux de la porte qui le réveille. Quelle nuit ! Un peu zombie, il allume le poêle, remplit la bouilloire d'eau fraîche et

ouvre le robinet de l'évier à son maximum, n'hésitant qu'un bref instant avant d'y plonger la tête. D'une main aveugle, il saisit la serviette de cuisine et s'essuie vigoureusement la figure puis, traînant les pieds sur le plancher froid, il reproduit le pas sans vigueur de Léon.

— Merde ! Ces Sansoucy me rendront fou !

Il place une assiette ébréchée sur le bout de la table, des ustensiles en argent terni et se coule un grand café corsé qu'il verse sans réfléchir dans la tasse portant l'image du colley. Jetant un regard de travers au chien immobilisé sur la porcelaine, il met du pain sur le rond du poêle à bois. Dans le temps de le dire, une fumée accompagnée d'une odeur caractéristique flotte dans l'air. Il doit immédiatement retirer cette tranche, sinon elle calcinera, mais il fallait compter sur le tiroir qui refuse de livrer la spatule. Après plusieurs secousses bien appliquées, le récal-citrant cède. Trop tard, son déjeuner est rendu immangeable et l'air irrespirable. Il en a assez de tout ce fumier qu'il brasse et rebrasse sans cesse.

— À la première occasion, je parle à Gabriel de cette putain de boîte, conclut-il en étendant une épaisse couche de confiture de fraises des champs sur le peu de pain sauvé du désastre.

Ce matin plus que jamais, les gâteries de Margot tombent à point. En robe de chambre, traînant de la savate, la tasse de colley entre les mains, Charles s'affaisse sur la berçante. Insatisfait, il se relève, reprend le tableau commencé la veille et trace de mémoire, non pas la Bayonne, mais la maison de Marie-Jeanne. Il peint avec rage, appliquant les couleurs sans modération, gratifiant la toiture d'une bonne épaisseur de rouille, donnant de larges coups de spatule sur les planches gauchies et, ouvrant une porte aux carreaux brisés, il plante sur le bord de la galerie un immense pot de géraniums en pleine floraison. Le rouge criard contraste avec les gris largement utilisés et le brun clair. Entre-mêlant de fines rayures jaunes, il crée un pré ayant subi le poids

de la neige. Le ciel terne est sali par des nuages foncés et menaçants. L'orage gronde, on l'entend déjà à travers le tableau. Il achève sa toile en piquant sur le côté de la maison une clôture de fil barbelé, signe qu'ici s'arrête la propriété de Marie-Jeanne. Il examine l'œuvre, recule et apprécie. La scène tout à fait particulière lui renvoie son état d'esprit.



Voilà bientôt trois semaines que Charles n'a pas revu Gabriel. Un après-midi où le peintre se paye un peu de bon temps sous le saule pleureur, il se perd dans ses pensées et conclut qu'au train où vont les choses sa maison commence drôlement à ressembler à un squat. À travers la mince ouverture de ses yeux, il voit apparaître la carrure du policier.

— Où te cachais-tu ? demande Charles.

— Travail de nuit ! Parfois, ce foutu métier me rend la vie dure.

— Dans ce cas, je t'offre un café, l'ami ? Je promets qu'il ne malmènera pas ton système nerveux déjà fortement sollicité et pourra se comparer à de l'eau de vaisselle, assure Charles en donnant une tape sur l'épaule de cet homme qu'il apprécie.

Habitué aux aires de la maison, Gabriel se déniche une chaise de parterre et s'installe à son tour sous l'arbre. Il pose son derrière à la limite du siège et s'étire les jambes au maximum. Charles revient en portant une petite table d'appoint puis rapplique avec un plateau chargé de deux tasses, d'un sucrier et d'un pot à lait. Une assiette, largement garnie de biscuits secs, rend la collation encore plus appétissante. Et le temps d'un éclair, Charles revoit le vieux Ludovic du Poussin Bleu. Rompu au service du café-terrasse, le jeune homme étonne son ami.

— Sacrebleu ! Tu sais recevoir, le Français, siffle Gabriel.

Et avant que le café ne refroidisse trop et devienne imbuvable, Charles tente de se libérer du secret qui lui pèse. Comme il ne maîtrise pas la façon d'enclencher la conversation afin qu'elle aboutisse de manière naturelle sur le sujet qui l'intéresse, il plonge.

— J'ai un problème à exposer au policier. En tant que propriétaire de la maison, l'affaire me concerne directement, mais avant tout, je ne te demande qu'une seule chose, ne te moque pas de moi et considère avec sérieux ce que je te raconterai. Voilà, une volonté plus forte que la mienne m'impose des faits qui semblent appartenir à la vie même de cette maison. Je suis ni plus ni moins témoin du passé.

Gabriel écoute religieusement et ne pose aucune question qui bloquerait le processus de confiance. Charles continue.

— Dans un premier temps, j'ai d'abord pensé être un de ces illuminés qui se laissent prendre au jeu du temps et éprouvent des visions. L'automne dernier, au moment où je nettoçais une chambre dans le but d'accueillir ma mère, j'ai non seulement ressenti, mais j'ai observé Blanche et Rose, les jumelles Sansoucy. Inutile de te dire que la scène m'a complètement médusé et, aussi vrai que je te vois en ce moment, Blanche se tenait dans le cadrage de la porte et Rose était assise devant la coiffeuse. Ensuite, tu te rappelles le soir du réveillon de Noël où je t'ai demandé de vérifier dans les pièces du haut si tout était correct ? Ce soir-là, Rose pleurait parce qu'elle ne trouvait plus sa robe bleue, celle que les enfants de Victor avaient mise pour jouer. Parfois, les demoiselles s'absentent durant plusieurs jours, puis reviennent sans raison, allant et venant à leur gré dans leur chambre. Jamais elles ne descendent dans la cuisine ou le salon. Jusqu'à présent, elles restent confinées à l'étage. La réalité est telle que je les ai peintes, ces créatures diaphanes.

— Les aquarelles ? ose Gabriel.

— Oui, répond le peintre en poursuivant. Récemment,

au moment où Roger Tucker a commencé à excaver le sous-sol, ici je t'épargne les procédés de rénovation, il a dû creuser la cave par l'intérieur. Au centre du grand carré délimité par les fondations, Tucker a trouvé des os, un morceau de cuir qui ressemble vaguement à un talon de soulier et un bout de tissu noir. En vérité, je n'ai pas porté attention plus qu'il ne le fallait, me disant qu'il s'agissait probablement d'un chat ou d'un chien. L'entrepreneur m'a alors conseillé d'appeler la police et visiblement, encore une fois, je n'ai mis aucun effort là-dessus. Quelques jours plus tard, cachée entre les plis d'un drap, j'ai découvert une feuille sur laquelle on menaçait Damase. Le message semblait concerner Blanche, puisque la pauvre fille pleurait comme une fontaine, criant que sa vie serait brisée. Du même souffle, elle réclamait le bout de papier. Ce soir-là, après avoir insisté auprès de Léo pour qu'il me parle des Sansoucy, j'étais encore plus bouleversé. Aussi bien te dire que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Dans la pénombre, j'ai clairement entendu un pas traînant et j'ai fui ma chambre, celle qu'occupait Léon, pour me réfugier dans la cuisine. D'autre part, j'ai également appris que mon futur atelier avait été construit à l'intention de Marie-Jeanne Sansoucy. Attends, continue Charles en se levant, il y a autre chose sur laquelle je me pose des questions. Accorde-moi deux minutes. Que penses-tu de ça ? demande Charles en plaçant l'arme blanche dans les mains du policier.

— Siffleux ! réagit Gabriel en empoignant ce qui ressemble à un sabre. Ça s'apparente à un souvenir de la guerre de 14. Tu as remarqué ces entailles, probablement autant de Boches tués ? Un des Sansoucy devait être un poilu, Jude peut-être ? Dis-moi, l'artiste, quelqu'un d'autre est au courant de l'existence de ce jouet ?

— Léo l'a vu au moment où je l'ai trouvé et il m'a alors conseillé de le remettre en place. En ce qui concerne les ossements et tout le reste, il y a Tucker et son employé. Quant aux visions, aux voix et aux bruits, tu es le premier à qui j'en parle.

Crois-moi, si je ne veux pas passer pour un *fada*, j'ai intérêt à me la fermer.

— Puis-je jeter un coup d'œil sur les os et le message ?

— Certainement et avec grand plaisir, ajoute Charles ironiquement. J'ai l'impression que cette maison est hantée et qu'une entité ou même plusieurs mènent une vie en parallèle. Je parierais que quelque chose les retient ici. S'il te plaît, dis-moi que je déraile, Gabriel !

Comme si sa découverte lui brûlait les mains, le peintre remet rapidement les deux boîtes au policier. Gabriel ouvre la première et constate qu'elle renferme des débris provenant de l'excavation. Après un examen visuel, le flic prend un peu de la terre qui tapisse le fond, la porte à son nez, la fait glisser entre ses doigts afin de voir si elle ne contient pas d'autres fragments et finalement, la laisse couler dans le carton. Habitué à manipuler des pièces à conviction, le jeune homme tire ensuite le papier froissé de la seconde et lit à haute voix les quelques mots qui, effectivement, ressemblent à un avertissement. Visiblement, la personne n'entendait pas à rire. L'affaire semble sérieuse.

— Qu'en penses-tu ? demande soudainement Charles.

— Je ne sais pas, réfléchit Gabriel à voix haute. En ce qui concerne les bruits et visions, ils appartiennent au domaine de l'esprit et là, l'artiste, je ne possède aucune aptitude. Je ne dénie pas que tu vois des choses et perçois des sons, mais elles ne regardent pas le policier. Cependant, continue-t-il en expirant profondément, le contenu des boîtes demeure bel et bien réel. J'ignore totalement si ce coupe-coupe fait partie d'un scénario quelconque, mais sa simple présence exige une explication. Tu permets que je pousse plus à fond ?

Charles signifie son accord. Il regrette de dévoiler des faits et actes ne lui appartenant pas, par contre, il se sent directement impliqué dans la solution d'un problème qui relève du spiritisme et du criminel.

— Voici ce que je te propose, réplique Gabriel. Tu me laisses ta boîte de chaussures entre les mains et je l'amène au laboratoire de la Sûreté du Québec pour fins d'analyses. Roger Tucker a eu le bon réflexe. On doit enquêter sur la présence de ces ossements, d'autant plus qu'ils sont accompagnés d'autres éléments qui s'apparentent à des vêtements. À première vue, je ne vois pas de quoi s'inquiéter, mais la meilleure façon d'éviter de se *faire du mouron* reste la connaissance. Quant au message, il faut le considérer comme une pièce d'un casse-tête et je doute qu'on puisse tirer quelque chose d'une étude graphologique, sinon le caractère de l'auteur. Si j'en juge par l'état des particules osseuses, plusieurs contemporains de cette histoire doivent avoir élu domicile sur le boulevard des allongés. Maintenant, en ce qui concerne tes fantômes, à toi de te débrouiller avec eux. Peux-tu vérifier si quelqu'un d'autre les voit ? Je te les laisse puisqu'ils habitent chez toi, pardon, chez eux. Maintenant que nous sommes en voie de régler ce problème, j'en arrive au but de ma visite.

— Excuse-moi de t'enquiquiner avec mes visions d'outre-tombe, reprend Charles nullement repent.

— Non, au contraire, j'apprécie ta confiance, affirme le policier. Alors, j'étais venu t'offrir un circuit touristique, soit une petite tournée chez les premiers colons de la région. Tu prendrais plaisir à découvrir les villages qui nous entourent. Je te promets des sujets intéressants pour ton vernissage.

— D'accord ! Cependant, avant de partir, je voudrais que tu me donnes ton impression sur un tableau. Suis-moi, l'ami.

Gabriel pénètre dans la cuisine et attend discrètement que Charles revienne. Les spectres impressionnent même un policier et dans ce cas, vaut mieux user de prudence. Le peintre réapparaît en portant à bout de bras une toile, celle de la maison de Marie-Jeanne.

— Quelle énergie ! souffle Gabriel.

— Tu aimes ? s'informe Charles.

— Je ne connais pas grand-chose à l'art, mais quand je vois une œuvre semblable, plus besoin d'en rajouter, elle détient son propre langage. J'envie ce talent que tu possèdes et que tu exprimes tantôt avec douceur, tantôt avec violence. On ne peut rester de glace devant ta signature. Au fait, pourquoi signer Belhumeur ?

— Une autre vieille histoire. Il faudrait le demander à ma mère, répond Charles laconiquement.



La journée promet d'être intéressante. Gabriel trouverait profitable que son ami quitte un peu sa tanière, elle commence à devenir malsaine. Charles vit seul dans cette maison qui sent la poussière et sort très peu, sauf pour visiter son grand-père Plante ou chercher des provisions en ville. Voilà neuf mois que le Français s'est installé dans le rang sud de la Bayonne et il connaît très peu les alentours. Et pourtant, elle est si belle cette campagne ! Pas très loin d'ici, des petits villages s'étirent discrètement jusqu'au bord du fleuve qui, après en avoir terminé avec les îles de Sorel, s'élargit pompeusement et prend le nom de lac Saint-Pierre. Et que dire des rivières ? Elles se concurrencent pour savoir laquelle arrivera la première et déversera son eau trouble dans le Saint-Laurent. Les plus paresseuses s'amuse à faire des anses et des boucles devant les maisons ancestrales, tandis que les plus vives filent sans détour et sans obstacle. Tous ces paysages n'attendent que l'œil du peintre pour se révéler dans toute leur magnificence.

— Ta portion de Bayonne, l'ami, appartient à la municipalité de Berthierville, alors à tout seigneur, tout honneur ! Berthier-en-Haut, comme on l'appelait dans le temps, par rapport à Berthier-sur-Mer, se trouve non pas directement sur

le bord du fleuve, mais plutôt sur un bras d'eau qui ceinture les îles de Berthier. La ville s'étire paresseusement le long d'une terre commune qui sert de pâturage aux troupeaux des îliens. Regarde toutes ces vieilles maisons victoriennes qui imposent le respect, celui que procure encore et toujours l'argent. Par contre, si tu examines l'église, classée monument historique patrimonial, elle est plutôt sobre. Mais, attention, l'intérieur est d'une richesse unique et présente des tableaux de l'un des meilleurs maîtres de l'époque. Arrête ton regard sur cette fresque de Sainte-Geneviève-de-Paris qui domine le maître-autel et reluke-moi cette composition néo-baroque. Que dorures et exubérances dans l'ornementation !

— Tu t'y connais ! siffle Charles.

— Penses-tu ? Non, je n'ai aucun mérite, je suis un gars du coin.

Charles examine la facture des toiles et reconnaît l'œuvre des grands peintres. Les sculptures, typiques à l'architecture canadienne-française, montrent la complète maîtrise de l'art. Puis Gabriel l'invite à visiter la petite chapelle des Cuthbert, le plus ancien temple protestant au Québec, bâti par le premier seigneur anglais de Berthier qui cherchait où enterrer sa femme. Restauré, l'extérieur a conservé son apparence d'époque, mais malheureusement, l'intérieur représente peu d'intérêt architectural, si ce n'est sa simplicité. Issue d'une initiative locale, une galerie d'art offre les meilleurs tableaux des artistes de la région. D'ailleurs, un De Chastelain se démarque nettement des autres. On peut se demander si l'arrogance des couleurs dans ce lieu de culte ne repousse pas les limites de l'harmonie.

— Maintenant, l'ami, direction les îles de Berthier. La première que nous traversons, l'Île Dupas, est restée longtemps isolée de la terre ferme, ne bénéficiant d'un lien terrestre qu'en 1938. L'été, les résidents se contentaient de chalands qui servaient également au transport du bétail sur la commune.

L'hiver, un solide pont de glace permettait à tout le monde de circuler à sa guise jusqu'au dégel. Attends de voir l'Île Saint-Ignace maintenant. Ici, les premiers habitants se sont installés le long du chenal des Épouffètes.

— Des quoi ?

— Des Épouffètes, ça sonne le français de France, hein ? Voilà qu'après des inondations successives, les colons de l'Île Dupas sont venus grossir le rang des Épouffètes. Ceux qui vivent sur cette île ont mérité le surnom de barbottes.

Cette fois, Charles se perd complètement entre les Épouffètes, les barbottes et l'Île Dupas. Gabriel en rajoute.

— Il faut absolument goûter ce poisson de fond que l'on sert en *gibelotte* ou en soupe si tu préfères. Les îles de Sorel en ont d'ailleurs fait leur spécialité culinaire.

— Une bouillabaisse ? demande Charles pour reprendre le fil de la savante démonstration de Gabriel.

— Ouais, si tu veux, répond l'autre, se refusant à dévoiler son ignorance gastronomique.

Tranquillement, les deux touristes se dirigent vers Saint-Cuthbert, fief du premier seigneur anglais, mais également du célèbre patriote De Lorimier. Et Gabriel raconte une page de l'histoire du Québec, soit la triste fin de la révolte des Canadiens-Français contre le pouvoir britannique. Dans sa tête, Charles visualise des toiles à peindre où le sang versé par les nationalistes tache des paysages d'une simplicité déconcertante.

— Attends, on n'a pas fini notre tournée, annonce le policier avec entrain. Je dois absolument te montrer la rivière Chicot, la Maskinongé et, pas très loin, dans un détour du fleuve, le village de Saint-Barthélémy et ses coteaux.

Par son père et son grand-père, Charles ressent l'appartenance à cette terre où, bien avant lui, les premiers Belhumeur ont posé leur regard inquiet sur ce fleuve et ces rivières, pêché la barbotte dans ces eaux boueuses, retourné le sol et fondé des familles où des fils semblables à lui se battent encore. Et

dans cette histoire de misère que lui a racontée Gabriel, n'y a-t-il pas une page pour lui ? La seule façon pour le peintre exilé de rendre hommage à cette nature tranquille est de la peindre cette Bayonne, non seulement elle, mais la douceur des peupliers de la commune, la Chicot qui tient plus du ruban brunâtre que d'un cours d'eau et dont les hautes herbes habillent les berges effritées. En tout point, il imite ce qui existe déjà et entremêle la Maskinongé aux riches terres arables. Charles s'inquiète et se demande comment transposer sur sa toile ces panoramas qui côtoient l'extrême, alignant la plaine aux coteaux, le fleuve au ruisseau ou encore qui gardent le secret du foin d'odeur, des quenouilles, dénonçant du même coup l'insolence de la verge d'or ou la simplicité des soucis ? Comment exprimer le chant du *ouaouaron* qui appelle une compagne réticente cachée parmi les joncs emmêlés ou sur une souche en décomposition ou ce filet d'eau qui murmure si bas qu'on l'entend à peine ?



Durant que Charles s'acharne sur les couleurs et les formes, dessinant et redessinant sans cesse les paysages découverts, le chantier sur la pointe avance. Tous les soirs, le propriétaire constate les progrès et lentement, son atelier commence à ressembler à quelque chose de convenable. Pour faire le point sur les travaux exécutés par Tucker, Charles pénètre dans le chalet de Marie-Jeanne, car plus jamais il ne verra ces planches sans imaginer l'austère bonne femme. Désormais, elle fait partie intégrante de la famille des spectres.

Accrochée à la fenêtre de côté, Marie-Jeanne contemple la rivière qui, encore une fois cette année, a endommagé sa maison. Pourquoi

Damase ne reconstruit-il pas la digue qui alimentait le moulin à farine, ici, en bas ? Dans le temps, on n'avait pas les pieds mouillés chaque fois que la Bayonne pétait de travers. Mais non, le Damase à Jude préfère se bercer les deux pieds bien au chaud sur la tablette du poêle.

— Ne me parle plus de ce maudit barrage, grogne son mari. Une idée fixe, ce chalet ? La maison existe aussi et Blanche ne se fait pas prier pour prendre la place qui te revient de droit. Ma soeur en vient à se considérer comme reine et maîtresse et ce n'est pas normal. Et puis demande donc à Léon de s'échiner sur ta damnée digue, tu verras ce qu'il te répondra ! Il a déjà de la misère à éclaircir un rang de petites fèves convenablement, alors...

— Je ne veux plus jamais entendre ce maudit prénom, coupe Marie-Jeanne. Après ce qui est arrivé hier soir, je ne le compte plus comme un membre de la famille, dit-elle en donnant un grand coup de balai vers la sortie de manière à exprimer clairement sa pensée. Quel minus ! Même pas capable de creuser un trou convenablement.

Charles écoute. Il n'aime pas quand Marie-Jeanne monte sur ses ergots. Pourquoi cette colère dirigée contre Léon ? Parfois, le peintre se demande s'il ne mène pas une double vie, mais chose certaine, il départage difficilement la part de vérité du mystique. Bien involontairement, Charles se retrouve coincé dans cette famille tout à fait particulière et se sent comme un morceau de casse-tête qui appartiendrait à une autre scène et que l'on tient absolument à faire entrer dans le seul espace vacant. L'artiste monte à l'étage et se plante devant la baie vitrée installée par Tucker sans tenir compte de la mégère qui y a déjà élu domicile. Quelle luminosité ! Lentement, il s'approche du grand panneau de verre et comme un enfant, sans retenue, s'y rive le nez. Comme il s'ennuie de sa belle !

Je déteste quand il y a trop de clarté, chicane l'ancienne locataire

en grimpant l'escalier. Pourquoi as-tu ouvert cette immense fenêtre, Damase ? J'ai insisté pour un petit, tout petit carreau, mais non... Toi, si économe d'habitude, tu n'as pas regardé à la dépense. J'ai aussi remarqué que tu avais creusé la cave, je trouve ça très imprudent, Damase.

Vivement, Charles jette un regard derrière lui, Marie-Jeanne est disparue. Merde, de quoi a-t-elle peur celle-là ? Puis tentant d'oublier le spectre, il redescend l'escalier refait à neuf. Tucker a droit à son admiration. Il a exactement saisi le cachet qu'il voulait redonner à ce qui n'était que débris de planches. Voici que la maison porte à nouveau cette aura que le peintre avait ressentie au moment où il l'avait vue pour la première fois. Puis comme une pensée obsédante, Marie-Jeanne revient à la surface. Peut-être est-ce pour la même raison qu'elle continue à habiter son chalet ? N'empêche que les premières apparitions coïncident avec la découverte des ossements. Charles se refuse à mettre de l'ordre dans les problèmes qui ne lui appartiennent pas, mais tolère la présence de l'épouse de Damase tout comme il ferme les yeux sur celle de Blanche et de Rose. Il ne faut pas lui en demander plus. Toutefois, certaines révélations des spectres lèvent le voile sur le visage de cette propriété qui est désormais la sienne. Marie-Jeanne n'avait-elle pas mentionné qu'elle désirait que Damase reconstruise le barrage ? Et Léo ne lui a-t-il pas dit qu'autrefois un moulin à farine desservait les environs ? Serait-ce la réponse aux d'inondations ? Les solutions d'hier au service des problèmes d'aujourd'hui.

Léo vient de dénicher l'aubaine du mois. Excité, il traverse à toute vitesse la barrière, laisse rouler le moteur de son camion, grimpe en une seule enjambée les trois marches de la galerie et ouvre la porte comme s'il était chez lui.

— Charles, Charles ! Arrive ! Je descends à Berthierville et je t'amène avec moi.

Le peintre qui travaillait dans l'appentis reste des plus surpris quand il aperçoit Léo au beau milieu de la place.

— Allez, dépêche ! s'impatiente le fermier. Je n'ai pas tout l'avant-midi devant moi. Tu voulais un *char* ? Eh bien, le curé Gendron se débarrasse du sien. Il doit entrer en maison de retraite et comme il ne voit plus grand-chose, le gouvernement le menace de lui retirer son permis. Rien de plus dangereux qu'une taupe au volant ! Il paraît que deux types de Sainte-Élisabeth ont un œil sur son auto. Monte le jeune, on va *zyeuter* ça... Impossible de passer à côté d'une occasion semblable.

— Une minute, l'interrompt Charles, ralentissant quelque peu l'ardeur du grand-père. Je ne connais rien aux automobiles, sans compter que mon porte-monnaie se trouve pas mal à plat. Les rénovations ont dépassé les coûts estimés et même si mes dépenses personnelles restent minimales, une voiture implique souvent quelques frais supplémentaires.

— Tu verras en temps et lieux, s'énervait une nouvelle fois Léo. Tabarouette ! Commence par y jeter un coup d'œil, tu démissionneras après. Je t'attends dans le camion, reprend-il en se rappelant soudainement que le moteur de son véhicule tourne toujours.

Inutile de frapper à la porte du presbytère, car le curé Gendron, défiant les fonctionnaires du gouvernement, s'apprête à la désobéissance. Il doit se rendre à Joliette et, permis de conduire ou pas, ce ne sont pas les anges qui le porteront jusque-là. Le pas décidé, Léo s'avance suivi d'un Charles plutôt discret.

— Bonjour, curé ! lance le cultivateur de Sainte-Élisabeth. Paraît que vous vous débarrassez de votre Monte Carlo ?

— Me débarrasser, non ! Vendre, oui ! Mais bien entendu, tout dépend à qui et quel montant l'acheteur est prêt à déboursier. Je ne veux pas la laisser aller à rabais et encore moins qu'elle se retrouve entre les mains de quelqu'un qui la bâtonnerait.

— Tu vois, fiston ! Regarde-moi ce chrome qui brille toujours, ajoute Léo en examinant l'auto d'un œil expert.

Après de longues discussions ayant trait à la mécanique, au kilométrage, à son entretien et sa fiabilité, le curé en vient finalement à divulguer le prix exigé pour sa *minoune*. On surestime toujours la valeur des objets auxquels on accorde de l'importance et les négociations deviennent serrées, l'un surévaluant son bien et l'autre argumentant qu'il date de plusieurs années. À bout de salive, l'acheteur et le vendeur tombent d'accord sur un montant, non sans avoir fait valoir que l'un ruine l'autre ou que celui-ci exagère sur le dos de celui-là. Le marché accepté, Charles quitte le presbytère délesté de trois mille dollars. Mais une chose reste certaine, il vient de gagner en autonomie et ne dépendra que de lui-même pour son transport. Demain, il reviendra pour prendre possession de son bien âprement négocié et règlera le transfert de titre de propriété, les plaques d'immatriculation et autres tracasseries administratives.

En ce qui concerne la conduite automobile, Charles ne peut renier ses ancêtres Belhumeur. Comme son arrière-grand-mère Eugénie et son père David, il enfonce le champignon jusqu'au plancher et brave toutes les lois de la circulation. Surpris de le voir filer à toute allure, négligeant l'utilisation des clignotants, ralentissant au coin de la rue plutôt que d'exécuter un arrêt complet, Léo tente de le suivre. Faut-il croire que tous les deux bénéficient de la protection de Saint-Christophe, car ils arrivent sains et saufs dans le rang sud de la Bayonne sans le moindre accrochage ni interception de la part des policiers.

— Tabarouette, le Français ! Où as-tu appris à *chauffer*, sur le circuit de Monaco ?

— Nulle part, se vante Charles.

— Dans ce cas, roule moins vite. Tu représentes un véritable danger public. Les poulets, comme vous les appelez, vont te coller un *ticket* dans le temps de le dire. As-tu un permis de conduire au moins ? s'informe Léo.

— Certainement, un certificat de bonne conduite délivré par la France elle-même, s’amuse Charles.

— Dans ce cas-là, prudence, conseille le grand-père.

De retour dans le rang nord, Léo raconte à Marguerite son retour de Berthierville.

— Tu aurais ri de voir le Français au volant de son gros *char* vert salade. Je ne sais pas qui lui a remis un permis de conduire, mais il a sûrement passé l’examen sur les fesses. En tout cas, Charles semble content de son achat.



Comme le disait si bien Léo, Charles est heureux. Pour lui, la jeunesse, la liberté, le talent et un atelier pour exprimer son art dans toute sa magnificence. Le peintre passe une grande partie de ses journées en bas de la côte, délaissant la maison chaulée au profit de son local. Sur le bord de la Bayonne, il pose son chevalet et se laisse pénétrer par le paysage. Il faut voir l’artiste, pantalon de velours défraîchi, chemise blanche aussi tachée qu’un arbre de Noël, imposant à la rivière une séance de pose. À partir du moment où Tucker a quitté les lieux, la paix est revenue sur la parcelle de terrain qu’on appelle la pointe et Charles se crée des habitudes bien à lui. Dans un mois, il participera à son premier vernissage et il doit choisir quelles toiles valent la peine d’être exposées. Depuis qu’il a transporté son bric-à-brac dans la grande verrière, l’espace et la lumière lui renvoient une nouvelle perspective des tableaux peints cet hiver. La couleur des paysages champêtres s’avive et les êtres diaphanes, trop pâles, demandent des retouches. On a beau tracer le portrait des spectres, il leur faut quand même du rose aux joues. Ce sont des femmes, après tout ! Il change les toiles de place, vérifie l’effet lumineux, les repositionne

ailleurs cherchant cette fois un éclairage plus sombre. De tous ses efforts, seulement dix oeuvres méritent d'être exposées au grand public. Conscient que son art n'a pas encore atteint toute sa maturité, il restreint volontairement le nombre de tableaux, privilégiant les meilleurs, sachant d'avance que la jungle artistique ne lui fera pas de cadeau. Il espère vendre une ou deux huiles. Il a besoin d'argent et ne peut vivre éternellement sur ce que sa mère lui a donné. Tucker a fait des merveilles, difficile de revenir là-dessus, mais il faut passer à la caisse maintenant.

— De grâce, le Français, supplie Tucker, ne me paie pas avec tes peintures, je n'y connais rien et j'aurais trop peur de me faire *fourrer*.

Et Charles sourit encore en pensant au constructeur qui se poussait vers la sortie de peur de se voir imposer ce genre de paiement.

Il reste beaucoup à faire avant de partir pour la Gaspésie. Avant toute chose, transporter ce tas de terre que les gars de Tucker ont laissé sur le côté de la maison. Charles a l'intention de jardiner et de construire un parc floral dans le bas de la côte, là où il a relevé un affaissement de terrain qui semble correspondre à l'emplacement de l'ancien moulin à farine. Mais actuellement, il doit se concentrer sur le jardin, car le temps de semer tire à sa fin. Demain, si les prévisions météorologiques se maintiennent, le jardinier en devenir prévoit profiter de la fraîcheur matinale pour passer à l'action. Dans un éclair, il revoit le minuscule carré de terre qui occupait un coin de la cour arrière du Poussin Bleu et où sa mère lui permettait de planter quelques légumes. Maintenant, il n'espère qu'une seule chose : que son jardin québécois réussisse à tenir tête et à concurrencer le petit potager méditerranéen. Posséder tous ces arpents de terrain lui donne également la responsabilité de l'entretien de ses champs. Le foin y pousse rapidement et il serait dommage de le perdre,

alors il a pensé l'offrir à son voisin, Hormidas Aubé, celui qui était venu s'enquérir de son état de santé après sa baignade forcée dans la Bayonne.

Depuis que Charles a entrepris de transporter la première pelletée de terre en arrière de la maison, Marie-Jeanne ne le lâche plus d'une semelle et le suit comme son ombre. Elle n'aime pas cette précipitation à la changer d'endroit, d'autant plus qu'elle provient de sa cave. Troublée, la femme revient continuellement sur le même sujet, prenant Damase à témoin des gaffes de la famille.

— Je ne peux plus supporter qu'on remue sans cesse tout ce sol, on finira par découvrir quelque chose. Et cette idiote de Blanche qui ne réalise même pas l'énormité de sa faute. Damase, tu ne peux plus la garder ici encore bien longtemps. Trouve-lui un mari, un homme avec de la poigne, quelqu'un qui la remettrait à sa place, mais pour l'amour de moi, fais quelque chose. L'éloigner de la maison ne peut qu'être salutaire pour nous tous. Et cet âne de voisin qui rôde autour de la Bayonne, je n'aime pas ça. Quand un policier comme Arthur Bernèche vient fouiner trop souvent sur le bord d'une rivière, il n'y a rien de bon à tirer là-dedans. Ça va finir par nous éclater en pleine face, grogne-t-elle.

Puis, la femme se tait, elle en a beaucoup trop dit. Vaut mieux ne plus parler et laisser le cours d'eau emporter ses derniers mots. Au moins, la Bayonne sait garder le secret et elle l'a déjà prouvé quand on a trouvé des indices à la dérive. Et comme toutes les fois où elle pousse trop loin la confidence, Marie-Jeanne disparaît. Parfois, lorsqu'elle a trop peur et redoute qu'on découvre quelque preuve, Damase l'amène marcher sur le bord de la rivière, ce qui a pour effet de la calmer.

Charles a l'habitude de Marie-Jeanne, mais elle n'en continue pas moins de l'intriguer.

Voilà que Marie-Jeanne se présente sur le bord du jardin, les

maines bien plantées sur les hanches, surveillant chacun des gestes du peintre qui, depuis trois jours, farfouille dans la terre.

Sous le regard abusif de l'esprit, Charles tente de former une butte de terre qui recevra les graines de concombres quand, à sa plus grande surprise, il découvre une bague qui brille faiblement.

Au moment où il prend dans ses mains ce qui lui semble être un jonc, Marie-Jeanne se met à crier et à courir vers la côte pour finalement s'évanouir. Quelle mouche a bien pu la piquer ?

Délivré de la présence gênante, Charles reporte toute son attention sur sa découverte. Il demeure évident que ce bijou repose dans le sol depuis un bon bout de temps, car il est très sale et légèrement terni. Après l'avoir nettoyé avec le coin de sa chemise, il réussit à lire une inscription gravée à l'intérieur de l'anneau : Joliette, 12 juin 1920. Comment ce jonc se retrouve-t-il dans le jardin si ce n'est par le biais de la terre provenant obligatoirement du sous-sol ? Laissant de côté sa butte et ses semences, Charles entreprend le chemin qui mène à la maison. Surexcité, il passe la bague sous le robinet et, pour plus de certitude, lui impose un brossage. Cette fois, les mots apparaissent clairement. Ne sachant que faire de sa trouvaille, il la fourre dans sa poche de pantalon, saute la clôture et traverse chez Gabriel Bernèche. D'après lui, cet anneau doit faire partie du lot des objets excavés. De l'autre côté des barbelés installés par Damase, Charles découvre une résidence de briques qui, malgré ses cent dix ans d'âge, demeure toujours aussi jolie. Son apparence fait un pied de nez aux années. En franchissant la porte d'en avant, Charles est rapidement déçu. Gabriel a dû s'absenter, mais selon son père, Arthur Bernèche, il ne devrait pas tarder.

— Entre et assois-toi, l'invite Arthur.

Le temps d'un éclair, l'imposant personnage qui se tient devant Charles se juxtapose à la déclaration de Marie-Jeanne qui blâmait le policier Bernèche de fouiner sur le bord de la rivière. Un long frisson passe dans le dos de Charles.

— Es-tu certain que je ne peux rien faire pour toi ? insiste-t-il.

Charles hésite. Il veut éviter de multiplier les intervenants dans l'affaire qui l'occupe, mais peut-être le père de Gabriel est-il le seul qui puisse vraiment l'aider ? L'homme est un contemporain de la peur de Marie-Jeanne. Le peintre accepte le fauteuil proposé et naïvement entreprend sa propre enquête. Le policier de métier voit le Français s'emberlificoter dans une série de questions vagues et sans visée. Arthur le regarde tourner autour du pot, ignorant toutefois la véritable raison de cette ronde pour le moins inefficace. Heureusement, Charles entend claquer une porte et découvre en Gabriel son sauveur. En fait, l'enquêteur amateur frôlait la noyade dans une mer d'interrogations sans réponse. Poliment, Arthur salue l'ami de son fils et se retire.

— Salut, l'artiste ! Qu'est-ce qui t'amène ? Du nouveau ?

— Ceci, dit Charles en sortant la bague de sa poche.

— Elle t'appartient ? s'informe Gabriel en faisant passer le bijou d'un doigt à l'autre.

— Oui et non. En fait, je l'ai trouvé dans mon jardin et selon moi, elle provient du même endroit que les os, le cuir et le tissu. J'espère qu'une chose : me tromper.

— Intéressant ! réfléchit-il. Joliette, 12 juin 1920. Il ne date pas d'hier ton jonc.

Charles explique comment l'objet qui, sans vouloir faire de jeux de mots, lui est tombé entre les doigts ainsi que du comportement hystérique de Marie-Jeanne qui a suivi cette découverte.

— Marie-Jeanne ? La femme de Damase ? s'enquiert le jeune policier.

— Exact ! Je ne t'ai pas encore parlé d'elle. Marie-Jeanne hante mon atelier depuis le moment où on a commencé à creuser le sous-sol. Presque tous les jours, elle se promène, le balai à la main, se déclarant insatisfaite des rénovations entreprises qu'elle attribue à Damase. Savais-tu qu'autrefois, cette cabane lui appartenait ? En fait, son mari lui a construit un chalet afin de fuir sa belle-famille qu'elle préférerait nommer Dusoucy. Apparemment, certains membres, notamment Léon et Blanche, méritent des reproches. Le discours de Marie-Jeanne exprime beaucoup de blâmes à l'égard de Blanche et le moins que l'on peut dire, c'est qu'elle ne la porte pas dans son cœur. De plus, Marie-Jeanne houspille sans cesse Damase dans le but de marier la vieille fille. L'intention n'est pas des plus nobles, car elle veut à tout prix l'éloigner de la maison. Je pressens un sombre mystère dans cette famille et je ne parviens pas à saisir le sens des phrases lâchées au hasard. Parfois, quand Marie-Jeanne discourt trop, elle continue sa confession en la dirigeant vers la Bayonne qui, selon elle, sait garder preuves et secrets.

— Attends, tu me perds, dit Gabriel. De quel secret parles-tu ?

— Je l'ignore. Chaque esprit camoufle une information qui pèse lourdement sur sa conscience. Et ce renseignement aurait intérêt à ne pas être divulgué, car d'après moi, tous craignent l'intervention de la police. Au cours d'une de ces séances, Marie-Jeanne a mentionné le nom d'Arthur Bernèche et, à n'en pas douter, elle n'aimait pas qu'il vienne scruter le bord de la rivière.

— Mon père serait mêlé à cette histoire ? s'étonne Gabriel.

— Je l'ignore, mais une chose reste certaine, Marie-Jeanne le redoute.

— Écoute, Charles, j'aimerais que tu racontes ton histoire à mon père. Je pense qu'il pourrait nous aider, du moins en ce qui concerne ta Marie-Jeanne.

Alors, Charles lève le voile sur les faits dont il a eu

connaissance, soit de la découverte des ossements à celle de la bague, en passant par les esprits de Blanche et de Rose qui hantent sa demeure et de Marie-Jeanne qui habite son atelier.

— La femme de Damase semble vous craindre, monsieur Bernèche, dit Charles au vieux policier.

— Cette chipie aurait peur de moi ? Très étonnant, car elle paraissait ne rien redouter. Je ne sais pas qui du Diable ou du Bon Dieu est venu la chercher, mais elle aurait tout intérêt à rester là où elle se trouve. Cependant, ton récit me passionne et encore plus quand il s'agit de gens que j'ai bien connus. Que mon nom puisse circuler dans cette affaire me consterne. L'enquêteur qui sommeille en moi ne demande qu'à reprendre du service, à titre non officiel, bien entendu.

Charles avait-il le droit de divulguer ces indices ? Et si le père de Gabriel le prenait pour un fêlé avec ses esprits ?

— Dans un premier temps, raisonne Arthur, laissez-moi vérifier le résultat des expertises sur les os que tu as portés au laboratoire de la Sûreté. Deux avenues se présentent à nous. Primo, il sera toujours temps de dire qu'on ne s'est pas mêlé de nos affaires et que cela concernait strictement la famille Sansoucy. Secondo, on poursuit les investigations pour savoir si cela relève du criminel. Tu vois, il y a des agissements qui me chicotent depuis trop longtemps. Depuis plus de vingt ans, personne n'avait le droit de mettre un pied en bas de la côte. Damase surveillait. Doit-on déduire que tout cela est en relation avec tes découvertes ? Je me charge de trouver des réponses à tes questions, j'ai encore quelques bons contacts dans la police.

Charles retourne chez lui et s'écroule sur la berçante de Damase.

— Dis-moi donc, Damase, espèce de vieux fou, s'empporte Charles, tu l'as bien ferré le nigaud de Français ! Personne n'en voulait de ta maudite de bicoque, alors tu as pensé qu'un *peinturlureux* n'y verrait que du feu. Mais tu n'avais pas réfléchi à une chose, Damase, les esprits, les âmes si tu préfères, hantent

les lieux où on leur a imposé un lourd secret. J'aimerais connaître le rôle de chacun dans cet acte théâtral au mutisme forcé. Tu peux me répondre, je fais partie de la famille maintenant !

Le jeune homme décide de fuir. Fuir la maison, l'atelier, la rivière. Il saute à bord de sa Monte Carlo au vert douteux et se dirige droit vers le fleuve. Peut-être que lui ne ment pas ? Il prend la route qui mène vers l'eau, l'eau bleue et propre. Il arrive devant la commune de Berthierville et s'assoit sur le banc des flâneurs. Il se sent mal, comme si une toile d'araignée lui collait à la figure. Le seul Sansoucy qu'il connaisse reste Damase, les autres sont bel et bien morts. Lors de son installation dans la maison du bonhomme Saucisse, il se rappelle que Léo lui avait dit que l'homme était déménagé au Manoir de Berthierville, une pension pour personnes retraitées. Charles intercepte le premier badaud qui passe et s'informe auprès de lui.

— Certainement, seulement à une centaine de pieds sur votre droite. Vous ne pouvez pas le manquer, une énorme bâtisse en briques rouges avec une grande galerie blanche où des vieux se bercent quasiment en permanence.

Charles suit les indications et découvre facilement le lieu. Au premier coup d'œil, le Manoir paraît bizarre. Peut-être dans un autre règne a-t-il vraiment mérité son nom, mais disons qu'actuellement, il ne paie pas de mine. Un large escalier mène à une porte vitrée laissée volontairement entrouverte. Un vieillard examine Charles des pieds à la tête et devant l'hésitation de ce dernier à pénétrer dans l'établissement, il lui fait signe d'entrer en balançant son doigt crochu. Au premier abord, une odeur d'urine et de cigarette prend tout de suite au nez. La lumière filtrant à travers de lourdes tentures arrive à peine à éclairer le vaste salon. Répartis ici et là, des fauteuils de velours aux couleurs affadies par le temps reçoivent des derrières aussi usés que les coussins eux-mêmes. À la droite de chaque siège, un cendrier

sur pied permet de limiter les dégâts pouvant être causés par les fumeurs tandis qu'au beau milieu de la pièce, un tapis persan élimé donne asile à une table basse tachée de cernes laissés par des verres mouillés. Pour la première fois de sa vie, Charles pénètre dans une maison de retraite et pendant qu'il inventorie le salon, une dame un peu boulotte portant un uniforme blanc s'avance lentement vers lui. Surpris dans son observation, il regrette déjà sa folle équipée.

— Monsieur Damase Sansoucy vit-il ici ?

— Oui, au deuxième étage, numéro 28.

Charles entreprend le grand escalier de bois en pensant qu'il agit sur un coup de tête. Quelle folie lui a pris de visiter cet homme ? Que dira Damase en le voyant ? À peine a-t-il grimpé quelques marches, qu'il s'arrête et redescend. Puis, revenant à son idée première, il remonte, se jugeant parfaitement idiot d'hésiter ainsi. Heureusement que le ridicule ne tue pas, sinon il y a longtemps qu'il ne serait plus de ce monde, et il continue son ascension. Il arrive finalement sur le palier et à pas de souris arpente le long corridor. Il craint de faire du bruit et qu'on l'entende, parce qu'à ce moment-là, fini, il lui sera impossible de rebrousser chemin. Il s'arrête devant le numéro 28. Sur la porte, un petit écriteau de bois indique le nom du locataire. D'un geste intuitif, il frappe. Pas de réponse. Parfait, il peut repartir et personne ne saura rien de sa visite, on pourra toujours dire qu'il s'était trompé de chambre. Puis, un raclement de savates sur le plancher, le pas de Léon, et voici Damase Sansoucy qui se profile dans toute sa longueur. L'homme porte un pantalon dont la jambe est arrondie par une longue position assise, une chemise de flanelle même par ce temps agréablement chaud et des pantoufles à revers de mouton. Sa barbe date de quelques jours et lui donne une allure peu avantageuse. Damase ouvre largement la porte et laisse entrer son visiteur comme s'il l'attendait depuis longtemps.

— Je pensais voir ma belle-sœur Fernande, mais toi ça fait

pareil. Prends une chaise, tu ne t'en iras pas sans avoir parlé un peu. Il me reste quelques biscuits secs qui traînent dans mon tiroir, je n'ai rien de mieux t'offrir. N'aies pas peur, le Français, je ne t'empoisonnerai pas, ils sont emballés. De toute façon, ici tout est enveloppé dans du plastique, assure-t-il en présentant deux Social Thé emballés dans un cellophane.

Le vieux reprend le siège qu'il semblait occuper avant l'arrivée de son visiteur. À côté de lui, une table pliante sur laquelle se retrouvent pêle-mêle, l'horaire de télévision, une télécommande, des mots croisés, un cendrier et une pipe. La fenêtre garnie d'une lourde tenture brune donne sur la cour arrière et renvoie peu de lumière. Damase a tenté de trouver une solution à ce manque de clarté en tortillant le rideau et le plaçant derrière le téléviseur. Visiblement, le raffinement fait défaut, mais cela ne semble nullement déranger le locataire. Cette chambre manque d'aération et Charles étouffe dans ce réduit qui sent carrément le petit vieux.

— Vous allez bien ? demande finalement Charles.

— Pas si mal. Tu n'es pas venu jusqu'ici pour t'informer de ma santé, le Français ?

— Non, à vrai dire, je passais devant le manoir, ment-il.

— De grâce, n'appelle pas ça un manoir. Ça ressemble à une grosse chiotte en briques. J'imagine la raison pour laquelle tu te retrouves devant moi, le *peinturlureux*. La curiosité te démange.

Charles se sent comme un gamin qu'on devine. Oui, il désire connaître des faits afin de neutraliser la mémoire de la maison qu'il habite. Il en a plus qu'assez de vivre avec des fantômes et, oui merde, il veut savoir tout court.

— Mange tes biscuits, le jeune, je te donnerai des détails, mais seulement ceux qui feront mon affaire. Ne pense pas que je te dévoilerai les secrets de famille pour tes beaux yeux, d'ailleurs, rien de ce qui se passait dans le temps ne te regarde. Tu as acheté, point final.

— Étiez-vous au courant que des esprits hantaient votre maison ? débite Charles d'un trait.

— Tu crois ça, le Français ? En ce qui a trait aux morts-vivants, je ne peux rien y changer. Va voir le curé de la paroisse et demande-lui d'exorciser les chambres et la cabane. Il ne te chargera pas une *cenne*.

— Vous reconnaissez donc l'existence de ces spectres et savez à quel endroit ils apparaissent, lance Charles.

— Penses-tu m'apprendre quelque chose, le *flo* ? Blanche ajoutait foi aux anges et à tout ce que la religion nous mettait dans la tête, alors quand elle est partie, elle a laissé son âme dans la maison. Difficile de s'organiser autrement, une affaire en suspend la retenait...

— De quoi parlez-vous ?

— Tu le lui demanderas puisqu'elle te rend visite. Et j'imagine que tu vois également Rose qui, comme toujours, suit l'autre.

— Et votre femme ? continue Charles en tripotant son biscuit sec.

— Elle grogne, hein ? Ne t'en préoccupe pas, elle a toujours ronchonné comme ça. Une fille que le beau-père m'a forcé à marier parce que je n'ai pas su rester maître de ma nature d'homme. Elle n'aimait pas les Sansoucy et ne s'en est jamais caché. Cette bonne femme m'a tourmenté tant que je ne lui ai pas construit son maudit chalet sur le bord de la rivière et le jour où on a eu besoin d'elle et de sa cabane...

Damase cesse subitement de parler et regarde Charles droit dans les yeux.

— Justement ! continue Charles pour inciter le bonhomme à poursuivre. Dans la cave, on a trouvé....

— Parfait ! Tes biscuits sont mangés, coupe durement Damase, tu peux partir maintenant, le *peinturlureux*. Je ne sais pas si je dois te remercier de ta visite, mais la prochaine fois quand tu perdras ton temps devant le manoir, passe donc tout droit.

— Une dernière question, ose Charles avant de voir la porte du 28 se refermer sur ses talons. Le 12 juin 1920 vous rappelle-t-il quelque chose ?

— Débrouille-toi avec ta maison et ta cabane, le Français. Je te l'ai vendue et je ne me tiens responsable de rien, termine-t-il en le poussant vers la sortie.

Charles se retrouve dans le corridor. Il vient de mettre la main dans un panier de crabes. Le plus vieux et le plus puissant a mordu. Damase et Blanche ont donc partagé un secret et entraîné Marie-Jeanne dans leur histoire, et cela, contre sa volonté. Peut-être pour cette raison qu'elle houspille tant Damase et veut caser Blanche au plus vite. Plus loin elle sera, mieux tout le monde s'en portera. Et pourquoi Damase m'a-t-il empêché de poursuivre mon idée et m'a-t-il foutu à la porte dès que j'ai prononcé le mot cave ? En fait, au lieu de suivre le conseil du vieil entêté, il reviendra car, à son avis, lui seul détient la clé de l'intrigue. Un Français sait se montrer tenace aussi.

De retour chez lui, Charles tente de se reposer. Une journée chargée d'émotions de toutes sortes. Dans sa poche, il tripote la bague, la fait rouler entre ses doigts et passe l'index sur les lettres gravées à l'intérieur. Un jonc uni, usé et trop grand pour appartenir à une femme. Et cette date ? Signifiante pour quelqu'un. Mentalement, Charles essaie d'établir le profil de la personne susceptible de porter ce genre de bijou. D'abord, favoriser un homme à cause de la grandeur, ce dernier devrait être très vieux, en admettant qu'il vive encore. 1920, ce n'était pas hier ! Au moment de l'achat, cette personne devait habiter la région de Joliette, ville et diocèse confondus. Avant de le perdre, l'individu devait porter cet anneau depuis longtemps, puisqu'il laisse voir de profondes égratignures que seul le temps peut donner. Charles tourne et retourne le jonc entre ses doigts, comme si en le manipulant l'objet livrerait son secret. Vis-à-vis de la première inscription, il repère deux initiales quasiment rendues invisibles. Intrigué, il place le cercle d'or

en pleine lumière. Il suffit de passer son doigt très légèrement en surface pour les sentir. Jamais il n'avait aperçu ces initiales auparavant et pourtant, elles sont bien là : L.G., défiant tous ceux qui tentent de trouver son propriétaire. Là encore, il s'est fait jouer comme un enfant.

Poussant l'analyse au maximum de ses capacités, Charles s'endort sur des suppositions tout aussi farfelues les unes que les autres. Demain, il fera part de sa nouvelle découverte à Arthur Bernèche.

Le jour suivant se lève sous le signe d'une pluie diluvienne. Inutile de projeter quoi que ce soit à l'extérieur. Charles se sent d'une humeur massacrant. Son tempérament artistique l'assujettit aux variations atmosphériques. Par contre, souvent même les journées les plus moches finissent par porter fruit. Hormidas Aubé se présente à la porte. Le cou disparu dans les épaules, la casquette enfoncée jusqu'aux oreilles, il patiente en se recroquevillant du mieux qu'il peut sous le mince avant couverture et regarde les fils d'eau se dérouler devant lui.

— Monsieur Aubé ? Que faites-vous là ? Est-ce le mauvais temps qui vous force à sortir ?

— Ouais, pas bien bien beau, hein ? La pluie ? Non, non. Je voulais te parler un peu, continue Hormidas en s'avançant déjà vers une chaise.

— Allez, je vous écoute, reprend Charles en s'installant dans la berçante de Damase comme s'il s'agissait d'un trône. La journée s'annonce idéale pour jaser.

— J'ai coupé le foin dans ton pré juste à temps, regarde ce qui tombe ce matin. J'apprécie le bon voisinage et je te remercie pour l'herbe, un petit surplus ne fait jamais de tort. Avec la crise des taux d'intérêt qui grimpent en fou et pénalisent tout le monde, je ne crache sur rien. Ceci étant dit, je viens prendre quelques informations concernant ton métier. Tu peins des tableaux, n'est-ce pas ?

— Oui, je possède un diplôme décerné par l'École nationale

supérieure des Beaux-Arts de Paris.

— Torrieu ! Pas n'importe qui, le petit Français ! siffle le voisin. Comme ça, si j'en juge par ton titre, tu ne dois pas être trop stupide, déclare Hormidas vivement impressionné par la longueur du nom de l'institution. Voici donc la raison de ma visite, dit-il en déboutonnant son imperméable. Tel que tu me vois, je suis assis ici en tant que marguillier responsable de la paroisse Sainte-Geneviève de Berthierville. Je ne sais pas si tu es déjà entré dans notre magnifique église patrimoniale ?

— Certainement, je l'ai visité une fois et son style typique à l'ancienne architecture canadienne-française m'a beaucoup plu, termine l'artiste.

Hormidas réfléchit vite. Si le Français possède un diplôme d'une institution portant un nom long comme le bras, s'il connaît le genre architectural de son église paroissiale, dans ce cas, il n'y a plus à hésiter, Charles Plante est son homme.

— Voilà, je recherche un peintre compétent pour retoucher notre Sainte-Geneviève. Elle attire la pitié. Sa robe perd des couleurs et des galettes de peinture décollent du dos des moutons situés à ses pieds. Le conseil juge inadmissible de laisser notre bergère arrangée de même. J'ai alors songé à toi, voisin, et comme notre sainte vient de Paris, j'ai conclu que seul un Français pouvait lui retrousser la face.

— À ce que je vois, la situation de votre patronne semble précaire.

— Précaire ? Ah oui ! Pour être précaire, elle l'est. Mais que veux-tu dire au juste par précaire ?

— Je déduis que si vous ne désirez pas perdre ce précieux patrimoine, il faut intervenir maintenant.

— C'est ce que j'expliquais aux autres marguilliers, mais le trésorier tient les cordons de la bourse serrés bien durs. J'ai donc pensé, qu'en tant que voisin et du fait que tu te montres généreux en donnant ton foin à couper, tu pourrais exécuter le travail pour un prix raisonnable.

— Raisonnable pour qui ?

— Pour la fabrique, torrieu, pour la fabrique ! Ça ne veut pas dire qu'on te paiera avec des prières, mais on envisage un salaire offert à un paroissien dont la dîme est due depuis un bon bout de temps et qui aurait profité de cette occasion pour engranger.

— Je regrette, monsieur Aubé, mais je me trouve dans la même situation que vous, je dois acquitter mes factures et j'ignore si monsieur Sansoucy payait sa contribution à l'église. Je ne demeure ici que depuis un an et il ne faudrait pas me faire passer pour un idiot en assumant la dette des autres.

— On sait bien, avec la cabane que tu as *radouée*, ça prend pas mal d'argent comptant, rétorque le marguillier conscient qu'il a poussé un peu fort côté chantage.

— Je ne nierai pas que votre offre m'intéresse, reprend Charles. Parlez d'abord à votre conseil d'administration et donnez-moi un salaire décent. Actuellement et pour ce qui reste de l'été, je prépare un vernissage et je canalise toute mon énergie dans cette exposition. Si au mois de septembre, les élus en sont arrivés à un accord qui me semble convenable, je m'occuperai de votre sainte et croyez-moi, vous ferez des jaloux dans les paroisses environnantes.

PERCÉ

Charles laisse de côté les tracasseries de toutes sortes et se prépare activement à son premier vernissage. En ce moment, l'important se situe au niveau de son art. Un à un, il reprend les tableaux préalablement sélectionnés et les examine soigneusement en s'efforçant de déceler l'imperfection qui les déclasserait, les pose sur son chevalet, s'en éloigne tout en essayant de se mettre dans la peau d'un acheteur. Que recherche ce dernier : un nom, un monogramme, un paysage, un portrait, une huile, une aquarelle ? Chose certaine, l'acquéreur exige l'originalité, une inspiration spontanée et la maîtrise de l'art. Charles tente de diversifier les genres et évite de se limiter. Peut-être tresse-t-il la corde qui le pendra ? Il verra. Il veut que la signature, *Bellumeur*, soit un symbole de talent et de versatilité. La sélection de ses tableaux dure quelques jours et finalement, il se sent prêt pour l'exposition. Il ne reste que l'emballage de ses trésors. Des mètres et des mètres de papier kraft parviennent à recouvrir la Bayonne qui coule doucement à l'été, la côte dans ses atours automnaux, ces êtres diaphanes qu'il a captés sous les traits de Blanche et Rose, ainsi que la petite maison chaulée dominée par l'énorme saule pleureur, l'image parfaite du charme campagnard. Il double et triple les rangs de papier brun afin d'éviter que les toiles ou les encadrements ne s'abîment. Puis la question d'ordre pratique lui vient à l'esprit : comment transporter ses œuvres sans les

endommager ? Le plus large cadre entre les mains, il s'ingénie à le placer sur le siège arrière de la Monte Carlo, le ceinture d'une longue corde et se félicite déjà du résultat. Il reste encore de l'espace disponible. Quant aux plus petites peintures, elles trouveront place dans la malle de l'auto. Il ne reste plus que les valises à boucler.

Il lui presse de partir et de découvrir villes et villages, précurseurs de la magie champêtre et rurale. Durant deux semaines, il retrouvera l'eau salée qui lui manque tant. Lorsqu'on a grandi sur le bord de la Méditerranée, on ne peut que s'ennuyer de cette immensité bleue et même si on tente de la remplacer en prenant pour maîtresse une Bayonne en robe brune, elle ne peut se substituer à la première amante. Pour voir le grand golfe Saint-Laurent, qu'ici on appelle déjà la mer, il suivra la rivière, atteindra le fleuve, parcourra un long trajet à travers les plus belles terres fertiles et terminera sa course dans l'Atlantique. Fébrile, l'artiste imagine les tableaux qu'il tirera de cette traversée de l'est du Québec, visualisant le soleil qui flâne du côté de l'île d'Orléans pour ensuite s'attarder à Rimouski et finalement se prosterner devant le rocher Percé. Il prépare son appareil photo, car regarder ne sera pas assez, il faut se souvenir. Charles est content de voyager avec Gabriel Bernèche. N'eût été de lui, il aurait probablement manqué cette exposition. Gabriel refuse catégoriquement que Charles prenne une chambre d'hôtel et tient mordicus à ce que son ami rencontre la famille Bernatchez. Fidèle à la tradition d'accueil des Gaspésiens, la tante Fernande attend la grande visite du petit neveu de la ville et du peintre français. D'ailleurs, il n'y a pas à discuter, tout est déjà prêt. Ce n'est pas souvent que l'Anse-à-Beaufils reçoit à coucher un artiste de la région de Montréal. Charles se sent mal à l'aise avec cet arrangement de fortune et soutient qu'il ne veut pas déranger. Parfois, une semaine devient facilement éternelle... Peut-être qu'un jour ou deux suffiraient ?

— Ne *t'enfarge* pas dans les fleurs du tapis, l'ami, réitère Gabriel. Les Gaspésiens se montrent fiers de leur réputation d'être *recevants*. N'oublie pas que les Bernatchez et Bernèche sont parents de la fesse gauche.

— Va, je t'accompagne à l'Anse-à-Beaufils, mais ne compte pas sur moi pour tenir compagnie à la tante Fernande. Je me suis inscrit en tant que peintre et je dois de rester présent au Centre d'art tout au long du vernissage. Je veux voir les gens tomber en pâmoison devant mes tableaux, dit-il en souriant. Mis à part le fait de ramasser les jeunes filles qui ont perdu connaissance, je désire rencontrer les acheteurs si jamais ils s'en présentaient. Il faut bien que je gagne ma croûte, soupire-t-il.

— Bon, bon, on n'en parle plus, conclut le policier. La tante devra se contenter de jeter son dévolu sur le pauvre Gabriel. Eh! En passant ! Mon père a obtenu le résultat de l'analyse des ossements et ils appartiennent bel et bien à un être humain.

— Quoi ? s'étouffe Charles.

— Les gars du laboratoire ont scrupuleusement examiné le contenu de la boîte et la terre qu'elle contenait. Ils y ont détecté la présence d'infimes fragments osseux. À présent, nous voilà donc devant un fait du passé qui relève de la police. S'agit-il de l'enterrement tout à fait régulier d'un Sansoucy dont le dernier vœu était qu'on l'inhume dans le sol qui l'a vu naître ou cela regarde-t-il carrément le criminel ? En ce qui a trait au morceau de cuir, il provient d'un talon de soulier, tandis que les fibres du tissu semblent être du type gabardine. Pour le moment, oublie cette triste conclusion, demain nous partons en voyage et rien ne peut nous arrêter. Toi, tu exposes tes œuvres au risque d'être reconnu comme un des grands peintres du Québec moderne, et moi je m'occuperai de Fernande et de la belle Rose-Aline. Tu verras, elle n'est *pas piquée des vers*, la cousine.

— Vos expressions n'en finissent plus de me surprendre, s'étonne Charles qui, chaque jour, doit en démystifier une nouvelle.

— Allez, laisse de côté la Ligue du bon parler français et prépare tes guenilles. Nous prenons la route samedi et ne ménages pas les vêtements chauds parce que la Gaspésie reste *frisquette*, même en juillet.

— Des vêtements chauds, des vêtements chauds ! Quel idiot ! Moi qui me pensais en été, grogne Charles en fourrant un chandail de laine dans sa valise. Et ne compte pas sur moi pour me ridiculiser en me faisant ressortir les combinaisons de Léon. Nenni ! ajoute-t-il en poussant son copain vers la sortie.

Gabriel s’amuse aux dépens de Charles et en retournant chez lui, il sourit. Peut-être devrait-il arrêter de se payer la tête des autres et s’astreindre lui-même à cette corvée. À peine a-t-il franchi quelques pas qu’il se range sur le côté de la route afin de laisser passer son paternel.

— Si on me cherche, dit le vieux policier, je m’en vais fouiller dans les archives. Je donnerais cher pour savoir si la Police provinciale du temps a engagé une enquête ou a intenté des procédures criminelles durant la journée 12 juin 1920.

— Impossible ! Pensez-y le père. Personne ne reçoit un jonc en souvenir du jour où il risque d’être accusé. À votre place, j’essaierais de trouver du côté des séminaires, des écoles, du presbytère, des journaux, mais pas dans les classeurs de la P.P.

— Toi, le jeune, monte préparer ta valise et laisse les adultes s’occuper des choses qui les regardent. Tu ne montreras pas à un vieux singe...

— ... à faire la grimace, je sais. Choquez-vous pas, ça durcit les artères et moi, je tiens à vous garder jusqu’à la fin de l’enquête, dit Gabriel en redressant la casquette de son père. Je ne comprends pas pourquoi Marie-Jeanne Sansoucy ne vous aimait pas, parce qu’entre vous et moi, vous paraissez pas mal mieux que son Damase. J’ai rarement vu un si mauvais arrangement que ces deux-là. Mais comme on parle d’eux, ne serait-ce pas le jonc de mariage du bonhomme Saucisse que

Charles a découvert ? Vous savez, il ne faut rien négliger, ajoute-t-il en donnant une tape amicale dans le dos de son paternel.



Lentement les voyageurs se dirigent vers Trois-Rivières, choisissant la route panoramique qui longe le fleuve plutôt que l'interminable ruban autoroutier. Sitôt passés les petits villages de Saint-Barthélemy et de Louiseville, Charles commence à ressentir une liberté rarement éprouvée depuis son arrivée au Québec. Bien involontairement, il est resté confiné à la région de Lanaudière, se saturant de la Bayonne. Rien d'autre n'existait. Il faut porter à son crédit que la restauration de son atelier, la découverte d'ossements ainsi que les fantômes l'ont drôlement accaparé. Pour l'instant, il a mis ces tracasseries derrière lui jugeant le meilleur à venir. Maintenant, il se plaît à contempler la puissante rivière qui aspire au nom de fleuve et qui s'élargit encore pour se métamorphoser en lac, puis rétrécir au moment de défiler devant le cap des Trois-Rivières.

— Ici, déclare Gabriel qui ne faillit pas à rôle de guide touristique, nous nous trouvons dans le fief du chef, Maurice Duplessis, député du parti de l'Union Nationale et premier ministre à deux reprises jusqu'en 1959. L'homme a tenu le Québec sous une poigne de fer et a si bien mêlé religion et politique, qu'il prétendait gouverner par la volonté de Dieu. Mettant les cardinaux Charbonneau et Léger dans sa poche, l'élu a à son actif de belles réalisations, mais il a aussi plongé le Québec dans une période de grande noirceur. Sa duplicité a provoqué plus d'une entourloupette. D'une main il donnait nos ressources naturelles aux Américains, puis tendait l'autre pour obtenir d'Ottawa le respect des juridictions de compétence

provinciale. Savais-tu que ton Damase Sansoucy avait oeuvré comme organisateur électoral ? Il travaillait pour l'Union Nationale et se colletaillait régulièrement avec son voisin, Hormidas Aubé, un *teindu* rouge comme on disait dans le temps ?

— Mon Damase et mon Hormidas ? s'étonne Charles.

— Le père t'en parlerait bien mieux que moi, continue Gabriel pendant qu'ils entreprennent la traversée du pont Laviolette. Il paraît qu'au moment des élections, l'appentis de Damase bouillonnait d'activités. D'habitude, le bonhomme Saucisse menait une vie plutôt retirée, mais les semaines qui précédaient le scrutin prenaient l'allure d'une course. Des hommes en complet froissé, cravate lâchement nouée sur un col de chemise ouvert, chapeau de feutre poussé vers l'arrière de la tête entraient et sortaient du débarras. Un dix onces dans la poche intérieure de leur veston déséquilibrait leur apparence. Parfois, on aurait juré qu'ils avaient passé la nuit sur la corde à linge. Pour se rendre dans la remise, tous ceux qui gravitaient autour de Damase devaient emprunter le chemin arrière et personne ne mettait les pieds dans la maison. Blanche l'aurait crucifié sur le champ. Il ne se brassait pas que des idées dans l'appentis de Damase. Des enveloppes bien garnies circulaient d'une main à l'autre puis, d'un coup sec, on enfilait un verre petit blanc derrière la cravate et c'est comme ça qu'on scellait l'affaire. Damase était pas mal pesant dans le parti et dans le comté. Il faut savoir que dans le temps de Maurice Duplessis, les élections se gagnaient grâce aux promesses de ponts et de bout de routes.

— Et ce parti existe toujours ?

— Lorsqu'on a enterré le Chef, on a mis l'Union Nationale sous respirateur artificiel. Peu de temps après, les libéraux prenaient le pouvoir avec Jean Lesage à leur tête. Ce dirigeant charismatique a administré un sérieux coup de fouet aux Québécois en leur disant qu'ils pouvaient être *Maîtres chez eux*.

Il les a si bien réveillés, que les hommes et les femmes ont commencé par réclamer le respect de leurs différences ainsi que des leviers financiers nécessaires pour gérer cette diversité culturelle. De là à exiger le divorce du mariage de raison avec le Canada, le pas était vite franchi. Attention ! crie Gabriel.

Charles donne un violent coup de roue afin d'éviter un cycliste.

— Siffleux ! Tu as failli lui rentrer dedans. Tu m'as fait peur et je crois que le gars doit encore se demander s'il a tous ses morceaux. Fatigué, le Français ? Je peux te remplacer derrière le volant si tu le veux.

Charles a presque jeté un homme en bas d'un viaduc et Gabriel vient de lui imposer une décharge d'adrénaline supplémentaire. À vrai dire, il ressent le besoin de se reposer un peu.

— Tiens, arrête-toi là et laisse-moi conduire. Tu en profiteras pour admirer la nature, l'artiste.

Charles accepte de céder sa place, mais avant il vérifie derrière si ses tableaux sont toujours en ordre. Apparemment, rien n'a bougé. La conduite de Gabriel s'avère plus sécuritaire et de l'autre côté du fleuve apparaît déjà la ville de Québec.

— La vieille ville relève un défi. D'un côté, elle ne change pas ou très peu, continue le guide touristique. On dirait qu'une chape de plomb a été coulée sur ses contreforts et l'a figée au moment où elle représentait à elle seule toute la Nouvelle-France. De l'autre, Québec a parié sur la modernité sans pour autant renoncer à son histoire.

La côte de Beaupré et l'Île d'Orléans deviennent autant de peintures qui barbouillent l'esprit de l'artiste. Gabriel se tait, laissant toute la place à l'émerveillement. Appareil photo en main, Charles capte la lumière de l'après-midi. Le soleil met en valeur les maisons ancestrales écrasées sous le poids de la pierre, les larges raies tracées dans les champs de culture, tout en gardant en arrière-plan la teinte bleutée des Laurentides qui s'étirent tout le long de la côte nord. Saint-Jean-Port-Joli !

Quel magnifique nom pour un havre de paix planté sur le bord du grand fleuve. À l'abri du vent, une poignée de colons ont bâti un des plus beaux villages du Québec. Il n'y a pas que des marins dans ce joli port. On y rencontre des hommes de bois, nés ciseau en mains, taillant et tirant des chefs-d'oeuvre de la matière ligneuse. Ici, nous sommes au pays des Bourgeault qui, de père en fils, traduisent la vie rude des ancêtres ainsi que celle des animaux à qui ils doivent leur survie.

— Mmm... Sens-moi ce vent du large, crie Charles debout sur le quai.

À côté de lui, Gabriel s'abandonne à la brise marine qui gonfle sa chemise et s'acharne sur ses cheveux courts. Il adore ce coin du Québec et même si le grand cours d'eau n'atteint pas encore sa complète largeur, le jeune policier ressent déjà ce bien-être que seul le climat salin sait donner. Les gens de la ville passent en coup de vent dans ces magnifiques villages. S'ils arrêtent, ils ne prennent pas la peine de respirer, ils veulent voir. L'air du large senti à pleines narines laisse des empreintes autant ou sinon plus tenaces que celles des paysages. Une odeur apporte des images, mais jamais une image n'amène une odeur. Un petit hôtel déniché au bord du fleuve, une tournée des artistes-sculpteurs, un souper gastronomique, voilà de quoi lancer les deux voyageurs dans les bras de l'évanescent Morphée. Cette nuit, Charles rêve de la Méditerranée, de voiles blanches, de galets, du Poussin Bleu et de Lili.

Devant un déjeuner digne d'un bûcheron, Gabriel demande :

— D'attaque pour continuer, l'ami ?

— Pourquoi pas ? Puisque tu me dis qu'ici ce n'est que le début de la beauté, j'ai hâte de voir ce qui reste.

— Je prends le volant ? s'informe le policier.

— Avec plaisir, répond Charles en tendant les clés de sa *minoune* verte.

Et les Kamouraska, Rivière-du-Loup, Trois-Pistoles, Rimouski défilent dans une parade inanimée. La côte s'éloigne

de plus en plus et puis il devient impossible de la deviner. Le fleuve occupe toute la place et ne livre passage qu'à L'Isle-Verte, au Bic, à l'Île-aux-Basques ou à Saint-Barnabé. Puis il repart de plus belle, en solitaire, et s'affiche sous le nom de Gaspésie, filant droit vers Baie-des-Sables, Grosse-Roche ou Sainte-Anne-des-Monts.

— Magnifique ! s'exclame Charles, les mains campées sur les hanches et la tête touchant le ciel.

— L'estuaire du Saint-Laurent en impose, n'est-ce pas ? conclut Gabriel. Attrape ton *Kodak*, l'artiste, on se fait poser, continue-t-il en s'avançant vers un jeune garçon qui pêche sur le bord de la grève. Allez, grouille ton cul, on n'a pas toute la vie.

L'enfant reçoit l'appareil comme s'il s'agissait d'un œuf. Visiblement, ce matin, il ne s'attendait pas à prendre la photo de touristes béats d'admiration devant le paysage qu'il voit tous les jours. Après avoir frotté ses mains recouvertes d'écailles de poissons sur ses jambes de pantalons, il braque l'objectif sur les deux amis et délicatement appuie sur le bouton qu'on lui a indiqué. Précieusement, il remet la petite boîte noire au plus grand et lui offre un sourire qui signifie : voilà, j'ai fait de mon mieux. Charles pousse alors sa chance jusqu'à lui demander s'il accepterait qu'on le photographie. Pour réponse, le gamin tiraille dans tous les sens son chandail aux manches trop courtes, distend ses culottes pour leur donner une forme quelconque et se plante droit comme un piquet.

— Approche, mon garçon, insiste Charles en le traînant près de sa canne à pêche. Montre-moi tes prises. Comment t'appelles-tu ?

— Gab, répondit l'enfant en tentant de prendre une pose qui plairait à l'étranger.

— Gab ? Dans ce cas, Gab, fais comme si nous étions invisibles, lance ta ligne.

Comment Gab peut-il se faire poser s'il bouge constamment ?

Une fois à l'école, un homme était venu photographier les élèves de chaque classe. Gab se souvient qu'il devait sourire en découvrant le bout de ses dents et ne pas grouiller d'un poil. Le gars de la ville doit savoir ce qu'il fait, pense-t-il. Dans un élan digne d'un acteur de cinéma, Gab jette sa ligne à l'eau et... Clic, le voilà capté par l'image. Clic, ça mord. Clic...

— Monsieur, dépêchez-vous ! J'ai attrapé un poisson qui tire autant qu'un monstre. Il faut que je le remonte.

— Alors Gab, si tu parles d'une créature monstrueuse clic, tu t'adresses à un spécialiste qui en a vu de toutes les sortes. Clic, et le tien ne me fait pas peur. Tu sais, je vivais également sur le bord de la mer et j'y ai même aperçu des pirates.

— Des pirates ? Ça n'existe pas, répond l'incrédule.

— Oui, monsieur Gab ! Les barbares et les corsaires sillonnaient encore les océans au moment où j'avais ton âge. En attendant, montre-moi ce monstre.

Une toute petite sole se débat dans le sceau apporté par le gamin. Clic.

— Et tu la mangeras ? demande Charles.

— Pour sûr ! C'est le souper de la famille et je pense que si vous me laissez pêcher tranquille, j'en prendrai d'autres, déclare-t-il à voix basse.

Le jeune pêcheur en a déjà plus qu'assez de servir de cible à un touriste en mal de souvenirs. Ce n'est plus amusant.

— Voici pour te récompenser, dit Charles en remettant une poignée de monnaie dans la main du garçon. Je te remercie, Gab.

Et l'enfant se retourne vers le fleuve en se questionnant au sujet de cet hurluberlu qui parle une drôle de langue. Pourquoi lui a-t-il donné de l'argent ? Il n'a rien demandé et n'a pas besoin qu'on le paie pour avoir tiré le portrait des deux gars de Montréal. Lui, il veut une chaudière remplie de poissons. A-t-il l'air si pauvre ?

Durant tout ce temps, Gabriel a regardé la scène qui s'est

déroulée entre le gamin et son ami. Il doit immédiatement le mettre en garde contre l'abus de l'appareil. Les Gaspésiens n'aiment pas qu'on les prenne pour des bêtes de cirque qu'on se permet de photographier en les récompensant d'une poignée de cacahuètes. Ces gens sont fiers et il faut éviter de collectionner les figures d'enfants ou de vieillards usés par le temps. La même chose prévaut pour leur habitation, la discrétion reste de mise et on doit s'abstenir de rapporter des portraits de misère. On sait qu'elle existe et on a l'obligation de remédier à cet état de fait, mais chaque touriste a aussi le devoir de préserver la dignité de ceux qu'il met sur l'écran.

— Ne préférerais-tu pas capter sur ta pellicule cette nature que tu aimes tant ? demande Gabriel. Je te garantis les plus belles scènes à barbouiller. Que dirais-tu si on s'arrêtait à Marsoui, l'artiste ? Je connais une petite cantine qui offre du poisson comme tu n'en as jamais mangé de ta sainte vie.

Celui qui vient de recevoir une leçon de civisme, se renfrogne et accepte.

— Allons donc ! Monsieur Charles boude, *l'étrive* Gabriel.

Le policier stationne l'auto devant une maisonnette qui teint plus de la boîte à savon que d'un lieu de restauration. Une cabane blanche dont le bas des murs sont peints en rouge, une porte-moustiquaire qui claque dès qu'on la lâche et à l'intérieur, une odeur de friture qui vous prend d'assaut et soulève le cœur. La plus grande partie de la place est occupée par de longues tables garnies de nappes de plastique à carreaux rouges, flanquées de maigres bancs de bois. De là à penser qu'à un moment ou l'autre de la journée cette gargote accueille plusieurs personnes, il n'y a qu'un pas. Le restaurant qui tient du réfectoire est actuellement désert et l'endroit manque d'ambiance. Quelques panneaux publicitaires vantant les produits de Coca-Cola et du pain Pom font office de décoration. Le carton jauni révèle l'action combinée de la friture et du temps. Un peu plus loin, un babillard rempli de feuillets de toutes les dimensions,

punaise les offres de services de la coiffeuse locale, la prochaine soirée de danse, la tenue d'une réunion dont la date est dépassée depuis quelques jours ou la venue d'un chanteur de pomme. À l'extrémité d'un comptoir trop haut pour qu'on puisse apercevoir quoi que ce soit, une femme, dont les cheveux sont aplatis par un filet et portant un sarrau à la propreté douteuse, patiente tout en surveillant ce qui mijote dans ses marmites. À côté d'elle, une machine à calculer d'où ressort un long ruban de papier et sur lequel s'aligne une série de chiffres, pend pitoyablement dans le vide. Un peu plus loin, un bocal de verre sur lequel on a collé un bonhomme Sourire, soit ce lamentable cercle jaune agrémenté de deux points noirs et d'un sourire, sert à recevoir les quelques cents que les clients satisfaits veulent bien laisser. En habitué de la place, Gabriel se dirige vers la cuisinière et commande un filet de morue paysanne. Ne repérant aucun tableau présentant le menu, Charles demande le même plat. D'un pas assuré le policier s'oriente vers une table près de la fenêtre et, sans manière, enjambe le banc qui fait office de siège commun.

— Si tu continues à faire la tête, reproche Gabriel, on trouvera le voyage pas mal long. Mes remarques de tout à l'heure t'ont visiblement déplu, mais je ne voulais pas que tu ressembles à ces touristes qui pensent pouvoir tout se payer. Et puis, que dira ma tante Fernande en voyant arriver deux grosses *babounes* ?

— Je ne crois pas avoir agi comme un exploiteur, réplique Charles. La simplicité de la vie de ce jeune garçon m'a touchée et en ce qui concerne les quelques cents donnés, il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

— On fait la paix, l'ami ? demande Gabriel en regardant Pierrette chargée d'un cabaret. Si tu restes les dents serrées comme une paire de fesses, tu risques d'avaler une arête de travers.

D'un sourire, Charles démontre la fin de sa contestation. La cuisinière dépose devant chacun d'eux une lourde assiette

de porcelaine blanche. Un large filet de morue fraîche occupe la quasi-totalité du plat et, posées pêle-mêle, une montagne de frites et un peu de verdure défraîchie accompagnent ce solide repas. Sans façon et d'un geste las, la femme abandonne ses clients pour revenir avec deux tasses de café qu'elle fait patiner sur la nappe de plastique. Seule une longue habitude de servir lui permet de ne rien renverser. Pierrette n'a pas jugé inutile de leur demander ce qu'ils désiraient comme breuvage et a prétendu qu'ils prendraient du café comme la plupart des gens. Il n'y a plus que les vieux qui boivent encore du thé et si ces messieurs voulaient une boisson gazeuse, il leur aurait fallu le dire avant. Gabriel avait raison. La morue fond dans la bouche et sa chair se sépare en fines lamelles dès qu'on la touche de la fourchette. Charles se délecte et décrète qu'il n'a jamais si bien mangé. Il se frotte la bedaine et tente sa chance du côté du breuvage. Cette fois, Pierrette déçoit et ne passe pas l'examen. Le liquide brunâtre est froid et laisse un arrière-goût de poudre instantanée. Le cordon-bleu réussit à faire oublier son manque de connaissance en café et présente une tarte aux fraises inégalable.

— Merci Pierrette, complimente Gabriel en glissant un dollar dans le bocal du bonhomme Sourire. Vous ne perdez pas la main.

— Oh, vous savez, tant qu'il y aura de la morue...

Et les voyageurs repartent vers l'unique rue de Marsoui, soit celle qui longe le golfe. À quelques maisons du restaurant, un café couette reçoit les rares visiteurs à s'arrêter dans le village. L'accueil ne dément pas la proverbiale chaleur des habitants de la péninsule et aucun des deux vacanciers ne peut contester le confort de la chambre. Cela ne prend que quelques minutes pour que les gars de la Bayonne se glissent sous un épais édredon et émettent des ronflements. D'un sommeil lourd et sans rêve, Charles plonge profondément dans l'inconscient et ce n'est que le lendemain qu'il émerge en entendant Gabriel tambouriner à sa porte.

— Allez ! Debout, l'artiste, la patronne nous attend à la salle à manger. Elle s'impatiente et bat ses œufs depuis dix bonnes minutes. Il ne faudrait pas qu'elle les donne aux chiens.

Charles se place sous la douche tiède et laisse l'eau agir. En quelques minutes, l'ogre qui dormait en lui se réveille. Sa toilette terminée, il s'installe à la table rustique où Gabriel patiente.

— D'où venez-vous ? demande la propriétaire en lui servant une large portion d'omelette au lard. Vous n'êtes pas du coin, du Québec j'entends, et je me trompe rarement sur la plupart des expressions régionales. Par contre, ajoute-t-elle en pointant Gabriel du bout de sa spatule, vous, vous vivez à Montréal, car il n'y a que dans ce coin qu'on prononce le a comme un â.

Charles arrête son regard sur la femme qui montre un œil fixe, un bec pointu, un parler sec et cette houppe de cheveux roux qui la fait ressembler en tout point à un perroquet. La bavarde pose les questions et y répond.

— Avez-vous bien dormi ? se plaît-elle à demander. À votre air, monsieur le Français, j'en déduis que mes lits sont confortables. Vous savez, j'aime beaucoup gâter mes invités. La décoration était à votre goût ? Je viens de tout rénover. Oh ! Excusez-moi, le téléphone...

Il y a encore beaucoup de distance à parcourir avant d'arriver à Percé et, selon Gabriel, la portion plus généreuse en paysages. Passé Mont-Saint-Pierre, là où le chemin s'amuse à lacer des boucles autour des pieds du géant, la route pique et plonge vers Rivière-Madeleine. Charles retient sa respiration et vide un rouleau de pellicule, captant ce décor unique de mer et de montagnes. Viennent ensuite Cloridorme et ses vigneaux alignés sous le chaud soleil de juillet. Ici, on sèche et sale toujours la morue comme au XVI^e siècle. Puis, la nationale 132 pénètre dans une anse profonde, un port naturel qui s'enorgueillit du nom de Gaspé. Dans ce magnifique détour, la colonisation

française a pris son premier souffle et a écrit une page d'histoire.

Enfin Percé ! Quelle magnificence ! Impunément, le colossal rocher se baigne devant le mont Joli. Une longue côte et dans la courbe, une série de petites habitations écrasées entre la terre et le ciel, un chemin qui devient rue principale et épouse la courbure d'une plage de sable et de galets, des boutiques semées ici et là comme autant de coquillages rejetés sur la grève, des vacanciers affairés qui, appareil en mains, s'empressent de capter le géant comme s'il risquait de disparaître, un quai où des flâneurs surveillent les mouettes, ces gracieux voiliers aériens, ou bien les cormorans se laissant porter par l'étalement, ou encore le bateau arrivant de l'île Bonaventure et qui déverse avec préoccupation les marins d'un jour.

Gabriel ne s'attarde pas très longtemps dans ce décor unique et se dirige déjà vers l'Anse-à-Beaufils. Charles regrette de ne pouvoir s'arrêter au centre d'Art Guité, lieu de l'exposition. Pressé de revoir les Bernatchez, le policier conduit son compagnon jusqu'à une maison juchée sur le faite d'un cap. Peinte en bleu et habillée de volets blancs, elle nargue la mer et défie l'immensité de cette nature imposante. Elle semble dire : *déracinez-moi si vous le pouvez !*

À peine Gabriel a-t-il posé le pied sur la galerie, qu'une femme ronde, portant un châle malgré la chaleur de juillet, vient ouvrir.

— Bonté divine ! s'exclame Fernande en se frappant les cuisses. Mais, ma grande foi, tu prends encore du coffre et puis tu deviens beau garçon à part ça.

Et la tante Bernatchez y va de deux vigoureuses bises sur les joues mal rasées. À ce moment, Charles poirote sur l'avant-dernière marche et est obsédé par une seule pensée : retourner dans l'auto et s'enfuir.

— Bonjour, monsieur Plante, dit-elle en présentant une main potelée dont la chair des doigts est entaillée par ses alliances. Ça me fait plaisir de vous connaître. Mais, entrez donc. Je suis

là comme une belle dinde à vous laisser plantés sur le perron.

La visite ayant sonné à la porte d'en avant, Fernande trouve délicat de lui faire rebrousser chemin pour emprunter celle de côté. Autant profiter de cette méprise bien masculine pour que les gens de la ville admirent son salon décoré à neuf durant l'hiver dernier et leur montrer que les Gaspésiens ont du goût et ne sont pas trop manchots.

— Mis à part le fait de s'amuser avec sa motoneige, reprend la tante en avançant lentement, ton oncle Elphège ne sait pas toujours que faire de ses dix doigts. Pourtant regardez le résultat, il ne se débrouille pas si mal en menuiserie, n'est-ce pas ? C'est lui qui a rénové l'hôtel Bonaventure et, croyez-moi, il ne manque pas de fioritures là-dedans, s'enorgueillit la femme qui passe sa main sur le manteau du foyer de brique dans le but d'y déceler quelques grains de poussière invisible aux yeux des étrangers. Quand vous passerez devant l'hôtellerie, arrêtez donc et gênez-vous pas. Changeant de sujet, continue la tante qui ne sait plus qu'inventer pour distraire ses visiteurs, vous devez certainement mourir de faim ? Des jeunesses comme vous autres, ça mange ! Et vous ne pouviez mieux tomber, l'heure du dîner approche, déclare-t-elle en se dirigeant vers la cuisine.

— On ne voudrait pas déranger, reprend timidement Charles.

— Faites-moi pas l'injure de refuser mon manger, reproche Fernande en se débarrassant de son châle pour enfiler son tablier de semaine. Comme j'ignorais quel jour vous arriveriez, j'ai préparé un bon gros bouilli qui ne demande qu'à être réchauffé.

Puis changeant complètement de sujet, elle continue.

— Comment va ton père ? s'informe-t-elle auprès de Gabriel.

Le jeune Bernèche raconte brièvement la vie tranquille qui prévaut à Sainte-Élisabeth. Arthur ne se porte pas si mal.

— Comme tout à chacun, il a ses petits bobos, mais règle générale, il se tire bien d'affaire...

— Encore un peu de chou ? coupe la tante en montrant à Charles une assiette déjà largement garnie.

— Non, merci, madame.

— Appelez-moi donc Fernande, comme tout le monde. On ne *s'enfargera* pas dans les madames. Lorsque j'étais nouvelle mariée, j'aimais qu'on me dise madame Bernatchez, mais à présent, finies toutes ces formalités que je trouve plus *achalantes* qu'autre chose.

Puis vient le tour de la Gaspésienne de donner des nouvelles de la famille. Dans un premier temps, elle excuse Elphège de son absence, sa charge de marguillier le retenant à la ville.

— Quand l'église demande, difficile pour un bon chrétien de refuser.

Quant à Rose-Aline, son bébé, comme elle l'appelle, elle vit toujours avec eux et travaille à la Caisse populaire de Percé. De ses autres rejetons, elle n'a que des informations qui datent, car ces sans-cœur la visitent de moins en moins et n'écrivent presque plus.

— C'est à croire que la poste est encore livrée à cheval ou peut-être qu'un timbre coûte trop cher? chiale Fernande. Et quand vient le temps de se déplacer jusqu'ici, trop loin qu'ils disent, puis ils en rajoutent, prétextant que les petits sont trop jeunes pour entreprendre de longs voyages. Lorsque ces derniers seront plus vieux, alors les parents s'excuseront encore une fois en invoquant le hockey, le baseball, le ballet jazz ou les cours de piano. À ce moment-là, je devrai décoder que leurs activités sont rendues plus importantes que de visiter leur grand-mère. Enfin, toutes les raisons deviennent acceptables, conclut-elle en soupirant. Mais bon, c'est aussi ça avoir des enfants !

Puis, s'apercevant qu'elle a omis de faire la conversation à Charles.

— Votre pauvre mère doit parfois s'ennuyer de vous ?

— Notre situation m'apparaît bien différente de la vôtre, madame. Je suis fils unique et ma mère vit en France.

— En France ! Chaleur ! Ce n'est pas la porte à côté, ça. Je trouvais aussi que vous parliez drôlement, mais je n'osais pas... Et votre père ?

— Est-ce que je peux t'aider à laver la vaisselle, ma tante ? coupe Gabriel devant le malaise de Charles.

— Je ne veux pas voir un homme dans ma cuisine. Achetez votre tasse de thé bien tranquillement et ne vous occupez surtout pas de moi. Par contre, si vous deviez vous rendre à Percé, j'accepterais volontiers un petit *lift*. Je reviendrai en fin d'après-midi avec Rose-Aline. En attendant, Gabriel, montre la chambre à ton ami et installez-vous. Faites comme chez-vous, monsieur le Français, dit-elle en s'essuyant les mains sur son tablier. Donnez-moi juste le temps de finir ma vaisselle et de me *renipper* un peu. La femme du marguillier ne sort jamais en ville *arrangée comme la chienne à Jacques*. On n'est pas riche, mais on a de la classe, conclut-elle en ne s'apercevant pas que depuis quelques minutes elle parle toute seule.

Pressés de disparaître, les deux hommes ont déjà monté l'escalier. Valises en mains, Gabriel indique du menton une petite chambre décorée en rose. Surprise ! Qu'un lit ! Sa maison n'étant quand même pas un quatre étoiles ou l'Hôtel Bonaventure, Fernande oblige les gars à faire preuve d'accommodement en partageant l'unique pièce disponible. Charles n'avait jamais envisagé l'éventualité de cohabiter avec le policier. Comme il regrette de ne pas avoir réservé quelque chose en ville ! Devant sa déception plus qu'évidente, Gabriel se perd en explications superflues.

— Impossible, l'ami, tu ne trouveras aucune chambre libre dans les environs, ment-il. En juillet, tous les établissements hôteliers affichent complet et pour une durée de deux ou trois semaines, la manne se déverse sur la Gaspésie. Je ne vois aucun

mal à cette promiscuité. Tu devrais plutôt remercier le ciel, car plus de visiteurs signifient autant d'acheteurs potentiels.

Dieu sait comment Charles aurait aimé se retrouver seul afin de se concentrer sur ce qu'il vivra dans les prochains jours ! Le premier vernissage reste le plus important de tous. De lui découle un début de reconnaissance ainsi que l'orientation future de ses oeuvres. Durant trois longues journées, il a dû partager l'espace restreint qu'offrait la Monte Carlo et il aurait nettement préféré le silence et le repos au lieu du verbiage inutile de la tante Fernande. Gabriel semble mal comprendre ce besoin d'intimité et l'artiste ignore comment imposer sa volonté sans provoquer de frustration. Depuis ce matin et sans raison apparente, il ressent de l'agressivité envers son ami. Bref, actuellement, son caractère ne se trouve pas à son meilleur. Il n'a que le goût de chialer à propos de tout et de rien, s'oblige à des sourires forcés dans le seul but de bien paraître. Face à une situation émotive qu'il ne peut contrôler, Charles se renfrogne. Brusquement, il jette sa valise sur le lit et la vide, puis la fait disparaître dans le mince espace entre la couchette et le bureau. Il trouve refuge sur la chaise droite coincée entre le mur et le chiffonnier. Il a l'air d'un idiot avec un napperon de dentelle empesé qui lui arrive à la hauteur de l'épaule mais, tant pis, que faire d'autre ? Pendant ce temps, Gabriel installe ses vêtements dans la penderie, fouille dans tous les recoins, ouvre et ferme les tiroirs qu'il pousse à fond de train, irritant encore plus son colocataire.

— Et maintenant, l'artiste, on se rend chez Guité ? dit-il en attrapant le trousseau de clés déposé sur le petit meuble qui sert de coiffeuse.

— Oui. Je vais à la galerie d'art, mais seul, déclare le boudeur. Je ne vois aucun problème à amener ta tante jusqu'en ville et, comme le siège arrière est déjà rempli de tableaux, je ne sais vraiment pas où tu pourrais t'asseoir.

— Bon, j'ai compris, reprend le policier en lançant avec

rage l'étui de cuir noir sur le couvre-lit de chenille rose.

Charles quitte son coin et attaque l'escalier qui pique entre la cuisine et le salon. Il tire une chaise droite et attend, tapotant impatiemment ses clés jusqu'au moment où il entend quelqu'un descendre les marches. Le son est amorti par la catalogne, mais Charles pourrait le jurer, ce n'est pas le pas alerte de Gabriel, ne reste que celui de Fernande. Il replace son siège et plaque rapidement un sourire sur ses lèvres. Il demeure un artiste après tout et l'art de camoufler ses sentiments ne fait-il pas partie de sa palette ?

— Gabriel ne vient pas ? s'inquiète la femme.

— Non, il préfère se reposer, ment difficilement Charles.

— On sait bien, après semblable *rum*, ça ne m'étonne pas une miette. La même chose se produit lorsque les enfants arrivent, le conducteur doit décompresser. Rien de plus normal. On ne conduit pas près de mille kilomètres sans que rien ne paraisse. Bon, on y va ? Vous me débarquerez devant le bureau de poste, je m'organiserai avec le reste.

— Avec plaisir, Fernande.

Et la femme placote. Avec une fierté non feinte, elle décrit les beautés et les charmes de la ville de Percé. Surveillant la route, Charles reste désespérément silencieux. Devant le peu d'intérêt et d'enthousiasme de son Français, le flot verbal de la Gaspésienne finit par se tarir. Du doigt, elle indique l'endroit où elle désire descendre et après une série de remerciements exagérés, Charles entend claquer la portière si fortement qu'on jurerait qu'elle va passer à travers le cadrage et aboutir sur lui. Le moins que l'on puisse dire, c'est que la tante possède un bon bras. Charles prend une longue inspiration, puis expire lentement. Il n'a qu'un immense besoin, se retrouver seul et faire le vide. Planté en plein soleil, il déniche un banc et s'assoit face à la mer. Il ferme les yeux, n'osant même pas jeter un regard à ce touriste qui lui écrase le bout d'un pied, bouchant ses oreilles à la cacophonie autour de lui même si une

voix suraiguë hèle quelqu'un. Charles s'isole mentalement, laissant le vent emmêler ses cheveux et tant pis si on le voit tout ébouriffé, il aura l'air d'un artiste fou. Comme il voudrait sortir de cette coquille de petit garçon bien élevé, bien habillé, bien peigné et bien propre qui l'emprisonne et l'étouffe, celui à qui on demande gentiment si sa maman s'ennuie de lui et qui réussit difficilement à imposer sa volonté. Comment ne pas plier l'échine devant plus fort que lui, devenir un homme, un Belhumeur et cesser de se montrer gentil quand à l'intérieur ça bout ? Pour la première fois de sa vie, il cherche un modèle masculin, quelqu'un qui pourrait l'épauler, l'encourager. Mais personne ne répond présent. Heureusement qu'il y a ce bon vieux Léo qui fait tout son possible. En fait, il ne possède qu'un seul ami et qui, à son goût, prend beaucoup trop de place. Fallait-il venir si loin pour s'apercevoir du vide qui l'habite en dedans ? Et que fabrique-t-il dans cette famille Bernatchez dont la tante bouffe toute son énergie ? Aucune affinité.



Enfin, Charles pénètre dans le temple artistique. Trois grandes pièces vides, des planchers de bois vernis captant toute la lumière du jour, des murs blancs et propres, des chaînes suspendues au plafond et qui lèchent les cloisons, voilà le décor simple qui recevra les meilleures œuvres des artistes inscrits au vernissage. Quelques peintres ont déjà commencé le déballage de leurs toiles pendant qu'un individu, portant un pantalon noir et un chandail à rayures bleu marine, indique à chacun la place qu'il occupera. Des tas de papiers, de la mousse de polystyrène, de ruban adhésif, du carton et de la corde jonchent le sol. L'homme se libère temporairement et vient saluer Charles. Il se présente comme étant Pierre Guité, le propriétaire de la

galerie d'art et se montre heureux d'accueillir un paysagiste de la région de Lanaudière.

— Peu d'artistes peintres se rendent jusque chez nous et nos vernissages affichent plus souvent qu'autrement des noms de la région. Cette année, le hasard nous choie, car madame Hélène de Chastelain de Joliette exposera ses huiles. Peut-être la connaissez-vous déjà ?

— Malheureusement, je suis arrivé au Québec depuis peu de temps et je n'ai pas encore eu le loisir de rencontrer des confrères, avoue naïvement Charles.

— Dans ce cas, me permettriez-vous de poser une question ? À quel endroit avez-vous étudié ?

— À l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, répond fièrement Charles.

— Excellent ! Voilà donc l'espace que vous occuperez, ajoute l'homme en se dirigeant vers la pièce mitoyenne. Je dois cependant vous laisser mais, en cas de besoin, n'hésitez pas et demandez à Martin. C'est lui le magicien ici.

Et Pierre Guité repart pour se porter au-devant d'un autre exposant qui débarque avec armes et bagages. Charles marche vers son emplacement et examine sa situation par rapport au sens de la circulation des visiteurs. Jusqu'à présent, il s'étonne de vivre cette expérience en habitué. Quelque chose ou quelqu'un a déjà tracé le chemin. Au moment où il retourne à la voiture pour prendre ses tableaux, il constate qu'un vent frisquet s'est installé. Pourtant, il n'y a qu'une demi-heure à peine, le soleil brillait. De lourds nuages gris encapuchonnent l'île Bonaventure et s'étirent lentement vers l'ouest, préparant un traitement similaire au rocher. Sur le trottoir, les hommes relèvent leur col de chemise et rentrent le cou pendant que les femmes cherchent quelque chose qui protégerait leurs bras nus. Au café-terrasse d'en face, les clients ramassent leur consommation, cherchant refuge à l'intérieur. Quel drôle de pays !

Adossé à l'espace mural qui lui est destiné, Charles tente de placer ses toiles de manière cohérente et avantageuse. Il installe la Bayonne en plein centre de façon à attirer les regards et, symboliquement, réserve cet honneur à sa principale source d'inspiration. Il dispose les brodeuses endimanchées de manière à leur donner une logique harmonieuse. Sous leur large chapeau de paille, Blanche et Rose, sagement assises sur une chaise droite à l'ombre du saule pleureur dominant la maison ancestrale, attendent les compliments qui leur sont dus. Quant à la vieille cabane près de la rivière, le chalet de Marie-Jeanne, elle témoigne de son coup de cœur. Une fois son espace d'exposition avantageusement organisé, Charles profite de ce répit et lie connaissance avec les autres peintres. Depuis son départ de Paris, il n'a pu bénéficier de contact privilégié avec ses pairs et pour lui, il s'avère important de partager espoirs et angoisses artistiques. Au milieu du hall d'entrée, une jeune fille, cheveux noirs coupés au carré, portant un chemisier blanc au col légèrement bâillant attire l'attention. Autour d'elle, des hommes circulent et ralentissent le temps d'un sourire, d'une bise sur la joue ou d'une poignée de main. Charles est subjugué par cette beauté. Elle ressemble à un ange qu'on a retourné sur terre pour expier quelque faute touchant la sensualité. Charles n'a que le goût de faire des ronds de jambes, de remettre le baise-main à la mode, d'écrire un sonnet ou de chanter comme un ménestrel. Il ressent une force intérieure, difficile à identifier, qui le pousse irrémédiablement vers cette femme. Le voilà parmi la mêlée de jeunes pigeons qui font la roue autour de cette merveille, s'enflent la fale et piétinent bien inutilement. Comme il se sent ridicule à faire le beau devant Hélène de Chastelain. Ses cheveux ressemblent à une charge de foin, les pantalons qu'il porte depuis son départ montrent des genoux ronds et comment qualifier son chandail délavé ? Et qu'est-ce qui lui prend de se présenter sous son nom d'artiste, griffonnant un rapide Belhumeur sur une serviette de papier ? L'air de

la Gaspésie provoque-t-il des hallucinations ? D'un sourire envoûteur, la jeune femme indique, qu'en tant que peintres de la même région, ils devront s'astreindre à partager le même espace durant toute une semaine. Intérieurement, Charles crie victoire, comme s'il venait de gravir l'inaccessible Everest. Faut-il qu'il soit assez fou pour ne plus vouloir quitter les lieux même si le concierge s'amuse à faire tinter son trousseau de clés ?

Pour un instant, il oublie son coup de gueule, son cafard et ses revendications. Fini l'angoisse ! Il grimpe dans l'auto et se rend chez la tante Fernande en sifflotant. Il retrouve Gabriel bêtement affalé devant la télé, les jambes passées par-dessus les bras du beau sofa neuf de la tatie. Distraitement, le policier lui jette un regard insignifiant et retourne à son film de western, cent fois vu. Sur une table pliante à côté de lui, une bouteille de bière et un sac de chips éventré prouvent la paresse. Repenti, Charles tente maintenant de réparer sa coche mal taillée.

— Ça va ? ose Charles.

— Ouais ! Pourquoi ça ne marcherait pas bien ? répond l'autre. J'ai passé un après-midi superbement *platte* mais, à part ça, aucune raison de me plaindre.

— Gabriel, je regrette la façon dont les choses se sont déroulées cet après-midi. J'avais besoin d'air et de solitude. Tu m'accompagnes et je t'en sais gré, mais cela ne signifie pas que tu prends la direction de tout. Je suis à Percé comme peintre et tant que cela regarde mon art, tu n'as pas à intervenir. Je dois tracer mon chemin à la largeur de mes épaules, cela reste la meilleure manière de devenir un artiste adulte.

— Adulte ! Siffleux, elle est bonne, celle-là ! J'espère qu'à vingt-cinq ans tu ne te mouches plus dans les jupons de ta mère. Pour résumer, tu voudrais que je te laisse tranquille ? Bien, j'avais compris ça depuis le début. Pas besoin d'un chien de poche, si tu peux me passer l'expression, bien que je pense que tu aurais pu trouver une façon plus élégante de me le dire.

J'exige réparation, coupe Gabriel, rien de moins qu'une partie de billard chez Ti-Nours.

— Ti qui ? Ah ! Et puis je suis nul à ce jeu, chiale Charles pris par surprise.

— Belle occasion pour exercer ton coup de baguette. Ti-Nours vaut un gros zéro lui aussi.

Rejetant derrière lui l'acrimonie de cet après-midi, Charles se replie encore une fois et accepte. Gabriel se promet de donner une bonne raclée à Ti-Nours, mais avant cette épreuve d'habileté masculine, il faut repasser par la table de Fernande. Celle-ci a cuisiné un rôti de porc frais et s'attend à ce que tout le monde fasse honneur à sa fesse de lard. Selon son habitude, elle assigne la place du visiteur et l'installe entre Rose-Aline et Elphège Bernatchez. Ce dernier se dit très honoré de recevoir de la belle visite d'en haut du fleuve. S'enhardissant dans une gymnastique artistique, l'homme entretient Charles de la peinture, en tant qu'art, tient-il à préciser, si bien qu'entre deux bouchées, le pêcheur va même jusqu'à s'engager de visiter l'exposition. L'artiste se sent pris entre les puissantes mâchoires d'un étiau. D'un côté, il doit subir les propos de quelqu'un qui ne différencie pas le bleu du rose et de l'autre, une jeune fille qui ressemble à s'y méprendre à Rose Sansoucy. On jurerait que Rose-Aline s'est tout simplement trompée d'époque et d'endroit. Elphège continue à parler.

— Vous savez, à deux reprises on a remonté le fleuve jusqu'à Montréal et profité de l'occasion pour visiter les Bernèche de la Bayonne, hein *sa mère* ? Laissez-moi vous dire que votre *rivière* s'apparente plutôt à un ruisseau, tout juste bon à faire nager les poissons de vase. Nous autres ici, en Gaspésie, on possède les plus belles rivières à saumon du Québec et de l'eau claire, monsieur, claire comme de l'eau de roche. Alors, quand on parle de rivière, vous avez devant vous un connaisseur.

Originaire de la Cascapédia, l'homme en vient à raconter sa migration jusqu'à Percé.

— Tout ça à cause de ma Fernande ! Pourtant au pied de l'autel, elle m'avait promis tout ce que le sacrement exigeait et, même plus, soit de vivre sur notre terre de New-Richmond. Mais voilà que la mignonne s'ennuyait tellement que des perles s'accrochaient à ses cils. J'ai tout tenté pour la consoler, continue-t-il, mais plus les mois passaient, moins j'arrivais à lui tirer un sourire. Il faut savoir qu'un polichinelle se cachait déjà dans son ventre. Alors, je me suis résigné à quitter la Baie-des-Chaleurs et à la ramener dans son patelin. De pêcheur de saumon, je suis devenu pêcheur de morues.

Pendant qu'Elphège raconte, personne ne parle. Le personnage prend toute la place et le narrateur en remet, ce qui met Fernande au désespoir.

— Arrête-toi, Elphège, tu vas ennuyer notre visite avec tes niaiseries de l'ancien temps, l'interrompt sa femme.

Charles se montre très intéressé, voyant dans le récit du Gaspésien une échappatoire à la partie de billard promise, tandis que Gabriel, habitué aux coups de théâtre d'Elphège, abonde dans le sens de la tante. Il ne veut surtout pas manquer sa sortie, sans compter que Ti-Nours doit s'impatienter.

— Gardez des histoires pour demain, mon oncle, suggère-t-il.

— J'ai compris, boude Elphège en rentrant le menton dans son col de chemise.

De tout le repas, Rose-Aline n'a pas prononcé un seul mot. Pourtant, Charles connaît les jeunes filles comme étant plutôt bavardes, mais aucun son n'est sorti de la bouche de celle-ci. Faut-il prendre ce mutisme pour de la timidité ? Il s'en informe auprès de Gabriel et en profite pour valider sa ressemblance avec Rose Sansoucy.

— Tu dis vrai, l'artiste ! Elle me rappelle la créature pâlotte qui habite ta toile. En ce qui concerne Rose-Aline, on la considère comme muette.

— Dommage, une si belle femme ! réplique Charles.

Souffre-t-elle également de surdité ?

— Non, elle entend aussi bien que toi et moi. Une malformation des cordes vocales... Crois-moi, Elphège et Fernande ont tout fait pour qu'elle puisse parler. À deux reprises, les chirurgiens ont tenté une plastie du larynx, mais la fragilité des muscles a vite ramené tout le monde à un rêve plus modeste. Après l'opération, elle a réussi à émettre des sons râpeux très en deçà de ce que ses parents espéraient. Dès qu'il y a quelqu'un d'étranger dans la maison, elle préfère se taire. Je ne l'ai entendue qu'une seule fois et des frissons m'ont parcouru le corps.

— Comment arrive-t-elle à travailler ?

— Va faire un tour à la Caisse Populaire et tu jugeras par toi-même, conclut Gabriel en enfilant son manteau. Prends une laine avec toi, le Français, ou amène ton foulard. Les soirs de pleine lune demeurent frisquets en Gaspésie.

En compagnie de Gabriel, Charles pénètre donc dans la salle de billard, propriété du dénommé Ti-Nours. En voyant la bête, il comprend vite la raison de ce surnom peu commun. Le gars mesure certainement plus d'un mètre quatre-vingts, des épaules à rendre un joueur de football malade d'envie, des mains qui ressemblent à des battoirs, une chevelure noire et hirsute qui se continue dans un cou épais tout aussi velu. Les yeux de Ti-Nours, ronds et bruns, font penser à une peluche, ce qui accentue son air un peu naïf.

— Ti-Nours, je te présente un artiste, un vrai, dit Gabriel en tapant amicalement dans le dos de Charles. Il vient jouer une partie avec nous. Fais-lui attention, tu auras affaire à un pro. Plante-toi, mon Ti-Nours, si tu ne veux pas que toute la Gaspésie ait honte de toi.

Charles n'a pas le courage de remettre les pendules à l'heure et se fie aux affirmations de Gabriel quant à l'habileté du balourd. Effectivement, devant le brillant esprit de Gabriel, l'adversaire Ti-Nours ne fait pas le poids. Décrire le jeu du

peintre démontrerait de l'acharnement à présenter la nullité elle-même. Durant près de deux heures, le novice tente d'aligner la queue sur la boule et la boule sur la poche. Le cauchemar recommence chaque fois qu'il s'agit de déterminer à l'avance la combinaison prévue. Ti-Nours essaie de lui inculquer quelques rudiments, mais la leçon se complique tellement que Charles finit par démissionner et remettre sans délicatesse sa baguette sur le porte-queues mural. Pour obtenir semblable résultat, faut-il mettre en cause le manque d'intérêt de l'élève ou la méthode pédagogique du soi-disant professeur ? Peu importe, la conclusion reste la même et Charles laisse les deux Gaspésiens se débrouiller avec leurs boules. Sa journée a été suffisamment rude pour qu'il se permette un peu de repos. Le frustré se retire dans un coin et y va d'un petit roupillon jusqu'au moment où il entend le rire gras de Ti-Nours félicitant son partenaire. D'un coup sec, il se lève, prêt à partir.

En fait, Charles aurait dû profiter davantage du temps passé en compagnie des joueurs, car une autre épreuve l'attend. Le jeune homme n'a jamais partagé son plumard avec qui que ce soit et maintenant, il doit coucher dans le même lit que Gabriel. Une toilette rapide, un pyjama enfilé à la va-vite, le voici donc assis sur la chaise droite, essayant d'imaginer la suite des événements.

— Quel côté choisis-tu, l'artiste ?

— Prends celui que tu veux, reprend-il en espérant que Gabriel s'installe au plus vite.

Une fois la chose faite, Charles ferme la petite lumière qui trône sur le coin de bureau. Ayant calculé son approche à l'avance, il réussit à se faufiler sous les couvertures. Après une série de mouvements ondulatoires et lents, il finit par poser la tête sur l'oreiller. On aurait dit une couleuvre se glissant entre des draps roses. Maintenant, le défi, qu'il juge de taille, consiste à dormir sans accrocher l'autre. Comme il se sent malheureux, lui qui d'habitude s'étend dans tous les sens à la manière d'une

étoile de mer, ce soir sa position tient plus du manche à balai. Impossible de trouver le moindre confort dans cette posture rigoureuse. Il s'ennuie de la couchette de Léon.

— Détends-toi, l'artiste, je ne te violerai pas, chuchote Gabriel. Si tu me touches, je ne crierai pas comme une vierge offensée et même tu peux te rapprocher si tu le désires.

Charles se demande s'il a bien compris. Une farce ou une proposition ? Il finit par se tourner sur le côté, face au mur de manière à présenter son dos à son *chum*. Il replace son oreiller, puis la tapote, tentant de lui donner une épaisseur convenable, quand il sent une main lui flatter doucement les fesses puis commencer à le caresser.

— Putain de merde ! Tu rêves ou quoi ?

Pour toute réponse, les doigts se retirent. Comme si cela se pouvait encore, Charles se *tasse* un peu plus sur le bord du lit, essayant de prendre le moins de place. Inutile, il ne peut dormir s'il est aussi tendu qu'une barre de fer. Il attrape le couvre-lit et au risque de décevoir Gabriel et de déplaire à Fernande, il dévale l'escalier, craignant de se casser le cou sur la catalogne de la tante, et investit le canapé. Demain, si on lui pose des questions, il fournira une excuse à sa fugue, mais en attendant, il faut se reposer.

Le lendemain matin, les yeux barbouillés, le pas lent, le jeune homme roule sa douillette en boule et entreprend son rapatriement vers la chambre rose. Gabriel dort profondément et Charles en profite pour prendre une douche glacée. Les événements demandent un ressaisissement. Une serviette rapidement nouée autour de la taille, il revient dans la pièce et surprend Gabriel, nu comme un ver, qui complète une série d'étirements musculaires. Charles fige net.

— Passé une bonne nuit, l'ami ? s'informe ce dernier.

Charles ne répond pas et retourne à la salle de bain pour y chercher asile.

Au bout de quelques minutes, quelqu'un frappe et insiste

à la porte du refuge improvisé. Il ne peut tout de même pas rester indéfiniment écrasé sur le siège de toilette et passe à l'action. D'un geste brusque, il ouvre et tombe nez à nez avec Rose-Aline. Une réaction commune de recul augmente sensiblement la distance qui les sépare et s'ensuit un chassé-croisé entre celui qui veut sortir et celle à qui il presse d'entrer. Charles rebondit dans la chambre et sans regarder quoi que ce soit plonge dans la penderie. Il se doit de trouver des vêtements au plus vite. Une porte se referme derrière lui puis le silence. Gabriel est descendu pour le déjeuner.

Dans la cuisine, branle-bas de combat. En jaquette de coton gaufré rose fuchsia, la tante Fernande s'étourdit dans une série de va-et-vient, transportant tous les pots de confitures que son garde-manger peut contenir, remplissant d'une main tremblante les tasses de café brûlant, tout en surveillant son grille-pain qui lui donne des misères.

— Chaleur ! dit-elle en tirant du vieil appareil électrique deux tranches calcinées, juste bon à jeter aux corneilles.

— Apporte-les-moi, le pain brûlé épaissit le sang, reprend Elphège habitué de ramasser les restes ou ce que les autres trouvent trop ou pas assez cuit.

— Tu vas virer en boudin, lance sa femme. Arrête de manger du pain noir et achète un *toaster* neuf pour l'amour du saint Ciel. Oh ! s'exclame-t-elle pour s'excuser de chiquer la guenille devant son invité. Installez-vous, monsieur Charles. Vous avez une tête de déterré ce matin, vous avez mal dormi ? Je te le disais, Elphège, qu'il fallait changer les oreillers. On utilise encore de la plume de poule tandis que tout le monde se couche sur de la mousse antiallergène. Mille excuses si je saute vite sur un autre sujet, mais à moins que je ne me trompe, le vernissage commence bien en début d'après-midi ? Dans ce cas, nous mangerons un peu plus tôt. J'ai prévu de la

soupe aux choux et des sandwichs aux tomates, rien de trop compliqué.

— Je vous remercie, Fernande, mais je partirai aussitôt après le petit déjeuner et ne reviendrai pas pour le déjeuner. Je prendrai un petit casse-croûte en ville.

— Comment ça ? Certain qu'on ne vous reverra pas pour le déjeuner, vous l'avalez maintenant. Chez nous, on dîne une fois de temps en temps, continue-t-elle d'un ton sec.

Offusquée qu'on refuse son repas offert de bon cœur, la tante se tourne vers son mari, cherchant une victime.

— Es-tu invité au cocktail, Elphège ? demande-t-elle le bec pincé. Ta place de marguillier de la paroisse te vaut bien cet honneur.

Elphège connaît sa femme et quand elle prend cet air hautain, il préfère ne pas parler. Le pêcheur de morue a essuyé plus d'une tempête et sait lire les nuages. Devant le signe de tête positif, Fernande annonce d'ores et déjà qu'elle portera son ensemble de couleur pêche. Le crêpe Georgette reste toujours de mise, impossible de se tromper là-dessus. Du même souffle, elle incite Rose-Aline à se joindre à eux durant son heure de repas.

— Les Bernatchez se doivent de bien paraître aux différents événements sociaux, déclare-t-elle de but en blanc. Nous avons le devoir d'encourager notre visite, même si celle-ci lève le nez sur ce qu'on met dans son assiette. On n'est pas riche, râle Fernande, mais on sait se tenir devant le monde. Ensuite Rose-Aline, tu me ramèneras à la maison, il faut que quelqu'un s'occupe de préparer le souper. Cette fois, monsieur le Français, vous ne pourrez refuser, car j'y verrais là une injure personnelle. Hier soir, déclare-t-elle en s'adoucissant un peu, j'ai cuisiné mon gâteau des anges, celui-là même qui m'a valu un premier prix à l'A.F.É.A.S. et, croyez-moi, il n'est pas piqué des vers. D'ailleurs, reprend Fernande en s'adressant à Gabriel, dans le temps j'avais donné la recette à ta mère. Dieu ait son

âme ! Pauvre Gertrude, emportée en si bas âge...

Charles n'écoute plus et observe la jeune fille qui mange à côté de lui. Il devient confus, ne sachant si Rose-Aline tient de l'oiseau, du papillon ou de la nymphe. Chose certaine, il est subjugué. On dirait Rose quand elle se poudrait le bout du nez devant sa coiffeuse ! Impossible de ne pas rapprocher l'une de l'autre, à moins d'être complètement aveugle. Et ce mutisme ? Il aimerait tant qu'elle parle. Comment cette gorge endormie peut-elle émettre d'autres sons qu'un chant ?



À neuf heures pile, le jeune peintre pénètre dans le cénacle. D'un signe de tête, il salue ses pairs, se dirige vers l'emplacement assigné et de là, vérifie si tout se trouve bien à sa place et qu'aucune erreur dans la disposition des tableaux ne privilégie une œuvre au détriment d'une autre. Même si chacune d'entre elles porte sa propre lumière, Charles désire attirer la vue et ensuite démontrer la diversité de son art, soit par la richesse de ses huiles, l'immatérialité de ses aquarelles et mettre en valeur le dénuement du fusain. Avant l'ouverture officielle du vernissage, le peintre se permet un café surchauffé qu'il boit à petites gorgées et admire les tableaux de ses condisciples, s'associant à la source d'inspiration qui a supporté toutes ces recherches artistiques. Certains paysages, véritables odes à la nature, le transportent dans des lieux inconnus où les contours des objets et des choses habituelles adoptent des dimensions irréelles, allant jusqu'à frôler le délire. Par contre, d'autres scènes montrent une telle perfection des proportions qu'on les comparerait facilement à l'art photographique. Toutes les écoles et courants sont représentés et occupent des pans de mur entiers, promettant à l'œil de découvrir des orgies de couleurs et de formes,

décrivant l'environnement et l'homme à travers ce filtre spirituel qu'est la peinture. Et comment qualifier les œuvres signées De Chastelain ? Déconcertantes ! Avec quelques teintes, elle réussit des toiles bouleversantes où on sent vibrer son âme. Sans aucune pudeur, elle s'expose au voyeurisme. Interdit, Charles se surprend à désirer impunément cette femme et sa résistance diminue au fur et à mesure qu'il se rapproche d'elle. Une longue silhouette noire, moulée dans un pantalon de cuir, se tient tout près de lui. Une ample blouse vaporeuse tranche avec l'ajustement de la culotte, tandis que de fins escarpins ajoutent un effet vampirique. Charles n'ose pas bouger, craignant d'abîmer cette vision charnelle. Et pourtant, il le devrait. Il devrait cesser d'observer ces toiles pour attacher son regard à ces yeux noircis au crayon qui mettent en valeur la blancheur de sa carnation, ces lèvres rouges qui ressemblent à des framboises mûres et qui remuent sans modestie au milieu de ce visage triangulaire parfait. Incapable de parler, Charles se surprend à avancer la main dans le but de se présenter à nouveau. L'a-t-elle oublié ? Ignorant tout du coup de foudre et de son effet qui rend idiot le plus intelligent des hommes, le voilà complètement magnétisé. Les phéromones éperonnent et soudent au plancher les semelles de ses souliers. Il ne peut même pas prétendre à une fuite stratégique.

— Charles Belhumeur ? articule le petit *bec* juteux. Je me rappelle vous avoir rencontré hier après-midi, mais j'ai plaisir à vous saluer à nouveau.

La belle déplace légèrement ses jambes de manière à en augmenter le fuselage. D'un coup de tête, elle rejette en arrière les quelques mèches noires qui désertent une coiffure sculptée sur son visage délicat. Et voilà Charles propulsé dans les nuages, ceux-là mêmes qu'il s'efforçait de peindre, tentant de leur donner la brillance qu'il observait. Sacre bleu ! prie-t-il intérieurement, de grâce, ne me volez pas cet instant magique et évitez-moi la débauche.

Pierre Guité choisit ce moment d'envoûtement pour réclamer la présence de tous les exposants. Piétinant le tapis du hall vitré du centre d'art, le député, le maire, les conseillers et marguilliers, les présidents de la chambre de commerce et d'associations caritatives, les artisans régionaux, tous attendent le mot de bienvenue du responsable de cet événement estival. Un journaliste dépêché de Gaspé vadrouille et balaie l'assemblée de son appareil photographique, mitraille les visages pendant que son compagnon, carnet en main, gribouille à la sténo le discours du directeur des Arts visuels percéens. Devant la galerie, Pierre Guité se perd en tournures emphatiques, ampoulées et pompeuses qui auraient facilement pu se résumer en quelques bouts de phrases. Mais l'homme s'acharne et traduit l'immense honneur d'accueillir une telle brochette de talents. Après ce discours-fleuve et enfin libérés de leur obligation protocolaire, les professionnels du pinceau se permettent de circuler parmi l'assistance. Un petit salut par ci, un peu de capital artistique par là, de larges sourires pour une caméra, une courte entrevue pour le journal, toutes ces manifestations accaparent les créateurs, pendant que de jeunes éphèbes offrent la traditionnelle coupe de vin. Très vite, Charles identifie le costume pêche de la tante Fernande, non pas que sa taille dépasse les autres, mais parce que la petite boulotte tient fièrement le premier rang. Lentement, le peintre s'avance et salue ses hôtes. Comme une méduse de type aurélie, Fernande déploie ses tentacules une à une. Parlant en son propre nom et en celui de Rose-Aline, elle ne tarit pas d'éloges et cite volontiers certains passages du monologue logorrhéique de monsieur Guité.

— Un homme qui sait faire les choses en grand, déclare Fernande, puis elle y va d'une pointe : vous pourrez dire aux gens de la ville que les Gaspésiens ne sont pas plus arriérés ou reculés que les autres régions du Québec. On est loin, mais on est bon...

Pendant que sa mère vante le potentiel artistique de la péninsule, Rose-Aline baisse timidement les yeux. Il aurait suffi d'un bref regard vers elle pour que Charles la surprenne à le dévisager. Puis, elle ose enfin un sourire frileux.

Dans un coin, un groupe de personnes, usant de stratégie, entourent le maire Landry. Quant à Elphège Bernatchez, il a jeté son dévolu sur le directeur des travaux publics et à voir gesticuler le pêcheur, les deux hommes ne semblent pas partager le même point de vue. Adossé à une baie vitrée, Gabriel laboure de petites tapes amicales l'épaule d'un grand gaillard et des rires sonores s'échappent de leurs joyeuses retrouvailles. En retrait de la cérémonie, le noir Ti-Nours lance un oeil jaloux sur ce gratin artistique et surveille attentivement le type avec qui son Gabriel s'entretient. En un rien de temps, le vin réchauffe les conversations et l'assemblée s'apparente à un essaim bourdonnant. Suivant le coup d'envoi du président Guité, le nœud d'invités se relâche et ces derniers s'éparpillent dans les trois salles où les Savoie et Leblanc, Gaudreau et Johnson, Rivière et Boudreau, De Chastelain et Belhumeur exposent leurs plus belles œuvres. La tante Fernande, accrochée aux talons de Charles, se dirige vers la pièce mitoyenne où ses créations sont exhibées. La démarche de la Gaspésienne rappelle celle d'un canard et même si Rose-Aline lui prête le bras, Fernande s'accorde difficilement à la vitesse du cortège. S'alignant sur le pas plus lent de sa mère, le cœur de la muette ne s'essouffle pas moins et la jeune fille multiplie les soupirs silencieux. De toutes les œuvres de Charles, une seule attire le regard de Rose-Aline : l'aquarelle de Rose. Du rouge apparaît subitement aux joues déjà roses.

— Doux Jésus ! s'exclame Fernande. Rose-Aline, on jurerait ton portrait dans l'ancien temps ! Monsieur Charles, dites-moi que je rêve ?

— Non, madame. J'ai éprouvé la même surprise que vous en voyant Rose-Aline pour la première fois. Celle-ci, continue-

t-il en montrant la toile, se prénomme Rose et appartient à une autre époque. En fait, il s'agit d'une entité qui habite ma maison.

— Une entité ? Vous parlez d'un esprit, d'un fantôme ? s'écrie Fernande dont la voix aiguë alerte les curieux.

— Si vous préférez ce terme, oui, reprend-il.

Charles ressent un certain malaise d'avoir ouvert une brèche dans la vie secrète de Rose, mais se convainc rapidement que si les cris et les hélas de la femme du marguillier attirent quelques regards sur lui, pourquoi ne pas en profiter ? Rose lui pardonnera certainement cette intrusion et puis il n'y a rien de mal à se montrer orgueilleux de ses talents.

Durant que Fernande s'exprime bruyamment sur la ressemblance de sa fille avec une conscience qui appartient à l'au-delà, ne sachant si elle doit y prêter fois, ou non, Gabriel déploie charme et maléfices afin de captiver l'attention d'Hélène de Chastelain. Sans retenue, le policier commente les œuvres de la spécialiste du pigment et de la courbe. Pourquoi ne pas se délecter des grâces féminines librement offertes en s'attardant sciemment et en jouant la carte de la séduction. Gabriel ne lève le nez sur rien et s'amuse à confondre Charles. Aux aguets, ce dernier s'excuse auprès de la tante Fernande et se dirige vers la jeune femme. Il doit absolument soustraire Gabriel à l'envoûtement d'Hélène. Pensant décourager la tanagra et le dragueur qui fourrage dans sa talle, il entraîne son prétendu ami vers le hall d'entrée et l'oblige à un départ rapide.

— Qu'est-ce qui te prend, l'artiste ? chiale Gabriel. J'applaudis les talents d'Hélène et tu choisis ce moment pour me saluer et m'inciter à partir. Aurais-tu peur, l'ami ?

— Moi, peur ? Peur de quoi ? Allons donc ! Après la nuit dernière, il n'y a pas de quoi être jaloux d'une tapette...

Charles tient fermement le bras de Gabriel, forçant le policier à se débattre. Heureusement, les visiteurs disséminés dans les salles d'exposition n'ont pas droit au spectacle plus

que lamentable. D'un geste brusque, Gabriel finit par se libérer et accompagne son départ d'une bousculade à l'endroit d'Elphège. Manifestement, l'homme arrive au mauvais moment.

— Mais qu'est-ce qui lui prend à celui-là, demande l'oncle. Tu l'as serré trop fort ? Faut pas le provoquer, je le sais capable de beaucoup. La charité chrétienne m'interdit de parler, mais si j'étais à ta place, je surveillerais mes fesses...

— Merci, monsieur Bernatchez, coupe Charles.

Gêné par les propos accusateurs, le peintre tente de faire diversion.

— Suivez-moi et venez donc admirer ma Bayonne, reprend-il promptement.

— Ta Bayonne, ta Bayonne ! Laisse-moi te dire le *flo*, et ce sans vouloir t'insulter, qu'elle est loin de valoir ma Cascapédia. Si tu restais assez longtemps dans le coin, je t'amènerais pêcher le saumon, rien que toi et moi, parce que tu me plais, le jeune. J'aime les gars de ta trempe.

Charles se demande si le pêcheur ne souffre pas des mêmes comportements déviants que son neveu de la fesse gauche, mais pour voir la Cascapédia, il déjouerait bien des entourloupettes. Heureusement pour le peintre, le flot de visiteurs croît et lui permet de se soustraire aux observations d'Elphège pour répondre à une dame. Entichée d'une scène hivernale représentant la vieille maison à demi ensevelie sous la neige, la collectionneuse se dit intéressée à l'acquérir. Pour plusieurs centaines de dollars, Charles est heureux de se départir de l'œuvre intitulée : Hiver sur la Bayonne. Pauvre Marie-Jeanne, elle lui donnerait certainement un coup de balai sur le postérieur si elle savait qu'il a cédé la reproduction du chalet qui lui appartenait de droit. Charles pense souvent à cette femme et chaque fois, il éprouve un sentiment contradictoire. Repoussant l'image de celle qu'on qualifie de mégère, il entraîne l'acheteuse vers un salon réservé à cet effet. Derrière les murs de la petite pièce, la discrétion relative aux échanges

pécuniaires prend une tangente différente et, à l'occasion, d'autres toiles de l'artiste sont commandées. Dans la salle à côté, on colle près du tableau, un carton affichant : vendu. Bien que satisfaite de sa transaction, la dame se dit déçue de ne pouvoir entrer en possession de la peinture qu'une fois le vernissage terminé. D'un sourire convaincant, Charles promet d'aller la lui porter dès la fin de l'exhibition, ce qui eut l'air de la contenter.

Aussitôt la porte du Centre d'Art refermée sur la première journée d'exposition, Charles se déplace vers l'Auberge des Trois Sœurs. Son but est d'y dénicher une chambre d'hôtel. Contrairement aux allégations de Gabriel, il reste encore des habitations disponibles et un petit pavillon avec vue sur la mer n'attend qu'un locataire. L'affaire réglée, Charles saute dans son auto et se dirige vers l'Anse-à-Beaufils. Dès qu'il pénètre dans la maison, il se retrouve nez à nez avec un Gabriel à la mine renfrognée.

— Pousse-toi, dit Charles, je suis venu chercher mes vêtements. Je n'ai pas l'intention de m'éterniser dans la chambre rose. Jusqu'à hier, je te considérais comme un ami, mais à compter de tout de suite, oublie notre camaraderie ainsi que notre voisinage et retourne au rang sud de la Bayonne par tes propres moyens. Tu salueras et remercieras Elphège et Fernande pour moi. Crois-moi, il vaut mieux que je parte en sauvage. Fernande pourrait exiger des explications et devant un questionnaire inquisiteur, il est parfois difficile de retenir sa langue. De cette façon, je ne dévoilerai pas tes secrets de couchette. Va rejoindre ton Ti-Nours et tripote-le tant que tu veux, mais arrange-toi pour perdre le souvenir de mes belles petites fesses blanches. Elles ne sont pas pour toi.

Charles se fraie un chemin vers la chambre et entend Gabriel lui crier :

— J'imagine que tu les gardes pour la noiraude ?

— Cela ne te regarde pas et cette noiraude, comme tu l'appelles, porte un prénom.

— Ramasse tes guenilles, le bâtard. Penses-tu pouvoir me cacher indéfiniment qui tu es ? Ceux qui t'ont engendré sont des rejets de la société et ceux que tu nommes père et mère ne sont autres que Satan et une boîteuse, elle-même fille de pute. La police a le bras long, mon homme, et l'histoire des aventures du défroqué Belhumeur et de la veuve Capoletti provoque encore des incontinences verbales, surtout depuis que tu es revenu dans le patelin. Tiens-toi le corps droit et les oreilles molles, l'avorton, parce que s'il t'arrivait d'échapper un seul mot me concernant, ta belle petite réputation de Français bien correct que tu as réussi à te forger en allant te cacher en France prendrait le bord. On verra qui de nous deux survivra le mieux à la pression créée par l'opinion publique. Je possède un nom pour appuyer ma respectabilité, celui des Bernèche, policiers de père en fils. Peut-on dire la même chose pour toi ? Comment doit-on t'appeler, Plante ou Belhumeur ?

Charles ne se rend pas plus loin que la porte de la chambre rose et déboule l'escalier pour se jeter à la tête de Gabriel. Voyant venir l'attaque, ce dernier recule et l'agresseur ne réussit qu'à lui agripper les pieds. Le geste déstabilise Gabriel qui, à son tour, tombe par terre. L'artiste prend des couleurs et des plus violentes. Une empoignade s'en suit. Jouissant d'une force supérieure et de techniques éprouvées, le policier cloue les épaules du rebelle au plancher en moins de deux.

— Si tu ajoutes un mot de plus, vocifère Gabriel, je t'écrabouille comme une punaise, le peintre, et personne ne reconnaîtra ta belle petite face d'ange. Rarement je peux me vanter de tenir par la peau du cou un enfant de chienne doublé d'un cinglé. Eh, le Français ! Si tu arrives avant moi dans le rang de la Bayonne, dis bonjour à tes esprits de ma part, glapit-il en relâchant sa proie.

Charles se remet debout, replace sa chemise et remonte à l'étage en jetant un regard de tueur à celui, qu'hier encore, il considérait comme un ami. Il ouvre sa valise et y fourre pêle-mêle tous ses vêtements. Au moment où il redescend, il constate avec soulagement que Gabriel a quitté les lieux. Sans ménagement, le sac de voyage de Charles atterrit sur le siège de l'auto. Pour une première fois depuis qu'il est au Québec, la colère l'aveugle. Il redevient l'adolescent rugissant qu'il était. Il n'épargne pas sa vieille voiture, enfonce le champignon et démarre sur les chapeaux de roue en faisant crisser ses pneus. Rue principale, dans un nuage bleuté doublé d'une odeur de caoutchouc brûlé, une automobile vert salade s'arrête brusquement devant l'Auberge des Trois Sœurs. Il n'en fallait pas plus pour que ce comportement agressif enrichisse l'exaspération des ruraux envers les visiteurs.

— Avez-vous vu ce fou ? tonne un homme. Il a failli m'écraser un pied. Ces cabochons profitent de leurs vacances pour faire leurs niaiseries ailleurs. En tout cas, il doit être un fêlé pour conduire de cette manière.

— On aura beau nous vanter les bienfaits de l'industrie touristique sur des régions comme la nôtre, reprend un autre, n'empêche qu'à mon avis elle pollue autant que les cheminées ou les porcheries. Il nous arrive du monde de n'importe où et qui font on ne sait pas trop quoi...

Le cou étiré et les nerfs tendus comme des cordes de violon, une curieuse a également aperçu l'étranger. D'une voix claire, elle déclare se souvenir d'un de ces peintres entrevus au centre d'art.

— Si c'est pas de valeur ! soupire-t-elle, une si belle jeunesse !

Charles ne prend aucune précaution pour ouvrir la porte de la maisonnette. Il lance sa valise dans un coin et s'écroule sur le lit. Gabriel vient de pratiquer une brèche dans ce qu'il avait eu tant de mal à construire, son équilibre. Maintenant, ne reste

qu'à contempler l'adolescent qu'il ne veut plus reconnaître, celui qui croyait être devenu un homme. Puis sournoisement, la rage flanquée de la douleur le soulève et forcé à même l'héritage des femmes fortes qui avant lui se sont battues comme des démons et qui se nommaient Delphina, Eugénie, Marguerite et Lili, pour le remettre debout.

En pénétrant dans la cour de sa petite maison bleue, Fernande remarque des traces de pneus sur le gravier. Qui s'est permis ? D'une main sûre, elle insère la clé et, du même coup, prépare un sermon pour l'écervelé. Misère ! Une tornade est également passée dans son salon et sa cuisine. Le lieu du sinistre a été lâchement abandonné et elle ne trouve ni victime ni témoin pour fournir une explication sur cette transgression de l'ordre établi. Les cadres aux points de croix accrochés dans l'escalier *cantent* tous vers le bas, même qu'une des précieuses réalisations de sa défunte mère gît pitoyablement sur une marche. La catalogne qu'elle replace et lisse dix fois par jour est ramassée en accordéon et le mur d'en face porte les traces d'un coup. Il faut aussi ajouter à cette liste, la table du téléphone renversée et dont l'acoustique pend lamentablement au bout de son fil tortillé.

— Seigneur Dieu ! crie-t-elle avant de défaillir. Qu'est-ce qui s'est passé ? Elphège ! On nous a cambriolés !

Le brave homme reçoit dans ses bras une véritable hystérique. Tandis que Fernande se débat comme une diablesse tombée dans un bénitier, Elphège tente de débrouiller les cartes et de comprendre ce qui arrive.

— Viens voir, Elphège ! Dieu du Ciel, quelle calamité ! Un malheur qui s'additionne aux autres, on dirait qu'on les collectionne. Toi, Rose-Aline, monte et va regarder s'ils n'ont pas volé mon porte-monnaie et s'ils n'ont pas vidé mon coffre à bijoux. S'il fallait...

Et la femme se complaît dans l'énumération de tout ce qui ne marche pas à son goût, rajoutant à son chapelet de plaintes, le souper qu'elle doit préparer avant que le peintre ne revienne. Rose-Aline réapparaît avec un sourire. Tout paraît en ordre dans l'appartement de ses parents et ni le petit pécule amassé de peine et de misère ni la quincaillerie ne semblent avoir souffert de l'intrusion. Par contre, la muette tire la main de sa mère et la traîne vers la chambre rose. Dans la pièce règne un désordre aussi important que celui d'en bas.

— Ah... Seigneur, soutenez-moi ! J'ai hébergé une couleuvre qui nous a filé entre les pattes. Elphège ! Elphège ! Amène-toi. Le peintre est parti. Veux-tu bien me dire...

— D'après moi, Fernande, ce n'est pas un voleur qui a mis ta maison sens dessus dessous. Je crois qu'on se trouve devant les conséquences d'une bataille d'hormones et je n'en suis pas surpris, conclut le marin.

— Comment ça, une bataille d'hormones ? Parle clairement Elphège ou tais-toi. Je téléphone à la police, point à la ligne !

— Du calme, Fernande, prends ton gaz égal. Personne n'appellera les policiers pour régler une histoire de famille. Pour moi, ta visite ne viendra pas souper ce soir, annonce-t-il. Replace tes affaires à ton goût et ramasse tes bébelles. Toi, Rose-Aline, fais chauffer la soupe et sort quand même le dessert, il ne sera pas dit que personne ne goûtera à ton gâteau des anges, ma femme. Moi, je m'en vais me bercer et songer à tricoter la suite des choses.

Quand Elphège prend une direction ferme, Fernande se tait et exécute ce que son mari lui dicte. Elle ne rouspète pas longtemps, sachant que ça ne sert à rien. Après quarante-huit ans de mariage, chacun connaît sa place.

Avant de s'allumer une cigarette, bien que cela déplaie royalement à son épouse, Elphège roule le filtre entre ses dents. D'après lui, le Gabriel s'est essayé sur le peintre. Il faut un malentendu pas mal sérieux pour dégénérer en pareil *pous-*

saillage. Soudainement, la porte-moustiquaire du côté claque durement. Tiens, raisonne-t-il, quand on parle du loup on lui aperçoit les oreilles. Avec peine, il se lève, pose son mégot dans le cendrier de verre brun et intercepte le pugiliste avant qu'il ne se pousse plus loin.

— Gabriel, viens avec moi dans le garage, j'ai affaire à toi, lâche sèchement le pêcheur.

Renfrogné, le jeune homme suit son oncle. Sitôt la porte refermée, Elphège exige des explications sur le ravaud.

— Tu vois, mon gars, ce n'est pas dans mon habitude de tourner autour du pot pour dire ce que je pense. J'irai donc droit au but. Explique-moi ce qui s'est passé dans ma maison ?

— Pas grand-chose, juste un différend entre vieux copains. Ne vous préoccupez plus de ça, tout est rentré dans l'ordre.

— Drôle d'affaire ! L'ordre, je ne l'ai pas remarqué quand je suis entré chez moi. Peut-être suis-je rendu aveugle ?

— Je venais justement faire un peu de ménage...

— Trop tard, coupe Elphège, Fernande a tout remplacé. Je t'héberge, mais si tu continues à chercher la bagarre, tu vas frapper un nœud, mon homme, ça je te le garantis. Cours embrasser ta tante qui s'échine pour ramasser tes dégâts et, par chez nous, on accepte encore les excuses.

Gabriel se sent comme un gamin qu'on a corrigé. Dans le salon, il trouve Fernande, balai et porte-poussière en main. Il s'approche d'elle, lui ceinture la taille par en arrière et plaque un baiser sonore dans le cou de la vieille femme.

— Tu n'es pas raisonnable, Gabriel. Il ne fallait pas emmener ton ami ici si tu voulais agir tout croche. Comme les trois singes, je ne vois rien, je n'entends rien et je ne parle pas, mais ne m'en donne jamais l'occasion, menace-t-elle.

— Merci ma tante, minaude le policier.

Rose-Aline connaît également la raison de cette bousculade. Comme son père le lui a ordonné, elle se contente de chauffer la soupe aux choux, d'ailleurs que peut-elle faire

d'autre ? Ce soir, celui qui devait s'asseoir à sa droite ne viendra pas. Ce n'est pas la première fois qu'on la laisse tomber. Pourquoi un gars comme Charles éprouverait-il quelque sentiment pour elle ? La muette ne réussit qu'à émettre une série de sons rauques pour traduire sa peine. Pourtant, il suffirait de si peu pour qu'elle devienne comme les autres jeunes filles. Un filet de voix, elle ne demande qu'un tout petit filet de voix pour dire qu'elle existe et quémander un peu d'amour. À côté d'elle, la chaise demeure désespérément vide.



Charles a pensé renoncer à cette exposition, ramasser ses toiles et fourrer ses bagages dans le coffre puis retourner vers la Bayonne ou prendre un avion pour la France et retrouver celle que Gabriel vient de qualifier de fille de pute, demander des explications et pleurer un bon coup. Si Gabriel voulait le blesser, il a bien réussi. Un à zéro ! Malgré la douleur, Charles refuse d'entrer dans ce jeu machiavélique dont le but consiste à frapper et à recevoir de manière à souffrir encore plus. C'est beaucoup trop d'honneur accordé à un mauvais joueur que d'avancer le pion qui mettra sa propre reine en échec. Non, il restera à Percé et comme si rien ne s'était passé, il ignorera son adversaire. Il est relativement facile pour lui de s'en remettre à cette décision, car les autres choix demeurent tous inacceptables. Il s'interdit de marcher avec la peur au ventre.

Mais il s'avère difficile de sortir de ce cercle vicieux et entendre des paroles aussi dures proférées sous le coup de la colère, surtout quand on connaît si peu la vérité. Que doit-il savoir de plus sur la vie de ses parents avant que le non-dit ne lui saute à la figure ? Charles entreprend une longue marche sur la plage et prend la mer à témoin de la rage qu'il réprime

et qui ne demande qu'à s'exprimer. S'il avait une toile et un pinceau, il y peindrait le vague, l'irréel et l'incertain qui hantent sa quiétude. Remballant sa hargne, il regagne sa chambre et tente d'y trouver le sommeil. Il coule dans l'empire des rêves. Il se baigne dans un lac, un lac noir au bout duquel il y a un rocher, une falaise. Quelqu'un l'appelle et il refuse de venir. Puis, Rose-Aline tend la main et timidement, le ramène sur la grève afin de le livrer à la fureur de la sensuelle Hélène. Des dizaines de doigts sur lui comme autant de tentacules s'emparent de son corps...

Couvert de sueur, Charles se réveille et ouvre la porte qui donne sur la mer. Au hasard, il enfle ses pantoufles et endosse sa robe de chambre, se rend jusqu'à la clôture blanche qui le sépare de l'eau froide et noire. Lentement, il reprend son souffle, revient à la réalité et s'abandonne au bruit de la marée montante. Un croissant de lune nargue la noirceur et allume faiblement le rocher. L'eau sent le varech et le salin. Son odeur diffère de celle de son enfance. Il ferme les yeux et, tentant de retrouver un abri sécuritaire, un refuge contre la méchanceté, il essaie de reconstituer une page de sa jeunesse. Il visualise la terrasse du Poussin Bleu où les petites tables en rangées se serrent les unes contre les autres, sa mère campée derrière le comptoir qui discute avec un client pendant que le vieux Ludovic lui apporte un café comme lui seul sait les faire et là, juste devant le café-hôtel, la grande avenue Charles de Gaulle, la mer, les galets, les voiliers. Il court sur la grève où il retrouve Mathieu, le cuisinier, qui s'amuse à faire monter un cerf-volant. Comme il s'ennuie de Saint-Raphaël qui niche entre le Massif des Maures et l'Estérel. De mémoire, il peindrait le soleil, les rochers noirs de Dramont en arrière desquels les corsaires de son enfance cachaient leurs bateaux. Puis, fatigué, Don Quichotte se couche. Il ne veut qu'oublier, perdre le souvenir qu'il n'est qu'un bâtard, né de l'union d'amants interdits.

Selon une routine établie depuis le commencement du monde, le jour ramène son lot de promesses et il ne reste qu'à l'homme d'en disposer à sa guise. Un astre jaune et clair comme on s'y attend, un ciel d'un bleu franc, une poignée de nuages décoratifs, une mer calme ainsi qu'une longue journée à vivre. Après une bonne douche et un café corsé, d'un pas décidé, Charles reprend le chemin du Centre d'Art. Il y a quand même quelque chose de positif dans ce repli à l'hôtel, il gagne à marcher dans cette magnifique ville. Ici, tout est à portée de main ou à portée de voix. Même si quelque chose en dedans de lui est cassé, Charles redresse les épaules, bombe le torse comme le faisait sa grand-mère Eugénie et, la tête droite, il avance et pousse la grande porte vitrée. Tout est silencieux. À pas feutrés, il se déplace vers la pièce mitoyenne qui lui est allouée. Il surprend Hélène qui s'affaire à réaménager l'éclairage de manière à mettre en valeur ses tableaux les plus provocants. Elle-même affiche une beauté et une élégance qui ne supportent aucune pudeur. Elle est tout simplement incendiaire. Candidement, Charles se dirige vers son espace, tourne en rond, vérifie l'alignement de ses toiles, débusque quelques grains de poussière, souffle sur un cheveu accroché à un cadre. Hélène profite de son avantage sensuel et intéresse son cooccupant à ses travaux de recherche sur les pigments bleus, les techniques qu'elle est en train de développer sur la conservation de peintures anciennes ainsi que les méthodes de réfection de l'art religieux. Elle multiplie les gestes simples qui prennent une saveur aphrodisiaque. Elle parle, il s'abreuve. Puis l'arrivée de visiteurs vient interrompre son long monologue et apporte un certain calme chez son compagnon. Puis, comme une abeille, il revient vers elle dans le but de cueillir le nectar de la séduction pour retourner dans son coin s'en délecter. D'une fois à l'autre, il ne se rassasie pas et en redemande. Hélène en redonne et l'entretient sur l'exposition qu'elle tient chaque printemps au Musée d'Art de Joliette.

— Saviez-vous, Charles, qu'on y présente des œuvres d'art ancien et que les Paul-Émile Borduas, Ozias Leduc, Jean-Paul Riopelle et Emily Carr y occupent une place importante ? Les signataires du Refus global ont imposé un renouveau dans la peinture québécoise et maintenant, ils sont devenus une source d'inspiration pour nous tous. D'ailleurs, rendez vous à l'église de Mont Saint-Hilaire. La décoration des murs et la voûte portent la signature de Leduc. Quel trésor inestimable ! Même les vitraux, exécutés par la maison Pellus de Montréal, ont été réalisés selon les cartons du grand maître.

Tous les jours, à la même heure, la visite de Rose-Aline fait contrepoids à cette débauche artistique créée par Hélène. Timidement, elle revisite les exposants, redécouvrant leurs œuvres comme si elle venait pour la première fois, mais s'attarde toujours un peu plus longtemps sur le portrait de Rose. Rose-Aline s'installe à bonne distance et la tête légèrement penchée, elle observe. Silencieuse, elle contemple sa jumelle cosmique, négligeant l'aquarelle de Blanche. De la gémellité des sœurs, la forte personnalité de Blanche transparait trop, jetant forcément de l'ombre sur celle de Rose. Charles profite de ces visites et lui parle des demoiselles comme si elles existaient réellement. D'ailleurs, il se demande encore de quelle façon départir le vrai du faux, l'ancien temps du nouveau, surtout depuis qu'il voit évoluer Rose-Aline. Il aime décrire les jumelles qui habitent la chambre rose, mettant en valeur la douceur de Rose et la détermination de Blanche.

— Elles ne se sont jamais mariées, se suffisant à elles-mêmes, raconte-t-il.

Puis, Rose-Aline repart comme elle était venue, calme et timide. Avec horreur, Charles en vient à constater que tous les sentiments de cette jeune fille, qu'ils soient de joie ou de peine, sont vécus intérieurement sans possibilité de franchir la

barrière des lèvres. Il ne lui reste que des gestes et des expressions faciales pour traduire une pensée complexe.

Mercredi, jour pluvieux. Charles manquerait de courtoisie s'il laissait partir Rose-Aline à pied. Galamment, il lui propose de la reconduire à la Caisse populaire et profitera de l'occasion pour retirer un peu d'argent. Un papillonnement de cils lui sert de réponse. Côte à côte, ils pénètrent dans l'établissement financier qui fait face au quai. Rose-Aline se faufile derrière son comptoir, déplace le petit bloc qui libère son espace de travail et reprend son rôle. Pour tous les clients, elle redevient mademoiselle Bernatchez une employée comme les autres, à une exception près, elle ne parle pas. À côté d'elle, un calepin artisanal fabriqué de papier recyclé ainsi qu'un pot à crayons prennent le relais entre le public et la caissière. Il faut dire qu'à Percé tout le monde connaît Rose-Aline et que personne ne boude son comptoir-caisse. Ici, après que les touristes soient repartis, la poignée de gens qui survivent durant la froide saison ont appris à se serrer les coudes et à ne pas rejeter un plus faible. Bannirait-on Charles, le bâtard de la boîteuse ? Sa transaction terminée, le jeune homme glisse les billets de banque dans sa poche et s'en va non sans avoir adressé un ultime sourire à celle qui l'a servi. Pour Rose-Aline, le seul rayon de soleil vient de quitter la pièce, mais elle se console en se disant que demain, elle retournera voir Rose. Comme elle se félicite d'avoir conservé le fragile lien qui la reliait au peintre et ce, malgré sa chicane avec Gabriel. Elle n'en veut pas à son cousin d'avoir provoqué le départ de Charles de l'Anse-à-Beaufils. Depuis ce temps, Gabriel traîne au billard et boit plus que de raison. Il ne se passe pas une journée sans qu'il ne se couche dans un état lamentable. Depuis la dispute, Ti-Nours se tient trop proche du policier, lui sapant le moral et l'entraînant dans ses habitudes malsaines. Qui dans Percé ne connaît pas la terrible perversion de Ti-Nours ?

L'exposition ferme ses portes sur la seizième édition. Pierre Guité a récidivé dans un discours-roman en remerciant tous les intervenants et surtout, les visiteurs qui ont fait de cette semaine une véritable réussite. Charles est satisfait, il a vendu quatre toiles et a passé avec brio le test des relations publiques. Pas si mal pour une première présentation ! Il a tâté le pouls des gens, a relevé les observations chuchotées, a créé un solide lien d'amitié avec les artistes de la région et peut maintenant compter les Boudreau, Leblanc, Johnson et Rivière parmi ses amis. Néanmoins, il accorde une note toute spéciale à Hélène de Chastelain, car même si la jeune femme a largement utilisé la ruse de la séduction, elle ne l'a pas soumis, lui laissant toute la liberté de continuer leur liaison dans un autre monde, soit celui de l'art religieux. Mais si Charles accepte la tentation de goûter aux plaisirs de l'amour, la croqueuse d'hommes garde la porte ouverte.

À regret, le peintre quitte la famille artistique et se promet de revenir en vacancier, avec des toiles vierges et des pinceaux pour capturer le vol des fous de Bassan, piéger le lever du soleil quand il déploie ses teintes rosées au pied du pic de l'Aurore, forcer le secret du hangar Robin et donner un peu plus d'éternité à la maison Molson qui, depuis tant d'années, tient tête au vent et à la mer. Debout sur le bord de la grève, Charles guette Rose-Aline. Impossible de partir sans lui dire au revoir et la remercier pour son amitié. À tout hasard, il lui laisse son adresse.

— Si, par hasard, vous veniez visiter les Bernèche de la Bayonne, arrêtez chez le voisin. Le gars de la place est plutôt gentil et il adore recevoir. Il vous montrera les lieux où Rose a vécu. J'attends votre visite Rose-Aline, lance-t-il en l'embrassant sur les joues.

Un fer chauffé au rouge aurait eu le même effet sur le visage de la jeune fille que ce baiser naïf. Et que dire de son cœur porté à vif ? Comment un être humain peut-il supporter tant

de souffrances, se sentir déchiré sans pouvoir émettre le moindre son et crier sa douleur. Pour qu'on ne voie pas sa peine, Rose-Aline ferme les yeux. Malgré sa volonté, des larmes s'échappent de ses paupières. Charles prend sa main, y dépose ses lèvres et part sans se retourner.



Charles avait planifié qu'aussitôt le vernissage terminé, il passerait une semaine de vacances, privilégiant la Baie-des-Chaleurs. La côte sud de la péninsule gaspésienne, plus échancrée que le nord, hésite entre caps, promontoires et anses profondes. On dirait qu'elle se rapproche comme à regret du Nouveau-Brunswick pour finalement terminer sa course par un mariage de raison à la hauteur de Campbellton et de Pointe-à-la-Croix. Mais avant de passer sa nuit de noces dans la vallée de la Matapédia, la belle s'attarde à Port-Daniel, à Paspébiac et flâne plus que de raison à Carleton, le cœur de la magnifique baie. En solitaire, un étroit barachois double la côte qui, confortablement adossée au mont Saint-Joseph, reluque la jolie Néo-Brunswickoise d'en face. Charles s'arrête au Baie Bleue, un hôtel moderne qui borde ce qu'ici on appelle la mer. Tout en souriant, il ose la comparaison avec son Poussin Bleu, drôle d'oiseau qui loge en front de Méditerranée. L'artiste s'accroche à l'immense fenêtre d'où il aperçoit la pointe du quai, devine à peine la frange acadienne et détaille les voiles colorées des véliplanchistes qui traduisent une vie touristique en plein essor.

Trop tard pour jouer les Jacques Cartier et partir à la découverte de la ville, Charles se cale dans un bain chaud et s'abandonne aux bulles. Souvent à la tombée de la nuit, le peintre éprouve une sorte de langueur qui le rend triste. Sa pensée hésite et regrette déjà la beauté de ce qu'il vient tout

juste de laisser et puis, l'instant d'après, anticipe la joie de dénicher un petit port camouflé dans une anse, une jetée au bout de laquelle pêchent deux ou trois gamins, une maison suspendue au rocher ou encore celle qu'on a été forcé de désertier et dont le champ en friche ne reflète que la tristesse. Souvent, il se plaît à inventer une vie à l'intérieur de ces veilles planches grises. Y logent un couple d'amoureux, quelques marmots, un labeur qui rapporte trop peu et le difficile départ vers une ville ou une région plus prometteuse. Parfois, il y installe un vieil homme accompagné d'un chien aussi âgé que lui. Il ne lui reste pour tout loisir qu'à espérer que la mort le surprenne afin d'aller rejoindre au plus vite la femme qui l'a épaulé durant des années et éteinte depuis longtemps, faute de soins. Et le voici qui ressurgit dans le présent, revoyant la suave Hélène qui l'invite de façon non équivoque à poursuivre une relation. Pour elle, il perdrait toute contenance, débridant sa sexualité solitaire. Et sa pensée déserte la concupiscence pour revenir vers la douce Rose-Aline dont le mutisme décuple la puissance. Et puis surgit Gabriel, son ami qu'il vient de congédier, celui à qui il avait confié ses rêves les plus fous, croyant à son indéfectible camaraderie et à son jugement cartésien. Il n'a suffi que d'une main glissée furtivement pour tout foutre en l'air. Et que fera-t-il de l'enquête criminelle que menait le policier ? Comment pourra-t-il se libérer du fardeau transféré par Damase ? Charles ouvre les yeux pour redécouvrir la lumière crue de la salle de bain et se discipline à la pensée positive. Tout ira pour le mieux, il s'agit de laisser le temps au temps.

La journée de touriste de Charles lui a creusé l'appétit et il lui tarde de goûter aux saveurs de la mer. Un Château Cantelys, une bisque de homard, une brandade de morue dans ses petits légumes, une coupe de fruits frais, voilà de quoi contenter n'importe quel ogre. Rassasié, il se coule entre des draps propres et s'endort comme un enfant. C'est un rayon de soleil

passant à travers le rideau mal fermé qui le réveille. Il y a longtemps qu'il n'a pas si bien dormi. Charles se sent d'attaque, prêt à escalader le mont Saint-Joseph, marcher sur le barachois ou courir sur la grève. Mais il a aussi besoin de réfléchir, remettre les choses en perspective, réorganiser son retour. Une enquête policière l'attend ainsi que la restauration des toiles de l'église Sainte-Genève. En ce qui concerne ce domaine tout à fait particulier, il devra avoir recours à l'expertise d'Hélène de Chastelain et se félicite de ce prétexte pour réapparaître dans sa vie.

— Du calme, mon pote, dit-il tout haut. Commence par rentrer chez toi et t'occuper de tes morts, de tes esprits et après, il sera toujours temps de reconsidérer son offre de collaboration.

MARGUERITE ET LÉO

Après s'être promis de retourner en Gaspésie, Charles réintègre le rang sud de la Bayonne. Depuis son départ de la petite maison chaulée rien n'a changé, sauf un peu plus de poussière sur les meubles et bibelots. Aujourd'hui, pénétrer dans le musée des Sansoucy le rend mal à l'aise. Il lui fallait sortir de cet entrepôt de vieilleries pour constater que, malgré leur charme, elles n'ont rien à voir avec lui. Il pose sa valise sur le pas de la porte et ressort aussitôt. Depuis un bon bout de temps, tout occupé à la préparation de son vernissage et à sa soi-disant enquête policière, il a passablement négligé de visiter ses grands-parents. Pourquoi ne profiterait-il pas de cette magnifique journée pour marcher jusqu'au nord de la Bayonne et aller les saluer ? Comme il s'est ennuyé de la rivière, sa belle brune, et de son parfum particulier ! Il passe la grande clôture de perche qui à elle seule identifie la maison des Plante et entreprend le chemin de gravier. Selon son habitude, il jette un coup d'œil dans la grange parce que Léo y travaille souvent. Personne. D'une enjambée, Charles grimpe les trois marches et trouve la porte de la cuisine grande ouverte. Il frappe fortement sur le cadrage, parce qu'on ne pénètre pas chez les gens comme dans un moulin, même s'il s'agit de celui de son grand-père.

— Entrez, répond la voix éteinte de Léo.

À peine a-t-il posé le pied à l'intérieur, qu'une surprise le cloue sur place. Debout devant l'évier, le vieux tablier de

Marguerite sur son costume griffé, Lili essuie la vaisselle tandis que Léo, affalé dans la chaise berçante, semble mal en point. Le teint blafard, la barbe longue, il paraît vidé de toute énergie. Tout à sa joie de revoir sa mère, Charles néglige son grand-père.

— Maman ! Que fais-tu ici ? s'exclame Charles en allant embrasser celle qu'il n'a pas vue depuis Noël.

— Charles ! Comme tu m'as manqué, avoue-t-elle en prenant la tête brune dans ses mains comme lorsqu'il n'était pas plus haut que trois pommes. Dès que papa m'a appelée, j'ai sauté dans le premier avion.

— Pourquoi ? s'inquiète soudainement Charles.

Cette fois, la voix éraillée de Léo continue.

— Ta grand-mère a subi un accident vasculaire cérébral et depuis dix jours, on la garde à l'hôpital. Elle risque d'y passer, confie-t-il, un nœud dans la gorge. Marguerite est toute ma vie.

— Mais toi, comment vas-tu, mon garçon ? reprend Lili.

— Assez bien, répond ce dernier sans grande conviction.

Assommé par la nouvelle, Charles ignore les gestes, les paroles qui réconforteraient. Comme un enfant, il s'écrase aux pieds de Léo, pose sa tête sur les genoux noueux et tente de lui redonner un peu de courage. Charles respire à peine, comme s'il pouvait insuffler l'oxygène qu'il économise au profit de Margot. Puis suit une série de questions dont la première se résume ainsi ; pourquoi ne pas l'avoir averti plus tôt ? Il regrette les heures perdues qui ne reviendront jamais, celles qui manquent si cruellement à sa grand-mère. Pendant que celle-ci était terrassée, lui s'amusait à bomber le torse devant Hélène ou se délectait des compliments flatteurs. Cette mascarade ne sert à rien si la femme qui l'a accueilli comme son petit dernier est en train de mourir. Puis il se ravise. Au lieu de crouler sous le poids d'une mort éventuelle, il se relève et décide de déjouer le temps. Il veut voir Marguerite.

Debout devant le poste des infirmières, Charles s'informe.
— La chambre de Marguerite Plante, s'il vous plaît ?

D'un geste directif, l'une d'elles indique le bout du corridor. Lentement, il avance dans ce couloir beige où la Faucheuse surveille chaque porte. Ici, une odeur tenace d'urine, là, un malade qui réclame l'aide d'une soignante et tout au bout, la chambre 520. Cérémonieusement, le jeune homme s'approche d'un étroit lit de fer où une vieille dame allongée sur le côté reçoit de l'oxygène par un cathéter nasal. Non, impossible ! Cette femme n'est pas Marguerite, il a certainement mal compris et s'est trompé d'endroit. D'ailleurs, ces chambres se ressemblent toutes et rien de plus facile que d'entrer dans la mauvaise. Il n'a qu'à ressortir et demander à nouveau. Au moment où il lève les yeux, un carton de piètre qualité placé à la tête de lit indique bien que la fière Marguerite Plante est couchée sur ce grabat de misère. Elle repose inanimée dans une jaquette bleu délavé et entortillée autour d'elle, un mince drap blanc la recouvrant à peine, une couverture vert menthe pliée sur les pieds. Son teint grisâtre et ses cheveux emmêlés traduisent l'incapacité de celle dont les savants chignons, qui laissaient à peine échapper quelques mèches indisciplinées, faisaient tant l'orgueil. Comme elle semble vieillie et pourtant, elle n'est âgée que de soixante-quatre ans. Au moment où il était revenu au pays, Charles avait bien constaté des rides aux coins de ses yeux ou sur les joues de sa grand-mère. Il les avait simplement considérées comme des témoins muets de la maturité, mais aujourd'hui, sans pudeur et sans retenue, des plis creusent son visage. Anéanti, il prend la main inerte.

— Margot, c'est moi, Charles. Comment vas-tu ?

Il ne faut être qu'un idiot pour poser pareille question. Évidemment, elle ne se sent pas dans une forme superbe et il faudrait être aveugle pour ne pas voir que cette femme agonise. Il touche de ses lèvres le bout des doigts usés.

— Grand-maman Margot, je suis revenu.

Pas de réponse. L'attaque paraît sévère. Inquiet et incohérent, Charles demande à la première personne vêtue de blanc un compte-rendu sur la santé de la dame du 520.

— J'ignore tout de cette patiente, répond la blondinette qui change le pot d'eau. Seule son infirmière pourrait vous renseigner.

— Bon, et où puis-je la trouver ? insiste le visiteur.

— Je pense qu'elle donne un bain au 515, reprend cette dernière en retournant vers le corridor. Attendez quelques minutes, je l'avertis en passant.

Charles patiente et tourne autour du lit. Il veut soulager sa grand-mère. Si au moins elle ouvrait un œil et établissait un contact, aussi bref fut-il. Mais non, rien. Il se plante dans le cadrage de la porte et, impatient, tend le cou à droite et à gauche afin de voir si la garde-malade ne réapparaîtrait pas. Son regard insiste sur le numéro 515, forçant mentalement la soignante à ressortir. Puis il entend un râle, comme un appel à l'aide. Il se tourne si rapidement qu'il perd presque l'équilibre et aperçoit la malade qui cherche son souffle. Les bronches de Margot sont remplies de sécrétions et les chats roulent dans sa gorge. Incapable de s'en débarrasser, elle émet une longue expiration qui gargouille et, après d'interminables secondes, une inspiration tout aussi bruyante. Charles se sent mal. Comme elle, ses conduits pulmonaires s'embarrassent et il respire au même rythme que Marguerite. Et cette infirmière qui s'éternise à donner le bain. Ici, dans le lit A, une vieille dame aurait besoin qu'on la libère de ses sécrétions afin qu'elle n'étouffe pas. N'en pouvant plus, Charles se rend au poste et insiste pour que sa grand-mère reçoive des soins immédiats.

— Dans qu'elle chambre, monsieur ? demande la réceptionniste qui tient en même temps une conversation téléphonique, l'acoustique campée au creux de son épaule.

— La 520.

Enfin, la téléphoniste daigne reposer le récepteur, repousse

la pile de rapports de laboratoire qui encombre son pupitre et poursuit sa cueillette de données auprès d'un Charles qui commence à serrer les dents.

— A ou B ?

— A, merde, A, s'impatiente-t-il.

— Madame Plante ? continue celle qui en a vu d'autres et ne s'énerve pas parce qu'un visiteur s'inquiète inutilement.

— Oui, madame Plante, hurle quasiment Charles.

— Et que désirez-vous ? ajoute-t-elle. Saviez-vous, monsieur, que l'heure de visites...

— Elle étouffe, bon Dieu, elle gargouille. Faites quelque chose.

— Vous avez averti son infirmière ? Je l'appelle pour vous, concède-t-elle enfin.

Et dans tout le département des soins prolongés, on entend la voix nasillarde de la réceptionniste :

— Garde Lafond! Garde Lafond ! Veuillez vous localiser, s'il vous plaît.

Puis elle recommence, le doigt soudé au bouton de l'interphone :

— Garde Lafond ! Garde Lafond !

Une lumière rouge se met à clignoter au-dessus du numéro 515, indiquant où la soignante se cache. Finalement, la spécialiste du *piton* consent à communiquer la demande de Charles.

— Monsieur, retournez dans la chambre, conclut-elle fermement. Garde Lafond ira vous rejoindre.

Charles ressemble à un épagneul qu'on vient de tancer. Il réintègre la pièce qui sent la mort et se plante sur le côté du lit, reprend la main sans vie et la frictionne doucement, tentant de lui redonner un peu de couleur. Après quelques minutes, une grande brune, tout essoufflée, arrive au chevet de la patiente. Adressant un sourire artificiel à Charles, elle soulève d'une main sûre le bouton interrupteur d'un aspirateur placé sur un chariot d'acier, puis elle insère un cathéter de plus petit calibre

au bout d'un long tube de caoutchouc. Dans le but de vérifier le bon fonctionnement de l'appareil, elle appuie son doigt sur une petite ouverture située en haut de la fine sonde bronchique. C'est à ce moment que la jeune soignante déploie toute sa science afin de libérer la vieille femme de son inconfort respiratoire. Le bruit de l'aspirateur, doublé par celui de la succion, triplé des gargouillements et les réflexes de haut-le-cœur de la patiente ont de quoi porter Charles au bord de la folie. Saleté de merde ! Marguerite étouffe et l'infirmière en remet encore, l'empêchant de respirer en lui collant ce maudit tube sur la paroi des bronches, l'irritant tellement qu'elle finit par ouvrir les yeux sous l'effet agressif du cathéter.

— Vous allez la tuer, crie Charles pour contrer le bruit de la soi-disant libération bronchique.

Sourde à cet appel, garde Lafond y va d'un dernier petit coup, retire la sonde, puis le dépose dans un haricot et a la bonté de fermer le compresseur qui roule à vide. D'un geste démontrant toute sa satisfaction, elle prend ensuite une compresse et essuie consciencieusement les lèvres de celle qui reprend peu à peu une couleur autre que le gris et voilà la soignante qui retourne vers les patients qui réclament ses soins. Avant de sortir, elle avertit ;

— Les visites...

— Oui, je sais, murmure Charles encore bouleversé par le traitement auquel il vient d'assister.

Sans un mot, Charles embrasse sa grand-mère sur le front et touche sa joue flétrie du bout de ses doigts. Le regard de la malade fixe le mur devant elle et on jurerait qu'elle refuse cette visite, ne voulant pas qu'on la voie diminuée. Se détournant pour ne pas apercevoir la détresse que contient ce regard, Charles s'éloigne en laissant la main froide retomber sur le drap froissé. Des larmes sont coincées aux fonds des yeux du peintre et sa gorge se serre comme s'il portait une cravate par en dedans. Un homme ne pleure pas, affirme-t-il en ravalant

afin de faire passer le nœud. Un homme ne pleure pas parce qu'une vieille femme risque de partir pour un monde meilleur. Un homme ne pleure pas, point.

Lui, la pièce rapportée de la famille Plante, veut sortir de cette chambre au plus vite, courir hors de cette institution hospitalière, retrouver la maison de Léo. Il prendrait sur ses épaules la douleur de son grand-père qui, durant quarante ans, a partagé sa vie avec celle qui esquisse un départ. Il consolerait sa mère, fille naturelle de Marguerite, et verserait les dernières larmes sur son propre sort de bâtard.

Seulement une dizaine de kilomètres séparent l'hôpital Saint-Eusèbe de la Bayonne. Insomniaque, Léo veille. Il voit des phares d'auto qui s'éteignent et une porte de voiture qui claque, signe que Charles est arrivé. Maintenant tout ira pour le mieux. Léo reste également songeur pour une autre raison. Ayant été avertis du malaise de Marguerite, Victor, Marcel et Lucie ont démontré peu de sollicitude. Oh, bien sûr, chacun leur tour, ils ont rendu visite à celle qui a joué le rôle de mère durant tant d'années, les choyant comme ses propres enfants. Mais la gratitude n'a pas longtemps profité à ces maîtres mesquins et ils sont repartis vaquer à leurs occupations, se promettant de revenir si le temps ne venait pas à bout de la mort. L'unique personne qui puisse consoler le vieux fermier se tient là, près de lui, Lili, sa fille adoptive, celle qu'il a protégée, celle qu'il a choisie. Pour elle, il a remplacé son père, l'a aidée à marcher quand elle portait son attelle orthopédique, a servi de témoin à son mariage avec Rosario Capoletti et l'a relevée la nuit de l'incendie allumé par cette maudite Clara. Jamais il n'oubliera le jour où il l'a répudiée à cause d'un amour interdit. Et Charles ? Cet enfant soustrait à la connaissance de tous, ce petit Français qui parlait drôlement et qui du haut de ses six ans présentait la main comme un grand, le seul qui avait la permission de l'appeler par son prénom. Celui, qui devenu grand, est revenu de loin pour partager son quotidien.

Il se fait tard et Lili tombe de fatigue. L'inquiétude mine les plus forts et terrasse les faibles. Il faut voler à la journée un peu de repos puisqu'elle sait que le pire reste à venir et que sa mère, la fière Marguerite du parc Lafontaine, en a pour très peu de temps. Léo refuse de dormir dans sa chambre, le divan suffira. Prendre ses aises dans le lit conjugal trahirait Marguerite alors qu'elle est immobilisée sur une étroite couchette d'hôpital. Il ne le réintégrera que lorsqu'elle sera de retour, car il est impossible qu'elle ne revienne pas, pas elle, pas sa belle Marguerite. Charles retourne chez lui avec la promesse de rattrapper tôt le lendemain matin. Il ne se déshabille même pas et se jette sur le grabat de Léon, place ses bras sous sa tête et sombre dans un sommeil si profond que le lendemain, il n'entend pas frapper à sa porte. Et pourtant Hormidas Aubé ne ménage pas ses efforts.

— Torrieu ! Il doit bien y avoir quelqu'un là-dedans ? À moins que le Français ne soit rendu en bas dans la cabane, suppose-t-il en cognant de plus belle.

Là-haut, un bruit étouffé et des cris finissent par tirer Charles de son état cataleptique et l'arracher à l'inconscient. Il passe une main dans sa tignasse brune et constate qu'il s'est couché tout habillé.

— Oui, oui, j'arrive, hurle-t-il en descendant l'escalier.

Dès qu'il ouvre, il aperçoit le marguillier en chef qui se forgeait les poings sur le cadrage.

— Je me disais bien que tu te cachais dans la maison, déclare-t-il fièrement comme s'il venait de gagner le gros lot. Viande à Ménard ! C'est presque *épouvant* de dormir dur comme ça. Ça doit certainement faire cinq bonnes minutes que je m'esquinte sur la porte. Tu devrais acheter une sonnette électrique comme tout le monde, c'est pas mal plus commode et si tu ne t'entends pas trop avec les fils, je te l'installerai moi-même. Facile, le rouge...

— Je vous remercie, monsieur Aubé, coupe Charles, je

verrai à me moderniser et satisfaire mes visiteurs. Maintenant, que me vaut l'honneur de votre visite ? Je vous ferai remarquer qu'il n'est que huit heures.

— Je ne voulais pas te manquer, on ne sait jamais, un artiste ça part, ça vient. Ouais, le soleil nous boude ce matin et le vent frisquet nous tirelle le chignon.

Charles décode l'allusion peu subtile et invite Hormidas à entrer. Étant donné les circonstances, le peintre aurait aimé reporter cet entretien en une occasion plus propice, mais bon, autant battre le fer quand il est chaud ! Comme il ne peut rejeter le travail intéressant de réfection de tableaux que lui propose son voisin et compte tenu du fait qu'il doit manger comme tout le monde, il se dirige vers l'évier et se sert un grand verre d'eau fraîche, le temps de se remettre dans le contexte. Quel beau défi à relever que de retoucher des toiles de maîtres ! Dans les moments d'incertitude, il pourrait avoir recours à une personne-ressource qui le guiderait en cas de besoin. Hormidas se tire une chaise et s'accoude à la vieille table des Sansoucy.

— Ouais, commence le marguillier en se raclant la gorge, j'en prendrais bien un, moi aussi.

— Excusez-moi, monsieur Aubé, reprend Charles en sortant un verre propre de l'armoire.

— On jurerait que Damase vit encore ici, rien n'a changé, la poussière s'accumule aux mêmes endroits. Il ne manquerait plus que de voir apparaître Blanche dans le détour de l'escalier. Je te dis que celle-là, elle avait du *bœuf dans le nez*. J'ai rarement vu une créature tant aimer les affaires d'hommes. Pas mêlant, chaque automne il fallait qu'elle tue son chevreuil. Voilà, je ne me suis pas rendu jusqu'ici, et de si bonne heure à part ça, pour parler de la vieille fille, mais de Sainte-Genève.

— Ah, oui ! Sainte-Genève ! articule Charles en tentant de replacer ses cheveux.

— Tu ne l'avais pas oubliée, j'espère ? Tu sais, elle *emmiute* pas, la pauvre. Elle perd des couleurs à vue d'œil et les parois-

siens commencent à pousser pas mal fort pour que la fabrique la *renippe*. À la dernière réunion des marguilliers, j'ai réussi à convaincre le trésorier de te payer décemment et de passer par-dessus les prières comme mode de rémunération. Je te dis que je n'ai pas ménagé mes efforts et, finalement, nous nous sommes entendus et nous avons opté pour le salaire minimum. Je sais qu'avec ça tu ne vivras pas bien gras, mais le conseil ne peut t'allouer plus, formule-t-il en baissant la voix. Cet arrangement vaut certainement le premier, hein ? Il faut ajouter aux dépenses que représente ton salaire, l'achat du matériel dont tu auras besoin. Je ne connais pas grand-chose et, sur ce point, je me fie entièrement à toi, pourvu que tu n'ambitionnes pas. On doit également redorer certaines parties du chœur et, crois-moi, les feuilles d'or ne se donnent pas. Bon, je ne t'ennuierai pas plus longtemps avec la question monétaire, je voulais juste être certain que tu acceptes toujours d'arranger notre sainte patronne.

— Qu'on s'entende clairement, monsieur Aubé. Le salaire offert ne tient nullement compte de mes compétences et de mon expertise. Ne pensez pas que je sois le premier *peinturlureux* venu, comme le disait Damase. Les techniques de restauration de tableaux exigent beaucoup de savoir et de dextérité.

— C'est bien pour cette raison-là que j'ai tout de suite pensé à toi et, entre nous, reprends-toi un peu sur les heures à travailler. Tu n'auras pas à poinçonner et je ne serai pas trop regardant sur le temps. Maudite affaire, que veux-tu que je fasse de plus ? Je ne peux pas te donner la lune. Je suis en charge d'une fabrique, pas de la banque à *Jos Violon* et l'argent, je ne la fabrique pas, je la quête.

— Ne vous fâchez pas, monsieur Hormidas. J'accepte, mais à une condition. Je désire que vous me fournissiez de bons outils pour nettoyer et gratter votre sainte et de la peinture de qualité pour que je lui refasse une beauté qui rendra hommage à votre bergère et enorgueillira vos paroissiens.

— Une autre question, ajoute le marguillier Aubé. As-tu besoin d'échafauds ?

— Réfléchissez, Hormidas. Comment pensez-vous que je monterai là-haut ? Les anges ne me porteront pas dans leurs bras.

— C'est exactement ce que je me disais, conclut le responsable de l'administration des deniers de la fabrique. Là-dessus, je te laisse, continue-t-il en replaçant sa chaise comme pour clore sa démarche. Quand pourras-tu commencer ?

— Donnez-moi encore un peu de temps, ma grand-mère est malade en ce moment.

— La femme de Léo ? J'ai bien pensé que quelque chose ne tournait pas rond en haut du rang quand j'ai vu passer l'ambulance à Veillette, la sirène au bout. Pas trop grave, j'espère ?

— Non, ça ira, répond Charles en ouvrant la porte pour forcer le marguillier à sortir. Aussitôt libéré des affaires familiales, je vous avertis, monsieur Aubé.

Hormidas repart sans avoir éclairci toute l'énigme concernant la maladie de Marguerite, mais au moins, il vient d'engager le Français pour un bon prix. Il s'était déjà informé des coûts de la restauration de tableaux anciens et avait rapidement conclu que la paroisse n'avait pas les moyens de se permettre pareille dépense. Il avait dû se résoudre à laisser Sainte-Geneviève dans le besoin.

Aussitôt le voisin parti, Charles se place sous une douche froide, se coule un café corsé et avale deux rôties brûlées. On dirait le pain de la tante Fernande, pense-t-il. À ce moment, Charles prend réellement conscience qu'il devra vivre à côté d'un Gabriel Bernèche arrogant et lapidaire. Et dire que la femme que ce culotté a osé traiter de pute se trouve actuellement entre la vie et la mort et que sa fille boiteuse a parcouru près de sept

mille kilomètres pour venir au chevet de sa mère. Charles croit en une force supérieure engendrée par la pensée. Selon lui, des paroles que l'on pourrait souvent qualifier de prémonitoires sont en fait autant de provocations au subconscient de la personne visée. Si un jour, il savait que ces mots blessants ont précipité sa grand-mère vers un accident cérébral, sa vengeance deviendrait terrible.

Charles saute dans sa Monte Carlo et se dirige vers le rang nord. Toujours fidèle à une conduite inconstante, il stationne devant la grange. Rien ne bouge, la ferme semble emprisonnée sous un voile mortuaire. Aucun son familier qui indiquerait la vie, la vie ordinaire des gens ordinaires. On dirait que la maison s'est arrêtée de vivre. Charles frappe, puis tente d'ouvrir la porte, allant même jusqu'à la forcer. Abandonnée. Il cherche la vieille camionnette rouge. Elle aussi manque. Sans hésiter, il reprend le volant et comme un dément fonce vers l'hôpital.

Chambre 520 A, une dame se meurt. La nuit a entrouvert le rideau de l'au-delà et le matin s'est infiltré dans le peu d'espace qui restait de l'existence. Marguerite respire à peine. De grise qu'elle était, elle prend une teinte légèrement violacée. Son regard fixe aperçoit déjà la fin et un rictus lui sert de sourire. Tout son monde se trouve près d'elle. Elle peut se retirer sans inquiétude. Léo tente de la retenir en lui parlant constamment, en lui flattant le front comme s'il essayait de chasser l'ombre de la mort qui rôde dans ses yeux. Il ne peut vivre sans elle. Que fait-elle si loin de lui ? Sa Marguerite s'est perdue ? Alors, il faut la débrancher et la prendre dans ses bras pour la ramener à la maison et, à ce moment, il acceptera de la laisser partir, mais pas avant. Et Léo assume la responsabilité de ses actes. Tout doucement, pour ne pas rajouter à la douleur de sa femme, il enlève le soluté, ferme l'oxygène et l'enroule dans son drap, la portant comme une enfant qui dort. Marguerite sent la chaleur de son homme et sa tête repose sur sa poitrine. Suivi de Lili et de Charles, Léo entreprend la longue procession

à travers les corridors et l'ascenseur qui le mèneront hors de ce mouvoir. Les infirmières lui crient de s'arrêter immédiatement, courent derrière lui et le menacent d'appeler la sécurité. Rendu à la grande porte vitrée du hall d'entrée, Charles s'interpose devant un agent qui ignore ce qui arrive mais, chose certaine, il sait que la façon de sortir de cet établissement n'est pas des plus régulières.

Marguerite repose sur le torse de Léo pendant que Charles se charge de la conduite. Doucement cette fois, leur petit-fils entreprend les courbes, évitant trous et bosses qui risqueraient d'augmenter l'inconfort de sa grand-mère. Pourtant Marguerite se sent si bien contre l'épaule de son homme. Avec cérémonie, Léo transporte son précieux fardeau jusque dans leur chambre, enlève à la fière Marguerite cette jaquette informe qui a gardé l'odeur de l'eau de javel et lui passe sa chemise de nuit préférée, puis il la peigne. Il l'installe confortablement dans leur lit et d'un regard à Lili et à Charles, il demande quelques instants de solitude. Lili referme la porte et ne peut retenir ses larmes. Charles la reçoit et ensemble ils pleurent celle qui s'en va. Sans le moindre bruit, la moindre parole, Léo se couche à côté de celle qu'il chérit tant. Doucement, Marguerite ferme les yeux et rend son dernier soupir. L'homme ne bouge pas, sachant que sa douce, sa belle, s'est absentée... La peine est devenue trop grande pour la crier, elle déchire en dedans, brûle ce qu'il y a de vivant au plus profond de son être. Léo voudrait barricader ses paupières et ne plus jamais voir, prendre les fins doigts de sa femme, l'amener sur le bord de la Bayonne et lui dire des je t'aime pour ce qui reste d'éternité. Puis, plus rien, le rêve vient de passer dans la réalité. Lentement, la porte de la chambre s'ouvre et pour une fois, en signe de deuil, elle n'émet aucun grincement. Lili découvre sa mère et Léo côte à côte, endormis, cousin et cousine liés à tout jamais par leurs vieilles mains usées. Ni l'un ni l'autre ne bougent, ni l'un ni l'autre ne respirent.



Cette fois, la folie s'empare des esprits les plus sains et porte un visage, celui de la mort. Deux êtres accrochés l'un à l'autre, le premier au bout de ses ressources physiques et le second délaissant volontairement ceux qui l'aiment, les plongeant dans une douleur indescriptible. Lili, cette petite boiteuse née dans le mépris d'une société à la mentalité étroite, orpheline de père dès sa conception, puis cette adulte qui voit brûler son mari et perd un second compagnon par le suicide au moment où elle portait son enfant, chavire. Aujourd'hui, mère et père viennent de lui être retirés brutalement. Une profonde détresse s'empare de la femme et elle ne sait que se cramponner à l'unique être vivant qui lui reste, son fils. Charles n'a pas à la soutenir car, pareille à une sangsue, elle s'agrippe à lui, le serrant si fort qu'elle parviendrait presque à entrer sous sa peau tant la crainte viscérale qu'il s'éloigne à son tour est forte. Charles pleure. Comment l'existence peut-elle se montrer si cruelle ? Comment une personne décide-t-elle de suivre l'être aimé jusque dans la mort ? L'amour devient-il si puissant que l'on puisse passer à deux l'étape que l'être humain franchit normalement seul ? Lentement, le fils entraîne sa mère hors de la chambre et tente de la dessouder. Lili résiste et l'empêche de faire le moindre mouvement.

— Viens t'asseoir dans la berçante, dit-il en avançant de quelques pas.

— Non ! lance-t-elle en un long cri. Ils avaient tous des chaises berçantes...

Charles ne comprend rien et associe les paroles de Lili au délire causé par la douleur. Pourtant, elle ne divague pas. La femme revoit son grand-père Albert se berçant sur le bord de

la fenêtre, puis Éva et Florent, ses grands-parents adoptifs, accolés à la petite fournaise à l'huile, et Clara, cette folle qui se balançait jusqu'à verser dans la chaise de son bel Italien. Et puis David, cet amour passion, sagement assis dans la berçante léguée par Albert et qui guettait le lever du soleil sur la galerie du lac Matambin. Enfin, Léo près de la porte d'en arrière qui la prenait sur ses genoux pour lui donner un grand coup de berceau, comme il disait. Non, elle refuse de s'écraser sur ce siège déjà trop chargé. Sur une décision irréfléchie, Lili sort de la maison et se dirige droit vers la rivière. Charles tente de la rattraper, craignant le pire. Devant les galets, ceux-là mêmes où la petite fille s'était tellement amusée, Lili s'arrête et brandit le poing vers le ciel. Elle profère des menaces muettes et Le rend responsable du mal causé. Son fils l'accompagne dans sa macabre requête adressée au Dieu de son père. Une fois la colère apaisée, elle accepte que Charles la reconduise vers la ferme, car elle sait que toute démonstration contre Lui se teintera de la couleur du ridicule.

Charles prend les choses en main et appelle les enfants de Léo. Il faut compter très peu de temps avant que Victor et Marcel ne franchissent la porte de la maison familiale. Lucie tarde un peu, une maîtresse d'école reste habituellement très occupée. Depuis quelques jours, ils s'attendaient à un coup de téléphone. Marguerite n'allait pas bien et l'accident vasculaire cérébral sévère ne lui laissait que peu de chance de survie, mais que leur père, cet homme plein de santé et encore capable de vivre de bonnes années se soit laissé mourir, les glacent d'horreur. Un drame à la Roméo et Juliette ! Discrètement et avec beaucoup de respect, ils pénètrent dans la chambre de leurs parents, là où ils avaient toujours évité d'entrer à l'improviste, même si, officiellement du moins, Marguerite couchait encore en bas. Le silence accompagne leur dernier hommage. Chacun ressort les yeux remplis de larmes, un mouchoir de papier chiffonné à la main et, pour traduire leur tristesse et leur

soutien fraternel, ils se serrent comme une portée de chiots qui cherchent la chaleur.

— Viens, Lili ? dit Victor en la voyant s'écraser sur une chaise droite, tu nous manques.

Charles reste seul au milieu de la pièce et se sent comme un mauvais rapiécage. Puis Victor ouvre à nouveau les bras et rapatrie le fils de David. Lentement, le cercle affectueux finit par assécher les pleurs et l'aîné reprend peu à peu la maîtrise de ses émotions. Il ignore tout de la procédure de déclaration de décès. Il appelle le vieux médecin de famille qui, selon lui, saura les conseiller. Depuis des années, le docteur Laferrière soignait les Plante. Il a vu mourir Irène, la première femme de Léo, puis Juliette, sa fille cadette. Maintenant, il lui pèse de se retrouver au chevet des cousins. Difficile de ne pas soupçonner leur relation personnelle et le fait qu'ils se rejoignent dans ce que les curés nomment le ciel, l'affecte beaucoup. Son travail assumé, le praticien recommande de mentionner le fait aux policiers. Bien que le décès de Marguerite soit naturel, elle a quand même quitté l'hôpital sans congé médical, rendant Léo pleinement responsable de ce fait et comme lui-même a succombé à une mort prématurée, soit par suicide, vaut mieux en informer les autorités policières. Victor se résout donc à suivre le conseil du vieux médecin. Au lieu d'appeler au poste de police, il s'en remet à Arthur Bernèche, un homme intègre qui le connaît depuis qu'il portait des culottes courtes. Consterné, l'ami de la famille les réfère à son fils. À sa retraite depuis quelques années, il se sent mal à l'aise de procéder. Lui saura rediriger l'affaire à travers les bonnes filières.

Gabriel Bernèche pénètre dans la maison de ferme située au nord de la Bayonne. Dans son uniforme de service, il paraît encore plus grand, plus beau et plus imposant que d'habitude. Pour la première fois, Charles le voit dans l'exercice de son métier et regrette qu'il ne puisse plus le compter comme son ami. À son tour, le policier constate le décès du couple Plante

et jette au peintre un regard qui se veut réconciliateur. Les paroles blessantes proférées sous le coup de la frustration sexuelle ont tracé leur chemin macabre au-delà du monde du réel. Visiblement, l'artiste souffre. Gabriel s'approche et offre ses condoléances à la famille puis tend naturellement la main vers Lili. Charles juge le geste et ressent encore la brûlure de l'affront. Puis il brave le regard brun rempli de larmes et accompagne son témoignage de sympathies d'un profond regret pour tout le tort causé. Troublé, Charles hésite et finalement accepte le retour en grâces de celui qui avait forcé l'amitié jusqu'à la rompre.

— J'aviserais le presbytère, dit Gabriel. Je veillerai à ce que les procédures de l'autopsie se déroulent rapidement, c'est peut-être la seule façon de vous aider. Je demeure à votre disposition et ne craignez pas de déranger, car en tant que résident de la Bayonne, je me sens solidaire de votre perte.

Et sur ses mots, Gabriel retire sa casquette en signe d'au revoir et quitte la maison.

Mis au courant de la disparition de ses paroissiens, le curé Gadoury devient ambivalent. Dire que celui-ci accueille la nouvelle avec soulagement ne serait pas tout à fait juste, mais un soupir plein de sous-entendus s'échappe des poumons du gardien de la bonne conduite en matière de concubinage. Ceux qui ont provoqué tant de remous dans le village s'éteignent de la même manière dont ils ont vécu, soit en marge de la société bien pensante. Les conclusions de l'enquête policière parlent d'elles-mêmes et on peut conclure que Léo s'est enlevé la vie en retenant volontairement sa respiration. Aucun autre moyen d'attenter à ses jours n'a été mis en preuve.

— Voilà que pour le commun des mortels, la mort de ce Léo Plante acquiert un accent de noblesse, s'indigne le curé.

Maintenant, l'heure est venue de rendre visite aux disparus.

Dans l'unique salon mortuaire du village de Sainte-Élisabeth, les curieux n'en finissent plus de défiler devant les tombes. Le drame shakespearien continue d'alimenter la machine à rumeurs et chacun tient à rendre un dernier hommage au couple tant décrit, mais finalement si sympathique. Qui dans le village n'aimait pas Léo ? Quelle femme n'appréciait pas la présidente du Cercle des Fermières ? Durant les trois jours que dure le temps d'exposition, on tend à oublier les différends ou, du moins, on les met sous coupe. Voici Marguerite et Léo qui entrent de plain-pied dans une légende amoureuse digne d'un roman-feuilleton.

D'un commun accord, les enfants Plante ont demandé un service religieux conjoint et des plus simples. Marguerite et Léo ont vécu entre les pôles de la réserve et du scandale et malgré les mauvaises langues qui ne se gênaient pas pour débiter sur leur compte, ils ont suivi la voix dictée par leur cœur. Encore une fois, larmes et reniflements accompagnent les dépouilles jusqu'au vieux cimetière de la paroisse où reposent déjà les corps d'Irène et de Juliette. Au pied du sobre monument, le fossoyeur laisse glisser les tombes du fermier et de la fille de la ville.



Depuis longtemps, Léo avait pris la précaution de tester devant le notaire de Sainte-Élisabeth. Tous reconnaissent que les accidents de ferme, malheureusement trop fréquents, bouleversent ceux qui restent et Marguerite avait demandé à Léo de prévoir la répartition de ses avoirs. Il n'a fallu à l'homme de loi que quelques jours pour qu'il ramène dans son bureau la fratrie Plante. Après avoir exigé le silence, Euloge Lavallée se *dérhume* et d'une voix monocorde commence à débiter le testament du principal légataire, en l'occurrence, Léo Plante.

Ce dernier laisse sa terre, tout le roulant, ses biens meubles et immeubles ainsi qu'une police d'assurance de cinquante mille dollars aux enfants nés de son premier mariage avec dame Irène Aubé et ce, répartis de la manière suivante : les dix arpents seront divisés en parts égales entre les garçons, Victor et Marcel. Chaque fois que le notaire Lavallée énonce pareils legs, il jette toujours un œil discret du côté des héritiers dans le but d'épier les réactions de ceux qui, à l'avenir, devront forcément s'entendre. Aucun sourcillement ou étonnement n'apparaît sur leur figure, rien qu'une mimique traduisant une profonde tristesse. Le montant de l'assurance-vie devra être versé en totalité à mademoiselle Lucie Plante. Quant à la maison, elle revient de droit à dame Marguerite Plante avec qui il a partagé une longue partie de sa vie. Cependant, lesdits Victor et Marcel auront l'obligation de maintenir la résidence dans un état tel que la bénéficiaire pourra y vivre confortablement et ce, jusqu'au décès d'icelle. Une parcelle de terrain qui borde la rivière Bayonne, ayant déjà été donnée entre vifs, demeurera la propriété de dame Marguerite Plante. En ce qui concerne les biens meubles, ils feront parti intégrante du domicile jusqu'au départ de cette dernière. À ce moment, ils seront également répartis entre les trois enfants. Le notaire Lavallée passe donc au second acte notarié, soit celui de dame Marguerite Plante. Après les « saine de corps et d'esprit et les attendus que » l'homme de loi déclare que Marguerite transmet à sa fille unique, Lili Plante, la partie de terre bornée par la Bayonne sur une largeur de cinq cents pieds par trois cents pieds de profondeur et ce, associée à un droit de passage inaliénable. D'autre part, la légataire restitue à Victor, Marcel et Lucie Plante la maison que son cousin a bien voulu lui céder en héritage.

Pourquoi Marguerite n'a-t-elle pas laissé à Lili le domicile qu'elle habitait ? Subirait-elle encore une fois le déni maternel ? Quoi qu'il en soit, chacun tente de croire que les parents ont réparti leurs biens de la manière qu'ils jugeaient la plus équi-

table et aucun ne se dit lésé dans cette affaire, y compris Lili. Elle comprend qu'hériter d'une demeure dont elle ne possède pas le fond de terrain équivaut à recevoir un œuf que l'on doit constamment tenir dans sa main sans pouvoir le déposer dans un carton. Par contre, une question reste claire pour tous, les effets personnels de Marguerite lui reviennent de plein droit et la jouissance de son petit legs ne provoque aucun débat entre les autres héritiers.

Non concerné par le testament de ses grands-parents, Charles est resté sur ses terres. Ce reste des choses ne lui appartient plus. Il n'a que le devoir de supporter sa mère dans son deuil et la forcer à réagir positivement. Il cherche un moyen de la sortir de sa dépendance affective envers lui et le plus tôt s'avérera le mieux pour les deux parties, car chacun doit retrouver son autonomie. Charles a grandi dans l'attention des autres et s'est rarement préoccupé du bien-être de ceux qui l'entouraient. Devant cette nouvelle responsabilité, il se sent prisonnier et étouffe. Lili a de la peine et nul ne remet en question son affliction, mais elle a passé l'âge d'agir en fillette. Charles la juge très sévèrement, sachant que la faiblesse morbide ne mène nulle part. Le jeunot vit son premier deuil et ne saisit pas toute la portée de la souffrance morale causée par la perte.

— Redresse-toi, maman, ordonne le petit-fils d'Eugénie. Marguerite ne comprendrait pas cet apitoiement et cet abattement qui te tétanisent. Depuis plusieurs années vos vies ont emprunté des chemins différents et tu dois remettre les choses en perspective. Marguerite et Léo ne t'ont-ils pas interdit leur porte ? Profite plutôt de cette période de douleur pour me raconter quelle femme était ta mère et là, je suis tout disposé à t'écouter. Refais tes forces sur le bord de la Bayonne et repense ton avenir, car maintenant, il ne reste que nous deux. Vivrons-nous séparés, chacun sur notre continent, répétant les erreurs

du passé ? Et puis, j'ai tellement à te confier, réfléchit-il tout haut, mais pour l'instant, ton cœur est verrouillé par le chagrin. Plus tard, peut-être...

Si Charles, ce fils gâté à qui on a tout épargné, savait que depuis plus de quarante ans Lili se bat comme une déchaînée pour refaire surface et qu'il faut juste lui donner un peu temps.



Même en deuil, Charles doit reprendre sa vie de peintre là où il l'avait laissée. Le début d'une enquête policière le préoccupe grandement et il doit commencer un nouveau travail en tant que restaurateur de toiles religieuses. Comme à sa première visite, il offre à sa mère la chambre rose hantée par les esprits de Rose et de Blanche. Mentalement, il les implore de rester discrètes pour quelque temps. Lentement, Lili déballe ses valises et garnit la penderie de Rose. Sur la coiffeuse, elle dépose ses articles de toilette, ses petits pots de crème étiquetés de grands noms et repousse les mèches grises qui salissent ses joues. Le vieux miroir au tain terni lui renvoie un visage abattu. Charles a partiellement raison. Il y a vingt-cinq ans, ses parents avaient délibérément coupé les ponts et, de son côté, elle avait ajouté un océan entre eux. Durant une année, elle a vécu au cloître du lac Matambin, ruminant sa peine, accouchant de son fils sans que personne ne connaisse sa présence, car lui aussi subissait l'opprobre. Lili troque sa robe noire pour un jean délavé, enfle une camisole claire et descend l'escalier. Elle s'efforce d'appliquer un sourire sur son masque de tristesse.

Charles prend la main de Lili et l'entraîne vers la rivière. Sitôt rendus en bas de la côte, des étincelles allument les yeux encore mouillés.

— Seigneur Dieu ! Comment as-tu réussi ? demande-t-elle

en voyant la vieille cabane d'autrefois.

— J'ai simplement travaillé, affirme-t-il fièrement, mais je dois accorder une grande part du crédit à Léo. Il a mis sur mon chemin un homme comme on en trouve rarement. Tucker a lu le bâtiment. Approche, je te fais visiter.

Pour Charles, que sa mère franchisse la porte de son atelier renforce tous les efforts déployés pour donner vie à son véritable chez lui. Quelle surprise pour celle qui, enfant, venait y jouer à cache-cache. Plus de toit effondré, plus de planches et de vitres brisées, plus cette poussière qui prenait au nez. Perdu le rayon de lumière où dansaient les fines particules flottant dans l'atmosphère, finie cette impression d'entrer dans une cabane possédée par les esprits et où quelque drame ombrageux se serait produit, disparue cette odeur de terre et de moisissure qui émanait du sous-sol. Charles a tout nettoyé. Il ne reste que la clarté du bois ramené au naturel, l'éclairage des grandes fenêtres qui guettent la Bayonne et des pièces meublées de magnifiques sofas et dont les murs vierges accentuent l'intentionnelle ambiance de dénuement. Dans le milieu de la maison, l'escalier qui autrefois menaçait à tout moment de réduire l'espérance de vie des plus aventureux grimpe aujourd'hui vers le grenier de l'artiste. Une orgie de lumière ! Sur le toit, un puits laisse pénétrer les rayons et une large verrière derrière laquelle la rivière s'abandonne. Ici, le peintre garde ses précieuses toiles et, posées sur des chevalets regroupés de façon anarchique, des œuvres inachevées attendent le coup de pinceau du maître.

— Splendide ! s'extasie Lili. Vis-tu seul dans ce magnifique décor ?

— Je te dirai que quelqu'un d'autre habite dans mon atelier et cette personne répond au joli prénom de Marie-Jeanne, bien que je la trouve laide et grincheuse.

— Ah ! reprend rapidement Lili, je ne veux surtout pas déranger.

— Au contraire, Marie-Jeanne adore la visite, mais je

t'amène voir la rivière. À ce temps-ci, elle chuchote tant elle basse.

Charles offre à sa mère l'unique chaise de parterre qu'il possède et se tire une bûche, celle dont Gabriel se servait ordinairement. Pour causer, rien de mieux que de regarder la Bayonne descendre lentement, prendre le détour pour disparaître furtivement après la fosse à dorés.

— Actuellement, commence Charles, je n'en suis qu'au début des rénovations. Ce printemps, j'ai entrepris un petit potager, là, à côté, mais les résultats sont plus que médiocres, dit-il en repensant à la bague retrouvée. Ici, continue-t-il en montrant le bas de la côte en friche et la clôture de fils barbelés, je construirai un jardin floral où on pourra profiter de l'ombre des aulnes et où j'installerai mon chevalet. Savais-tu qu'autrefois un barrage, un peu en amont, régularisait le débit d'eau ? Une partie était déviée au profit d'un moulin à farine qui se trouvait tout près de l'atelier. Plus haut, en remontant vers le nord, il alimentait deux scieries dont une appartenait au vieil Aristide Magnan, toujours vivant. Je ne sais pas ce que je donnerais pour que la Bayonne retrouve son écoulement du début du siècle, réfléchit Charles. Aujourd'hui, à chaque printemps, elle perd ses berges et un peu plus haut, on la salit en déversant du purin de porc. Même si les municipalités passent des règlements pour la protéger, elle reste fragile et ce sont des fous comme moi, tout comme l'avait été Marie-Jeanne à sa façon, qui tentent de la préserver. Et puis tu vois, maman, cette rivière me parle et j'en ignore la raison. Je comprends tout ce que cette diablesse me chuchote.

— Peut-être tes racines, Charles, celles des Belhumeur qui cherchent la vase de la Bayonne... ?

— Raconte-moi, coupe Charles, j'ai tellement besoin de savoir à quel terroir j'appartiens. J'ai vécu sur le bord de la Côte d'Azur, mais jamais je ne m'y suis senti chez moi comme ici. Et ces Belhumeur, qui étaient-ils ?

— Je ne peux te parler que de ceux que j'ai connus. David n'était pas un homme bavard. Tu dois certainement te rappeler, au moment de notre première visite, nous nous sommes arrêtés devant une vieille ferme abandonnée ? C'est là que j'ai rencontré ton père pour la première fois. Je portais encore des nattes et je lui ai écrasé un pied avec ma bicyclette, juste au moment où il braquait les yeux sur ce qui aurait pu être son bien, cette grande maison vide.

— Vide ?

— Bien avant lui, une terrible inondation a emporté presque tous les bâtiments, les animaux et tout le matériel roulant. Flora Belhumeur, ton arrière-grand-mère, est décédée au cours de cette catastrophe, ajoute-t-elle en baissant la voix. Tes grands-parents Eugénie et Joseph ont dû vendre et s'installer au village. Quant au mari de Flora, Philémon Belhumeur, il est mort de chagrin avant de déménager. Bon, je reviens donc à David. Après notre premier face à face, si on peut le dire ainsi, une série de rencontres toutes aussi innocentes les unes que les autres ont fini par nous rapprocher. J'ai bien connu ta grand-mère Eugénie, avoue Lili. Une femme de tête qui démontrait une piété exemplaire. Elle a élevé un chapelet de filles et un seul garçon qu'elle a prénommé David, comme le prophète. Le jour de sa naissance, Eugénie a donné son unique fils à Dieu en promettant au Ciel que ce mâle né de son sein serait un prêtre. Malgré ses hésitations et ses questionnements, David a endossé la chasuble.

— Et ce Capoletti ? Qu'a-t-il représenté dans ta vie ? insiste Charles.

— Un bel Italien, éleveur de cailles, installé dans le rang de la petite Chaloupe m'a permis de connaître ses oiseaux et son pays, explique Lili. Je me suis attachée à lui et chaque visite à la ferme nous rapprochait davantage. Il n'en fallait pas plus pour nous marier. Mais un terrible incendie allumé par sa sœur malade a rasé les bâtiments d'élevage et m'a enlevé l'homme

que j'aimais plus que tout au monde. J'ai dû me relever et reprendre à zéro ce qu'il avait commencé. Lors d'un voyage en Italie où j'enterrais l'urne funéraire de Rosario, j'ai à nouveau redécouvert l'amour, embelli par la passion.

— Mon père ? interroge Charles qui ressemble à un enfant.

Lili fait signe que oui, mais se tait, ne pouvant en révéler plus. Elle se lève et se dirige vers un large galet asséché par le soleil, puis pour faire diversion et retrouver son aplomb, elle demande :

— Comment s'appelle cet îlot qui se trouve devant nous ?

— Les vieux l'ont baptisé l'île de la Vertu, reprend Charles un peu déçu que sa mère ait mis fin à ses confidences.

— J'imagine qu'elle s'est rendue coupable d'abriter bien des amourettes.

— J'ignore son histoire.

Charles ne veut pas forcer la divulgation des secrets maternels. Après avoir visité le jardin imaginaire de Charles, Lili remonte vers la maison chaulée et réclame un peu de solitude. Le grand saule pleureur de Blanche reçoit la femme dont le cœur souffre toujours de l'absence de l'amant, car aujourd'hui, son fils l'oblige à revivre cet amour interdit et détruit par la religion. Il y a longtemps, sur le bord du lac Matambin, elle aussi avait souhaité planter un saule pleureur afin d'abriter sa passion illégitime et son île de la Vertu à elle n'était qu'imaginaire. Peut-être David l'a-t-il finalement rejoint cette île et l'y attend toujours ? Qui sait ? Après vingt-cinq ans, Lili doit encore et encore repousser cette envie qu'elle a de serrer son homme dans ses bras. Il trouverait certainement qu'elle a vieilli, lui qui a délibérément arrêté sa vie à trente ans, la fixant pour l'éternité. Prendrait-il son fils par les épaules, le presserait-il sur son cœur pour lui montrer son affection ? Aucun doute. Lili se rend compte que Charles souffre terriblement de l'absence et de l'ignorance dans laquelle David a laissé cet enfant qui prétend au nom des Belhumeur. Les toiles sur lesquelles il griffonne un

Belhumeur ne représentent-elles pas un signe clair de son désir d'appartenance à cette famille ? Le rejet, la méconnaissance de l'autre, la rancune du temps survivent-ils encore ? Ces fleurs qui poussent dans le sol aride des cœurs desséchés ne requièrent aucun soin. Lili sent bien l'urgence de révéler la suite et la fin de l'histoire ce qui mettrait un terme à la quête de Charles, mais elle ne peut faire plus. Mais suffirait-il de lever le voile ? Sa vie se déroule dans une autre partie du monde, elle possède un commerce et a rencontré un homme formidable qui se contente de l'aimer sans rien demander en retour. Elle ne peut tout laisser pour récupérer un fils en mal de père et qui a quitté le pays de son propre chef, la rage au cœur. Si au moins le hasard mettait sur le chemin de Charles une compagne qui lui donnerait une raison d'exister, compensant sa soif d'identité paternelle. Il y verrait une consolation et recommencerait à zéro, recréant une nouvelle cellule familiale. Elle a tâté le terrain, mais ses prunelles ne brillent pas de cette flamme qui vient du plus profond de son être. Lasse, Lili se réfugie dans sa chambre. Elle ne veut plus penser, d'ailleurs à quoi cela sert-il ? Elle ne trouve jamais de réponses.

Lili se cale dans le lit de plume des sœurs Sansoucy, ferme les yeux et se laisse aller à apprécier la douceur de cette chambre qui date d'une époque révolue. Dans ce lieu transpire une délicatesse invitante. Par contre, tout à côté, dans le réduit où Damase entreposait les vieilleries, elle ressent un courant contraire, celui de l'inquiétude et de l'agressivité. Après quelques minutes, mue par une pulsion instinctive, sentant physiquement ces deux éléments s'affronter, Lili se relève. Une force la pousse à fouiller et, ce qui n'est pas coutumier pour elle, elle ouvre l'armoire, soulève les draps, puis la referme aussitôt. Elle cherche quelque chose, mais quoi ? Un examen minutieux de la petite pièce amène son regard vers le plafond. Une trappe, une trappe qui mène dans un grenier. Sans le savoir, Lili entre de plain-pied dans l'espace réservé à Blanche.

Blanche l'invite à grimper l'échelle et à lever la minuscule porte qui laisse juste assez d'aisance à un corps de femme. Elle l'attire dans une mansarde endormie dans la poussière. Lili se demande ce qu'elle fait ici et qui l'appelle ? Blanche la voit s'approcher dangereusement d'elle, puis la force à se diriger vers une vieille valise d'étudiante. Bien qu'elle soit ensevelie sous une épaisse couche poussiéreuse, Lili tente de l'ouvrir. Elle est fermée à clé pour l'éternité. Déçue, elle cherche un instrument pour forcer la serrure, recule et, à la faveur de l'obscurité, bute sur des sacs remplis à ras bord de bran de scie. Sous l'impact, une des poches se renverse et laisse échapper une partie de son contenu. Blanche est morte de peur, l'étrangère risque de découvrir ce qu'elle cache depuis tant d'années.

Lili tente de remettre le sac debout et au moment où elle empoigne l'ouverture, elle aperçoit un tube de métal qui pointe.

La force de pensée de Blanche vient provoquer sa perte.

Lili tire et découvre un fusil. Stupéfaite, elle le débarrasse de la poussière ligneuse qui s'y accroche. Une sensation bizarre s'empare d'elle. On dirait qu'une voix lui parle et l'invite à remettre l'arme là où elle l'a trouvé.

Blanche a beau inciter la femme à garder son secret, Lili résiste. Le peintre en sait déjà trop.

Lentement, comme si elle désobéissait, Lili rebrousse chemin, pose le pied sur l'échelle qui craque sous son poids, referme la trappe avec précaution et examine sa précieuse découverte.

L'angoisse étouffe Blanche. Que fait cette femme avec son arme de chasse dans les mains ? C'est de sa faute à elle, car depuis longtemps, Blanche savait que cette curieuse découvrirait le fusil. Cela

devait se produire ainsi, alors pourquoi l'a-t-elle attirée dans le grenier ? Blanche tremble comme une feuille, elle risque gros... Récemment, trop d'indices lui ont échappé et quelqu'un finira par mettre bout à bout les éléments scabreux de son passé.

Plus poussiéreuse qu'une vieille vadrouille qu'on a négligé de secouer, Lili quitte la chambre et descend l'escalier, puis s'arrête net. Des voix lui parviennent de la cuisine et l'invitent à ne pas aller plus loin. Ce n'est guère le bon moment de brandir son arme en disant : enchantée, je suis Lili Plante, la mère de Charles, d'autant plus qu'une volonté plus forte que la sienne lui refuse de retourner d'où elle vient. Elle prend donc le parti de s'asseoir sur une marche et d'attendre que l'inconnu parte. La conversation entre l'homme et son fils s'anime.

— ...je m'y attaque dès la semaine prochaine, reprend Charles pour la nième fois.

— Je trouve qu'on patiente en maudit, grommelle le marguillier en chef. Déjà, nous avons tout mis en œuvre pour que tu puisses commencer le plus tôt possible, et toi, tu repousses constamment l'échéance. Sainte-Genève ne peut continuer longtemps à se plier à ton bon vouloir. Au mois de juillet, tu nous as fait valoir qu'il restait des toiles à retoucher avant le vernissage, ensuite le décès de tes grands-parents est survenu, encore une fois nous avons compris le délai demandé et maintenant, tu reçois la visite de ta mère. Il faudrait te fixer parce que nous irons voir ailleurs. Les marguilliers t'offrent une chance inespérée de gagner ta croûte et de te faire un nom, mais ne tire pas trop sur l'élastique...

— Inutile de vous emporter, monsieur Aubé. Votre empressement me paraît tout à fait raisonnable, mais puisque je vous dis que tôt lundi matin, je me rendrai à l'église de Berthierville. Je dois d'abord évaluer le travail, examiner l'état des toiles et acheter le matériel nécessaire à leur restauration. Mettez plutôt à profit ce délai pour vous procurer de solides échafauds et je

vous le promets, Sainte-Geneviève deviendra ma compagne pour les tristes mois d'automne.

— Bon, je t'attends donc lundi matin en huit à l'église, répète Hormidas qui trouve que l'artiste tarde déjà trop. Les marguilliers n'ont pas l'intention de chauffer les calorifères à blanc parce qu'un peintre s'amuse dans les nuages. L'électricité coûte cher et les paroissiens se montreront déçus de voir un chantier derrière la sainte table durant tout l'hiver, sans compter que la lumière n'est pas suffisante à ce temps-là de l'année. J'imagine qu'il faudra envisager la dépense supplémentaire de location de projecteurs ?

Hormidas Aubé tire donc sa révérence et retourne chez lui. L'homme n'a pas descendu les marches de la galerie que Lili apparaît en bas de l'escalier, la tête et les épaules garnies de fils d'araignée, les pantalons poussiéreux, du bran de scie accroché à ses bas et le fusil de chasse dans les mains. On jurerait Laura Secord qui a parcouru des kilomètres derrière les lignes ennemies afin d'avertir les Britanniques de futures attaques.

— Maman ! D'où arrives-tu ?

— Du grenier, répond-elle en secouant ses vêtements.

— Attends que je t'aide, reprend Charles en tentant d'enlever les fils collants. Où as-tu déniché ce fusil ?

— Je viens de te le dire, dans le grenier ! J'ai repéré une trappe qui mène dans ce nid d'aigle et j'y suis montée, rien de plus compliqué.

— Tu as grimpé là-haut toute seule ? Pourquoi aller dans cet endroit lugubre ?

— Je l'ignore, quelque chose m'y attirait. Il y a là une drôle d'ambiance, bref, j'ai fait tomber un sac et j'ai découvert ceci, lance-t-elle en brandissant l'arme.

— Attention ! s'exclame Charles qui voit Lili manipuler le fusil avec peu de soin. Peut-être est-il chargé et qui sait depuis combien de temps ? Donne-le-moi, je l'enverrai à l'expertise.

— À l'expertise ? Ce n'est rien qu'un bon vieux douze, pas d'erreur là-dessus. Léo en possédait un semblable.

— Je te crois sur parole, mais il faut quand même que je le montre à Arthur Bernèche, continue Charles en libérant les mains de sa mère pour poser l'objet litigieux près de la porte qui s'ouvre sur l'appentis.

— Le policier ? C'est lui que j'entendais tout à l'heure ?

— Non, c'était Hormidas Aubé, mon voisin, qui me propose la restauration des tableaux de l'église de Berthierville.

— Il n'a pas l'air commode, conclut Lili.

— Il est seulement impatient que je m'occupe de sa sainte.

Charles profite de l'occasion pour se couler un café corsé. Avant son départ, Ludovic lui avait enseigné cet art. Durant que l'eau bout, le jeune homme réfléchit à la pertinence de révéler à sa mère la force invisible qui hante la maison et l'atelier. Atablée devant une petite tasse, Lili se sent réconfortée, elle s'ennuie déjà du Poussin Bleu. À côté d'elle, Charles constate que plus jamais la boîte de métal portant l'effigie du Père Noël et contenant les biscuits de Marguerite n'accompagnera ses pauses.

— Voilà ! commence Charles. Je dois d'abord t'expliquer que je ne vis pas seul dans cette chaumière. En fait, hésite-t-il, des présences occultes habitaient cette maison bien avant que j'en devienne le propriétaire. J'ai découvert l'existence de ces entités juste avant la période de Noël lorsque j'ai voulu remettre un peu d'ordre et rendre plus accueillante la chambre que tu occupes. La première fois, j'ai rencontré Rose et Blanche, les deux jumelles Sansoucy. Ces vieilles filles, comme on dit ici, se complétaient parfaitement, l'une douce et raisonnable, l'autre volontaire. Je les ai vues, aussi vrai que tu te tiens là, devant moi. Puis, quelque temps plus tard, en prenant un drap rangé dans une armoire, un papier plié soigneusement est tombé à mes pieds. Il était adressé à Damase et portait des menaces logées à l'intention de Blanche. Affalée sur son lit, celle-ci

pleurait, criant que sa vie était ruinée. Quant à Léon, le fils cadet de la famille, il se manifeste très peu. De lui, je ne connais qu'un traînement de pieds et en ce qui concerne Marie-Jeanne, la femme de Damase, elle habite dans mon atelier. Parce qu'elle aimait la rivière, mais surtout parce qu'elle désirait fuir sa belle-famille trop omniprésente, son mari lui a bâclé un chalet en bas de la côte. Marie-Jeanne reste marrante. Elle bougonne constamment et déteste Blanche au point où elle voudrait la voir mariée afin qu'elle quitte la maison et cesse de leur attirer des ennuis. De ses propres paroles, j'en déduis qu'on a forcé Marie-Jeanne à poser un geste qui lui rebutait.

Lili écoute le chapitre débité par son fils. Il est vrai que l'on se sent inconfortable quand on se trouve dans cette bicoque et l'effet est encore plus perceptible dans la chambre rose. Elle attribuait ce malaise au fait que Damase ait laissé sa résidence intacte comme s'il reviendrait demain et que Charles ait conservé ce ramassis de vieilleries, ne mettant pas son empreinte personnelle dans la maison.

— Attends, j'ai mieux à te raconter, continue Charles en réchauffant le café. Tout me porte à croire que la maison de Damase Sansoucy cache plus que des morts-vivants. Tout commence peu de temps après mon arrivée, au moment de faire un peu de ménage dans l'appentis. Le bordel le plus complet régnait là-dedans. Léo s'amusait à dire qu'une chatte n'y retrouverait pas ses petits, par contre, moi j'y ai récupéré un sabre rouillé avec trois encoches sur la lame. Au printemps suivant, lors de la rénovation de la cabane sur le bord de la rivière, un employé qui creusait le sol a trouvé un paquet d'os, un morceau de cuir et des effilochures de tissu noir. J'ai d'abord cru que c'était un animal qui était enterré là. Plus tard, au moment où j'épandais cette même terre excavée, j'ai découvert une bague portant une date et des initiales à l'intérieur. J'ai parlé de ces trouvailles à un ami et j'ai remis l'affaire entre les mains du policier Bernèche. L'analyse vient de conclure à des

ossements humains, ce qui nous dirige forcément vers le criminel. Voilà pourquoi je dois maintenant considérer l'arme que tu as trouvée comme faisant partie du dossier.

Lili avale une gorgée dans le but de faire passer la nouvelle. Charles continue.

— L'enquête que mène Arthur reste dans le domaine du privé et jusqu'à présent, aucun de nous n'a alerté la Sûreté du Québec. Il y a bien longtemps que ce crime, si crime il y a, a été perpétré et on ne va pas s'inquiéter pour un délai de quelques mois qui, compte tenu, ne dérangent personne.

— Un peu comme tout à chacun, reprend Lili, je connaissais ce Saucisse qui jouissait d'une solide réputation de grognon et faisait peur à tout le monde. Une véritable abomination que de passer sur son terrain ! Maintenant, je comprends mieux puisque ce vieux bouc cachait un cadavre dans sa cabane, conclut-elle estomaquée. Parfois le dimanche, Léo nous amenait pique-niquer et nous jouions sur les galets. Même dans ce temps-là, la maisonnette tombait en ruines et on s'y réfugiait, question de défier l'interdit et d'y flairer des relents de mystère. Tu crois vraiment qu'on ait pu dissimuler un corps ? Pourtant cette odeur...

— Remarque que je me serais bien passé de toute cette histoire, lâche Charles en rinçant les tasses. D'ailleurs, demain, je me proposais de rencontrer le père Bernèche afin de savoir exactement où en sont rendues ses recherches et lui offrir mon aide. J'en profiterai donc pour lui remettre la carabine. Voilà maman, considère-toi comme toujours la bienvenue même s'il te faudra cohabiter avec des esprits. De toute façon, au cours de ton premier séjour, tu as déjà fait chambre commune avec Blanche et Rose, s'amuse-t-il.



Le lendemain matin, carabine sous le bras, Charles se rend chez son voisin. Il ressent un certain malaise à revenir dans la maison de Gabriel. Après les quelques mots du jeune policier, sous-entendant une réconciliation, aucune autre phrase n'a été échangée et les choses restent encore très fragiles entre eux. Charles retrouve un peu de contenance quand Arthur vient répondre à la porte, s'excusant de l'absence de son fils.

— En fait, monsieur Bernèche, c'est vous que je désirais voir. Je préférerais que l'on traite de cette affaire ensemble et qu'on laisse Gabriel en dehors de ces vieilleries. Il a suffisamment de boulot sans devoir s'occuper des vieux morts du voisin.

— Tu as raison. Vaut mieux réduire les intervenants car, actuellement, on marche sur des œufs. Notre cadavre n'est pas enterré d'hier, mais depuis au moins cinquante ans. Les particules examinées au laboratoire appartiennent à des os longs, du type péroné ou tibia et nous avons acquis la certitude que le morceau de cuir provient d'un talon de chaussure d'homme, tandis que le tissu mis sous lamelle semble s'apparenter à de la gabardine. Voilà pour les pièces visibles à l'œil nu. Par contre une chose m'étonne, pourquoi n'a-t-on pas retrouvé d'autres ossements, ailleurs dans la cave ? On dirait un cadavre démembré...

— Arrêtez, vous me donnez la chair de poule. Et l'anneau ? reprend Charles pour changer de sujet.

— Nous y reviendrons à cette bague, mais avant tout, je voulais te parler de l'examen microscopique de la terre contenue dans le fond de la boîte à souliers et je gage que tu seras aussi surpris que je l'ai été moi-même. Voilà, la poussière comprenait des fragments plus gros qui, une fois nettoyés, se

sont révélés appartenir à un projectile d'arme à feu de petit calibre, soit à canon court, du genre fusil de chasse.

Cette fois, le cœur de Charles s'arrête de battre et sa mâchoire descend d'un bon centimètre. Rompu aux signes physiques révélateurs de la surprise, le policier n'en continue pas moins son exposé.

— En ce qui concerne la bague, impossible pour le moment de trouver le moindre indice qui pourrait nous en dire plus long. L'inscription nous garde également dans le noir. Encore une question. Pourquoi un jonc, normalement porté sur un membre supérieur, alors que les autres preuves appartiendraient à une jambe ? Et de votre côté quelque chose de neuf ?

Sans ajouter un seul mot, Charles se lève, ouvre la porte et attrape le fusil laissé sur la galerie.

— Ceci, formule-t-il en exhibant la trouvaille de Lili.

Le policier prend la vieille carabine et examine minutieusement le canon.

— Visiblement, cette carabine date de plusieurs années. La pièce est trop légère pour appartenir à un homme, on dirait presque un jouet d'enfant, sauf qu'elle peut tuer.

— Chargée ? s'inquiète un Charles qui ne connaît rien aux armes à feu.

L'ex-enquêteur casse le fusil.

— Chargée de bran de scie, oui. Mais où as-tu déniché cette antiquité ?

— Dans le grenier, bien dissimulé dans une poche remplie de sciure de bois.

— Bon, écoute-moi bien, Charles. À vue de nez, on se trouve probablement devant un acte criminel qui date de plusieurs années et, même tardifs, les faits doivent être dévoilés à la Sûreté du Québec. Le reste de l'enquête leur revient. Il ne faut pas perdre de vue que je suis à la retraite et même si je conserve de précieux privilèges au sein de la police, je dois avouer mes limites.

— Encore un peu de temps, monsieur Bernèche, supplie Charles. Cela signifie que mon atelier et ma maison seront envahis par une horde d'enquêteurs pour un crime commis il y a peut-être quarante, cinquante, voire soixante ans. Je vis du fruit de ma quiétude. Et si je vous aidais, dit-il naïvement ? Vous pourriez me confier certaines recherches, comme aller cuisiner ce vieux renard qui m'a laissé dans la merde ?

— Je présume que l'on peut retarder la divulgation, car cette affaire m'intéresse également au plus haut point. Le simple fait de penser que ce crime nous ait passé juste sous le nez, à moi ou à un collègue, et chez mon voisin en plus, m'enrage. Une dernière question, et ici j'en reviens à mon interrogation première : ces débris ont été découverts dans un court périmètre, n'est-ce pas ?

— Je n'étais pas présent au moment de leur découverte, Tucker m'a indiqué un tas de terre d'environ un mètre carré. Il faut également dire que la lumière d'une lampe de poche donne une piètre idée de la situation. En fait, je ne croyais pas au sérieux de cette affaire et je voulais retrouver l'air libre à tout prix. Je suis un peintre, pas une taupe. D'un autre côté, j'aimerais poursuivre les recherches au sujet de la bague. Prochainement, je dois me rendre à Joliette et j'en profiterais pour fouiller dans les archives de la ville. Peut-être ont-ils en filière des journaux de l'époque ?

Charles tend son bras pour regarder sa montre.

— Merde, il faut que je me sauve. Merci, monsieur Bernèche de ne pas procéder immédiatement au dévoilement de notre crime.

— De rien, mon garçon, déclare Arthur en lui serrant la main.

Charles ne veut pas trop faire patienter sa mère, mais une autre surprise l'attend. Des valises encombrent la cuisine et Lili

s'affaire à rassembler les petits objets éparpillés ici et là.

— Maman ! Tu pars ?

— Ce soir, Charles, en fin de soirée. La nuit m'a porté conseil. J'ai bien repensé à ce que tu m'avais dit à la suite du décès de Marguerite et Léo. Si la douleur de leur perte m'a amenée à m'accrocher à toi, tu n'as pas à assumer ma peine. Il peut devenir très lourd de porter une mère à bout de bras. Ma vie est ailleurs, Charles, et depuis longtemps je n'appartiens plus à la Bayonne. Ici, il ne me reste plus rien, que des souvenirs avec lesquels je ne veux plus vivre. Chacun des rangs de ce village me rappelle une souffrance ou une disparition et je suis fatiguée de souffrir. Le meilleur moyen de faire mon deuil est encore de m'éloigner et de tenter de faire de mon mieux, là où je me sens bien et utile. Nous avons eu nos différends, Charles, et toi aussi tu as choisi de partir, loin de moi, sur une terre qui n'attendait que toi, l'enfant de la Bayonne. Tu appartiens bien à la race des Belhumeur, n'en doute pas. Il ne te reste qu'à continuer, le succès est à portée de main. Je rentre, car il me faut, moi aussi, me réapproprier ce que j'ai transplanté sur le bord d'une grande mare salée. En fait, tu vois, ici ou en France les mêmes choses nous rapprochent.

Charles est profondément perturbé. Lui qui secouait sa mère comme un pommier pour qu'elle retrouve ses esprits et se reprenne en main vient d'être servi. Il refuse qu'elle le quitte. Pourquoi ne s'installe-t-elle pas sur le terrain en bordure de la rivière dont elle a hérité ?

— Je reviendrai, déclare-t-elle, il faut que je berce mes petits-enfants.

Inutile d'insister, Lili repart et un grand oiseau d'acier la prend sous son aile. Elle sait qu'elle a fait le bon choix. Elle doit laisser son fils déployer son talent à sa pleine grandeur, et puis il y a sa famille du Poussin Bleu qui l'attend. La fille de la Bayonne pose sa tête sur l'appui-tête, se cale le plus confortablement possible dans le siège trop étroit et ferme les yeux.

Elle n'aspire qu'à une seule chose, la quiétude et l'équilibre qu'elle avait réussi à atteindre. Elle tourne une page du livre de son histoire et enterre définitivement son enfance. Elle consacra les jours à venir à vivre pleinement en espérant revenir pour retrouver Charles dans la plénitude de son art avec une femme et des enfants à ses côtés. À son tour, elle deviendra grand-mère et déversera son trop-plein d'affection sur ces petits qui s'appelleront Belhumeur ou Plante, elle ne sait trop. Et puis, elle n'éprouve aucun intérêt particulier pour les romans policiers et encore moins pour les esprits qui habitent chez son fils...

SAINTE-GENEVIÈVE

Ce lundi matin, la terre devrait compter parmi ses occupants un homme heureux de plus en la personne du marguillier responsable, Hormidas Aubé. Dans la grisaille de ce début de septembre, d'un geste vif, il ouvre les portes de l'église toutes grandes, laisse entrer le plus de clarté possible et, accompagné de son peintre restaurateur, il pénètre jusque dans le chœur de ce haut lieu de prière. Pour la seconde fois, Charles constate la belle facture de cette église. Puis, pour un bref instant, Hormidas le délaisse et disparaît derrière le maître-autel baroque afin de donner à Sainte-Genève-de-Paris sa part d'éclairage électrique. Les lustres anciens, garnis de milliers de gouttelettes de verre, reflètent à l'infini la lumière crue des petites ampoules. Charles ose à peine imaginer la beauté de cette nef quand, bien avant l'avènement de l'électricité, la lueur jaunâtre des chandelles combattait l'obscurité. En réapparaissant, Hormidas s'extasie devant la bergère qui surveille ses moutons, symboles des pauvres paroissiens. Du bout du pied, la glorieuse immobilise un serpent, allégorie du Malin, tandis qu'une canne à la main et béate d'admiration, cette dernière jette un regard vers la voûte céleste, prenant le Ciel à témoin de son combat. Un horizon barbouillé de nuages, rehaussant les difficultés de la vie, ombre le tableau tandis qu'un rayon de lumière, irradiant du triangle de la Trinité, dévoile le privilège de la grâce divine.

— N'est-elle pas exceptionnelle ? s'exclame Hormidas. Je n'en finis pas d'admirer cette peinture et, chaque fois, la scène me parle tellement je la trouve véridique. Dommage que de nos jours plus personne n'exerce ce simple métier de berger, soupire-t-il. Il avait l'avantage de rapprocher l'homme de son Créateur. La quiétude des champs, la plénitude du jour et le respect des plus petits que soi boudent cette vie de fou que nous menons tous. Voyez plutôt le combat que nous engageons pour montrer à nos paroissiens le chemin de la paix et ensuite comment le préserver.

Charles se tait et observe la scène pastorale qui, selon lui, semble composée et artificielle. Les grands peintres de cette époque étaient passés maîtres dans l'art d'imaginer le Ciel et sa félicité. Le jeune homme affectionne tout particulièrement pénétrer à l'intérieur des vieilles églises et retrouver cette odeur de cire qui s'entremêle à celle de l'encens suspendu dans l'air, une sensation indéfinissable, mais combien rassurante. Il en ignore la raison exacte car, dans sa vie, les rites religieux n'ont jamais pris beaucoup de place et demeurent, encore aujourd'hui, quasi absents. Un peu comme tout le monde, il a reçu les premiers sacrements, mais il ne fréquente plus les offices depuis belle lurette. Assister à la messe ou communier ne fait pas partie de son emploi du temps et pour ce qui est de passer par le confessionnal, on peut toujours courir. Il connaît l'essentiel de la loi divine et s'arrange directement avec Lui. Pendant sa réflexion et dans le but de saisir l'ampleur de l'œuvre, Charles s'éloigne de l'autel et entreprend à reculons l'allée centrale. Y décelant là un manque d'intérêt, Hormidas insiste pour que le Français se rapproche s'il veut vraiment évaluer les dégâts causés par les ans.

— Regarde ici, sa robe perd des couleurs. Si je te disais que dans ma jeunesse cette chasuble était bleu azur et qu'aujourd'hui, je la vois grise. Peut-être mes lunettes sont-elles sales ? Et comment qualifier ces pauvres moutons, sinon de galeux ?

N'est-ce pas gênant ? Bref, Sainte-Geneviève reste le principal tableau que tu auras à restaurer. En ce qui concerne celui-là, les mots me manquent, ajoute-t-il en se transportant vers un Saint-Joseph en piteux état. Il attire également la pitié. Pour cette année, notre budget ne nous permet de rénover que ces deux toiles, à moins, ose le marguillier, que l'évêché délie les cordons de sa bourse et nous gratifie d'une subvention. Ce n'est pas tous les jours qu'une petite paroisse comme la nôtre peut se payer un spécialiste comme toi, un diplômé de Paris, termine-t-il pompeusement. Et alors, qu'en penses-tu ?

— À vue de nez, il me semble y avoir beaucoup de boulot, bien que je préfère réserver mes observations et commentaires pour plus tard. Je vous donnerai l'heure juste dès que j'aurai diagnostiqué les tableaux.

— Tu parles comme un docteur, explique-toi !

Puis, sans attendre l'énoncé des détails, Hormidas relance :

— Et la question ultime, combien de temps ce *renippage* prendra-t-il ?

— Les travaux ou l'expertise ? demande Charles, craignant d'avoir mal saisi le sens de *renippage*.

— Les travaux, viande à Ménard, les travaux, jure plus bas Hormidas.

— D'abord, il faut que j'examine le dos de la toile, ensuite le châssis, l'état de la surface, les différentes caractéristiques et accidents de l'image visibles à l'œil nu.

— Arrête tout de suite, le peintre, nous n'avons pas d'argent pour tout ça, s'énervé le marguillier.

— Choisissez, monsieur Aubé, ou j'exécute ce travail correctement ou vous laissez votre bergère comme elle est. Dans ce cas, allouez vos précieux dollars à un autre poste budgétaire et n'en parlons plus. Sainte-Geneviève n'est pas une peinture à numéro et elle mérite qu'on lui prête attention. Elle porte la signature de Dulongpré, un maître de l'art religieux et, pour ma part, je trouverais dommage qu'un si beau patrimoine se dégrade.

— Ouais, hésite Hormidas en se grattant le menton, et pour... enfin tout ce que tu viens de me baragouiner ?

— Pardon ?

— Tout ce que tu m'as expliqué, là. Torrieu, ne me dis pas que chaque fois que je parlerai, je devrai sortir le Larousse !

— Minimum une semaine. La fluorescence décèlera les repeints, par contre, la toile de fond semble encore en état convenable. Nettoyer un tableau de cette grandeur demande des techniques de pointe, sinon nous n'en finirons jamais. En ce qui concerne Saint-Joseph...

— Comment ? Saint-Joseph ne fait pas partie du lot ? coupe Hormidas.

— Oh, que non ! s'étonne le peintre qui comprend mal l'empressement du marguillier. Pour une dernière fois, si vous désirez bâcler l'affaire, vous ne vous êtes pas adressé au bon homme.

— Correct, correct ! Et pour le matériel, ça coûtera combien ?

— Commençons par le début, soit le diagnostic et ensuite, nous verrons.

— Entreprends-tu ça tout de suite ? demande Hormidas comme si le fait de débiter rapidement allègerait en quelque sorte la note.

— Non. Cet après-midi, je me rendrai à Joliette pour chercher le fluoroscope qui, pour votre information, ressemble à s'y méprendre à un appareil photographique. Profitez-en donc pour installer l'échafaudage à la droite du tableau. Oh ! Une dernière question, et de toute première importance pour moi, l'église restera-t-elle ouverte toute la journée ?

— Normalement, nous la fermons durant certaines périodes.

— Bien, cela m'offrira plus de tranquillité et évitera que les curieux ne me dérangent inutilement. Leurs interrogations ne sont pas toujours des plus intelligentes, vous en savez quelque chose, n'est-ce pas ?

Hormidas vient d'être piqué au vif. Pour qui se prend-il, ce maudit Français ? Du monde pas de chez nous qui débarque avec leurs travers et nous montre leur pet-en-l'air ! Il déteste cette façon de lever le nez sur les gens ordinaires. Puis il repense à la question qu'il vient lui-même de poser concernant le diagnostic. Il a certainement dû passer dans le lot de ceux qui ne sont pas brillants, comme dit l'autre.

— Avant que tu commences à travailler pour nous, se venge Hormidas, insistant fortement sur le nous, monsieur le curé aimerait te rencontrer, question de savoir à qui il a affaire.

Maintenant qu'il a remis le Français à sa place, il ne reste plus au marguillier que d'amener son peintre au presbytère pour le présenter à Albert Sanschagrin. Intimidé, Charles entre dans le bureau et s'installe sur la chaise droite tandis qu'Hormidas, ayant ses allées et venues à la cure, s'octroie le fauteuil de cuir. Dès qu'Albert Sanschagrin pénètre dans la pièce, Charles se soulève de son siège. L'homme impose et son regard parle. Il mesure certainement plus de six pieds et ses cheveux portés très courts lui donnent une prestance peu commune. Il tend à son visiteur une main blanche, propre et manucurée, puis d'un geste familier, l'invite à se rasseoir. Albert Sanschagrin reçoit donc le fils de son ancien confrère, David Belhumeur. D'une voix chaude, il amorce l'entretien.

— Heureux de vous connaître, monsieur Plante, déclare le curé en se calant dans son fauteuil pivotant. Monsieur Aubé m'a longuement parlé de vous et a largement vanté vos mérites. Vos diplômes de Paris l'ont certainement impressionné et l'ont convaincu de votre talent, pourtant nous savons tous les deux que ces deux mots ne riment pas nécessairement ensemble.

Charles relève la pointe du religieux, mais n'en redresse pas moins l'épine dorsale. Si cet Hormidas de malheur qui le houspille continuellement lui prête cette réputation à son avis surfaite, il doit entrer dans le jeu et montrer de bons résultats même s'il en est à sa première restauration. Ce qu'on ignore ne

nous fait pas de mal et puis il faut bien commencer quelque part !

— Je vous remercie, monsieur le curé. J'essaierai de redonner à votre patronne l'éclat qui lui revient. Retoucher un Dulongpré est tout un honneur et me comble déjà.

— Dans ce cas, je remets nos œuvres religieuses entre vos mains d'artiste et je ne doute nullement que Sainte-Geneviève et Saint-Joseph reprendront un air de jeunesse.

Puis Albert Sanschagrin se lève, signifiant que l'entretien est terminé et serre à nouveau la main du peintre.

Sans le moindre soupçon, Charles s'approprie les lieux fréquentés par David. Si souvent son père a arpenté ce couloir, travaillé derrière ce pupitre, ouvert et fermé cette porte des centaines de fois. Dans ce même bureau, il avait reçu les hommages d'une jeune fille à peine pubère et à cause de l'impudente, le jeune prêtre avait perdu toute dignité, ce qui l'avait ensuite précipité dans une glissade sans fin.

Charles sort sur la grande galerie qui orne les deux côtés de l'immense maison de pierres grises. Il frissonne. Un vent du nord qui apporte la pluie froide lui fait relever son col de chemise et il part en saluant de la main son voisin Hormidas. Au lieu de se diriger vers la Bayonne, Charles se réfugie dans un café de la rue Montcalm et tente de remettre les choses en perspective. Du même coup, il évalue la tâche qui l'attend. Colossale ! Inutile d'alerter le marguillier, mais il croit qu'il doit compter pas moins de deux ans de travail pour venir à bout de cette restauration. Saint-Joseph se trouve dans un état tel qu'il pense qu'un rentoilage s'avérera nécessaire et, de plus, il faudra ajouter à la longue liste la réfection du magnifique cadre qui semble avoir été abîmé par les bestioles. Des punaises de bénitier, suppose Charles en souriant. Il ouvre le journal, *Le Courrier de Berthier*, qui traîne sur la table voisine et le feuillette sans véritable intention de le lire, ne s'attardant qu'aux gros titres. Encore une fois, la municipalité régionale de comté

d'Autray condamne le fait que du purin de porc soit déversé dans les basses terres de Saint-Félix-de-Valois, polluant ainsi la Bayonne. Pendant près de trente kilomètres, le fumier liquide salit le cours d'eau qui, en fin de course, finit par aboutir dans le lac Saint-Pierre. La seule partie qui demeure encore propre, écrit le journaliste, reste le tronçon qui part de la source, soit de Saint-Cléophas jusqu'à Saint-Félix-de-Valois. Charles est horrifié. Qu'un homme se permette de contaminer sa rivière le met en rogne. L'article ne fait que dénoncer et personne ne semble prêt à se lever pour prendre des mesures. Il doit protéger sa Bayonne. Celui qui cherchait la quiétude et un contact avec la nature comprend qu'une bataille s'annonce. Pourtant, il en a déjà plein les bras avec ses fantômes, son enquête criminelle, ses tableaux et sa restauration, sans aller se foutre le nez dans la merde de cochon. Son sens civique se réveille et il veut intenter une action qui portera, mais qu'est-ce qu'un pauvre petit peintre peut faire ? D'abord payer son café et se rendre à son atelier. Le coup de fouet que ce journaliste lui a administré, il le traduira dans sa peinture et c'est de cette manière qu'il mènera le combat. Inutile de monter sur l'estrade et crier, il suffit de montrer l'horreur. Et lui, l'artiste, il le peut. Il mettra son art au service de la nature. Il entre dans son repaire, fourre des bûches dans le petit foyer qu'il avait conservé afin de donner un peu de chaleur au chalet de Marie-Jeanne. Il y a longtemps que Charles n'est pas venu barbouiller. Tout l'été, son attention a été accaparée par son premier vernissage, la querelle et la rupture avec son ami Gabriel, le décès de ses grands-parents et, à cela, il faut ajouter un voisin qui lui poussait littéralement dans le dos pour qu'il s'occupe de sa sainte. Cet après-midi, il le garde pour lui.

Il attrape un cadre de bois déjà apprêté, l'installe sur un chevalet qu'il débarrasse d'un tableau inachevé et d'une guenille propre frotte les poils de son pinceau. Il transporte son matériel devant la baie vitrée et examine la Bayonne. L'impatience de la

création le rend nerveux. Il écrase avec abondance des couleurs sur sa palette, y plonge sa brosse et l'étale à grands coups sur la toile vierge. De larges zébrures viennent tourmenter le ciel traduisant sa colère, des taches de verts disproportionnées et jetées ici et là réussissent à former des arbres maltraités, et sa rivière, il en réduit le courant et permet aux algues de proliférer, montrant des rives détériorées où s'attarde une mousse blanchâtre. Il resserre les dimensions de son île donnant à peine à un érable chétif la permission de pousser et parsème les galets de poissons morts. Il ignore si cette toile servira la cause, mais il a laissé transparaître sa volonté d'agir.

— *Qu'est-il arrivé à la Bayonne ? griche Marie-Jeanne en apercevant le tableau. Je ne l'ai jamais vue aussi laide et aussi sale. Damase, viens ici. Il faut absolument que tu interviennes. Reconstruits le barrage, je ne sais pas mais, pour l'amour de moi, réagis. Regarde les dommages...*

— *Ça fait cent fois que je te le dis, coupe Damase Sansoucy, demande à Léon, un travail parfait pour lui. Même si le bon Dieu a oublié de lui donner une tête, Il lui a mis deux bras. Si tu penses que je vais m'esquinter sur un tas de roches pour ton bon plaisir.*

— *C'est ça, rejoins ton Maurice Duplessis et cale ton petit dix onces en cachette. On sait bien, durant le temps des élections, monsieur n'est plus parlable... Ton Chef ne nous redonnera certainement pas une Bayonne propre. Ce bonhomme de carnaval vend nos plus belles rivières aux Américains et il n'a même pas assez d'allure pour construire un pont qui tienne debout.*

— *Tais-toi, Marie-Jeanne, tu médis, grogne Damase. Non, je ne ferai rien, car je dois rencontrer Azéllus Lavallée qu'on décorera du mérite agricole.*

— *Un autre de nos grands aristocrates ! On peut dire que s'il réussit à se faire élire comme député, celui-là, il te devra une fière chandelle.*

Depuis plusieurs semaines, Charles n'avait pas entendu Marie-Jeanne. Bêtement, il constate qu'il s'est ennuyé de la mégère et de sa voix bourrue. Elle rage de voir le sort réservé à sa rivière, elle qui l'a déjà connue plus propre. Et ce barrage à propos duquel elle s'obstine.

— *Damase, je n'ai pas fini ! Il y a cette odeur qui provient de la cave et qui me soulève le cœur. Ça sent le charnier, la pourriture. Tu ne lèves même pas le petit doigt pour que l'air soit respirable. Encore une autre de tes bonnes idées ça, de l'enterrer...*

Charles écoute et tente de ne pas bouger, tout bruit pourrait distraire l'esprit, mais Marie-Jeanne a l'oreille fine et disparaît. Il n'en saura pas plus. Il quitte l'atelier, laissant la grognonne reprendre sa bonne humeur. Maintenant, il est trop tard pour courir jusqu'à Joliette et puis, merde, cela peut toujours attendre jusqu'à demain. Si jamais Hormidas posait trop des questions, il suffit de trouver une défaite acceptable. Le vent a fini par apporter la pluie qui depuis une heure tombe dru. Le grand saule pleureur se lamente et Charles ayant négligé de couper les branches plus longues, ses rameaux raclent toujours le mur. Au coin de la maison, il entend la bourrasque siffler et les fenêtres mal isolées laissent entrer un courant d'air. Frileux, Charles s'enroule dans l'écharpe de Blanche et élit domicile dans la berçante aux arceaux carrés.

Blanche n'aime pas que quelqu'un mette son châle. Elle a travaillé tellement d'heures pour tricoter ce point de fantaisie. La vieille fille regarde l'homme qui s'emmitoufle. Il est peu convenable qu'un mâle, normalement constitué, s'attife avec du butin de femme. Rien que les féluettes qui font ça. Blanche tire sur une des pointes de manière à récupérer son bien.

Enveloppé dans son cocon de laine, repu de chaleur,

Charles somnole et laisse glisser un pan du grand carré. Le rêveur se transporte dans un monde de luxure qui lui réchauffe le sang et l'amène dans un état d'inconfort. Devant lui, Hélène de Chastelain, toujours habillée de façon sexy, lui présente un mouton qui bêle timidement. Puis la voilà vêtue de bleu. Les pigments sur lesquels elle fait des recherches couvrent entièrement ce qui lui sert de robe. Un voile de pudeur cache mal ses formes, dénudant la rondeur d'un sein nacré. Charles essaie d'appliquer plus de peinture, ce qui a pour effet de foncer le mince tissu, mettant à l'abri des regards ce corps trop parfait. Puis il retouche le sourire, le rectifie dans le but de créer une illusion d'optique et donner une image plus angélique à ces lèvres outrageusement rouges et à cette attitude provocatrice. Mais Hélène refuse et brandit l'agneau à bout de bras prêt à le jeter dans la géhenne. Charles se réveille et tente de réintégrer le monde de la réalité. Et cette chaleur qui l'accable, et ce maudit vent qui siffle et s'acharne. Il a laissé tomber le châle qui le couvrait. Charles se lève afin de sortir physiquement de ce rêve obsédant, mais la vision d'Hélène le poursuit. Dès qu'il referme les yeux, il la revoit dans son voile impudique. Ah ! Que quelqu'un arrête ce vent !

Blanche souffre de jalousie. Pour une fois qu'elle contrôlait la rêverie de Charles, il a suffi que cette noiraude à demi nue ait le culot de s'y infiltrer pour tout foutre en l'air. Cette démonsse fige le sang dans les veines du peintre et lui chavire l'esprit. Jamais il ne porte attention à elle, Blanche. À Rose vont les soupirs et c'est toujours elle qu'il peint, la délaissant volontairement. La preuve, n'a-t-il pas choisi le tableau de Rose pour le vernissage ? N'est-ce pas encore elle qui ressemble à l'autre... à la Gaspésienne ?

On frappe à sa porte, mais Charles refuse d'ouvrir. Il voudrait se boucher les oreilles et retrouver l'état de demi-coma qui lui avait permis de revoir Hélène. La personne insiste. Par un

temps pareil, on ne laisserait pas un chien dehors, encore moins un humain. Péniblement, traînant le pas à la manière de Léon, Charles entrouvre le rideau.

— Ah non ! Pas encore lui ! Il va me rendre fou, chiale Charles bien éveillé cette fois. Seigneur, je vous en supplie, montrez-lui le chemin de sa maison, prie-t-il derrière la dentelle.

Aussi mouillé qu'un canard, sa face de belette collée contre la vitre, Hormidas tente de voir si Charles se trouve à l'intérieur. Dès que sa victime apparaît, le voisin pousse sur la porte pour la forcer à s'ouvrir. Il tourne la poignée d'un bord, puis de l'autre, présumant qu'une vieillerie pareille cédera et pourtant, elle résiste.

— Torrieu, ouvre ! J'ai quelque chose d'important à te dire, crie Hormidas.

Charles finit par laisser entrer l'homme. Hormidas dégoutte de partout. Il enlève sa casquette et, comme un chien, se secoue de la tête jusqu'aux pattes. Dans le temps de le dire, il mouille le tapis d'entrée et, d'un pas en avant, transfère de l'eau sur le *prélart*.

— Es-tu monté à Joliette ? demande le marguillier.

— Je n'ai pas eu le temps, répond Charles en grognant, délaissant volontairement les défaites polies.

— Dans ce cas, je dois t'avertir qu'une jeune femme est passée te voir. J'ignore qui l'a informée que tu restaurais Sainte-Geneviève mais, sans l'ombre d'un doute, elle le savait. Une *poupoune* pas mal tournée à part ça, une artiste elle aussi.

— S'est-elle nommée ? dit Charles en reprenant des couleurs.

— Une demoiselle Chaste ou un nom qui sonne comme ça, continue le marguillier en se grattant la gorge. Je lui ai certifié que demain tu serais à pied d'œuvre. Ai-je eu raison ? insiste le marguillier qui tient mordicus à ce que le travail commence. Ouais, une maudite belle noire !

Blanche tempête, que fait cette fouine d'Hormidas dans sa maison ? Pourtant, depuis des années, Damase lui avait interdit de fourrager dans le coin. Voilà maintenant que cet Aubé de malheur s'est bêtement laissé séduire par la démonsse aux cheveux noirs. Dieu que les mâles deviennent stupides devant une femme qui sent les hormones à plein nez !

— Je vous remercie, monsieur Aubé, ajoute Charles plus calmement. Nous nous reverrons demain, car je ne doute pas que vous veniez faire votre tour. Et les échafauds ? demande-t-il pour mettre le marguillier dans l'eau chaude, lui rendant ainsi la monnaie de sa pièce.

— J'y travaille, torrieu, j'y travaille. Ce n'est pas facile à dénicher, vous savez. Je ne cache pas ça dans le fond de ma cour. Je crois bien que Tucker, le constructeur, en possède, mais il en a certainement besoin lui aussi. Une question, pourquoi veux-tu que nous les placions à droite ? Et quelle droite, la mienne ou celle du tableau ?

— Pensez-y, Hormidas. Vous avez jusqu'à demain pour découvrir la réponse.

— Et si je ne trouve pas la bonne droite, nous recommencerons ? Et moi, j'aurai l'air de quoi vis-à-vis des employés, d'un maudit beau *nono* ?

— À demain, monsieur Aubé, dit Charles en le poussant vers la porte.

Le voisin se retrouve dehors et le vent forcit. Pas moyen de tirer les vers du nez de ce maudit Français. Quand une femme pas trop laide rôde dans les parages, on s'en occupe un peu, du moins on veut savoir son nom, au cas où... *Gros Jean comme devant*, l'homme retourne auprès de madame Aubé et rumine sa défaite. Le peintre tarde à se mettre au travail et de là à penser qu'il a engagé un fainéant, la ligne est mince. Le temps de lui botter le derrière n'est pas encore venu, mais il le garde à l'œil. Ça ne paraît pas, mais les semaines courent et, si

on continue comme ça, jamais les échafauds ne seront disparus pour la messe de minuit. Le curé Sanschagrin devra se contenter de dire ses trois offices avec un chantier en toile de fond.

Dès qu'Hormidas ouvre la porte, une bonne odeur de soupe à l'orge l'accueille. Avec ce vent frisquet, Hermance lui a mijoté ce qu'il préfère. Il faut être marié depuis quarante ans pour que votre femme vous reçoive de cette façon, pense Hormidas. Une greluche aux cheveux noirs comme la fonte ne se creuserait pas la tête comme ça et Dieu sait si elle est capable faire bouillir de l'eau. D'une main affectueuse, le marguillier frôle la fesse de son épouse afin de transférer son obsession sur quelque chose de bien réel. Pour un homme public à qui on a confié les responsabilités administratives de la paroisse, la convoitise d'une gonzesse resterait une faute impardonnable. Tout en dégustant sa soupe chaude à souhait, Hormidas raconte donc sa rencontre. Hermance, qui n'a rien d'une pie, se contente d'écouter et d'ajouter un oui ou un non selon le cas. Le mari se félicite d'avoir marié une compagne discrète et qui ne passe pas ses journées à *bavasser*. Encore une qualité que la greluche ne doit certainement pas posséder.

Hormidas n'est pas le seul à se tourmenter pour la belle Hélène. Le malaise indéfinissable que Charles avait éprouvé à Percé au moment du vernissage refait surface, à savoir le cœur barbouillé et la tête qui refuse de réfléchir malgré des efforts de concentration. Drôle d'affaire ! Il trouve rapidement la solution à ce mal envahissant : se rendre à Joliette et la voir. En trois enjambées, Don Juan monte l'escalier qui mène à sa chambre et fouille dans son porte-monnaie. Il se souvient d'y avoir enfoui le coin de la serviette de table sur laquelle Hélène avait écrit son adresse et son numéro de téléphone. Comme un idiot, il fonce vers Joliette et la Monte-Carlo prend les virages à quatre-vingt-dix degrés. Sous l'effet de la force centrifuge, l'auto dérape sur l'accotement de gravier, puis d'un coup sec du volant, le conducteur reprend le contrôle du bolide pour

finallement arriver avec tous ses morceaux sur le boulevard de la Visitation. La petite maison qui ressemble à ses voisines ne laisse nullement présager qu'à l'intérieur de cette coquille grisâtre se cache une perle noire. Le doigt appuyé sur le bouton de la sonnette, Charles persiste et ne lâche prise que lorsqu'Hélène apparaît.

— Excusez-moi de me présenter sans avoir prévenu et à cette heure, lance-t-il bêtement. Je me trouvais dans le coin, alors je me suis dit pourquoi ne pas en profiter pour vous saluer ?

Comme il a l'air cucul ! Un débutant qui ment pour faire bonne figure. A-t-on idée de débarquer chez une diablesse à huit heures du soir ? Il s'est dérouté du purgatoire pour se rendre directement en enfer, sachant fort bien qu'il souffrira. Quel idiot !

— Entrez ! articule-t-elle en présentant sa joue selon la nouvelle coutume, mais combien plaisante. Cela me fait un immense plaisir de vous revoir. Donnez-moi votre imperméable et prenez le temps de vous asseoir.

Et sans préambule, Hélène lui propose un verre de vin, question de le réchauffer un peu. Pourtant, Charles bout en dedans et sent la couleur lui monter aux pommettes, résultat d'une dilatation vasculaire dangereuse. Il accepte avec empressement, mais à la condition expresse qu'elle l'accompagne.

— Que préférez-vous ? Rouge ou blanc ? demande la bouche en cœur.

— Rouge, s'entend-il dire timidement.

Hélène revient lentement en tenant deux coupes. Elle offre la première à son invité et dépose la seconde sur la table de salon, puis retourne chercher la bouteille. Elle se plante là, devant lui, sensuelle et provocante et en parfaite hôtesse meuble la conversation, s'informant de tout et de rien. Lui, n'a qu'une idée : s'emparer de ce corps qui l'obsède. Il la voit qui porte un toast à leurs retrouvailles, mais Charles ne saisit rien, ne décode rien, figeant son regard sur ces lèvres incarnates. Et ces yeux

qui lancent des étincelles, proposant un feu d'artifice. Au moment où elle s'assoit à côté de lui, il tente de se redresser, mais ne réussit qu'à se caler encore plus profondément dans le divan écru trop mou. Le contraste de ces cheveux noirs contre la couleur douce du canapé incite au libertinage. Pourquoi ne s'installe-t-elle pas dans un autre fauteuil ? Maintenant, elle entretient Charles de peinture, de ses recherches sur les pigments bleus, de son exposition au Musée d'Art de Joliette, mais il devient sourd. Hélène remplit sa coupe à nouveau et il n'aperçoit que son bras qui se tend vers une bouteille qui se vide tranquillement. Charles contemple sa nymphe. Puis, aiguillonné par une force qu'il ne contrôle plus et qui émerge du fond de son ventre, il pose son verre et s'approche de l'ange noir. Le divan, trop moelleux, rend ses mouvements inefficaces et après quelques tentatives infructueuses, il réussit à mettre ses lèvres sur le fruit mûr. Avec volupté et assurance, elle se penche et reçoit, puis elle en redemande comme si elle s'abreuvait à une source fraîche et inépuisable. Elle bascule sur lui et cette fois, Charles bénit la mollesse du canapé qui les accueille. Comme dans un ballet aquatique, les bras plongent, les jambes se tendent et poussent pour permettre au corps de sortir de la masse liquide qui devrait le submerger. Des respirations entrecoupées, retenues puis absentes accompagnent la chorégraphie depuis longtemps fantasmée. Puis la finale, l'exploit atteint son apogée. Des bruits sourds qui ressemblent à des applaudissements gratifient la performance des athlètes. Charles vient de toucher le ciel. Repue et encore plus belle, Hélène repose contre sa poitrine. Le carmin de ses lèvres est maintenant naturel, toute trace de couleur artificielle ayant disparue. La blancheur de sa peau contraste avec le rose qui teinte ses joues. Ses yeux ne montrent plus ces étincelles qui allument, mais n'en restent pas moins brillants.

La suite des choses n'appartient plus à Charles. Hélène se lève et son corps nacré se dirige vers sa chambre, d'où elle

ressort enveloppée dans un déshabillé si blanc et duveteux qu'elle ressemble à un nuage. Seul un joli petit minois noiraud en dépasse. Charles se redresse à son tour, remet son pantalon, tentant de reprendre une allure correcte. La superbe lui porte assistance, insiste sur chaque bouton de la chemise et replace le col. Charles refuse de partir et d'un geste qui se veut traînard, il contemple la galerie de peintures qui garnissent les murs. Pourtant, à son arrivée, il n'a rien vu de ces tableaux. Après avoir apprécié le talent de la jeune femme, il demande son manteau et retourne dans la nuit glaciale. La pluie persiste et les rues sont désertées. Personne ne hante les avenues à cette heure tardive et seul un amant qui quitte la couche d'une maîtresse se permet d'accompagner les chats errants.

Dans son lit de misère, Hormidas se tourne de tous les côtés. Hermance ronfle. Un filet bien calé sur ses cheveux lui donne une coiffure disgracieuse ce qui, par contre, épargne les frais de coiffeuse. Ses dents reposent dans un verre d'eau et l'édredon remonté sous le menton, elle laisse échapper entre ses lèvres closes des petits sifflements agaçants. Hormidas allonge le bras et ose un geste qui aussitôt se termine par une embardée suivie d'un tonneau qui le repousse encore plus loin sur le bord du lit. Dans sa tête, des images de la déesse noire persistent et devant le peu de coopération de sa femme, il se retourne et demande à Dieu de lui pardonner le péché qu'il s'apprête à commettre seul en se soulageant un peu. Une fois l'opération réussie, ses sens se relâchent et il écoute la pluie qui tombe sur le toit de tôle.

Le lendemain matin, Sainte-Geneviève se voit honorée de la présence de l'artisan restaurateur. La nuit dernière, il a trouvé le secret du pigment bleu et, foi de peintre, la robe grise de la

bergère reprendra de l'éclat. Charles s'est abreuvé à même la fontaine de l'art. Quant à Hormidas, il dirige bien maladroitement les deux hommes réquisitionnés ayant pour habitude d'effectuer de menus travaux pour la paroisse. Ces derniers s'acharnent sur les madriers qui permettront au Français de commencer son diagnostic. Au moins, pense le marguillier, aujourd'hui ne sera pas encore une journée perdue. Il a toujours le refus de sa femme de travers et il a décidé de passer sa colère en la rendant productive.

— À droite, bande d'idiots ! bougonne-t-il à voix haute, malgré qu'il se trouve dans un lieu de prière.

— D'après nous, *boss*, on est pas mal à droite, répond le plus grand.

— Dans ce cas, fixez-moi tout ça. J'espère que cela saura satisfaire le Français. On ne se promène pas avec des échafauds comme s'il s'agissait d'une poignée de cure-dents.

En arrière de l'église traînent toujours deux ou trois dévotes qui profitent de la quiétude de l'endroit. Normalement à cette heure, madame Tellier a terminé la troisième station du chemin de croix. Aujourd'hui, sa vitesse d'exécution retarde, car un peintre, un étranger en plus, vient s'occuper de la bonne sainte. Les trois *Ave*, d'ordinaire récités rondement, sont tant et si bien débités de manière anarchique que la vieille Tellier, surnommée la Tonio, ne sait plus trop où elle en est rendue. Bref, ce matin, le ciel lui pardonnera cet écart. Elle se promet que demain elle procédera avec plus de concentration.

L'échafaudage monté, Charles grimpe et constate rapidement que la tâche sera ardue. Dans un premier temps, impossible d'examiner le dos de la toile, car quelqu'un a cloué au mur la bordure architecturale de cet immense tableau. Sacrilège ! Le magnifique cadre Louis XIII tout en torsades de feuilles dorées attire la pitié. Les insectes s'y sont attaqués et ont causé des dommages irréversibles. Monsieur Aubé devra se mettre à la recherche d'un artisan ébéniste et Dieu sait que ces gens

de métier sont difficiles à dénicher de nos jours. En ce qui concerne la peinture, l'enduit est jauni et heureusement aucun repeint n'est décelable. Comme il est le premier artiste à travailler à la réfection du tableau, son travail s'en trouvera grandement facilité. Gratter les repeints s'avère une tâche très délicate et souvent des morceaux qui tiennent grâce au vernis de surface tombent et augmentent la superficie à réparer. Par contre, un bon masticage s'impose un peu partout et, à cause de l'étendue de cette toile, le marguillier risque une grosse déception. Jour après jour, Charles demande qu'on déplace les échafauds, les transportant un peu plus vers la gauche et au bout d'une semaine, il peut déjà évaluer le temps nécessaire pour la restauration de la sainte patronne.

— Pas sérieux ! s'écrie Hormidas. Un an ! Impossible.

— Et pour votre Saint-Joseph, j'allouerais environ le même laps de temps, continue Charles comme s'il tournait le fer dans la plaie. La toile est manifestement plus petite, mais plus abîmée. Dans ce cas, on parle de rentoilage et de cartonnage, de masticage, de retouches picturales et d'un vernis final. Vous devrez également rénover les magnifiques cadres qui ont été attaqués par les insectes et qui exigent une dorure complète.

— Viande à Ménard ! dit Hormidas en s'écrasant dans un banc. Deux ans ! Jamais les paroissiens n'auront la patience de vivre dans un chantier durant tout ce temps et la fabrique ne sera jamais assez riche. Il faudra penser à des collectes spéciales et tout le trouble que cela comporte.

— Je tenterai de limiter mon aire de travail, continue Charles. Comme je ne travaillerai que sur de petites sections à la fois, un seul coin sera encombré mais, entendons-nous bien, lorsque je serai rendu au milieu, le retable sera entièrement caché. Désolé, mais vous devrez supporter la vue de l'échafaudage. Je ne peux procéder autrement et je suppose que vous comprendrez tout comme les Berthelais. Voilà pour Sainte-Geneviève et, maintenant, passons à Saint-Joseph. Comme le tableau se

situé dans le transept, les dommages visuels seront moins grands.

— Ouais, pas qu'une moyenne nouvelle ! Je ne sais pas ce que le curé pensera de tout ça, s'inquiète Hormidas.

— Je me charge de lui annoncer moi-même la façon dont j'entends opérer, reprend Charles. Il m'a semblé être un homme compréhensif et quand il s'agit de conserver notre patrimoine religieux...

— Patrimoine, patrimoine, coupe Hormidas, pas données ces affaires-là.

— Dans ce cas, demandez une assistance financière à l'évêché. Je crois que le gouvernement octroie des subventions pour la restauration d'œuvres dites sacrées. La responsabilité de protéger le bien commun lui advient et votre église en fait partie. Depuis fort longtemps, les autorités françaises soutiennent la conservation de monuments historiques, sinon avec leur nombre imposant, les gens crouleraient sous les dettes ou les édifices s'écrouleraient.

— C'est ça, le Français, fais des jeux de mots. Nous ne sommes pas en France, *mossieur*, et le Québec administre son héritage artistique différemment. Ce n'est pas parce que tu arrives de l'autre bord que tu sais tout. Gère tes couleurs, le peintre, et je m'occuperai de te procurer de l'argent. A-t-on idée !

De mauvaise humeur, Hormidas refuse que l'immigré lui dicte la moindre ligne de conduite. Le chapeau à la main, il sort et donne de grands coups de pieds dans le vide. Vaut mieux exprimer sa colère dehors. Lorsque le marguillier en chef se trouve dans cet état de frustration incontrôlable, il a pour habitude d'aller se plaindre à son vieil ami Damase, la seule personne capable d'écouter ses lamentations. Le bonhomme Saucisse n'est pas bavard.

Environ un kilomètre sépare l'église du Manoir de Berthierville et Hormidas, mû par l'énergie que génère la rogne, les

parcourt dans le temps de le dire. Il faut bien se calmer un peu et une petite visite fera du bien aux deux antagonistes, pense-t-il. Depuis que Damase est déménagé en ville, Hormidas constate que son voisin a pris un coup de vieux. Il ne démontre plus l'enthousiasme et la résistance des bonnes années. Par cette belle journée, qui contraste avec celle d'hier, les locataires de la résidence de retraite s'oxygènent et se chauffent au soleil, tentant de contrer leur rhumatisme. À les voir alignés dans leur chaise empailée, on dirait de sombres moineaux attendant sur un fil le signe du départ pour un ailleurs encore indéterminé. Aujourd'hui, Hormidas Aubé n'aura pas à grimper au deuxième étage et à s'essouffler jusqu'au bout du long corridor pour rencontrer son vieil adversaire politique. Damase somnole sur la galerie, la bouche ouverte, les mains croisées sur la bedaine et les deux pieds bien étendus sur un pouf de cuir. Il semble absent à tout ce qui l'entoure. Le libéral hésite un peu avant de réveiller son complice, mais étant donné qu'il s'est rendu expressément pour lui, autant tirer le dormeur de sa phase léthargique. Le visiteur se dérhume bruyamment et obtient le résultat escompté. Damase lève un œil et pas nécessairement le plus clair.

— Torrieu, Damase ! Tu vas avaler des mouches ! s'écrie Hormidas.

— Si tu es venu jusqu'ici pour rire de moi, tu peux t'en retourner, maudite face de fouine. Approche un peu, je ne te mangerai pas, grogne le bonhomme Saucisse.

— Ça ne m'inquiète pas une miette. Il ne te reste que trois dents, les autres tu les as perdues il y a belle lurette. Par contre, si tu avais l'amabilité de m'offrir un siège, je l'accepterais.

— Tiens, prends le pouf, dit Damase en poussant le tabouret du bout du pied. Tu es gros comme un dix cents, tu devrais trouver de quoi poser une fesse.

Quand deux organisateurs d'élections se rencontrent et que ces deux hommes appartiennent à des partis opposés,

chacun doit mettre un peu d'eau dans son vin s'ils veulent continuer à se voir. Dans le cas d'Hormidas et de Damase, les triomphes ou les défaites ne les ont jamais séparés même si l'un se vouait corps et âme à Maurice Duplessis et l'autre faisait des pieds et des mains pour faire élire son poulain libéral, Armand Sylvestre. Leur accord réside en l'admiration qu'ils se portent mutuellement, bien qu'aucun d'eux n'ait le courage de l'avouer. Hormidas s'assoit donc sur le pouf et se retrouve presque à la hauteur des genoux de son interlocuteur.

— Tu n'aurais pas un petit coussin ? demande-t-il aimablement.

— Ne me dis pas, Aubé, que tu as parcouru la moitié de la ville pour me réveiller et réclamer un coussin comme une femme. Quel vent t'a poussé jusqu'au Manoir ?

— Je m'ennuie de nos chicanes, déclare froidement Hormidas.

Damase reçoit cet aveu comme un honneur, mais se montre trop fier pour relever quoi que ce soit. Silencieux, il attend la suite. Le marguillier sait reconnaître les silences du bonhomme et continue :

— Tu m'as laissé pour voisin un maudit Français qui se croit plus fin que nous autres. Il me donne du fil à retordre en pas pour rire. Bien sûr, on s'engueule un peu, mais je n'ai jamais le dessus comme avec toi. Imagine-toi donc, qu'en tant que marguillier...

— Bon, bon, accouche !

— ...la fabrique a engagé le peintre pour *renipper* Sainte-Geneviève. Soit dit entre nous, ça doit faire un certain temps que tu l'as vue, la pauvre. Sans te reprocher tes absences à la messe ...

— Accouche, j'ai dit.

— ...tu ne la reconnaîtrais plus, termine enfin le délégué paroissial. Le torrieu de Français me tend des pièges et me fait douter du bon sens des choses. Il me demande de placer

l'échafaudage à droite, sans me préciser laquelle.

— Pour un libéral, pas mal difficile de comprendre ça, se venge Damase.

— Si tu veux que je m'en aille, tu as choisi une excellente façon, Sansoucy. On sait bien, un gars de l'Union Nationale ça connaît tout. J'aimerais ça te voir te débrouiller avec l'étranger. Pas ordinaire ! Du monde qui pense autrement. Justement, sans médire, insiste Hormidas, j'en ai une bonne à te raconter. L'autre jour, je l'ai surpris en combinaison, probablement celle de Léon, et le châle de Blanche sur les épaules.

— Qu'as-tu contre ça ? Tu viens ici pour te plaindre de lui et tu voudrais que j'embarque dans ton manège. Tu n'as pas le bon gars devant toi ! Vois-tu, Hormidas, j'ai vendu et bien vendu. Le Français m'a payé cent cents dans la *piastre*, alors ce qui se passe maintenant dans ce qui était ma maison ne me concerne plus et tu ne devrais pas te mettre le nez là-dedans. Reste chez toi et tout le monde s'en portera beaucoup mieux. Dans le temps, je t'avais interdit de poser un seul pied sur ma terre. À ce que je comprends, à la première occasion tu vas y fourrer ta face de singe. Tu n'*emmiutes* pas !

Hormidas se lève et renverse le pouf. Rouge comme un coq, les ergots sortis, il se sent prêt à l'affrontement. D'habitude, une bonne engueulade réglait les différents entre les deux hommes, chacun faisant valoir son point de vue en montant le ton et cela suffisait à remettre les caractères en place. Cette fois, Hormidas constate qu'il est malaisé de faire le jars et de procéder à une démonstration de force au Manoir. Au moins dans l'appentis de Damase, les discussions musclées avaient un certain panache. Dommage, ce temps-là est passé !

— Calme-toi ! Tu n'as plus rien à prouver, le libéral, tonne Damase. Reprends ton pouf, tu es venu pour me parler, alors continue :

— Je ne sais pas si ça me tente encore, grogne l'autre en soupirant.

— L'heure des biscuits enveloppés arrive. Je t'invite à les partager avec moi, tu diras après ça que je ne suis pas bon prince.

Hormidas ne comprend pas trop où son ancien voisin veut en venir jusqu'au moment où il voit une femme, habillée de blanc, apporter un petit verre de jus de pomme et un paquet de Social Thé sous cellophane.

— Tiens, mange, ça va te remettre d'aplomb.

Et Damase, passant outre la semonce adressée au marguillier au sujet de la discrétion, reprend un peu de cette fouge qui opposait les deux hommes.

— Sans vouloir te relancer, un jour, le Français m'a rendu visite dans le but de me tirer les vers du nez. Eh bien ! déclare-t-il en donnant du berceau, je lui ai refilé des biscuits qui traînaient dans mon tiroir depuis un mois.

— Maudit Damase, ça ne surprend pas de toi. Dans le temps, tu nous passais de la *bagosse*.

Sous l'accusation jugée non fondée, Damase prie Hormidas de lui remettre son paquet de Social Thé. D'une main hésitante, le marguillier rend la collation, se lève d'un bloc et, le chignon raide, se dirige vers l'escalier, prenant congé de son voisin.

— Tu viendras me revoir, crie Damase en s'étirant le cou par-dessus la rampe de la galerie. J'aime ça parler avec toi, continue-t-il en brassant le papier d'emballage pour montrer à son ami l'occasion manquée.

Hormidas Aubé ne se retourne pas et file directement vers l'église, question de voir si au moins son peintre travaille. Pour un homme qui s'est levé du pied gauche et qui depuis la veille accumule les refus et les farces plates de tout à chacun, il ne fallait pas grand-chose pour que la coupe déborde. Dans la pénombre de la nef, où seule la lumière de quelques lampions trompe la noirceur du lieu, il aperçoit son Français assis dans dévolu. La faute prend de la gravité lorsqu'on ajoute à cette

flânerie la présence de la noiraude, la tentatrice. Une sourde colère l'envahit et n'eût été de la lampe du sanctuaire qui lui rappelle l'omniprésence de Dieu, il aurait procédé à un carnage. Que font ceux deux-là dans son église ? La décence la plus élémentaire consisterait à aller se conter fleurette ailleurs. Les dents serrées, il attaque.

— Monsieur Plante...

— Monsieur Aubé ! l'interrompt Charles. Assoyez-vous avec nous. Je vous présente madame Hélène de Chastelain. Nous étions à étudier le tableau et réfléchir sur la façon de redonner à Sainte-Geneviève toute sa splendeur. Madame de Chastelain jouit d'une excellente expertise en matière d'art religieux et exécute également une étude sur les pigments bleus.

— Si je comprends bien, conclut trop rapidement le marguillier, elle te donne des conseils.

— Exactement, reprend Hélène. Saviez-vous que ce tableau de Dulongpré représente une véritable œuvre d'art qu'il faut absolument conserver ? Me permettriez-vous de m'associer à monsieur Belhumeur afin de continuer ma recherche ?

Hormidas a mal saisi le nom que vient d'utiliser la jeune femme. Belhumeur ? Belhumeur ou Plante, il débattrait de cette question plus tard. Pour l'instant ses hormones sont incontrôlables et le commandent. Comme elle sait faire, la démonsse ! Lui qui s'apprêtait à la jeter dehors comme une malpropre, le voilà soumis. S'il répond oui, il jouira de cette beauté sans remords et sans que cela ne porte à commérage. Et puis, deux peintres pour le prix d'un et au salaire minimum en plus, cela représente une réelle économie, conclut-il.

— Certainement, s'entend-il dire.

La colère d'Hormidas fond comme neige au soleil et n'eût été d'une allégorie, il aurait les deux pieds dans une flaque d'eau. Par contre, le doute s'installe en ce qui concerne les capacités de Charles en matière de restauration, mais puisque

ce beau brin de fille accepte de le seconder, il ferme les yeux et accorde sa confiance. D'ailleurs, qui ne remettrait pas sa vie entre les mains de cet ange manipulateur ? S'excusant de ne pouvoir rester plus longtemps, le marguillier reprend le chemin de la Bayonne. Le corps de l'homme crie son besoin et, allumé, il retourne auprès d'Hermance. Peut-être consentira-t-elle à ses hommages ? Après un bref salut à son épouse, Hormidas se dirige vers la salle de bain et mise sur une bonne douche pour continuer à lui réchauffer les sens. Le résultat est immédiat et sans prendre le temps de s'éponger, il se présente flambant nu devant sa femme, fin prêt pour une petite sieste. Si Hermance ne s'était pas retenue à la table où elle roulait de la pâte à tarte, elle serait tombée. Forcée au spectacle, pour le moins inusité pour un homme de cet âge, Hermance observe la chose qui se tient bien droite pendant que le marguillier par une série de déhanchements provocateurs s'amuse à la faire bouger sans retenue.

— Es-tu en train de devenir fou, Hormidas ? Pour l'amour, cache-toi, crie-t-elle en le repoussant vers la chambre pour qu'il aille s'habiller. Si quelqu'un arrivait, on aurait l'air de quoi ?

Aujourd'hui, Hormidas n'entend pas qu'on lui dise non. Il accepte qu'Hermance le réprimande et plus elle le refoule, plus il obtient ce qu'obscurément il désirait tant. D'un geste habile, l'homme saisit la taille fine et ceinturée d'un tablier, la bascule sur le lit et se met à lécher les doigts remplis de pâte.

— Comme tu as bon goût, ma colombe, susurre Hormidas. Il y a si longtemps...

— Vieux cochon, glapit Hermance. Qu'est-ce qui te prend ? Tu es viré sur le couvert. Retrouve ta raison, Hormidas. Je n'ai plus vingt ans pour me laisser tripoter comme une catin et toi, regarde, tu débandes à vue d'œil.

— Verrat, ma femme, tu ne m'aides pas beaucoup !

— Si tu penses que tu vas te payer une partie de jambes en l'air...

— Tut... tut... Viens ma douce colombe, ma tourterelle triste.

— Ta colombe doit sortir ses tartes du fourneau, dit-elle se relevant le tablier tout de travers.

— Torrieu, Hermance, est-ce qu'il faut que je te prenne par la force pour obtenir un petit quelque chose ? J'ai encore le goût, moi, et tu me refuses constamment. Si tu continues à t'entêter, j'en toucherai un mot à qui de droit. Une réprimande qui vient de plus haut te permettra de réfléchir à ton devoir d'épouse.

— Ne va pas mêler le curé à nos histoires de couchette, menace-t-elle.

— Sacrifice ! Je ne peux pas en parler, il ne se passe rien. Tu es froide comme une glacière.

Pour éviter la disgrâce, elle avance une main farineuse vers le membre de son mari. L'objet reste mou et sans vigueur. Pour la forme et dans l'intention de se donner bonne conscience, elle le tripote, puis devant l'absence de résultat, elle s'essuie les doigts sur son tablier et esquisse une fuite. Hormidas la rattrape et refuse de lâcher prise. Traîtreusement, il relève la jupe, réussit à passer la main dans la culotte de coton et ose une caresse.

— Lâche-moi ou j'appelle la police pour tentative de viol. Le voisin saura me défendre.

— Qui ça ? Arthur ? Arthur Bernèche ? Pourquoi lui ? Parce que c'est un policier ou... Ah bien torrieu !

L'inimaginable vient de sauter aux yeux du marguillier. La face longue comme une avenue, il retire sa main et la coupable se sauve vers ses fourneaux. Hermance a trop parlé et regrette les paroles dites sous la pression. Des mots enfouis depuis des années et qui tôt ou tard devaient apporter le trouble. Vaut mieux ne rien rajouter et faire comme si rien ne s'était passé. Nu comme un ver, Hormidas prend conscience de sa déconfiture. Cocu, à son âge ! Et depuis combien de temps ? La honte du

marguillier ! Comment doit-il réagir ? Faire mine de n'avoir rien entendu et se limiter à un refus normal ou doit-il casser la baraque ? Voilà donc la raison des formules polies, des échappatoires et des prétextes d'Hermance. Mais également les plates excuses du voisin qui avait toujours un petit conseil à demander à sa femme. Maudit qu'il a été innocent et épais. Lequel des deux va-t-il égorger en premier ?

Pendant que le marguillier se pose une question existentielle dont dépendra son avenir, Charles a quitté l'église et se dirige vers le rang sud de la Bayonne. Sitôt la barrière de l'entrée passée, il arrête sa voiture et galamment ouvre la porte à Hélène.

— Mon atelier se trouve juste en bas de la côte, près de la Bayonne, déclare-t-il fièrement.

Dès que la femme aperçoit l'endroit, elle ne peut résister à la beauté du site. Le vieux chalet de Marie-Jeanne reçoit toute la lumière de cette fin de journée et la rivière ressemble à un ruban qui ceinture doucement l'île. Comme pour rendre la scène plus bucolique, un canard s'attarde dans la fosse aux dorés. Charles ceint la taille de la fille et la dirige vers son refuge. Un rapide tour du propriétaire lève le voile sur les secrets dont s'entoure l'artiste. Sans plus raisonner, les amants offrent à la Bayonne des soupirs et, sans aucune retenue, la prennent à témoin de leur passion. Comme elle en a vu, cette rivière ! Mais, aujourd'hui, quelqu'un d'autre deviendra le spectateur de ces ébats amoureux. Dans le détour de l'anse, assis sur un banc de fortune, Hormidas réfléchit sur sa morne vie de droiture, se demandant s'il peut encore prétendre à la paternité de tous ses enfants. Sans intérêt, ses yeux suivent le parcours de la Bayonne quand il entend des cris. Vite rendu sur les lieux du drame, le marguillier aperçoit l'ange rebelle qui s'adonne à ce qu'Hermance vient de lui refuser, soit la fornication dans sa forme la plus animale. Un corps blanc se contorsionne pour

s'enrouler sur l'autre, des cheveux bruns se mêlent aux noirs, des mains se joignent un moment pour disparaître l'instant d'après, accentuant le délire commun. Aucune pudeur, la verrière ne cache rien et renvoie l'image d'un débridement charnel. Accablé, Hormidas est figé et ne peut se retirer. Puis, après la vibration finale, il rentre la tête dans les épaules comme si une averse le pénétrait jusqu'à l'os et retourne vers sa grange.

D'habitude, Marie-Jeanne veille sur son acquêt, mais cette visite inattendue lui a visiblement échappé. Dès que le silence retombe, elle décide de faire maison nette.

— *Ce n'est pas un bordel ici, grogne-t-elle. Allez faire vos cochonneries ailleurs, tiens sur l'île de la Vertu, au moins vous ne salirez rien. Faut-il être inconscient pour ne pas respecter le bien d'autrui. Ce damné Léon n'a pas assez de flâner une partie de la journée, le voilà qui pousse sa chance jusqu'ici dans le but de s'adonner au péché avec la première venue. Dehors, ouste !*

Et elle passe un grand coup de balai, signifiant sa volonté de voir tout le monde quitter son chalet.

Hélène entend une femme crier des paroles inintelligibles et cela provient du côté de l'escalier, elle pourrait le jurer. Puis, un bruit net, comme un coup de bâton donné contre le mur.

— Quelqu'un nous surveille, dit-elle en ramassant rapidement ses vêtements pour cacher en premier lieu sa poitrine blanche.

— C'est Marie-Jeanne, reprend calmement Charles.

Soudainement, le jeune homme réalise que quelqu'un d'autre que lui vient de percevoir la voix humaine de Marie-Jeanne. Vite, il se rattrape et s'enquiert des sons qu'Hélène a distingués.

— Quelqu'un, une femme, marmonnait des mots inaudibles. Non, elle gueulait, puis un vacarme difficile à identifier.

— Crois-tu aux esprits, Hélène ? Crois-tu que des entités

peuvent habiter des lieux qui étaient significatifs pour eux et que, pour cette raison ou pour une autre, ils deviennent incapables de se libérer et se retrouvent piégées entre quatre murs.

— Oui, répond-elle simplement.

— Alors la voix que tu as entendue est celle de Marie-Jeanne, la propriétaire de cette maison. Elle grogne sans cesse et sans retenue, manifeste son mécontentement. Je ne peux saisir le sens de ce qu'elle désire. J'en suis arrivée à penser qu'il s'est passé ici un événement qui lui a déplu, probablement un enterrement contre sa volonté.

En peu de mots, Charles raconte la découverte faite lors de la restauration de son atelier. Hélène ouvre grand les yeux et se montre fort intéressée, si bien qu'elle lui propose son aide.

— Inutile, reprend Charles. Ce que je viens de te dévoiler doit strictement demeurer entre nous. À l'heure actuelle, seulement quelques personnes sont au courant. Les autorités policières ignorent ces faits, mais un ami proche de l'ancien propriétaire et contemporain à l'affaire effectue actuellement des recherches. Nous aviserons la police si nécessaire.

Malgré le refus de Charles, Hélène n'offre pas moins son assistance et démontre son intérêt pour visiter la maison de Damase.

— Tu me l'as décrite avec tellement de sous-entendus que tu as piqué ma curiosité.

Charles se sent mal à l'aise. Si Hélène a véritablement entendu Marie-Jeanne, que se passera-t-il avec Blanche et Rose ? La belle noire entre sur la pointe des pieds, sans brusquerie, en se demandant jusqu'où elle avait le droit de violer pareil sanctuaire.

— On dirait que le temps a tout figé, murmure Hélène et qu'une autre vie respire ici, en parallèle et à un rythme différent de la nôtre. Cette existence révèle des tiraillements, des contradictions, des méprises, des non-dits et des secrets.

Ignorant volontairement les réflexions d'Hélène, Charles l'invite à visiter le reste de la maison. Le salon aux meubles poussiéreux ne la laisse pas indifférente. En cet endroit, contrairement à la cuisine, elle perçoit un semblant de joie découlant d'une entente forgée par la raison. Au-dessus de l'harmonium, les portraits de Marie-Jeanne et de Damase. Pas besoin de lui présenter la jeune mariée dont le regard parle et dont les traits indiquent une volonté de fer.

— C'est elle que j'ai entendue tout à l'heure ? demande Hélène.

— Je le crois, reprend Charles. Tu vois, Marie-Jeanne s'est unie sans amour à un homme qui a hérité de la terre de ses parents, assortie de l'obligation de les garder. Mais elle ignorait que cette charge impliquait également le frère et les deux sœurs qui refusaient de quitter le domicile familial. Devant la lourdeur de la promiscuité, Damase lui a construit un chalet où là elle régnait enfin.

— Ton atelier, conclut Hélène.

Dès le moment où la jeune femme a passé la porte de la petite maison chaulée, elle a déclenché la colère de Blanche. Au coin de l'escalier, la vieille fille tempête. Pourquoi Charles a-t-il amené cette traînée jusqu'ici ? Tout le monde sait bien qu'aucun étranger ne peut entrer dans cette maison et encore moins lui permettre de se promener parmi ses souvenirs. La diablesse a touché à son harmonium et a reconnu Marie-Jeanne sans qu'on ait besoin de la lui présenter. Non ! Ne me dites pas que le peintre va pousser l'interdit jusqu'à l'inviter en haut. Pour voir quoi ? Les chambres ? Et ce maudit Léon qui s'étire le cou afin d'apercevoir la fille qui s'apprête à monter.

Toujours attiré par les gonzesses, Léon scrute la noiraude. Rarement il a contemplé une peau si mate et si soyeuse. On croirait du satin et ces cheveux de charbon coupés courts, comme il aimerait leur toucher, y enfouir ses doigts sales et râpeux. Rien que d'imaginer

la cuisse qui se cache sous cette culotte d'homme, il en perd ses moyens.

Blanche bouscule tout sur son passage afin d'interdire l'accès à la chambre rose. Vaine tentative. Derrière les vitres barbouillées, la sulfureuse admire le paysage, puis passe sa main sur le bureau poussiéreux et finalement s'assoit sur le petit lit de fer. De ses longs doigts aux ongles vernis de rouge, elle caresse la courtrepoinTE piquée par Rose.

Cette fois, Charles sent qu'il est allé trop loin et qu'il a violé la chambre de Blanche et de Rose. Il doit ressortir au plus vite. Hélène se montre trop curieuse et sa sensualité jure dans ce décor de vierges. Rapidement, il l'attire dans la pièce qu'il occupe avec Léon.

Léon n'a jamais vu pareille expression de désir charnel, semblable regard sensuel et des lèvres si bien ourlées. Il blasphème et ne trouve que des mots vulgaires pour décrire l'attirance qu'il a pour cette femme. Habitué de culbuter des filles faciles dans la tasserie de foin ou au bout du champ, il ignore tout de l'approche à adopter quand il s'agit d'une vraie dame. Pourtant la sensualité débridée sort par chaque pore de sa peau mate. Il gagerait sa chemise que malgré ses beaux atours, elle ne vaut pas mieux que les autres, seul son beau petit cul mérite d'être exploré. Rongeant son frein, il reste dans le coin et, en voyeur, il espère être témoin d'une scène amoureuse. Il n'a pas à attendre bien longtemps avant qu'Hélène prenne l'initiative de la séance érotique.

Blanche assiste également à cette débauche charnelle. Elle prononce des mots blessants afin que cesse ce carnage sexuel, ce massacre où la femme de rien s'offre en victime consentante.

Charles refait surface et revient à la raison. Il refuse que sa maison devienne un lieu de licence des mœurs. Ce n'est pas l'endroit. Il remet la belle Hélène sur ses deux pieds et l'assure de sa tendresse. Il sait très bien qu'il la décoit.

— Pas ici, pas au milieu des souvenirs qui ne m'appartiennent pas.

Blanche applaudit, tandis que Léon, la mine déconfite, regarde les amants redescendre l'escalier.

À contrecœur, Hélène retourne chez elle. Cette maison la passionne et les vibrations qu'elle y ressent l'excitent. Elle se jure que d'une manière ou d'une autre elle découvrira l'histoire que cachent ces murs.



Pour la plus grande joie d'Hormidas, Charles s'attaque à la sainte patronne. Vêtu d'un pantalon de velours côtelé difforme, d'une chemise blanche tachée de couleurs, comme un chat, il grimpe dans les échafauds et dépose à ses pieds un coffre cachant des brosses, des spatules de toutes les grandeurs, un assortiment de pinceaux, des tubes de rouge, de vert, de magenta salis et tordus qui démontrent l'acharnement artistique au moment de ses élans créateurs. Tout en bas, le marguillier lève la tête et tente de voir comment son peintre se tirera d'affaire. Charles retire de sa poche arrière une queue-de-morue aux poils soyeux. Il en vérifie la propreté, la passant à plusieurs reprises sur ses doigts puis, le rituel étant terminé, il entreprend le dépoussiérage de la toile. Lentement afin de ne pas abîmer la précieuse peinture, il procède section par section.

— Observez, monsieur Aubé, crie l'oiseau du haut de son drôle de perchoir, il aurait suffi d'effectuer ce simple nettoyage tous les deux ans. Vous auriez préservé vos tableaux, évitant de consacrer des sommes importantes à la réfection.

Le marguillier commence à en avoir assez des reproches

de tout à chacun. Et de quoi se mêle-t-il, ce maudit Français ?

— Saviez-vous que l'humidité cause aussi des dommages irréparables ? continue Charles. Chauffez-vous suffisamment l'église durant l'hiver ?

Hormidas préfère se taire car, s'il se laissait aller un tant soit peu à sa mauvaise humeur, le peintre se retrouverait en position difficile. Lui aussi est capable de monter et même s'il est gros comme un dix cents, selon les dires de Damase, il est parfaitement en mesure de corriger ce *péteux de broue*. Heureusement qu'une dévote s'acharne sur son chemin de croix, sinon il ne donnerait pas cher de la peau du peintre. Trop enragé pour poursuivre la supervision de l'époussetage, d'autant plus qu'il a le cou cassé à force de regarder vers le haut, il décide de retourner à ses affaires. Il reviendra sur l'heure du midi quand l'autre sera descendu de son *juchoir*. Ainsi il aura la paix et pourra suivre l'état des travaux sans entendre les : *vous auriez dû faire ceci ou cela*.

Charles a réussi à faire partir le marguillier. Enfin, il peut travailler à son aise sans se sentir surveillé comme un écolier. Visiblement, monsieur Aubé ne se fie pas à son employé et même s'il ne connaît rien à la peinture religieuse, il aime se fourrer le nez partout. L'artiste s'attaque donc à un dépoussiérage consciencieux et constate que le vernis de surface est non seulement jauni, mais présente des fissures qui ont laissé pénétrer les champignons. Si les gens étaient informés de la valeur de ces œuvres magistrales, ils n'économiseraient pas sur le chauffage. À long terme, les variations de température causent la détérioration des plus belles créations picturales. Il faut avoir visité le Louvre pour prendre conscience de toute l'attention dont les grands maîtres sont entourés. Ce n'est certainement pas un petit marguillier, aussi pesant soit-il dans sa communauté, qui viendra lui parler d'économie.

Madame Tellier avait terminé son chemin de croix et entamait son chapelet juste au moment où le peintre a reçu la

visite de monsieur Aubé. Comme elle marche jusqu'ici tous les jours ou presque, elle pourra surveiller l'avancement des travaux et renseignera monsieur Aubé sur la productivité de son employé. Sans que rien n'y paraisse, elle devient les yeux de toute la paroisse. Chaque fidèle a quand même investi de sa poche pour faire retoucher Sainte-Genève, alors ils sont en droit d'obtenir des résultats. Quand il s'agit de la maison du bon Dieu, chaque *piastre* compte.

La porte de côté de l'église claque sous la poussée du vent. Gabriel Bernèche, la casquette en main, pénètre sur la pointe des pieds. En haut, près de la toile maîtresse, Charles s'acharne à retrouver le vernis de surface.

— Comment vas-tu, l'artiste ? demande Gabriel en parlant un peu plus fort pour qu'il soit entendu de là-haut.

Entre toutes, Charles reconnaîtrait cette voix et cette appellation particulière le ramène en arrière. Il pose sa queue-de-morue et entreprend la rude descente. Oubliant la terrible méprise et les insultes, il saisit déjà la main de Gabriel. L'ami est revenu et rien d'autre ne compte. Comme il lui manquait ! De son côté, le policier n'espérait pas cet accueil. Après le coup de tête qui a mis leur relation en péril, il ne savait quelle figure se composer. Et voilà que Charles le reçoit comme un vieux copain avec qui on a vécu de bons moments.

— Je vais bien, comme tu le vois, reprend Charles. Je m'occupe de ma bergère et je constate qu'elle me procurera du boulot pour un sacré bout de temps.

— Je suis passé chez vous et, comme rien ne bougeait, je me suis dit que ce serait pour une autre fois. Puis j'ai rencontré monsieur Aubé et il m'a appris que tu restaurais les tableaux de l'église. Il m'a expressément fait jurer de ne pas te déranger longtemps. Et me voilà, conclut bêtement Gabriel.

— Tiens, je t'invite à casser la croûte avec moi ? J'ai découvert un petit café bien sympathique sur la rue Montcalm. On pourrait goûter aux sandwiches ?

— Parfait, je t'y attendrai, termine le policier en repartant.

Au café de l'ancienne gare, Gabriel patiente. Il a choisi une table dans un coin au fond de l'établissement de manière à ce que leur rencontre demeure discrète. Depuis quelques semaines, il est devenu l'objet de commérages et bien que l'homosexualité soit socialement acceptée, elle continue à déranger. Charles arrive et cherche son ami du regard. La lumière aveuglante du soleil réduit momentanément son acuité visuelle et il finit par découvrir Gabriel qui tapote inutilement un sachet de sucre, s'amusant à le tasser. D'un pas résolu, Charles tend à nouveau la main, puis s'installe en face du policier. Il faut dire que lorsque Gabriel porte son uniforme, il est drôlement imposant et eut été de son expérience désastreuse à Percé, il n'aurait jamais éprouvé le moindre doute concernant son orientation sexuelle.

— On commande tout de suite ? demande sottement Gabriel en apercevant une jeune fille qui s'avance vers eux.

— Pourquoi pas.

Rapidement libéré de la présence de la serveuse, Gabriel entame la conversation.

— Que fais-tu de bon, l'artiste ?

— Comme tu vois, par défaut, je suis devenu un pigeon de clocher qui niche dans les jupes de Sainte-Genève. Monsieur Aubé m'a proposé la restauration de deux tableaux et j'ai accepté. Ce travail me permet de récupérer certaines techniques qui tendent à disparaître et de payer le beurre. Grâce à mes petits coups de pinceau, les maîtres d'hier reprendront l'éclat auquel ils ont droit. Je fourbis mes premières armes et Hormidas s'est lui-même délégué en tant que superviseur. Il ne laisse pas passer grand-chose.

— Ce n'est pas comme ça qu'on dirige un Français, hein ?

Le repas arrive et dispense Charles de réponse.

— Et toi, s'informe l'artiste en mordant avec appétit dans son pain baguette.

— Tranquille. Boulot, dodo. Le train-train quotidien. Et ton enquête, elle avance ? demande Gabriel pour détourner la conversation. Mon père s'en occupe toujours, mais refuse de me confier quoi que ce soit.

— Il agit à ma demande, reprend Charles. Je préférerais limiter le nombre d'intervenants et je sais que ton travail exige beaucoup. Ma petite affaire ne pèse pas bien lourd dans la balance de la police.

— Il ne faut pas dire ça. Le dossier de cet homicide s'empoussière peut-être dans les classeurs, bien que par ici les morts non naturelles ne courent pas les rues et rares sont celles qu'on n'élucide pas. Je t'offre quand même mon aide si jamais tu revenais sur ta décision.

— Une seconde cause me tient à cœur et j'y vois une bataille intéressante à livrer, reprend Charles. La municipalité régionale de comté mène actuellement une campagne de sensibilisation visant à contrer la pollution de la Bayonne et, en tant que riverain, tu es aussi concerné que moi ou n'importe quel autre citoyen. À la hauteur de Saint-Félix-de-Valois, un propriétaire de ferme porcine contamine le cours d'eau. Le journal local a beau écrire des articles dénonçant le fait, rien ne semble bouger. Récemment, j'observais la rivière : quand on ramasse un peu d'eau dans le creux de la main, on n'y décèle rien de spécial. Par contre, la couche de sédiment épaissit et dès qu'on la remue un peu, on fait remonter de vilaines choses. Je m'implique de la seule manière que je connaisse, soit en peignant une Bayonne profanée, salie et empoisonnée. J'ai l'intention d'offrir ce tableau à une association qui prendrait en charge la décontamination et le produit de la vente rapporterait des fonds pour aider les autorités dans sa prise d'actions. Éventuellement, serais-tu intéressé à te joindre à moi ? Nous pourrions grossir les rangs de ceux qui se battent pour la Bayonne.

— Ta croisade m'intéresse, l'artiste. J'ai entendu parler du

problème, mais jusqu'alors je ne m'y étais pas arrêté. Peut-être que le simple fait de connaître les lois peut ajouter un peu de poids dans la balance ? J'ai à cœur le sort de notre petite rivière et quoiqu'on en dise, il faut être un pollueur ou un inconscient pour déverser de la merde dans la Bayonne.

Tout en ramassant les miettes de pain tombées sur la table, Charles continue et regarde son camarade droit dans les yeux.

— Et toi ? reprend Charles, je ne te laisse pas placer un mot. Mis à part le boulot, que fabriques-tu de bon ?

— Rien, Charles, rien de rien. Je végète et puis je dois avouer que je m'ennuie de tes histoires à dormir debout et de tes fantômes.

— Remarque, moi aussi. Je ne peux pas me livrer au premier venu et dire : « Eh ! La maison du bonhomme Saucisse est hantée ! ». En parlant de Damase, je lui ai rendu visite. Quel vieux roublard ! Il n'y a pas moyen de savoir quoi que ce soit. Tu lui poses une question et il te la renvoie, bien qu'il admette que Blanche rôde toujours et que Rose ne laisserait pas sa sœur d'un poil. J'ai eu l'audace de lui demander si la date du 12 juin 1920 lui rappelait quelque chose et il m'a répondu en m'expulsant. Es-tu déjà entré dans le Manoir ? Drôle d'endroit.

— Un oncle du côté des Bernèche y demeurait et, à quelques reprises, je l'ai visité en compagnie de mon père. J'étais un gamin à l'époque. J'ignore si les lieux sont mieux aujourd'hui mais, dans le temps, j'en suis ressorti avec une odeur d'urine dans le nez qui m'a poursuivi des heures.

— J'ai l'intention d'y retourner et de voir si le vieux renard n'a pas retrouvé quelques souvenirs, reprend Charles.

— Si tu le veux, j'aimerais t'accompagner. Je pense que ce toqué ne dira pas un mot et peut-être que ma présence le mettra dans ses petits souliers. Reste à savoir si son attitude changera. Devant moi, il démontrera peut-être une certaine nervosité dénotant qu'il cache quelque chose qui, jusqu'ici,

s'appelle un crime. Comme je connais le bonhomme, il devait être au courant de tout ce qui se passait sur sa terre.

— J'accepte, conclut Charles feuilletant le menu à la recherche de la section des desserts.

LE SECRET DE BLANCHE

Avant de visiter et de questionner à nouveau Damase Sansoucy, Gabriel et Charles décident de faire le point avec Arthur Bernèche. Le retraité a déjà effectué des démarches auprès des archives du service de police et le 12 juin 1920 ne correspond à aucune activité spécifique. L'homme a également visionné des pages et des pages de journaux enregistrés sur microfilms et les heures passées devant l'écran n'ont rien donné sauf un bon mal de tête.

— Aucune disparition, crime ou autre acte délictuel n'a été signalé, à part deux ou trois chats écrasés, un vol de sac à main, l'ordination d'une poignée de prêtres et le courrier de Jovette où de malheureuses adolescentes déclarent leur embarras. En fait, le 12 juin devait être important pour celui qui portait l'anneau, et là vaut mieux chercher une aiguille dans une botte de foin.

À l'instar de Charles, Arthur déduit que le bijou était probablement celui d'un homme, car si l'on se fie à l'analyse des débris osseux, la personne jouissait d'une assez forte constitution, mais encore là rien de bien précis. En ce qui concerne le talon de soulier et le bout de tissu noir, on peut rapidement conclure qu'ils peuvent appartenir à n'importe qui.

— Voilà, Charles, nous ne sommes pas plus avancés qu'au début de mon enquête, termine l'ex-policier *débiné*.

— Écoutez Arthur, j'ignore ce qu'il convient de faire,

reprend Charles également déçu des piètres résultats. Je m'en remets à vous et je suivrai vos conseils.

— Tu dois d'abord savoir que si nous franchissons l'étape de la divulgation, le risque de nouvelles fouilles est plus qu'assuré. Pour un certain temps, ton lieu de travail deviendra un endroit très fréquenté.

— Ai-je le choix ? demande Charles.

— Je ne le pense pas, répond placidement l'aîné.

Il n'a fallu que quelques heures pour que la Sûreté de Québec dépêche inspecteurs et analystes sur la pointe et qu'un long ruban de plastique jaune servant à protéger les scènes de crime ceinture l'atelier de Charles. Des hommes en combinaison blanche entrent et sortent de la maison, creusent la cave et passent au tamis les paniers de terre qu'ils en ressortent. Et au tour de la presse de s'emparer de la nouvelle. Voilà Charles debout devant le chalet de Marie-Jeanne, un micro braqué sous le nez, qui répond aux questions insistantes d'un interviewer. Les maigres déclarations du peintre n'ont pas de quoi nourrir les affamés de sensations fortes. À cette agitation, il faut rajouter les recherchistes des médias qui, par tous les moyens, tentent de retrouver l'ancien propriétaire de la maisonnette. Pas besoin d'un questionnaire très long puisque, comme tout le monde peut le certifier, avant que le Français ne s'installe dans cette baraque, cette terre avait appartenu à des générations de Sansoucy. Le dernier en liste n'était d'autre que Damase, l'organisateur de l'Union Nationale. Et cette fois, la rumeur gonfle, les morts se réveillent, les secrets qu'on croyait enterrés depuis longtemps commencent à circuler, le bouche à oreille fait son travail et les détails oubliés refont surface. Comme une traînée de poudre, le public s'empare de l'histoire et débarquent sur la pointe de la Bayonne des gens qui, autrefois, se sont vu interdire l'accès au bas de la côte. Le coin de terre que Damase avait tant voulu

préservé est foulé par des centaines de curieux.

L'homme qui devrait se sentir le plus concerné par la nouvelle reste tranquillement assis dans sa chaise berçante et fume sa pipe. Il n'a pas à parler et ne parlera pas, comme si on lui avait arraché la langue. Il a promis et il ne sera pas dit qu'un Sansoucy manquera à sa parole. Celui qui est enterré dans le chalet de Marie-Jeanne ne reviendra pas demander son reste, alors que tous ces abrutis cherchent... Le passé n'a pas toujours été clair comme de l'eau de roche, il ressemble à la Bayonne, vaseux. Et qu'est-ce qui est passé par la tête de ce maudit Français de fouiller dans la cave de la cabane. Il aurait dû tout raser et construire quelque chose de neuf, mais non, il voulait une chiotte, alors qu'il vive avec l'odeur...

Et puis un soir, la curiosité s'empare de Damase. Il appelle un taxi et prend la direction du sud de la Bayonne. Pour éviter toute méprise et qu'on se mette à jaser sur son compte, il demande au chauffeur de le débarquer devant la maison de son vieil adversaire politique, Hormidas Aubé. Personne ne trouvera à redire, on les a vus si souvent ensemble. La course payée et la voiture disparue, le bonhomme Saucisse se dirige non pas vers l'habitation de pierre, mais du côté de la rivière et entreprend de suivre le cours d'eau jusqu'à la pointe. Malaisé pour une personne de son âge de marcher sur un rivage qui s'effrite et où à chaque pas il risque de glisser sur une roche recouverte de limon. L'homme n'en est pas à sa première excursion clandestine, alors que les morveux aillent se rhabiller. En s'accrochant aux aulnes, Damase réussit à se rendre sur son ancien terrain et après s'être assuré que personne ne traînait dans le coin, il s'approche du chalet de Marie-Jeanne. Dans le temps, l'affaire restait facile à contrôler. Il suffisait d'interdire les allées et venues en mettant une barrière cadenassée, assortie d'un écriteau menaçant. Depuis que le peintre a posé les pieds

en bas de la côte, tout est chamboulé, sens dessus dessous, et une chatte y perdrait ses chats. Lentement, gardant un œil sur la petite maison de sa femme, Damase avance. Il *tasse* le cordon de sécurité installé par les policiers et pénètre dans l'atelier. La brunante facilite son déplacement et, en cas de besoin, l'homme a apporté une lampe de poche avec lui.

— *Ah, te voilà, Damase ! Depuis le temps que je te demandais de venir voir ce qui se passe ici, tu en as pris du temps, chicane Marie-Jeanne. Tu me laisses avec tous ces étrangers qui fouillent partout, mettent leurs doigts sales sur les murs et virent le caveau dans tous les sens. Je te l'avais dit que tout ça finirait mal, mais non, personne n'écoute Marie-Jeanne, pas plus qu'on s'informe si ça la dérange d'enterrer quelqu'un dans sa cave et pourtant, Dieu sait si elle se trouve chez elle dans cette maison. Non, on tire cette maudite Blanche du merdier dans lequel elle s'est fourrée et c'est nous qui écopons. Si au moins Léon avait suffisamment creusé, mais non, monsieur était trop pressé ou bien trop lâche pour lever quelques pelletées de plus.*

Damase reçoit la charge avec autant d'indifférence que par le passé. Pas le temps de s'attarder à ces chialages de bonne femme. D'un regard circulaire, il examine le *rafistolage* de la cahute. Pas si mal pour un Français ! En tout cas, il vaut mieux ne pas s'éterniser et aller droit au but, il terminera sa tournée d'inspection plus tard. De l'escalier qui ne comptait que trois marches à moitié déclouées, Saucisse en calcule maintenant sept et des plus solides. L'homme ouvre sa lampe poche et balaie les lieux de son rayon lumineux. Il y fait aussi noir que dans un cercueil.

— Ouais, Tucker n'a pas ménagé son énergie ! marmonne-t-il pour lui-même. Le frisé a tellement creusé qu'il en est arrivé à déterrer une jambe. Il ne manquerait plus que la police mette la main sur autre chose, ajoute-t-il, inquiet.

— *Ça sent le diable, Damase ! Tu aurais dû suivre mon conseil et l'enterrer au bout du champ, au moins ça n'empesterait pas. Prends-tu mon chalet pour un charnier ?*

Damase dépose sa lampe à même la terre nue et commence à creuser avec ses mains. La tête devait se trouver à cet endroit, non, un peu plus par là. Dans la noirceur, l'homme ne sait plus comment lui et Léon ont disposé le corps. Il y a de quoi devenir fou ! Comme une bête affolée ou un chien qui ne retrouve plus l'os qu'il a trop bien enfoui, il tourne en rond, piétine ici, fait un trou plus loin, tentant vainement de se rappeler où il a mis le reste du cadavre. Rien que des approximations, ce n'est pas assez. Damase doit forcer sa mémoire. Maintenant, il regrette de ne pas avoir aidé Léon à terminer cette désagréable tâche, mais il se devait de parer au plus urgent et faire en sorte que sa sœur se taise. Et Marie-Jeanne qui hurlait parce qu'elle ne réussissait pas à contrôler Blanche devenue complètement hystérique. Il avait laissé Léon se débrouiller tout seul avec le corps. D'un bond, Damase avait sauté les trois marches et était arrivé juste à temps pour attraper la jumelle. D'une main ferme, il lui avait saisi les poignets et de l'autre lui avait asséné une gifle suffisamment forte sur la joue pour que sa tête ballotte. Surprise par l'agressivité du geste, Blanche avait temporairement repris ses esprits, une marque rouge lui souillant le visage.

— Blanche, arrête de hurler, gueulait-il à celle qui avait commis un homicide. Tu ne le ramèneras pas à la vie, ni personne d'ailleurs. Tu dois te taire. Imagine que cela vienne aux oreilles de Maurice Duplessis. On peut considérer ma carrière politique comme étant terminée et on ne se remet jamais d'une telle descente aux enfers.

Dans la noirceur du lieu, les pires idées vrillent l'esprit de l'ancien organisateur de l'Union Nationale. Certes, il a réussi à étouffer le crime de Blanche, mais tout le monde a dû payer la note. Il a condamné toute sa famille au silence, puis s'est

retiré de la vie politique, subissant sarcasme et humour noir. La désagréable sensation alors éprouvée, soit celle de se sentir pris au piège comme un vulgaire lapin, ressurgit. Damase se tient là, debout au milieu de la cave de Marie-Jeanne, dans un chez lui qui ne lui appartient plus, pendant que des policiers ne se gênent pas pour fouiller le passé des Sansoucy.

— Et puis, au diable ! lance soudainement un Damase fatigué de se battre pour un homicide qu'il n'a pas commis. Qu'on découvre ce qu'on voudra, je n'ai plus rien à voir avec ça. Blanche est morte et enterrée et elle a emporté son secret dans sa tombe.

— *Damase ! crie Marie-Jeanne.*

Trop tard. L'homme se retrouve face à face avec Charles Plante. Aussi étonné l'un que l'autre, Damase réagit le premier et intime son vis-à-vis de s'éloigner afin de continuer son chemin.

— *Tasse-toi, le peinturlureux !*

— Que faites-vous ici ? Vous n'êtes plus chez vous, déclare Charles sur un ton qui ne souffre pas de méprise.

— Je suis revenu reprendre mes affaires.

— Quelles affaires ? Dans la cave ?

— Ouais, dans la cave, espèce d'idiot. Mais je n'ai rien retrouvé parce que tu y es passé avant moi. Alors je te laisse te débrouiller avec...

— Avec quoi ? coupe Charles.

— Mes souvenirs, mon passé, celui de Blanche et de Léon. Eh ! Tu salueras Marie-Jeanne pour moi, dit-il avant de disparaître sur le bord de la rivière.

Encore une vision, tente de se convaincre Charles, trouvant plus facile de penser que celui qu'il vient de voir n'appartient pas à la réalité, mais il a tout de même le réflexe de courir après le fantôme. Rien, personne, que la nuit noire. Dans un geste d'emportement, il monte à l'étage, règle tous les boutons

d'éclairage au maximum, sort une toile vierge, force les tubes de couleur à cracher leur huile et attrape le premier pinceau qui lui tombe sur la main. Il barbouille de noir le fond blanchi et, sans retenue, y trace de grands traits blancs dont la forme intemporelle se termine en évanescence. Puis vient le rouge qui entrave la fuite des ombres et le bleu, le bleu Hélène, le bleu du ciel, celui qui purge et nettoie. Temporairement, il délaisse le tableau inachevé, ouvre la fenêtre à sa pleine grandeur, cherchant une inspiration quelconque, puis se jette à nouveau sur ses pinceaux pour y rajouter la déroute d'une rivière vaseuse.

Charles est fatigué, vidé. Il éteint la lumière, redescend l'escalier et ferme la porte derrière lui comme si c'était celle d'un tombeau. Ce qui s'est passé autrefois dans ce chalet ne le regarde nullement et il doit s'en dissocier, ne plus s'en occuper. Puis, l'avertissement de Damase lui revient comme une vague de nausée : *Débrouille-toi avec....* Cette nuit, Charles ne dormira pas chez lui, mais dans les bras d'Hélène. Il n'y trouvera que la passion, celle qui consume. La paix qui régénère, il devra la chercher ailleurs, dans la vérité et il n'y a que Damase qui la possède.



Heureusement que le quotidien reprend ses droits, ce qui permet à Charles de retrouver Sainte-Genève. Cette fois, il a besoin d'elle pour s'accrocher, recouvrer un certain équilibre. Au moins, celle-ci ne mêlera pas les cartes du jeu et il est assuré qu'aucune surprise ne l'attend, sauf un peu plus de poussière sur la toile. Rien de bien grave. Charles grimpe dans son échafaud et s'attaque à la couche de vernis jauni, privilégiant la technique de déroulement qui consiste à user l'enduit avec une poudre de résine en utilisant le bout des doigts. Sous l'œil

attentif de madame Tellier, le peintre entreprend ce procédé long et fastidieux. Le cou porté le plus haut possible, la vieille pieuse surveille le travail de l'artiste restaurateur. Elle se demande ce que ce dernier peut bien fabriquer, flattant la sainte patronne dans tous ses coins et recoins. Après quelques jours qui tiennent plus de la torture que d'une simple séance d'observation, la dame guette le moment où Charles descend de son perchoir.

— Monsieur Plante ?

— Mmm...oui, mâchonne Charles en s'essuyant les doigts sur une guenille poussiéreuse.

— Quel genre d'ouvrage effectuez-vous présentement ? Voilà que je ne cesse de vous observer et je n'arrive toujours pas à comprendre ce que vous roulez comme ça, dit-elle en mimant les gestes de Charles.

— J'enlève le vieux vernis. Madame ?

— Tellier, veuve Antonio Tellier, répond-elle clairement. Tout le monde dans la paroisse m'appelle la Tonio. Un vrai travail de moine que le vôtre ! Vous ne le savez pas, mais je vous sers d'ange gardien. À tout bout de champ, j'ai peur que vous mettiez le pied à côté de la planche et que vous vous ramassiez les quatre fers en l'air. Lorsque je vous vois exécuter des pirouettes, je demande à notre sainte bergère de vous garder auprès d'elle. Je ne suis plus jeune et pas bien grosse, jamais je ne réussirais à vous relever. Alors, je vous en prie, restez juché en haut. Je vous dis que j'en ai de l'ouvrage avec vous ! continue-t-elle en soupirant. En plus d'assurer votre protection, je sers également de relais entre vous et monsieur Aubé. Certains jours, notre marguillier n'a pas le temps de venir faire sa petite tournée, par conséquent, je lui fournis un compte rendu exact de votre journée. Voilà une autre manière de vous épauler, déclare la vieille fièrement. La paroisse m'en sera largement redevable.

— Trop de bonté ! râle Charles. Profitez plutôt de votre visite à l'église pour prier.

— Ah, mon Dieu ! Mais je prie, mon bon monsieur, je prie. Je prie également pour votre pauvre famille, ajoute-t-elle plus bas.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous êtes parent avec les Plante du nord de la Bayonne, n'est-ce pas ?

— Oui, répond Charles en souriant. Je suis le petit-fils de Léo Plante.

— Et votre mère, s'appelle bien Lili Plante, la boiteuse ?

Cette fois, Charles approuve d'un bref signe de tête.

— Dans ce cas, conclut la Tonio, vous ne pouvez qu'être le fils du vicaire Belhumeur de cette paroisse. Il n'y a pas à s'y tromper, vous lui ressemblez comme deux gouttes d'eau, déclare-t-elle en tenant fermement l'avant-bras de son interlocuteur. Vous n'avez rien des Plante, tout du Belhumeur...

Vieille chipie ! Charles ne perd pas de temps et trouve asile près de la bergère et de ses moutons galeux. Faut-il avoir la langue mal pendue pour commettre semblable indiscretion. Il aurait le goût de lui crier que oui, il est bien le fils du défroqué, que oui, ses parents ont été moralement interdits dans cette ville trop étroite d'esprit pour accepter la différence et que non, il ne portera pas sur ses épaules leur prétendue faute. Il a été engendré par une Plante et un Belhumeur, les deux à la fois, et personne n'a à redire là-dessus, pas même une punaise de sacristie. Il appartient aux deux familles. Qui sont-ils pour juger ? Que celui ou celle qui se targue d'être issu de la cuisse de Jupiter se lève et vienne lui causer. Et Charles y va trop rudement sur la robe bleue. Trop de poudre de résine finit par attaquer la couche picturale et c'est à ce moment, disons plutôt mal choisi, qu'Hormidas se pointe. Le pauvre marguillier est reçu comme un chien dans un jeu de quilles. La Tonio qui tourne en rond avec son chapelet dans les mains depuis que le peintre est remonté en haut, ne ratera pas l'occasion qui se présente à elle pour dévoiler le secret entourant la naissance

illégitime du restaurateur de Sainte-Geneviève. À examiner la figure d'Hormidas qui descend au fur et à mesure que la vieille commère défile ses informations puis sa tête qui lève ensuite vers les échafauds, on aurait tendance à croire qu'une partie de la voûte baroque risque de tomber. Ayant assumé son devoir de bonne chrétienne, madame Tellier reprend son chemin de croix. Elle multiplie les prières pour les âmes des fidèles défunts, particulièrement celles des familles qu'elle vient de mentionner, car quelques-unes en ont grandement besoin. Monsieur Aubé décide de garder ces renseignements pour lui, et ce, jusqu'à ce qu'il puisse les valider. Plus tard, en cas de nécessité, il pourra s'en servir. Selon son habitude, l'homme s'assoit dans son banc, pose son chapeau de feutre à côté de lui et surveille l'évolution des travaux.

— Est-ce que je me trompe, crie-t-il de son siège, ou est-ce que d'ici on ne voit pas très bien. Le bas de la robe semble plus pâle que le restant.

— Non, vos yeux ne vous jouent pas de tours, avoue Charles. Là, dit-il en pointant l'endroit trop frotté, j'utiliserai le masticage et le repeint.

Avec l'agilité d'un chat, le peintre se retrouve devant le marguillier en chef et poursuit sa tirade satirique.

— Inutile de vous ennuyer avec tous les procédés que j'emploierai tout au long de la restauration, d'autant plus qu'il est également tout à fait inutile que vous continuiez à vous fourrer le nez dans ce que vous ne connaissez pas. Fiez-vous à madame Tellier. Je crois que son appréciation s'avère assez exacte, même si elle ignore tout des techniques utilisées.

Mi-figue mi-raisin, Hormidas ne sait comment répondre à cette contestation pour le moins surprenante. Pourtant, la vieille Tellier semblait agir discrètement.

— J'aimerais rencontrer votre curé, continue Charles.

— Le curé ? Pourquoi ? s'inquiète Hormidas.

— À bien y penser, peut-être pouvez-vous régler mon

problème sans que j'aie recours à plus haut et plus pesant que vous. Voilà, je voudrais exécuter mon travail de professionnel sans que la première venue me dérange. Je vous demande donc de fermer les portes de l'église à clés. Cela punira probablement la plupart des gens qui viennent prier et qui repartent tranquillement, ceux-là mêmes qui ont la délicatesse de ne pas gêner. J'en reviens par contre à ces *écornifleuses*, si vous me passez cette expression bien de chez vous, qui par leurs commentaires me mettent dans un état tel que je pourrais gaffer. Rien de plus dangereux pour la jupe de Sainte-Genève qu'un peintre frustré par de vieilles corneilles. Dans un deuxième temps, et cela vous concerne directement, j'aimerais qu'au lieu de faire un saut à n'importe quelle heure du jour, vous choisissiez l'heure de lunch. À ce moment, c'est avec plaisir que je vous renseignerai adéquatement. Vous asseoir sur votre banc et me regarder bêtement convient mal à votre titre ronflant de marguillier responsable. Respectez le travail auquel je consacre tout mon talent. Encore une fois, Sainte-Genève n'est pas une peinture à numéro et je n'appartiens pas au groupe des peintres de fin de semaine. Pouvez-vous régler ce problème vous-même ou dois-je en parler à votre curé ?

Hormidas reçoit la salve de canon.

— Torrieu ! À pic aujourd'hui, le Français ! On voit bien que vous ne connaissez rien à l'administration d'une paroisse. Il est impossible de fermer la maison du bon Dieu pour le bon plaisir d'un petit employé, aussi important pense-t-il être. Ne perdez pas votre précieux temps, monsieur Plante, j'avertirai moi-même le curé Sanschagrin et on avisera, dit-il en empruntant la porte de côté.

D'une humeur carrément massacante, Charles jette sans retenue la résine dans la boîte de bois située à ses pieds. Le couvercle du récipient de plastique dans lequel il avait remis sa poudre ne résiste pas au choc et se répand partout, salissant tubes de couleurs, pinceaux et tout le reste du matériel. La

journée du peintre est finie, gâchée et Sainte-Geneviève attendra jusqu'à demain. Assez entendu de conneries pour cet avant-midi. Irrité, il se réfugie au café de l'ancienne gare, commande un double expresso et s'empare du journal. Pourquoi ces putains de dévots se croient-ils tout permis ?

— Eh, l'artiste, l'interpelle Gabriel ! Que remâches-tu le nez dans ta tasse ? Je suis passé chez toi puis à l'église, personne, pas de Français. Alors, j'ai pensé que tu réapparaîtrais ici.

— Prends une chaise, tu tombes bien. J'ai un gros problème à résoudre... Si tu devais casser la gueule de quelqu'un, disons celle d'une commère ou celle d'un marguillier, par laquelle des deux commencerais-tu ?

— Mmm... Le marguillier peut te causer pas mal de problèmes. À ta place, je ferais le mâche-patates de la commère en premier, mais fais ce tu veux, l'artiste.

— Dans ce cas, va pour la Tonio, conclut rapidement Charles. Tu me cherchais ?

— Oui ! Que penserais-tu de rendre une petite visite à notre ami Damase ce soir ? demande le policier.

— Non, cet après-midi, coupe Charles. Autant brasser toute la merde du même coup.

Et Charles raconte à Gabriel sa rencontre surprise avec le dénommé Saucisse qui sortait de sa cave, les mains terreuses et le visage couvert de sueur.

— Attends ! M'expliquerais-tu que le bougre est entré sur ta propriété, a fouillé le sous-sol en te disant de te débrouiller avec son passé, celui de Blanche et de Léon ? Malade, non ? Tu sais qu'on pourrait l'accuser d'introduction dans un domicile. Et toi, qu'as-tu fait par la suite ? demande Gabriel.

— Je l'ai suivi à l'extérieur pour voir où il était passé, rien, que la nuit noire. J'ai donc attaqué une toile vierge, avoue naïvement le peintre.

— Tu as... tu ne l'as pas poursuivi ? Siffleux ! Valait mieux que je ne me trouve pas dans le coin, sinon je l'aurais secoué

comme un vieux pommier ton bonhomme. Crois-moi que mûres ou pas, les pommes seraient tombées. Arrive, dit-il en se levant précipitamment de son siège.



Au Manoir de Berthierville, l'heure de la sieste s'avère une chose sacrée. Aucun visiteur n'est toléré avant deux heures trente de l'après-midi, mais quand un agent de la Sûreté du Québec se présente devant le comptoir de réception, on devient plus compréhensif. Charles et Gabriel entreprennent le long escalier et s'orientent vers le numéro 28. De la jointure de son index, le policier frappe si vigoureusement que l'affichette indiquant le nom du locataire tremble légèrement sous l'onde de choc.

— Je dors, crie Damase à travers la porte.

— Ouvrez, police !

Aucun bruit, le vieux retient son souffle. Depuis très longtemps, l'homme attendait ce jour.

— Ouvrez, Damase, Gabriel Bernèche.

— Retourne d'où tu viens, petit morveux, va rejoindre ton père. J'ai assez vu ta face de chien quand nous étions voisins, alors tu peux comprendre que je n'ai pas le goût de la revoir aujourd'hui. J'imagine que tu n'es pas tout seul ? Jamais un gars de la Sûreté ne se déplace sans être accompagné d'un avorton mais, cette fois, tu as amené une poule mouillée avec toi.

L'insulte porte et Charles ferme les poings.

— Ouvrez, Damase, reprend Gabriel fermement.

Lentement, l'homme obéit. Damase ressemble à un coq, un coq de combat, tous ergots sortis, le toupet dressé en crête. Il attaque même s'il sait d'avance qu'il perdra cette dernière bataille. Le temps est venu, mais il ne sera pas dit que Damase

Sansoucy, fils de Jude, ne tentera pas d'asséner quelques coups mortels.

— Entrez messieurs, ironise le vieux, en faisant signe à ses invités d'avancer. Comprenez que je ne vous offre pas de sièges. Faites vite, j'ai veillé tard hier soir.

— Nous sommes justement ici pour cette raison, commence le policier. J'ai reçu une plainte de mon voisin concernant une introduction dans son domicile. Étant donné que cet acte demeure punissable par la justice, j'ai préféré en référer directement au responsable du délit. Il va sans dire que nous sommes trois adultes qui savons discuter.

— Parle pour toi, la police. Tu m'accuserais d'introduction ? Avec ou sans effraction et puis, as-tu des preuves de ce que tu avances ? défie Damase.

— Charles Plante vous a surpris sortant de son atelier, les mains salies de terre.

— La parole d'un enfant de chienne ne vaut rien.

Avec beaucoup de difficulté, Charles se retient. Ses mains s'ouvrent et se referment dans le vide, pompant inutilement l'air. Comme il aimerait les passer autour de ce vieux cou fripé.

— Vous n'améliorez pas votre dossier, Damase, reprend Gabriel. En moins de deux, je peux vous faire coffrer pour diffamation et du même coup pour acte criminel ayant causé la mort.

Damase ressent les mors de l'étau attaquer sa peau. Ses mains tremblent et il cherche à les cacher derrière lui, mais il fonce encore, comme un taureau aveuglé par le rouge.

— Essaie donc pour voir ! D'abord, il te faudrait un corps et un motif.

— On a des ossements, poursuit calmement le policier.

— Des os de chien ! nargue Damase.

— L'un des chiens qui hurlaient à la mort devant la cabane de Marie-Jeanne ? s'informe Charles. Ne me dites pas que vous y avez enterré le beau colley que vous affectionniez tant, celui-là

même dont la municipalité vous a forcé à vous débarrasser. Non, Damase, vous n'êtes pas un meurtrier, mais peut-être un bon bougre qui s'est mis les deux pieds dans la merde pour couvrir quelqu'un d'autre. Blanche peut-être ?

— Blanche n'a pas affaire avec le berger écossais, coupe le vieux.

— Vous avez raison, Damase, poursuit Charles, Blanche n'aimait pas les chiens. Cette délicate jeune fille préférait la chasse, la grosse chasse, celle du chevreuil. Qui aurait cru que Blanche pût tuer un tel animal ? Ou un homme...

— Combien de temps faut-il que j'écoute ces sornettes que vous tenez de je ne sais trop où ?

— Vous voyez Damase, j'ai passé plus d'une nuit blanche à penser à la solution de l'énigme que constituait le bout de papier soigneusement caché dans les plis d'un drap, disant : *Damase, on parlera*. Peut-être que la bête que vous avez enterrée dans la cave du chalet de Marie-Jeanne portait des souliers et des vêtements noirs ?

— Arrêtez ! Vous me faites tellement pitié avec vos déductions à *cinq cents* ! De vrais plans pour que je me mette à brailler, raille Damase.

Puis pour faire diversion, il contre-attaque.

— Et toi, Bernèche, depuis quand entres-tu dans le logis des gens sans mandat ? Ah oui, j'oubliais. J'ai affaire au fiston d'Arthur Bernèche et rien de régulier avec lui. Ne réagit pas trop vite, le *fifi*, continue le tortionnaire. Puisqu'on se retrouve en famille, je vais te confier un secret. Si tu trouves que les Sansoucy n'ont pas les mains blanches, les Bernèche cachent pas mal de *chmoute* sous leur beau tapis de Turquie. Sais-tu ce que faisait ton père quand, certains après-midi, il se rendait chez Hermance Aubé ? Maintenant, tu es assez grand pour connaître les choses de la vie et comme moi, tu déduis que ce n'était certainement pas pour les besoins d'une enquête.

— Je ne suis pas venu ici pour que vous m'insultiez, Damase,

et laissez Arthur en dehors de l'affaire, jette Gabriel avec calme. Faisons de la lumière sur vos agissements d'il y a cinquante ans. Ah, oui ! J'oubliais, la personne que Blanche a confondue avec un chevreuil portait un anneau dont les initiales étaient L. G.

— Baptême ! Sortez d'ici tous les deux ou je vous tire comme des lapins, crie Damase.

— Certainement pas avec le douze rempli de bran de scie, reprend Charles avec aplomb. Un douze, assez petit pour une femme, mais suffisamment puissant pour tuer une bête, surtout quand on se trouve à quelques pas de lui.

— Dehors, le Français, crache Damase en le poussant vers la porte. Si je te revois la face une seule fois de plus, on te retrouvera en morceaux.

— Dépecé avec le sabre encoché ? lance-t-il avec assurance.

— Peu importe ! Avec un couteau à patates si tu préfères et, puisque tu sais maintenant où j'enterre les morts, ça t'évitera une mauvaise surprise. Salue Marie-Jeanne de ma part.

Voilà les deux amis côte à côte dans le corridor. Ils se regardent et se félicitent, car ils ont réussi à faire sortir Damase de ses gonds. Ne reste plus qu'à attendre qu'il crache le morceau. Coriace le vieux ! Mais il faut avouer qu'il a décoché quelques bons uppercuts.

— On a beau faire les fins finauds, Damase a totalement raison, admet Gabriel. On possède une jambe, aucune identité, une meurtrière déjà morte et un complice qui peut la rejoindre d'une journée à l'autre, un fusil sans balle, un anneau....

— Et Marie-Jeanne, Blanche et Rose, conclut Charles.



Il faut plusieurs heures avant que Charles ne rentre chez lui. Quel idiot ! Encore une fois, il se reproche de ne pas avoir

fermé la lumière avant de partir. Il devra se résoudre à utiliser un pense-bête afin de se garantir contre tout oubli. Dès qu'il ouvre la porte, il n'a qu'une idée, la refermer aussitôt. Blanche est sortie de sa chambre et joue de l'harmonium. Les accords plaqués, pourtant difficiles sur ce genre d'instrument, indiquent un accès de colère. Non satisfaite de la force d'exécution de sa pièce de musique, elle en profite pour crier par-dessus les fausses notes. Charles ne bouge pas et attend dans la cuisine. Il a appris à écouter les jumelles et plus particulièrement Blanche. Il semble que cette fois-ci, elle frôle la crise de panique. Son souffredouleur habituel, subit la tempête.

Ta faute, Damase, tout ça reste de ta faute. Tu m'as dit d'épauler et de viser même si je n'étais pas prête et que je ne voyais pas très bien. Tu m'as répondu : Vas-y et surtout ne le rate pas, c'est un gros buck. J'aurais dû ne pas t'écouter et ne pas tirer, ne pas me déplacer jusqu'à lui, ne pas t'aider et forcer Marie-Jeanne à l'enterrer dans son chalet, ne pas avoir couru pour demander le secours de Léon et ne pas avoir parlé quand on le recherchait. Pendant des semaines, on a ratissé le comté, soulevé chaque roche de la rivière, fouillé tous les boisés de la paroisse de Sainte-Élisabeth et rien. On n'a retrouvé que son ridicule de petit chapeau et un bout de tissu noir accroché à une branche de la rivière. Que de retenues pour garder mes lèvres fermées et ne pas soulager ma conscience ! Et cette innocente de Rose qui pleurerait comme une fontaine !

Charles saisit avec peine certains mots, tellement ils sont lancés rageusement. Pourtant, il comprend l'essentiel du propos, Blanche s'accuse. Une planche sous les pieds de Charles craque et la vieille fille arrête immédiatement tout effet musical et vocal pour disparaître.

— Nom de Dieu ! jure intérieurement Charles.



Il faut attendre le froid, soit plus de trois semaines, pour que Charles découvre la pièce maîtresse manquante. L'automne met ses atours et amène avec lui les premières gelées nocturnes. À regret, Charles sort les couvertures chaudes, enfle les chaussettes de laine tricotées par sa grand-mère Marguerite, revêt une épaisse robe de chambre et descend les escaliers. Ce matin, une pellicule givrée recouvre le sol, signe que l'on doit décompter les belles journées. En frissonnant, Charles traverse la cuisine, ouvre la porte qui mène à l'appentis et fourre dans une boîte de carton deux ou trois quartiers de bouleau, des éclats de cèdres et du papier journal. Planté devant le poêle, il froisse les pages du quotidien auquel Damase s'était abonné, les place dans le fourneau, ajoute le résineux odorant et y met le feu. Les yeux fixés sur la petite flamme rouge, il en vient à penser que voilà déjà presque une année qu'il a aménagé dans cette maison boîte à surprise. Sa carrière artistique a pris un excellent départ grâce au vernissage de Percé, il a déniché un boulot de restaurateur d'œuvres religieuses qui lui assure le pain et le beurre, il a perdu ses grands-parents, retrouvé un ami, se satisfait dans le lit d'une maîtresse et la police a investi son atelier dans le but de récupérer les restes d'un cadavre. Ah oui ! Il ne faut pas oublier que des esprits lui tiennent compagnie. Une vie peu commune ! Les rondins de bouleau bien enflammés, il ne lui reste plus qu'à serrer ses journaux. Il n'a suffi que d'un regard sur la une du Montréal Matin qui traînait encore dans le fond du carton pour que tout bascule. Elle titre : **La disparition inexplicable d'un prêtre de Sainte-Élisabeth sème la consternation parmi les paroissiens**. Charles attrape la page, la monte à hauteur de vue et s'écrase sur une chaise.

Le mercredi, 20 octobre 1954, le curé Louis Godin de Sainte-Élisabeth, petite paroisse de la région de Lanaudière, disparaît de manière étrange. Après des recherches infructueuses qui se sont étalées sur plusieurs semaines, la Police provinciale clôt le dossier et déclare son embarras. L'évêque de Joliette a néanmoins incité les fidèles à continuer de ratisser les boisés des alentours, à fouiller le fond de la rivière, à draguer le lit du Saint-Laurent, là où la Bayonne se jette. Des moyens extraordinaires ont été mis en œuvre afin de retrouver l'homme de Dieu et personne ne peut conclure à une noyade. L'inspecteur des homicides a alors émis la possibilité d'une fugue, mais les confrères du curé Godin ont confié au caporal Lemieux qu'au moment de sa disparition le religieux était sain d'esprit, bien que depuis quelque temps il semblait fortement tracassé.

Charles est sidéré. Il a peur de déduire hâtivement, mais en recoupant les déclarations de Blanche le jour où il l'a surprise à jouer de l'orgue, il détient peut-être l'identité de la personne inhumée dans la cave. Il faut agir avec circonspection. D'abord, retrouver ceux qui seraient susceptibles de lui parler du pauvre curé de Sainte-Élisabeth.

Dans le poêle, le feu mort dégage une odeur âcre. Trop tard pour rallumer, d'autant plus que monsieur Aubé doit piétiner et pomper l'air. Il a été convenu qu'Hormidas ouvrirait les portes au moment de l'arrivée de Charles pour ensuite les refermer derrière lui et ce, jusqu'à la messe de onze heures. Le peintre enfle un manteau chaud ainsi que son éternel foulard de laine et grimpe dans sa Monte Carlo. Même s'il ne faut que quelques minutes à Charles pour franchir la distance entre la maison et l'église, c'en est trop pour le marguillier qui l'attend en brassant son trousseau de clés depuis au moins quinze bonnes minutes.

— Tiens, voilà mon Français ! déclare Hormidas sur un ton sec. À l'avenir, je te suggère de voyager avec moi. De cette

manière, je serai certain de ne pas poireauter inutilement. Je suis reconnu pour ma ponctualité, ce qui n'est visiblement pas ton lot. Et puis, je ne te le cache pas, j'y vois là une excellente manière de comptabiliser les heures travaillées.

Charles ne prend même pas le parti de répondre à ce grippe-sou et s'enfonce dans le chœur. Il allume les projecteurs directifs, normalement utilisés pour la construction, et les dirige vers les moutons. Le temps qu'il grimpe dans son échafaud, Hormidas est déjà assis sur son banc. Au diable la susceptibilité du Français, il paie, alors il est en droit de savoir ce qui se passe. Jusqu'à preuve du contraire, il reste le patron !

— Dites-moi, monsieur Aubé, crie Charles qui s'emploie au refixage de la peinture écaillée, vous devez rencontrer pas mal de gens par ici ?

— Qu'est-ce que tu entends par là, le Français ?

— Comme marguillier, vous devez être familier avec les prêtres, les curés et même les évêques ? Vous devez leur serrer la main à l'occasion ?

Et voilà le pigeon qui se gonfle la *falle* et y va de roucoulements.

— Bien sûr, en fait, je les connais quasiment tous, déclare Hormidas fier de lui.

— Depuis combien de temps assumez-vous la responsabilité de l'administration de la fabrique ? s'amuse l'autre aux dépens du personnage imbu de lui-même.

— Trente-cinq années, monsieur, trente-cinq années de bons et loyaux services ! Ce n'est pas tout le monde qui supporterait ça, car comme partout ailleurs, on reçoit plus de critiques que de bons mots.

— Alors, pourquoi demeurez-vous à ce poste ?

— Ce n'est pas la chaise musicale, personne ne se bat pour s'y asseoir, explique-t-il. Où voulez-vous en venir avec toutes vos questions ce matin ? Le froid vous ferait-il divaguer ?

— Non. Où puis-je voir une photo de tous ces braves

personnages ?

— Vous déraisonnez vraiment, continue l'homme. Allez zieuter du côté de la cure, je suis certain que monsieur le curé Sanschagrin a des portraits de ce genre accrochés sur ses murs. À savoir lesquels, ça, c'est une autre paire de manches.

— Merci, capitaine ! Et puis, comment trouvez-vous le bleu de la robe ? demande Charles pour mettre son voisin sur une piste différente.

— Pas mal, mais pas tout à fait le bon, rétorque Hormidas.

— Faites-moi confiance, ça viendra.

— Et pour le transport, vous embarquez ?

— J'y réfléchirai, monsieur Aubé. On verra...

Aussitôt Hormidas a-t-il le dos tourné que Charles dégringole de l'échafaud et se dirige vers le presbytère. Albert Sanschagrin ouvre lui-même la porte.

— On n'a plus les moyens de se payer une madame curé pour répondre aux paroissiens, annonce ce dernier en laissant passer son visiteur jusque dans le bureau.

Albert Sanschagrin présente sa large main, tandis que celle salie de peinture s'y engouffre sans manière.

— Comment va notre sainte patronne ? demande le curé. Elle me semble pâlir à vue d'œil.

— Le vieux vernis qui jaunissait la toile est maintenant presque tout enlevé. La semaine prochaine, je pense m'attaquer au masticage de certaines parties qui ont plus souffert de la moisissure. Ici, puisque vous abordez le sujet, saviez-vous qu'en hiver un chauffage trop réduit peut endommager les œuvres d'art plus que le temps lui-même ? Les champignons pénètrent dans les micros fissures et cela devient très difficile à déloger. Il faut gratter, mastiquer et retoucher la couche picturale.

— Là, jeune homme, vous me perdez. Que puis-je pour vous, mis à part le fait de monter le thermostat ?

— J'aimerais voir des photos sur lesquelles apparaîtraient certains de vos confrères, demande Charles.

— Drôle de requête ! Venez, suivez-moi, ajoute courtoisement le religieux.

Albert Sanschagrin entraîne le peintre vers un petit couloir où sont rassemblés les instantanés pris lors de la visite d'un évêque. Un à un, le curé passe en revue et débite le nom des prêtres, dont certains sont plantés, le torse bombé d'importance, tandis que ceux assis sur la première rangée laissent deviner leurs genoux ronds sous le tissu tendu des soutanes.

— Vous devez en garder de plus anciens ? s'informe Charles.

— Vous désirez vraiment voir des antiquités. Dans ce cas, ceux-là sont placés à l'étage, suivez-moi, reprend le curé de plus en plus curieux. Voilà, ici vous pouvez consulter les portraits pris depuis 1910. Nous les conservons encore pour quelque temps, ensuite je les donnerai aux archives de l'évêché. Je ne pense pas qu'elles soient bien utiles. Je vous laisse vous perdre dans le temps en toute tranquillité, mais attention, le retour dans le présent peut être brutal. Vous n'aurez qu'à fermer la lumière avant de quitter les lieux.

Charles se concentre sur les photos où des hommes en rangées posent pour la postérité. Certains cadres montrent des plaquettes, tandis que d'autres restent muets sur l'appellation des personnages. Le peintre ne cherche qu'un nom, Louis Godin. Au pire, il se contenterait d'initiales. Incroyable le nombre de sombres invités qu'a reçus ce presbytère. Souvent les mêmes noms apparaissent et semblent de toutes les réunions cléricales. Charles s'amuse de voir les figures sévères, le maintien rigide. On ne rigolait pas dans le temps. Un trait commun réunit tous ces noirs corbeaux, aucun ne porte la barbe ni la moustache. De là à conclure qu'aucun poil n'est supporté dans la sainte Église catholique, il n'y a qu'un pas. Un des derniers cadres à être examinés représente probablement une visite de l'évêque de Joliette. Un homme à la soutane lisérée de violet parce que colorée à la main, est entouré des ecclésiastiques de son diocèse. La plaquette dorée livre quelques noms. On peut

lire que monseigneur Lamarche est accompagné de Joseph Ladouceur, curé de Saint-Jean-de-Matha, Amable Grandchamps, curé de Saint-Félix-de-Valois, Arthur Labrèche, curé de Saint-Jacques, Georges Rondeau, curé de La Visitation, Louis Godin, curé de Sainte-Élisabeth. Louis Godin ! Charles redescend l'escalier à toute vitesse et se retrouve à la porte du bureau dans l'espoir que le curé Sanschagrin y soit encore. Albert le reçoit avec inquiétude car, à voir la figure blafarde qui se trouve devant lui, il y a matière à se poser des questions.

— J'espère que vous n'avez pas aperçu le Diable ? demande le prêtre.

— Non, mais un mort.

— Bien possible, plusieurs de ces personnes sont décédées.

— Dites-moi, dans quel tissu étaient cousues les soutanes ? s'énerve Charles.

— Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'elles étaient inusables. Une bonne couturière vous répondrait certainement là-dessus, mais un pauvre curé...

— Merci, coupe-t-il en tendant la main à Albert.

Pour contrer le tourbillon qui s'empare de sa tête, Charles retourne à son échafaud. Toute la journée, les hypothèses s'entremêlent les unes aux autres et n'en résulte qu'un immense noeud indéchiffrable. Avant de rentrer chez lui, une idée lui traverse l'esprit. Il gare sa voiture devant la résidence d'Hormidas Aubé. Une femme à l'air revêche vient lui ouvrir.

— Bonjour madame Aubé, je suis Charles Plante, votre voisin.

— Je me disais aussi que je vous avais vu quelque part et puis votre accent ne ment pas. Il n'y a pas grand monde qui parle comme vous dans le coin.

Charles ressent un profond malaise. Cette femme sent le camphre et son attitude peu avenante le fige net. Puis, il y va finalement de son interrogation :

— Faites-vous de la couture, madame Aubé ?

— Si vous espérez vous faire raccommoder, non, rétorque-t-elle sèchement.

— Non, non, je vous remercie. Je m'organise assez bien avec le reprisage. Je reprends ma question. Connaissez-vous les tissus ?

— Mmm...oui, marmonne Hermance en se demandant où son voisin veut en venir.

— Savez-vous avec quoi on fabriquait les soutanes ?

— Drôle d'affaire, je pense qu'on utilisait de la gabardine.

— Est-ce résistant ? continue Charles.

— Si c'est un test, vous vous êtes trompé de maison, je ne réponds jamais au sondage.

— Merci, madame, dit Charles en ressortant.

Hermance Aubé s'interroge sur ce qui se passe avec le Français. A-t-on idée d'arriver chez les gens en leur posant un tas de questions inutiles et de reprendre la porte sans s'accorder une seule minute pour jaser. Elle en glissera un mot à Hormidas, pense-t-elle pour ensuite retourner à son repas. D'ailleurs, il ne devrait pas tarder.

De retour à la maison chaulée, Charles attrape la feuille du Montréal-Matin découvert ce matin et se dirige chez Gabriel. Il déplie le papier jauni et le tend au policier.

— L'article paru le 20 octobre 1954, commence Charles sans donner le temps à son ami de jeter un coup d'œil sur le texte, parle de la disparition du curé de Sainte-Élisabeth. Si je recoupe ne serait-ce que le titre du journal à l'énervement de Blanche, on tient un fil conducteur. Si je rajoute à cela une Marie-Jeanne qui tempête constamment contre Damase, disant que ça sent le mort chez elle et qu'on prend son chalet pour un charnier, on avance. Pourquoi la mégère souhaite-t-elle éloigner Blanche et la marier ? Que cherchait Damase dans la cave quand je l'ai surpris les mains pleines de terre ? Lui savait...

— Attends, dit Gabriel, tu vas trop vite. Tes déductions sont logiques, mais nous serions mieux avisés de reprendre tes

conclusions en regard des renseignements que détient la police. Mon père peut certainement nous aider là-dessus.

Arthur Bernèche se rappelle très bien l'affaire du curé, de la barrette qu'on a retrouvée et du vêtement noir. Il se souvient également avoir lui-même recherché le religieux sur la pointe de la Bayonne.

— Voilà pourquoi Marie-Jeanne n'aimait pas vous voir traîner sur le terrain, coupe Charles.

— On a fini par chanter un service funéraire à ce bon curé, malgré l'absence de corps. Mais comment se fait-il que ce fait m'ait échappé ? Pourtant on a tout ratissé...

— Sauf la cave de la bourgeoise, complète Charles.

— Et concernant la date inscrite dans l'anneau, au moment où tu as fouillé dans les archives des journaux locaux, continue Gabriel, n'as-tu pas dit que ce jour-là, à l'évêché de Joliette, on avait procédé à... ?

— ...des ordinations, termine le père. Et les parties d'os trouvées appartenaient à la jambe d'un homme de forte stature, et les initiales du jonc...

— ...L. G. continue Charles. Louis Godin, curé de Sainte-Élisabeth ordonné prêtre, le 12 juin 1920 en la cathédrale de Joliette et disparu le 20 octobre 1954.

— Dans quel tissu sont taillées les soutanes ? demande Gabriel.

— De la gabardine, répond Charles avec flegme.

— Bon Dieu, de bon Dieu ! jure Arthur. Impossible de taire pareille affaire durant toutes ces années !

Il faut peu de temps aux deux gars pour se présenter une nouvelle fois au Manoir de Berthierville. Cette fois-ci, pas de discussion avec la préposée à la réception. Ils passent tout droit devant son comptoir et grimpent l'escalier à toute vitesse. Voyant ce mouvement soudain, un vieillard accroché à la

rampe se demande, avec justesse d'ailleurs, s'il doit entreprendre sa descente. D'un œil critique, il regarde atterrir le policier en premier, puis le jeune homme en second. Toujours fixé à la main courante, le pensionnaire se félicite de sa prudence et s'étire le cou jusqu'à reconduire les deux *paquets de nerfs* jusque chez son voisin de chambre.

— Gabriel Bernèche, ouvrez ! beugle le policier en frappant violemment le cadrage.

Rien ne bouge à l'intérieur de la pièce. Damase est parti au fumoir pour placoter avec Joseph Rivest. Il a vu passer les deux espèces de fous en coup de vent et a ri dans sa barbe. La pipe bien campée entre le pouce et l'index, il poursuit son histoire qui date du temps de feu Maurice Duplessis. Il s'amuse à mimer le visage du libéral le jour où Azéllus Lavallée a été élu député avec une majorité écrasante, laissant son adversaire mordre la poussière.

— Je te dis qu'il remontait ses culottes, le rouge, et vite à part de ça, plaisante Rivest. Les deux poignets à la ceinture, il se déhanchait tellement vite qu'il réussissait à les relever... Tiens de la visite, lance Rivest en voyant approcher Charles et Gabriel.

— On discutait justement d'un libéral qui ne valait pas plus qu'un deux de pique, tonne Damase afin d'être entendu de tous, voilà maintenant deux faces à claques. De ceux-là, on ne peut pas rire, parce que l'un deux appartient à la très honorable et très efficace Sûreté du Québec.

— Monsieur Sansoucy, j'aimerais vous parler, reprend calmement Gabriel.

— Une minute, le fifi, j'arrive, dit-il en se levant difficilement.

Inélegamment, Damase a insulté le policier. Gabriel ne répond pas à l'insulte. Il n'est pas venu ici pour se faire justice, mais pour confondre ce vieux renard qui montre encore les crocs. Qu'il en profite, il n'en a plus pour longtemps. Damase

monte péniblement les marches, suivi de ses deux gardes du corps. Ils pénètrent dans sa chambre. Une odeur de tapis saturé de poussière prend au nez. Sans prononcer un mot, Damase se dirige vers sa chaise sur le bord de la fenêtre et se laisse tomber pesamment. Il sent que la course à obstacles tire à sa fin et il a besoin de reprendre la maîtrise de la discussion avant d'entendre la conclusion de cinquante années de mutisme.

— J'écoute, dit-il simplement.

— Vous nous attendiez ? demande Gabriel.

— Quand un chien tient un os, il ne le lâche pas, hein ?

— Lisez ! ordonne Charles en montrant le *Montréal-Matin*.

— Je ne sais pas lire, riposte Damase.

— Ah non ! Alors pourquoi s'abonner aux journaux ?

— Pour faire du feu dans le poêle, rétorque le vieil entêté. Tu fais les poubelles, le Français ?

— À l'occasion, mais actuellement, il ne s'agit pas d'ordures. Quelle bonne idée de garder cet article et de le cacher parmi les autres quotidiens. Lisez.

— Je le connais par cœur ton maudit papier, chiale Damase.

Devant le refus de l'obstiné, Gabriel commence la lecture à haute voix du texte traitant de la disparition du curé Godin.

— Et en quoi cela me regarde-t-il ? Mon nom n'apparaît nulle part.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Vous n'avez aucune charge contre moi, pas de témoin et encore moins de preuve.

— Nous pouvons vous coffrer pour complicité, complicité après le fait et dissimulation de preuves, débite Gabriel.

— Bon, une autre affaire, maintenant. Me réciteras-tu tous les articles du Code criminel, la police ?

— Certainement pas, mais je viens vous accuser de connivence, de collusion et de complicité après le fait, reprend l'homme de loi.

— Complice de qui, veux-tu bien me dire ? brave Damase.

— De votre sœur Blanche. Nous pourrions également impliquer Léon et Marie-Jeanne s'ils vivaient, mais comme vous êtes le seul qui reste et qu'il n'y a pas de prescription sur ce genre de crime, je me trouve donc en droit de vous arrêter. Votre coopération serait appréciée.

— Mets-moi en dedans si ça te chante. En prison ou ici, c'est du pareil au même. Et puis, le *flo*, m'as-tu remis ton mandat d'amener ou...

— Je n'en ai pas et vous savez très bien pourquoi. Je préfère votre collaboration.

— Dans ce cas, je ne parlerai pas devant toi, le jeune. Va chercher ton père, je le respecte, lui.

Le vieux bouc ne pouvait se retenir de décocher une dernière flèche. Le moins que l'on puisse dire est qu'Arthur Bernèche reste surpris de voir le bonhomme Saucisse se mettre à table. Depuis trop longtemps, Damase gardait son secret et il est trop vieux maintenant. Il vaut mieux avouer et monter là-haut le cœur plus léger, on ne sait jamais quelles sortes de rencontres il pourrait y faire. Maurice Duplessis et le cardinal Léger doivent certainement comploter quelque chose pour arnaquer un ange et lui extorquer quelques bénéfices.

— Cette année-là, Blanche voulait absolument tuer son chevreuil, commence-t-il la voix basse. Souvent les animaux venaient boire sur le bord de la rivière. Depuis au moins une semaine, je surveillais la rive en face de chez vous, Bernèche. Les animaux descendaient du Nord et s'approchaient de la grève de l'anse. Au mois d'octobre, on pouvait facilement voir deux ou trois femelles en chaleur et, peu de temps après, arrivaient les mâles bourrés d'hormones jusqu'au panache. Bien sûr, Blanche ne voulait pas d'une biche, il lui fallait plus de muscles. Alors, à la brunante, armée de sa carabine, raconte l'homme en rendant la scène actuelle, elle m'accompagne dans le petit boisé près de l'ancien moulin à farine. Aux aguets, j'observe attenti-

vement et j'aperçois quelque chose de sombre qui se déplace. J'ai peur que le mâle s'éloigne. Rien de plus farouche qu'un *buck* en chaleur. Le chevreuil ne bouge pas, du moins semble immobile. J'avise Blanche de sa position et lui fais signe d'épauler. Elle n'est pas certaine et hésite. J'insiste pour qu'elle tire. Elle me dit ne pas bien voir. L'animal s'agite et cette fois, Blanche lui envoie une décharge droit dans la cage thoracique. Une chute, puis plus rien. Lentement, Blanche s'approche de la rivière et se met à hurler comme une folle. Puis elle tombe à son tour. Face vers le ciel, le curé de Sainte-Élisabeth est étendu sur la rive opposée. Sa soutane se macule rapidement de rouge et la glaise grise se teinte de la couleur du vin. À ce moment-là, j'ignore ce qui est raisonnable ou non.

Damase cesse de parler. Sa bouche est sèche et sa langue ne veut plus articuler le reste. Il se lève, se verse un grand verre d'eau puis se rassoit. Nul besoin de l'exhorter à poursuivre.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais je ne lui ai pas porté secours. Peut-être qu'un médecin aurait pu le sauver, mais bon, tout est terminé maintenant. Je ne pouvais pas laisser le curé sur le bord de la Bayonne, sous ton nez Arthur, pas plus que courir au poste de police et accuser ma sœur du meurtre d'un religieux. Je portais le poids de cette erreur autant qu'elle. J'ai ramené Blanche dans le monde du réel. Elle s'est mise à pleurer puis à s'en prendre à moi. Des mots d'une telle violence sortaient de sa bouche que j'ai commencé à douter de son bon sens. Je lui ai alors demandé de traverser la rivière et de m'aider à traîner le corps jusque chez Marie-Jeanne, mais elle refusait. Comme une étourdie, elle est partie vers la côte en me laissant seul avec le cadavre du curé Godin. À ce moment précis, l'homme se trouvait bel et bien mort, plus aucun doute. Je ne sais pas comment Blanche a fait pour dénicher Léon, mais dans la grange, elle a subi un second choc. Le sans-dessein s'amusait à tripoter une jeune *pitoune* et devant la débauche de chair nue, la pauvre vieille fille a figé net. Reprenant juste un peu de voix,

elle réussit à articuler quelques mots traduisant l'urgence. Léon n'était pas bien vite, mais au moins, il pouvait m'aider plus que ma sœur hystérique. Il a pris les pieds et moi le haut du corps et péniblement nous avons traversé la Bayonne. Restaient les broussailles à parcourir. Blanche devait vérifier si nous ne laissions rien derrière nous, ce qui aurait pu nous compromettre. Il y a eu cette ridicule petite barrette qui a foutu le camp à la dérive et qu'elle n'a pu récupérer de peur d'abîmer ses bottines neuves. Faut-il être assez idiot ! Durant son transport, nous avons accroché la soutane et un morceau s'est déchiré. Cette espèce de folle a rejeté le bout de tissu à la rivière au lieu de le garder pour ensuite le détruire. Inutile de vous dire que lorsque Marie-Jeanne nous a vus, nous avons essuyé tout un orage. Il devenait urgent que le curé disparaisse et je n'avais réussi à trouver qu'une solution, l'enterrer. Ma femme a catégoriquement refusé de nous porter assistance et il a fallu que j'use de tout mon poids de chef de famille pour qu'elle nous permette de le descendre à la cave. Contre son gré, elle nous a aidés et nous avons laissé le corps au pied des marches. Le grand flanc mou de Léon ne voulait plus aller plus loin, il avait collaboré et c'était assez.

— Que les responsables se débrouillent ! disait-il. Je ne me salirai certainement pas les mains. Enterrer un curé n'est pas faire disparaître un chat.

Suite à une discussion musclée, l'innocent a finalement consenti à prêter secours. D'abord, il a eu l'idée de le déshabiller et de brûler ses vêtements, puis a poussé le sacrilège jusqu'à suggérer de le démembrer afin de faciliter la tâche. Blasphème ! Ni Blanche ni Marie-Jeanne n'auraient accepté pareil carnage. Le saint homme est donc resté entier et habillé. On ne rajouta pas au drame. Mais Léon avait tout de même raison, conclut Damase. Si vous n'aviez pas retrouvé un bout de soutane, le talon de son soulier et le jonc, vous ne seriez pas ici.

— Le jonc lui appartenait, résume Charles.

— Celui du jour de son ordination, oui, continue Damase. Léon a finalement attrapé une pelle et a creusé. En haut, Marie-Jeanne criait à pleins poumons. Blanche avait perdu toute contenance. Quelqu'un risquait de les entendre, l'une autant que l'autre. J'ai pris ma sœur par les épaules et l'ai amenée jusqu'à sa chambre. Durant ce temps, Marie-Jeanne avait repris contrôle de la situation et lavait le sang coagulé avec son balai.

— Je sais, intervient Charles, Marie-Jeanne ne pouvait en supporter davantage.

— Toi, le Français si tu n'avais pas eu la mauvaise idée de rénover ce vieux tas de planches, je me bercerais encore bien tranquillement et personne n'aurait rien su.

Damase continue.

— J'ai imposé le silence à toute la famille et j'ai condamné le bas de la côte. Puis le chien colley s'est collé au chalet de Marie-Jeanne et hurlait à la mort quasiment jour et nuit. Mes charmants voisins ont averti la police, m'obligeant à le faire taire ou à m'en débarrasser. Quand tu es venu fouiner sur le bord de l'eau, Bernèche, j'ai compris ce qu'il me restait à faire. J'ai pris le colley et l'ai amené dans l'appentis, et là, je lui ai donné un plein bol de poison à rat dissimulé dans de la viande et suis reparti travailler. Ce jour-là, j'ai pleuré comme un veau. Ensuite, j'ai laissé le temps agir...

Damase est fatigué et baisse les bras en signe d'abdication.

LA VÉRITÉ DES AUTRES

Il a fallu qu'on ouvre une brèche dans le passé pour que le présent y dégote son compte. On peut maintenant fermer le dossier ayant trait à la disparition du curé Godin. Maintenant qu'elle a trouvé son dénouement, les anciens du village pourront raconter l'histoire qui a tenu le diocèse en haleine durant cinquante ans. Damase Sansoucy a signé un affidavit en tout point semblable à la déclaration faite devant Charles, Gabriel et Arthur. La présumée meurtrière, ne pouvant répondre de ses actes, a été dispensé de comparaître, tout comme ses complices du temps, vraisemblablement tous décédés. Ne restait que le dénommé Saucisse qui soit encore en état de témoigner. Même si dans les cas de meurtre il n'y a pas prescription, peut-on mettre en tôle un vieil homme qui, d'un jour à l'autre, risque de passer de l'autre bord ? Certes, Damase a été un exécutant dans la disparition du curé, mais servirait-on vraiment la justice en l'incarcérant ? Pas nécessairement. Damase bénéficie donc de la clémence de la cour et est assigné à résidence, ce qui se résume plus ou moins à couler des jours paisibles dans sa petite chambre du Manoir. Seul son verbe garde encore une certaine verdure.

Depuis que Damase a révélé le secret de Blanche, elle n'erre plus dans la maison chaulée. Il ne reste que Rose qui se promène comme une âme en peine, espérant elle aussi sa délivrance. En bas de la côte, Marie-Jeanne a remisé son balai

et Charles ne l'entend plus chialer. Sa muse est partie. Elle a retrouvé la paix et rejoint le monde des entités.

Quand Charles attaque une toile, invariablement, il attend un peu, se demandant si la mégère le gratifiera de quelques commentaires. La femme de Damase affectionnait la Bayonne autant que lui et l'unique chose qu'il puisse faire pour honorer sa mémoire est de prendre des actions concrètes pour rendre la petite rivière propre. Oh ! Chacun sait bien que la Bayonne gardera toujours sa couleur de vase, mais elle peut redevenir comme avant, comme au temps du petit moulin à farine. C'est comme ça qu'on l'aimait.

Dans la propriété voisine, chez les Aubé, le temps n'est pas au beau fixe et l'orage gronde. Les poings d'Hormidas ne se desserrent pas, en fait, l'homme se pressure dangereusement. Il a laissé à Hermance quelques jours de réflexion dans le but qu'elle confesse sa faute. Non, Hormidas ne s'était pas trompé, sa femme a bel et bien couché avec son voisin, Arthur Bernèche. Patiemment, le président du conseil de la fabrique attend son heure pour confronter les amants. La vengeance est un plat qui se mange froid. Un soir, alors que son agressivité atteint un niveau particulièrement élevé, Hormidas commence à dénigrer le policier qui, à l'époque, a passé par-dessus le meurtre du bon curé du village voisin. Hermance pique le nez vers son tricot et n'eut été de l'énervement causé par les questions insidieuses de son mari, elle aurait fini de tricoter les bas de son fils aîné.

— Je te trouve pas mal *caduque*, ma femme, *picosse* Hormidas. Il n'est pas si fin que ça, le gros Arthur, hein ? En tout cas, il a laissé filer une *torrieuse* de belle occasion de se faire du capital politique. On sait bien, quand au lieu de se concentrer sur son travail de limier et de poursuivre les meurtriers on perd son temps à tripoter la voisine, on voit diminuer ses chances d'avancement, hein, Hermance ?

L'accusée lui jette un œil meurtrier et n'eut été de la laine tortillée autour de ses doigts, une broche aurait certainement dévié de sa trajectoire. Le petit rouleau serré qui lui sert de toupet, lui donne l'apparence d'une souris. Cette femme n'est pas belle. Ses minuscules yeux bleu acier la gratifient d'un regard perçant, sa frange roulée jusqu'au front, ses lèvres pincées et ses seins plats ne l'avantagent aucunement. Et pour le trésor qu'elle emprisonne entre ses deux cuisses, il y a longtemps qu'il a été pillé, mais Hormidas tient à son bien, même s'il ne l'a pas toujours défendu âprement. Il se demande bien lequel de ses attributs féminins a porté Arthur jusque dans ses draps. Puis Hormidas se lève, tourne autour de sa femme et poursuit son enquête.

— L'indigne a-t-il couché dans mon lit ? Tu peux répondre. J'imagine que ce salaud venait te courtoiser l'après-midi ? s'entête-t-il.

Hormidas pointe la coupable du doigt et postillonne sans retenue. Une épouse qui nous a trompé, on n'y fait plus attention, pense-t-il en voyant partir les gouttelettes de salive. Ses attaques sont incisives et blessantes.

Puisque son mari désire être informé, Hermance parlera non sans lui décocher une flèche empoisonnée. Cet homme qui se prend pour le nombril du monde, Dieu seul sait comme elle l'a chéri, mais lorsqu'elle a dû supporter que ce minuscule avorton se couche saoul à côté d'elle, la forçant à lui donner du plaisir dans l'unique but de le soulager sans le moindrement songer à elle, Hermance a connu la haine. Et quand elle voit ce petit être fat bomber le torse avec son titre de marguillier en chef au risque de se faire éclater l'estomac, elle le déteste encore plus.

— Assis-toi, Hormidas, dit-elle calmement.

Pensant que sa femme désire le calmer, Hormidas se met à regimber. Défiant cette nouvelle démonstration d'autorité, d'un ton neutre, Hermance commence.

— Tu veux être au courant ? Alors sois certain de ne pas le regretter. Ce que l'on ne sait pas ne fait pas mal, car jusqu'à maintenant, tu peux te compter parmi le cercle des cocus chanceux de ne pas souffrir. Durant plus de quinze ans, Arthur Bernèche a été mon amant. Oui, Hormidas, il couchait dans tes couvertures, oui, je le voyais l'après-midi et oui, cela se passait du vivant de son épouse et également après son décès.

Même s'il soupçonnait fortement qu'on lui ait joué dans le dos, les yeux d'Hormidas se remplirent d'eau. Hermance ne lâche pas et enfonce le fer un peu plus.

— Deux de nos fils pourraient prétendre au nom de Bernèche.

— Lesquels, demande Hormidas la voix étouffée, lesquels ?

La femme du marguillier ne répond pas et poursuit sa confession.

— Je t'épargne la comparaison entre ton triste *taponnage* et la satisfaction que m'a apportée cet homme. Rien de comparable. Est-ce assez, Hormidas ou je continue ?

— Mais, bon Dieu, qu'a-t-il de plus que moi ? implore-t-il.

Maintenant, les rôles sont inversés et Hermance tient son mari au bout du bâton.

— N'essaie pas de me piéger, tu n'y arriveras pas. Toi, tu avais trouvé une maîtresse dans la politicaillerie ainsi que les charges administratives de la paroisse.

— Mais elle n'a jamais fait des enfants, la politique, coupe-t-il. Torrieu, Hermance, jamais je ne pourrai te pardonner ça.

— Dans ce cas, vis avec le poids de l'impardonnable, conclut-elle en reprenant son tricot.

Hormidas n'a que le goût de casser la gueule à ce gros lard de Bernèche. Quelle impudence, voler la femme de son deuxième voisin ! Pour la première fois de sa vie, le petit homme voudrait tuer. Il sort de la maison, se rend dans la remise, attrape sa hache et part comme une flèche. Le marguillier est pire qu'un baril de poudre et il ne manque que

l'étincelle qui le fera exploser. En quelques minutes, le voilà qui arrive chez les Bernèche. Dissimulant son arme derrière son dos, il attend sur la galerie afin de voir qui se trouve à l'intérieur de la résidence. Il a beau être brave, il ne voudrait tout de même pas se retrouver seul contre le père et le fils. Aucun bruit, sauf la voix bien connue d'un annonceur de télévision. Il sonde la poignée et, à sa grande surprise, elle tourne. Lentement, il pénètre dans le portique et d'un geste rapide se met en position d'attaque, brandissant sa hache dans les airs. Personne. L'appareil de télé vante un produit ménager.

Arthur Bernèche a profité de la pause publicitaire pour aller se chercher quelques biscuits, il faut bien qu'il l'entretienne cette bedaine. Se hâtant pour ne pas manquer la reprise de son émission préférée, il se dirige vers son *lazy-boy*, mais ne franchit pas les derniers mètres qui le séparent de son fauteuil.

— Hormidas ? Veux-tu bien me dire ce que tu fabriques là ? Es-tu devenu fou ? Baisse ta hache pour l'amour du saint Ciel.

— Ferme-la, glapit le marguillier. Je suis venu te fendre la tête, renchérit-il. Aujourd'hui, c'est moi qui prends la parole et te demande des comptes sur le passé. D'après ce que je vois, il n'y a pas que Damase qui cachait des squelettes dans son placard... Tu as dû me trouver pas mal fin quand j'ai élevé les deux gars que tu as fait à ma femme ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? As-tu bu, Hormidas ?

— Oh non ! À jeun comme un clou, mais en beau torrieu par exemple. Tu as séduit mon Hermance, mon...

— Nous y voilà ! C'est Hermance qui t'a dit ça ? Et tu l'as crue ? Inverse les rôles, l'ami.

— Ne m'appelle surtout pas ton ami, crie Hormidas en s'avancant dangereusement. J'ai beau être gros comme un dix cents, je peux te fesser, mon gros torrieu. Avoue ! Avoue donc que tu couches avec ma femme depuis quinze ans. Je sais qu'elle n'est pas jolie, mais elle est à moi, tu as compris, à moi.

Arthur refuse de dire quoi que ce soit. Difficile d'admettre que cette petite femme au toupet roulé l'ait mis en appétit. Au début, il voulait simplement s'amuser et puis il a pris goût à sa chair laiteuse. Elle demandait et il en donnait. Rien de bien compliqué là-dedans. Par deux fois, elle lui a annoncé être enceinte de lui, mais qui peut prouver sa paternité, il n'y avait pas de test d'ADN dans ce temps-là. Et Hormidas sauçait sa croûte lui aussi.

L'ancien agent de police tente de raisonner le forçat.

— Lâche ton arme, Hormidas !

— Pourquoi ? Tu as peur ? Viens te battre comme un homme, dit-il en laissant tomber la hache.

Le marguillier ferme les poings, se met en garde et commence à danser comme un boxeur. Hormidas fait quasiment pitié. Certain de sa puissance et de sa victoire, le poids plume s'attaque au baraqué. Celui-ci pourrait facilement le réduire en miettes, car désarmé, Hormidas ne représente aucune menace. Dans le but de dénouer l'impasse et de faire la paix avec celui qui lui a prêté si généreusement sa femme, Bernèche avance la main. La réaction de son vis-à-vis est instantanée et le petit pugiliste décoche une droite sur la mâchoire de son adversaire, juste assez pour que sa lèvre inférieure saigne. Arthur abdique.

— Bon, tu as eu ta revanche ! Maintenant, ramasse ta hache et retourne chez toi, Hormidas. Va réfléchir un peu...

— ...réfléchir ? C'est déjà tout pensé d'avance. Pour tout de suite, déclare-t-il, tu as eu ta leçon.

Et Hormidas reprend le bord de la Bayonne pour rentrer chez lui. En passant devant l'atelier de Charles, il ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil du côté de la verrière. La lumière confirme la présence de l'artiste. Ce soir, le peintre se retrouve seul avec ses tubes de couleur, la grande noireude n'est pas venue lui tenir compagnie. Celle-là, il aimerait lui faire baisser pavillon et la soumettre à ses fantasmes les plus sordides. Plus raisonnable de rejoindre sa femme et essayer de

trouver une sortie honorable. Dans la maison du marguillier, il fait noir comme chez le loup. Hermance est couchée. Les couvertures remontées jusqu'au menton, elle a l'air d'une souris qui se cache du matou. En effet, le chat a sorti ses griffes et elle ne sait quand il va les rentrer, alors vaut mieux rester tranquille. Poussant la porte de la chambre, Hormidas tente de faire le moins de bruit possible. Sans prendre soin de ses vêtements, il les jette au pied du lit et, tel un reptile, se glisse entre les draps froissés. Hermance ne bouge pas et suit le mouvement imposé par le poids d'Hormidas qui se déplace sur le matelas. L'homme se faufile jusqu'au milieu de la couchette, puis poursuit son avancée du côté de sa femme au risque qu'elle tombe par terre. Coincée, la maîtresse du policier sent monter la fièvre de son mari et se voit obligée de répondre à ses caprices. Jamais le marguillier ne s'est montré aussi vicieux et aussi exigeant. Cette nuit, Hermance Aubé doit se plier à ce que la religion condamne. Hormidas entend reprendre possession de son bien...



Charles est de retour auprès de Sainte-Geneviève. Toute cette histoire de curé lui a fait perdre un temps énorme et on ne sort pas d'un processus judiciaire facilement. Non concerné par l'évènement, il lui a quand même fallu témoigner et faire part de ses découvertes. Jamais il n'aurait cru que pareil scénario de film se soit déroulé chez lui. Un vrai polar ! Pendant que Damase passait aux aveux, il imaginait les scènes dramatiques, allant de surprise en surprise. Blanche, cette pauvre fille affolée, Damase et Léon traversant la rivière portant mollement le cadavre, Marie-Jeanne tempêtant, puis le silence. Celui imposé de force.

L'artiste retouche la couche picturale et ne cesse de retourner dans le temps. Il est plus ou moins devenu victime d'un secret de famille bien gardé. Bien sûr, tous les crimes sont répugnants, mais abattre un religieux ne demeure tout de même pas un geste banal. Et s'il entrait dans les maisons voisines, combien d'autres histoires, tout aussi sordides, entendrait-il ? S'appliquant sur un repli du manteau qui recouvre les chastes épaules de la bergère, la porte de côté claque. C'est l'heure des dévotions de madame Tellier, la Tonio, et depuis qu'elle a déblatéré sur le compte des Belhumeur et des Plante, révélé des inepties, Charles ne la blaire plus. Il continue son travail sans même jeter un coup d'œil.

— Avancez-vous ? demande la voix écorchée du marguillier. J'ai l'impression que vous ne finirez jamais. Vous flattez toujours le même coin.

— Ça progresse, monsieur Aubé. On ne retouche pas à grands coups de pinceau une pièce comme celle-là. L'artiste a mis des années à le peindre, alors laissez-moi quelques mois.

— Quand vous descendrez de votre perchoir, passez donc au presbytère, votre enveloppe de paie vous y attend.

Charles poursuit son travail. Si le marguillier pense qu'il le remerciera, il se trompe. Cet argent, il l'a gagné.

— Bon, j'ai d'autres chats à fouetter, ne serait-ce que ma femme, déclare Hormidas, osant ainsi une blague de mauvais goût, mais qui n'en contient pas moins un fond de vérité.

Et malgré les avertissements de Charles, Hormidas trouve refuge dans son banc. Dieu seul sait s'il prie ou rumine une nouvelle démonstration de force. Son attitude renfrognée ne renseignerait même pas le plus perspicace.

Comme un écureuil, Charles descend de son arbre, saute les derniers mètres qui le séparent du plancher et entreprend un aller simple vers le presbytère. D'une main barbouillée de mauve, il actionne la vieille sonnerie de la maison curiale. On ne voit plus beaucoup de ce genre d'antiquité, ces demi-

sphères de métal dont il suffit de tourner la manette centrale pour que le timbre retentisse comme un téléphone. Dès qu'il ouvre la porte, Albert Sanschagrin est encore une fois saisi par la ressemblance du peintre avec son ancien ami, David Belhumeur.

— Bonjour monsieur le curé, commence Charles. Monsieur Aubé me disait qu'un chèque attend votre humble serviteur ?

— Oui, oui ! reprend le religieux, revenant rapidement à la réalité. Entrez, entrez ! Vous avez bien quelques minutes devant vous, n'est-ce pas ?

Et sans plus tarder, Albert Sanschagrin invite l'artiste à passer dans son bureau. Le curé prend le temps de s'installer confortablement dans la vieille chaise de bois pivotante qui a reçu des générations de derrières consacrés, s'étire légèrement vers l'arrière pour rebondir d'un coup sec vers l'avant. Il attrape une enveloppe portant l'en-tête de la fabrique de Berthierville et libellée au nom de Charles Plante. D'un geste élégant, il remet le pli à l'homme devant lui.

— Voilà pour votre peine, Charles. Vous permettez que je vous appelle par votre prénom, vous seriez en âge d'être mon fils, raisonne-t-il.

— Avec plaisir, reprend le peintre en glissant discrètement le chèque dans sa poche de chemise.

Puis ne voyant aucune raison de traîner dans ce bureau, il s'apprête à partir.

— Je m'excuse de vous retenir encore un peu mais, comme un peu tout le monde, j'ai suivi le processus judiciaire enclenché par les découvertes dans votre studio d'art. Il me semble que votre recherche au presbytère ait porté fruit et mis un nom sur les initiales du pauvre curé Godin.

Et Charles d'expliquer pour la nième fois la triste histoire du religieux versus celle des Sansoucy, car cette famille a vécu étouffée par le silence. Même le plus coriace d'entre eux a ressenti le besoin de se libérer, mais n'eut été de l'article paru dans le *Montréal Matin*, il serait peut-être mort avec son secret.

— Dernièrement, j'ai revu Damase, continue Charles. Le personnage a perdu toute son arrogance et sans cette carapace, il semble vulnérable. Même son vieil adversaire, monsieur Aubé remarque un changement. Drôle de transfert ! Et maintenant, le mystère plane autour de votre marguillier. Il n'a pas l'air à son meilleur. Mais, je *mémère*, comme vous dites par ici, il vaut mieux que je m'occupe de mes oignons. Je vous remercie monsieur le curé, articule Charles en tirant sa révérence.

— Au revoir, monsieur Plante ou Belhumeur ? ose le prêtre.

— N'importe lequel. Je suis né Plante, mais l'artiste se nomme Belhumeur, le patronyme de mon père, déclare-t-il.

— Dans ce cas, conclut l'aîné, j'aime bien les bohèmes, du moins celui que je connaissais et que j'avais appris à apprécier. Donc, au revoir monsieur Belhumeur, dit-il en refermant la porte.

Charles ne sait pas ce qui lui a pris de révéler le nom de son paternel. Ce doit être ça le pouvoir confessionnel ? À l'abri des murs du presbytère, le curé réfléchit. Plus aucun doute, Charles est bien le garçon de Lili Plante et du vicaire David Belhumeur. Albert Sanschagrin pourrait mettre sa main au feu. Comment réagir à cette certitude ? Doit-il tout simplement l'accueillir comme le fils d'un ami, d'un ami qui a transgressé ses vœux ? Faut-il le prendre sous son aile sans jamais divulguer le lourd secret de son père ou encore lui révéler toute la vérité ? Albert peut-il seulement réparer l'erreur du passé ? Voilà plus d'un quart de siècle, il avait piégé son collègue, le poursuivant jusque dans sa retraite chez le vieil Albert Plante. Dans ce temps-là, les ordres étaient on ne peut plus clairs : ramener David, de force ou de gré, dans le sacro-saint giron de l'Église. Le jeune vicaire Sanschagrin avait failli à sa mission, mais avait reçu toute une leçon. Il avait réalisé que la phrase du Christ : *il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime*, avait plus d'un sens. Et David était mort dans la tourmente, laissant derrière lui une Lili affligée, mais aussi un

rejeton. Aux yeux de tous, cette femme avait caché sa passion, sa douleur et son enfant. Et revoilà le fils de David qui revient pour refermer la boucle. Quel long parcours pour ce fils égaré !



Charles s'ennuie de sa Bayonne. Cela fait des semaines, voire des mois, qu'il ne s'est pas assis pour la contempler. Les nuages gris apportent leur lot de nostalgie et de tristesse, fonçant les galets, habillant la rivière d'une robe endeuillée. S'il pouvait forcer le soleil, Charles le contraindrait à briller ; si d'un coup de pinceau il pouvait donner une teinte de vacances aux cailloux, il les peindrait. Il ajouterait des feuilles aux arbres qui parent l'île de la Vertu, y construirait une jetée, puis un sentier au bout duquel il amènerait Hélène. Et seulement là, il se contenterait de l'aimer jusqu'à plus faim. Mais aujourd'hui, il se sent tellement impuissant, même la peinture ne peut traduire le vide qui l'habite. Il comprend difficilement ce qui se passe et dans ces moments d'errance, il se retourne vers son souffre-douleur préféré. Pourquoi faire renaître de ses cendres un père qu'il n'a jamais vu, alors qu'il est devenu un adulte, un artiste accompli et dont on reconnaît les talents ? Pourquoi rester là sans bouger lorsque que la vie grouille de petites et grandes actions à entreprendre ? Et la vision du curé Sanschagrin dans le cadre de la porte l'appelant Belhumeur revient le hanter. Pourquoi chercher encore et encore, sans jamais recevoir de réponse ? Puis, comme un coup de fouet sur son âme, Charles se lève, oublie ses rêveries de peintre et d'amant et se dirige vers la remise. En quelques minutes, il se retrouve de nouveau à Berthierville, non pas pour tenir compagnie à la douce bergère, mais pour demander au curé Sanschagrin de visionner une seconde fois sa galerie de photos.

Albert n'est pas étonné de voir l'orphelin derrière le rideau de dentelle. Dehors il fait froid et le jeune homme semble gelé. Rapidement, il introduit Charles dans le bureau sans s'informer de l'objet de sa visite. Albert sait.

— Excusez-moi de vous déranger sans avoir prévenu mais, en fait, je désirais vous surprendre, commence Charles.

— Me surprendre, en voilà une bonne !

— En vérité, je me sens un peu mêlé, avoue Charles. Je suis venu sur un coup de tête et j'ignore pourquoi, ou plutôt non. En peu de mots, je suis à la recherche de mon père décédé et je pense qu'il a certainement laissé des traces, ici, dans ce presbytère. Ma mère m'a raconté qu'il était vicaire de Berthierville. Je heurte peut-être votre sens moral en vous exposant ceci ?

Devant le flegme du religieux, Charles ne sait quelle attitude emprunter. Ce serait si facile de lui dire au revoir et de repasser la porte, prétextant s'être trompé. Mais Charles est venu chercher des renseignements et même si cela lui coûte énormément, il continue.

— Voici quelques mois, vous m'avez permis de visiter une galerie de photos. Si mon souvenir est bon, vous m'en avez montré de plus récentes même, si à ce moment-là, je recherchais les plus anciennes. Vous pensiez déjà vous débarrasser de tous ces portraits et, avant qu'il ne soit trop tard, j'aimerais savoir si mon père, David Belhumeur, n'y figurerait pas. Le seul hic est que j'ignore à quoi il peut ressembler. Ma mère n'a rien gardé de lui.

— J'ai bien connu votre père David, Charles, et j'habitais le presbytère depuis trois ans au moment de son arrivée. Voilà trente ans de cela, dit le religieux en soupirant. David était un excellent vicaire, un prêtre humain et apprécié de ses paroissiens, cependant il aurait dû ne jamais prononcer ses vœux et rester dans la jungle du monde laïc. Il est entré dans les ordres parce qu'il y avait été contraint. Vous savez, l'oppression peut prendre bien des visages et quand elle se cache sous les traits

d'une mère, pour un jeune enfant, il devient difficile de la détecter. Sous prétexte d'aimer, on peut soumettre n'importe quelle volonté. David a donc choisi la prêtrise pour faire plaisir à Eugénie et lui assurer sa place au ciel. Il a fortement résisté à l'appel de la chair, mais celle-ci s'est révélée la plus forte. Inutile de chercher la photo de votre père sur les murs de ce presbytère, confie Albert. Dans sa fureur, le curé Gendron alors responsable de la cure l'a arrachée et jetée dans la poubelle. Ne pouvant supporter pareil affront envers un confrère, j'ai récupéré la photographie et je la conserve dans mon bureau personnel depuis ce temps. Si vous voulez bien me suivre, je répondrai à votre requête, dit-il en se levant lentement.

Charles est abasourdi. Les révélations d'Albert Sanschagrin le clouent sur place. Mais qu'est-ce qu'il prend ? Au moment même où il serait en mesure de connaître le vrai visage de son père, il éprouve de la difficulté à avancer d'un pas. Au milieu du grand escalier droit, le religieux constate que le jeune homme n'a pas bougé d'un poil. Il ralentit son ascension, afin de donner à ce fils perdu le temps de reprendre son équilibre. Puis Charles se profile enfin dans l'embrasure de la porte et entreprend les marches. Sans un mot, il se rend où l'attend Albert et s'arrête sur le tapis d'entrée. Surpris, il ne croyait pas que le décor de la chambre d'un curé pouvait être aussi spartiate. Un petit lit de fer, un bureau, un austère prie-Dieu et quoi encore ? Quelques babioles éparpillées à droite et à gauche, mais rien de luxueux. Et où est toute la richesse de l'Église ? Certainement pas dans cette chambre, conclut Charles.

— Votre père logeait ici, tout à côté, déclare Albert en indiquant la pièce à sa droite.

— Même somptuosité ? demande Charles.

— Même faste. De quoi faire la *dolce vita*, n'est-ce pas ?

Charles ne répond pas. Albert ouvre le dernier tiroir de sa commode, en sort une boîte qui contenait probablement des souliers, retire le couvercle qu'il jette sans ménagement sur le

plancher et soulève une pile de papiers, d'images, de cartes postales sans pour autant les enlever complètement. Rendu au fond, il attrape le coin d'un carton et tire délicatement afin de ne pas troubler l'ordre précaire. Charles voit d'abord apparaître une masse de cheveux qui semblent foncés, un front et finalement, un nez, une bouche et un col romain. Albert remet son trésor dans le bon sens et présente le père à son fils.

Charles reçoit ce portrait comme une relique. Avec cérémonie, il monte la photo à la hauteur de ses yeux. Il manque d'air et son cœur refuse de reprendre des battements réguliers. On dirait sa propre réplique, mais bien des années auparavant et dans d'autres circonstances. Doucement, il touche du doigt les joues de celui qu'il aurait appelé papa sans se rendre compte que des larmes coulent sur les siennes. Sans bruit, Albert quitte la chambre, laissant à Charles le temps que naisse l'appartenance à cet homme qui figure sur ce bout de papier. Le jeune prêtre d'alors n'a jamais compris pourquoi il avait gardé la photographie de celui que le curé Gendron prénommait Judas. Maintenant, il sait.

Charles fait un pas et s'assoit sur la petite chaise. Il ne peut détacher ses yeux de son père. Habitué aux détails souvent invisibles au regard des autres, le peintre décèle de la tristesse dans l'œil brillant et rieur de David, cette même langueur qui vient le visiter et qui s'empare de son âme, il la reconnaît. Même sous l'austère collet, ce bel homme paraît intelligent. Comment a-t-il pu abandonner le monde dans lequel il vivait ? Comment a-t-il pu quitter sa mère ? Puis, soudainement, Charles ressent un malaise. Que fait-il dans ce décor qui ne lui appartient pas ? Et ce col romain l'agresse... Il se lève et entreprend l'escalier qui le ramène dans le bureau où Albert l'attend depuis un bon moment. Dans un geste d'invitation, le prêtre tend instinctivement les bras et accueille celui qui ne devait pas être, le fils de son ami David. Charles ignore quel comportement adopter et pour un instant, oubliant qu'il est devenu adulte, il

retrouve le langage corporel de l'enfant et se cale contre la poitrine du religieux.

— Je le savais, murmure Albert. Dès que je vous ai entrevu, j'ai reconnu son fils. S'il vous voyait, il ne pourrait vous renier.

Charles a découvert un havre où abriter sa voilure. Aucun mot ne peut remplacer des larmes trop longtemps retenues. Elles le libèrent de l'inlassable quête de celui qu'on qualifiait aisément de faible. Comme un gamin qui a perdu un parent et qui s'attache à la personne la plus significative qui se trouve autour de lui, Charles opère le transfert et en vient à considérer comme son père l'homme aux mains de géants. En toute simplicité, Albert reçoit Charles tel qu'il se présente et accepte la charge confiée par David. Au moment du malheureux événement qui le ramène trente ans en arrière, le jeune vicaire avait gaffé et, aujourd'hui, il devient impossible de réparer le passé. Au lieu de semoncer David et de lui conseiller de s'en remettre à l'impitoyable monseigneur Lachance, de prôner une ligne de conduite ferme où Lili ne tenait plus aucune place, il aurait dû lui dire de partir avec elle et de vivre en suivant la loi que lui dictait son cœur. Mais au lieu de ça, il avait multiplié les reproches sans bien comprendre le drame qui déchirait intérieurement son ami. Même après une longue année d'exil, David n'avait pas réussi à s'extraire cette fille de la peau. Le résultat faisait pitié. Alors, il ne lui restait qu'à prendre la main que lui tendait cette femme exceptionnelle, possédant une volonté de fer et une détermination hors du commun. Lui, Albert, a vu Lili le cœur brisé en mille miettes, le corps déserté par l'amour, se relever, se battre bec et ongles pour offrir à ce fils l'existence à laquelle il avait pleinement droit. Et après toutes ces années, revoici Charles devant le portrait de celui qui n'avait jamais eu de visage.

Il faut de longues heures au prêtre pour traduire l'affection que ses parents éprouvaient l'un pour l'autre, pour raconter le parcours de ce prêtre déchiré entre un Dieu omnipotent et une

femme telle qu'Il l'avait créée, charnelle et sensuelle et pour refaire avec Charles la route d'un bonheur obscurci par l'Église. Fatigué, Albert reconduit Charles jusqu'à la porte pendant que ce dernier promet de revenir.

— J'ai retrouvé un fils que la vie avait égaré, conclut Albert.

Charles retourne chez lui en ne sachant plus trop bien ce qui lui est arrivé, cependant, une chose est certaine, le réconfort a visité son cœur et son corps. Il fait froid dans la petite maison chaulée et même si Charles frissonne, il n'allumera pas le feu. Une photographie froissée à la main, il prend le châle de Blanche qui traîne toujours quelque part, s'y emmitoufle et se berce dans la vieille chaise de Damase. Peu importe les arceaux carrés, ce soir, le calme est revenu en lui. Après quelques minutes de béatitude, il remet en question tout ce qu'Albert vient de lui confier. Son père n'avait-il pas abandonné sa mère et foutu tout le monde dans la merde, ne pesant qu'à lui, qu'à son ego de prêtre frustré ? N'avait-il pas tout bouleversé pour poursuivre une chimère qui ne pouvait que forcément aboutir à la mort, obligeant son fils à vivre avec l'image d'un homme qui n'a pas su se tenir debout, se laissant aller jusqu'à s'écraser devant les autres ? Charles n'accepte pas qu'à cause de ce petit prêtre de rien du tout, Lili et lui aient été forcés de se cacher en France et que le jour où il revient dans le pays qui l'a vu naître, on ne reconnaisse pas le nom de son père. Même les commères, comme cette Tonio, se mêlent de déblatérer sur le dos des Belhumeur ? Faut-il être masochiste pour vouloir le porter. Charles n'en peut plus de cette controverse qui le rend malade. Une joie, une peine ! Va-t-il passer toute sa vie à cheval sur l'incertitude. Il devrait tout balayer du revers de la main, le bon comme le mauvais et repartir à zéro.



Les feuilles désertent les arbres et jonchent le sol. En quelques jours, un épais tapis odorant couvre le gazon qui hésitait à pousser. Dans les champs, les longues herbes s'inclinent sous l'action du vent tandis que les joncs et les quenouilles qui logent dans les fossés offrent les dernières teintes chaudes. L'automne s'installe tranquillement avec son lot de tristesse. À peine les fantômes de l'Halloween ont-ils fini de hanter les rues, que les grands magasins tentent de briser la grisaille et du jour au lendemain sortent les couleurs de Noël. En fait, depuis longtemps, ils ont flairé la bonne affaire et les caisses enregistreuses s'enrichissent au détriment du porte-monnaie. Puis vient le tour des chants de Noël qui ne réussissent pas à lever cette couverture nostalgique. Tout aux préparatifs de cette importante fête religieuse, le marguillier invite Charles à prendre deux semaines de vacances. Il fait démanteler les échafauds, les entrepose dans la sacristie et demande au bedeau de procéder au ménage annuel. On ne reçoit pas le Verbe tout empoussiéré ! Certes, Il est né dans une étable, mais il ne faudrait pas avoir l'air d'une bande de cochons.

Pourquoi Charles n'utiliserait-il pas ce temps, gracieusement offert par son employeur, pour visiter sa famille du Poussin Bleu ? En quelques mots, il expose son projet à celle qui lui a révélé le secret du pigment bleu, l'envoûtante Hélène. Il suffit de trois ou quatre coups de téléphone pour que la belle annule toutes ses obligations, tant professionnelles que familiales, et se déclare fin prête à suivre son ami.

— Me voilà libre comme l'air, lance-t-elle en repoussant une mèche de cheveux noirs.

— Dans ce cas, il ne reste qu'à acheter deux billets pour

Paris, conclut Charles en quêtant une caresse.

Et il faut toute une veillée pour que le jeune homme raconte la France, le Poussin Bleu, la Méditerranée, l'Estérel et le mistral. Souvent Hélène interrompt le narrateur, ponctuant ses explications par des baisers langoureux. À l'occasion, celui-ci perd le sens de sa phrase tant la parenthèse dure longtemps, alors il se reprend et tente de réinventer le décor. Finalement, au bout de la nuit, il termine son exposé, y ajoutant un point final qui porte son auditrice au paroxysme de la passion. Jamais l'amante n'aurait pensé que la France était un si beau pays. Hélène n'a qu'une envie, qu'arrive l'heure du départ.

Depuis qu'il s'est installé dans le rang sud de la Bayonne, Charles n'est jamais retourné dans sa région d'adoption. Il a hâte de s'y retrouver et d'oublier, ne serait-ce que quelques instants, la vie trépidante qu'il vit ici. D'abord il y a eu la découverte de Tucker, sa cohabitation avec des esprits et, dont seule la présence de Rose persiste encore, sa prise de bec avec son ami Gabriel, la mort de Marguerite et de Léo et tout dernièrement, l'existence tumultueuse du vicaire Belhumeur. Il éprouve le besoin de faire le point.



Le couple Plante de Chastelain quitte le Boeing 747 qui les a transportés de Mirabel à Charles de Gaulle. Même après sept heures de vol, la jolie Joliettaine qui attrape son sac de voyage tournant sur le carrousel a l'air en pleine forme. Son teint ne semble pas avoir subi de dégât visible, sa coiffure et son maquillage sont demeurés impeccables tout au long du trajet, son habillement sport ne montre pas plus de plis qu'à son départ et le décalage horaire n'a nullement perturbé sa bonne humeur et son enthousiasme. Quand même, on ne

débarque pas la première fois à Paris pour bougonner ! Par contre, l'homme qui l'accompagne a sommeil et de la difficulté à se concentrer. Appuyé sur le chariot à bagages, il bâille et se fie à sa compagne pour surveiller sa valise.

— Enfin Paris ! s'exclame Hélène en prenant une bouffée d'air chargée de gaz polluant.

Pour une artiste comme elle, ce voyage représente beaucoup. Elle aimerait passer quelques jours dans la capitale, mais Charles reste inflexible. Il est venu pour rencontrer les siens et il ne veut pas perdre de temps dans une ville qu'il connaît comme le fond de sa poche. Durant près de quatre ans, il a arpenté boulevards, rues et passages de cette mégapole. Il lui tarde de revoir la grande bleue, de serrer sa mère dans ses bras, de retrouver Mathieu, Noémie et Jean-Christophe et de flâner sur la terrasse du Poussin Bleu en sirotant un des expresso corsés de Ludovic. Sa vraie famille lui manque.

— Si tu veux demeurer à Paris, il ne faut pas compter sur moi, chicane Charles. Tu reviendras me rejoindre quand tu en auras envie.

Devant trop de liberté, la belle décide de suivre son ami. Elle trouve qu'il l'affranchit trop facilement et après tout, elle est venue ici pour profiter du gars et le voyage reste intéressant quoique secondaire. Le coup d'envoi est donné par une navette qui les transporte en gare de Lyon, et de là, un TGV les prend en charge jusqu'à Nice. Lili et sa vieille Renault 5 assureront le transport vers Saint-Raphaël. Charles est tout à la joie de retrouver la propriétaire du Poussin Bleu. Des fils argentés empiètent sur la masse bouclée brune maintenant portée courte, mais elle n'affiche pas moins son élégance. Les bras ouverts, la mère et le fils franchissent les quelques pas qui les séparent et, tels des cygnes, les deux têtes se lovent dans le cou l'un de l'autre. Ils ne peuvent plus se détacher. Malgré les coups durs et les différends, ils ont trop partagé pour ne pas s'aimer. Charles revient à lui et présente Hélène. Lili ne peut s'empêcher

d'admirer cette beauté sculpturale et d'une main tendue, elle salue la jeune fille et lui souhaite un bon séjour sur la Côte d'Azur. Déjà Lili plaît à Hélène. Elle voit dans cette dame d'âge mûr une femme racée.

Lili arrête sa voiture devant le Poussin Bleu et incite ses invités à descendre, puis continue sa course, tourne le coin de la rue et disparaît derrière une grande porte de garage. Durant ce temps, Charles entraîne sa compagne vers la terrasse, s'accorde un peu de recul et contemple la Méditerranée. Comme elle lui a manqué ! Pour lui souhaiter la bienvenue, la coquette s'est habillée de clair, n'acceptant que quelques voilures blanches à son horizon. Charles prend la main d'Hélène.

— Cette couleur bleue me hante. Même dans mes rêves les plus innocents, je la revois sans cesse.

Et comme pour se faire valoir, la vaste étendue d'eau supprime au loin un magnifique bateau de croisière se dirigeant probablement vers Nice.

La rencontre avec le cuisinier tient de la magie. La toque de travers, le tablier qui ceint ses hanches lui descendant jusqu'à mi-jambe, Mathieu attrape dans ses bras le môme de la grève, le bouillant adolescent et l'artiste mature. Il relâche son étreinte pour s'essuyer une main avant la tendre à la jeune fille qui accompagne son filleul. Hélène devient loquace quand elle apprend que le soi-disant célèbre chef est un gars du lac Matambin.

— Le monde est petit ! déclare-t-elle en donnant un coup de tête aguicheur.

Il n'en fallait pas plus pour que Noémie se présente et surveille ses plates-bandes surtout quand une étrangère admire ses fleurs. Dès le premier regard, la blonde et douce Noémie jauge la noire et pétillante Hélène. Puisque la politesse l'exige, elles échangent une poignée de main qui contient déjà les germes d'une rivalité.

— Ludovic, crie Charles, où te caches-tu ?

Rapidement, Mathieu explique la longue maladie du vieux majordome qui l'a mené à son décès.

— Depuis un an, ce qui coïncide avec ton départ du Poussin, le brave homme dépérissait. On dirait que toute sa vitalité l'avait quitté. Tu représentais un peu le fils qu'il n'a jamais eu. Souvent il parlait de toi et te voyait encore comme un môme.

Charles éprouve une peine réelle et regrette le peu de cas qu'il avait fait de ce serviteur déjà avancé en âge. Il était toujours là pour lui, le surveillant, l'empêchant de faire une connerie ou le consolant des punitions imposées par Noémie, sa nounou.

— Ludovic a été mon phare durant tant d'années, dit Lili. Il me manque tellement, ajoute-t-elle, un trémolo dans la voix. Bon, si on prenait le temps de se retrouver correctement. Rosie, crie-t-elle en passant la tête dans la porte qui mène au bar, apportez-nous un Veuve Clicquot.

Hélène démontre de l'impatience devant cette réunion de famille qui n'en finit plus et où défilent congratulations et souvenirs des moindres faits et gestes du petit Charles. Elle veut bouger et ne s'est pas traînée jusqu'ici pour qu'on lui dise que son amant était mignon. Et qu'est-ce qui prend à cette blondasse de Noémie de s'attacher à Charles comme s'il était encore son bébé. Nom de Dieu, il a grandi et nul besoin d'une nounou pour lui moucher le nez. Laissez-moi juste un peu de liberté, pense Hélène et vous verrez que je n'en ferai qu'une bouchée de votre mignonnet. Ne suis-je pas une veuve noire ?

Enfin Charles se libère de la monopolisation familiale et se dirige vers sa chambre. Pour la durée de son séjour, sa mère lui a attribué *Lilas*. Fraîchement rénovée, la pièce donne sur la Méditerranée. Charles avait bien téléphoné, l'avertissant de sa venue durant la période de Noël et du Nouvel An, mais avait passé sous silence la présence d'Hélène. Lili a donc procédé à un remaniement du registre, car fin décembre et début janvier, Saint-Raphaël draine une bonne partie des touristes de la Côte d'Azur. On vient du nord de l'Italie, de Perpignan, de la

Haute Provence et d'aussi loin que Paris pour jouer au casino, visiter les foires aux santons et participer à sa célèbre Fête de la Lumière. Depuis des années, le Poussin Bleu affiche complet. Maintenant, Lili se demande si elle a bien agi en mettant Charles et la jeune femme dans la même chambre. Elle ne pouvait tout de même pas loger l'amie de son fils sous les combles. À voir leur réaction quand elle les a dirigés vers *Lilas*, il ne semble pas y avoir de quoi fouetter un chat. Après tout, ce sont des adultes !

Hélène piaffe d'impatience. Le décor incite à la détente et le plus beau mâle de Saint-Raphaël se tient là, à ses côtés. La veuve noire s'effile les pattes et prépare son attaque. Jamais elle n'aurait pensé faire l'amour avec la Méditerranée en fond de scène. D'un geste lent et provocateur, elle enlève ses vêtements sport, ne gardant que des sous-vêtements de dentelle noire. Puis, l'araignée tisse sa toile, allant du lit au bord de fenêtre, de la penderie au bureau, puis se plante en pleine lumière et invite son partenaire. L'innocent ne peut résister et se jette tête baissée dans les rets tendus. Le cadrage du châssis devient alors un véritable piège. Hélène attaque d'abord avec une arme légère où ses lèvres rouges se transforment en offrande. Une fois le prisonnier piégé, elle amorce la seconde partie de son plan diabolique où ses pattes velues noueront autant de fils que nécessaire afin d'embobiner sa victime. On dirait qu'Hélène possède des dizaines de mains qui courent sur le corps surchauffé de Charles, le portant déjà vers les premiers frissons. Puis, la bouche mi-ouverte, elle grignote la peau brune, évitant savamment les zones trop érogènes.

— Tu vas me demander grâce, murmure-t-elle entre deux *mordées*.

Comment un homme sain peut-il résister à pareil traitement ? Charles n'a jamais fait l'amour sous le toit de sa mère et sent sa raison balancer dans un monde d'immatérialité. Cette jeune femme, dont chaque pore transpire la passion,

l'invite à la prendre.

— Dans la maison de Lili ?

— À moins que tu ne préfères la plage ? Personnellement, je n'y vois aucun inconvénient, mais vaut mieux étouffer tes gémissements sous un épais édredon, soutient-elle en l'attirant vers le lit. Je doute que les galets soient plus confortables que ceci.

Le reste de la scène devient indescriptible, car l'aranéide s'attaque à la pudeur de Charles et dicte son rythme. Lui, le pauvre corps torturé et survolté tente de se défendre, de reprendre l'initiative, mais elle s'y refuse, lui imposant sa volonté et sa façon de faire. L'artiste en voit de toutes les couleurs et passe par toute la gamme des émotions. Il se débat sur cette couette de plume, cale la tête dans l'oreiller, cambre les reins, attrape sa compagne par les hanches et lui demande grâce. Il voudrait seulement recouvrer un peu de ce souffle vital qu'il juge tout de même essentiel. Puis il suffoque et, au-delà du caprice de sa maîtresse, entrevoit toute la palette de l'arc-en-ciel. Comme un homme mort, inanimé et désarticulé, il retombe lourdement sur le lit. La charge d'Hélène était trop puissante. Il s'abîme dans un monde irréel et laisse la jeune femme se débrouiller avec sa reddition trop hâtive. Contrariée, celle-ci se réfugie dans la bergère et remâche sa déconfiture. Lovée au creux de la chaise, elle est magnifique. Boudeuse, les cheveux en bataille, la peau rosie par l'effort, les seins bien droits, le fuselage parfait de ses jambes en font une véritable toile d'art. En fait, Hélène se déteste. Elle se hait quand elle outrepassa la normalité des choses, surtout en matière sexuelle. D'autres avant Charles l'ont qualifiée de nymphomane et elle ne peut s'empêcher de dépasser les limites, son corps a besoin de démonstration de force et même de violence. Elle n'a jamais assez de sexe et aucun mâle n'a réussi à la satisfaire complètement. Il ne lui reste qu'à compléter ce que l'homme ne peut effectuer correctement.

Charles sort enfin de sa position léthargique et ne montre guère de meilleure disposition que sa compagne. Il déteste qu'on le prenne en otage. S'il ne peut contrôler sa propre sexualité, alors vaut mieux repenser sa relation avec une partenaire aussi féroce. Il aime le jeu, mais refuse carrément de se transformer un jouet sexuel. Charles passe directement du lit à la salle de bain et se place sous le jet d'eau chaude, non sans avoir jeté un regard de travers au sacro-saint bidet français. Lorsqu'il revient dans la chambre, une serviette nouée autour de la taille, il retrouve une femme nue, appuyée contre la fenêtre et qui contemple la Méditerranée. Sentant sa présence derrière elle, Hélène se retourne. Dans le soleil de cette fin d'après-midi, elle paraît encore plus exquise. La lumière qui fait briller ses cheveux d'ébène n'atteint pas sa peau nacrée, tandis qu'elle s'estompe en attaquant la toison qui, il y a quelques instants, a presque pris feu.

— Si j'étais un artiste, j'aimerais vous peindre, mademoiselle, lance Charles en boutade.

— Inutile, répond la beauté en lui tournant le dos. Que diriez-vous de marcher sur le bord de la grève, jeune homme, je puis vous assurer que vous ne risquez rien.

— J'en doute, reprend Charles en venant se mouler sur cette panthère qui rentre les griffes.

Une fois le boulevard Charles de Gaulle traversé, la magie devient réelle. Une plage de galets qui s'étire sur des kilomètres de long, des rochers pour se reposer et une mer d'un bleu intense. Ici, pas de vague et aucune marée. La Méditerranée ressemble à un vaste bol dont la sortie se situe au détroit de Gibraltar. Là, une forte dénivellation empêche le brassage quotidien de cette immense étendue d'eau salée. Charles prend la main de sa compagne et raconte sa jeunesse, celle d'un enfant solitaire vivant dans un monde d'adultes et d'étrangers, au

milieu d'un va-et-vient continu, ayant peu d'accès à une mère trop occupée par son commerce et élevé par un vieux serviteur, un cuisinier et une nounou. Le jeune homme tait volontairement sa révolte, le déni de cet endroit idyllique, la recherche d'une identité et d'un père imaginaire. Par contre, il tient Hélène dans l'ignorance du dangereux volcan qui couve et qui, à l'occasion, lance encore des fumerolles. Puis, il amène Hélène du côté de Fréjus. L'antique cité romaine offre un centre-ville particulier. Le dédale de rues propose une série de boutiques toutes aussi colorées les unes que les autres et où on peut percevoir cette odeur propre à la Provence. Là, les mauves rivalisent avec les jaunes, les bleus ne se privent pas pour garnir nappes et édredons, les fines herbes concurrencent la lavande et les santons de Noël font preuve d'une originalité toujours grandissante. Avec sensualité Hélène plonge le nez dans un sachet bourré d'effluves, puis tâte les tissus fleuris et devient intarissable.

— Je dois me souvenir de tout, déclare-t-elle en riant. Tu sais ce que j'aimerais ?

— Je l'imagine un peu, coupe Charles. Prospector l'arrière-pays, Saint-Paul-de-Vence, Fayence, Eze, fouler le célèbre tapis rouge de Cannes, magasiner sur la rue Antibes ou grimper sur les corniches de Nice. Tiens, mieux encore, espionner les riches qui vivent à Juan les Pins ?

— Arrête ! dit-elle en agrandissant les yeux, tu m'étonnes.

Hélène doit patienter jusqu'au lendemain de Noël pour accéder à la Mecque des artistes. On prête à Saint-Paul-de-Vence une légende de paradis terrestre, car la lumière y est particulière. On a peint Saint-Paul, on l'a chanté, on l'a capté sur pellicule, mais il faut y faire une halte, mettre ses pas dans les traces des Signoret et Montand. Ses rues pentues n'en finissent pas de livrer des centres d'art, dont la célèbre galerie Appassionata. Ici, la peinture moderne et contemporaine patronne les Picasso, Renoir, Rotula et Vervaeke. Comme une

enfant, les yeux ronds comme des billes, Hélène ne se lasse pas d'admirer les lignes et les tons chauds et forts utilisés par ces maîtres du modernisme. Aussitôt a-t-elle terminé le tour d'une salle d'exposition, Charles l'entraîne déjà ailleurs. Après quelques heures de visite, les pieds en feux, les mains gelées et la tête remplie de beauté, les amoureux s'attablent à la Colombe d'Or. Ici la ville figole son approche, car la célèbre colombe laisse échapper un parfum du thym et de nostalgie, tandis que la couleur dorée traduit celle de l'huile d'olive et des jours heureux. En s'étirant le cou, on s'attendrait presque à voir Montand jouer à la pétanque devant un parterre conquis. Charles commande deux verres de vin et une tapenade. Hélène est complètement séduite par cette ville et d'ailleurs, qui ne le serait pas ? La journée est passée trop rapidement au goût des amoureux et la vieille Renault de Lili les ramène vers le calme du Poussin Bleu.

Dans les différentes chaînes de télévision, les météorologues s'énervent et deviennent vite alarmistes, tant et si bien que tout le monde finit par craindre une vague de froid annoncée dans le Var et le sud de la Provence. Si on ajoute quelques jours de mistral à ce temps qui manque de cordialité, les bonzes de la météo prévoient frôler la catastrophe. Lili redoute un peu les effets pervers de cette mauvaise température sur le tourisme frileux qui vient chercher un peu de chaleur sur la Côte d'Azur. Quoi qu'il en soit, la ville de Saint-Raphaël signe tout de même un accord avec ce saut d'humeur de la météorologie pour planter une immense patinoire au coin de la rue du Fort et du Maréchal-Ferrant. Répétant l'exploit d'année en année, les autorités offrent un stand de location de patins. Pour quelques euros, petits et grands sont invités à se dégourdir. En frais d'exotisme, on repassera ! Répondant à son besoin impérieux de bouger, Hélène entraîne Charles vers la piste glacée. Celui-ci avoue n'avoir jamais enfilé des patins à glace de sa vie et hésite à se lancer au milieu de cette mêlée qui s'excite au

son d'une musique criarde diffusée par un microphone de mauvaise qualité. Puis, sous l'œil attentif et les encouragements de la jeune femme, le néophyte pose un pied devant l'autre ressemblant drôlement à un canard qui a oublié de partir pour le sud. Lentement, bravement, il allonge le pas et ose une glissade. Bordel de merde ! Les lames émoussées refusent de glisser et l'apprenti patineur échange des regards dramatiques du côté d'Hélène. Ayant déjà une bonne longueur d'avance, elle revient vers lui et s'en suit alors une vague discussion. Visiblement, la solution envisagée semble un mauvais arrangement pour Charles, car il tente de se négocier une place sur un des chaises installées en rangées le long du stand se location, enlève ses instruments de torture et se contente de regarder évoluer les pros. Hélène est venue ici dans l'intention de s'amuser et elle ne restera certainement pas à geler aux côtés de Charles, ou pire, rentrer au Poussin Bleu. Multipliant les tours de piste, la jeune femme impose au public français et aux autres patineurs une chorégraphie qui a pour but de démontrer le savoir-faire des Québécois. Frustré et gêné par cet étalage de bas étage, Charles noue les cordons et retourne les patins au loueur. D'un signe de main, il avertit de son départ celle qui accomplit une performance et se concentre sur ses arabesques.

Charles n'est pas fâché de retrouver un peu de liberté. Hélène est une excellente compagne de voyage, mais un tantinet trop omniprésente et entreprenante. Il n'est pas habitué à une présence quasi constante et réalise que depuis son arrivée au Québec, il vit en solitaire et voit peu de gens. Il faut lui concéder que sa maison bourdonnait de voix et qu'il n'était pas nécessaire d'en rajouter. Charles profitera donc de cet après-midi de congé forcé pour jaser avec sa mère. Depuis qu'il est arrivé au Poussin Bleu, il n'a pas pris le temps de s'asseoir pour simplement partager avec elle et encore moins de s'informer de ce qui se passe dans sa vie, mais égoïstement, il constate que c'est lui qui ressent le plus grand besoin de parler de la

sienne. Lili se prête de bonne grâce à une séance de *placotage* avec son fils. Il y a tellement longtemps qu'ils ne se sont pas vus et, la dernière fois, Charles était aux prises avec des fantômes et les agents de police.

— Et comment vont tes colocataires ? demande Lili.

Et Charles fait le récit de l'aventure du pauvre curé Godin enterré dans la cave de son studio et, par le fait même, en vint à discuter de Marie-Jeanne, de Rose et de Blanche.

— Le croirais-tu, nous avons résolu un meurtre vieux de plus de cinquante ans et l'ancien propriétaire, Damase Sansoucy, a été accusé de collusion après le fait. Mais notre homme s'en est tiré avec une réprimande sévère, le juge concluant qu'il n'était pas nécessaire de l'incarcérer pour des raisons humanitaires. Le dénouement de cette affaire a vraiment commencé au moment où j'ai réussi à placer un nom sur les initiales L.G., Louis Godin, curé de Sainte-Élisabeth. Un article paru dans le *Montréal Matin* a fait le reste du travail.

— Le curé Louis Godin ! s'exclame Lili, mais je l'ai connu. Il venait à la ferme pour quêter sa dîme et ne se gênait pas pour semoncer Marguerite. Un jour, Léo l'a presque foutu à la porte. Même si à ce moment-là je n'étais pas bien vieille, cela m'avait surprise, car mon père n'avait pas pour habitude de mettre quelqu'un dehors.

— Parlant de souvenirs qui datent, reprend Charles, le nom d'Albert Sanschagrin te rappelle-t-il quelque chose ?

Lili blanchit et, à cheval sur un éclair, elle entreprend un pénible voyage dans le temps. Un presbytère de pierres grises, un abbé plus que sympathique qui l'invite à entrer, lui signalant que David entend des confessions, puis l'aveu de son amour dans le déprimant confessionnal. Elle revoit toujours l'état de prostration du prêtre, puis sa main chaude dans son cou. La dégringolade qui a suivi n'avait aucune commune mesure et que dire du rejet de la société. C'est lui, Albert Sanschagrin, qui avait débusqué David et l'avait vertement semoncé,

l'intimant de renoncer à cette banale histoire de sexe.

— Oui, finit-elle par répondre. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Maintenant, Albert Sanschagrin est le curé de Berthier-ville.

Après un bref instant de réflexion, il poursuit.

— En fait, je dois beaucoup à Albert. Il a mis un visage sur le nom de David Belhumeur et m'a accueilli comme un père le ferait avec son propre enfant.

— Tais-toi, Charles ! Albert ne peut nullement prétendre à la paternité spirituelle de qui que ce soit. Refuse ce qu'il t'offre et, pour l'amour de Dieu, ne t'attache pas à cet homme d'Église. Dieu est trop puissant. Il prend tout. Seigneur ! laisse-t-elle échapper dans un long soupir, j'ai l'impression de revivre un cauchemar.

— Je savais d'avance que tu condamnerais mon geste. Après votre fuite, le curé Gendron a arraché la photo du paria qu'était devenu mon père et qui garnissait le mur du salon pour la jeter aux ordures. Albert l'a ramassée et, grâce à lui, j'ai pu reconnaître dans le portrait de ce jeune vicaire quelqu'un qui me ressemble comme deux gouttes d'eau. Je regrette que tu m'aies laissé cette triste tâche.

— Je le déplore également, mais il est des plaies que la mémoire force trop...



Le Nouvel An apporte son lot de festivités et, sans risquer de se tromper, on peut dire que les Français ont une prédilection pour la bonne bouffe. À tous les ans, de concert, Lili et Mathieu réservent leur salle à manger pour la famille du Poussin Bleu. Tout le monde se retrouve assis devant une grande table

recouverte d'une nappe immaculée et aujourd'hui, au petit groupe habituel de fins goûteurs, vient se joindre Hélène et Charles. Dans l'espace feutré de la pièce lourdement tapissée, on entend le bruit caractéristique d'un bouchon qui saute, puis celui des verres qui s'entrechoquent, le cognement des ustensiles contre la porcelaine, la voix criarde des enfants qui se chamaillent et des discussions plus sérieuses tournant autour de la politique française. Chacun des participants a droit à son bref instant de gloire, celui où il porte ses vœux pour la nouvelle année. Bien sûr, les incontournables souhaits concernant la santé et la prospérité reviennent en priorité, mais il en est un qui *a eu l'air* de surprendre tout le monde. Frédéric, le fidèle ami de Lili, y va d'une déclaration d'amour et d'une demande en mariage. Le silence le plus complet accompagne sa prose et même les enfants de Mathieu, d'habitude très loquaces, se sont tus. Les yeux de Lili se remplissent de larmes. Elle mesure la largeur du fossé qui les sépare, non pas qu'elle n'aime pas cet homme qui sait se garder des émotions trop passionnées, mais elle revoit le vif Rosario et le ténébreux David qui ont traversé la première partie de son existence. Reste-t-il de la place dans son cœur ? De la place pour un peu plus de douleur ? Constatant que la femme de sa vie hésite, Frédéric y va d'une promesse :

— Devant ta famille, Lili, je fais le serment de ne jamais mourir ou du moins longtemps après toi. Je veux te voir vieillir et te donner une épaule pour te reposer sans qu'elle risque de disparaître.

Des yeux qui se plissent sous l'effet de la joie, des commissures de lèvres qui retroussent, puis s'ouvrent sur une rangée de perles blanches, voilà la réponse de Lili. De peur de rompre le charme, elle se refuse à prononcer le mot oui, mais elle accueille ce bien-être offert avec tant de simplicité. Des applaudissements et des coupes qui tintent font écho à l'acquiescement de cette femme exceptionnelle. Il y a plus

de trente ans, hurlant sa douleur par deux fois, elle avait pourtant dit, jamais plus. Aujourd'hui les blessures se sont fermées. Bien sûr, le tissu cicatriciel reste douloureux, surtout quand on y touche, mais maintenant, plus rien ne s'oppose à ce qu'on appelle le bonheur.

En toute quiétude, Charles peut regagner ses terres, Lili inscrira à son agenda des jours de paix et d'amour. Ce médecin français qui avait d'abord soigné une entorse au pied de Lili a réussi à guérir son âme. La famille de Mathieu et de Noémie fait plaisir à voir. Deux magnifiques mouflets ont soudé son ancienne nounou au fringant cuisinier et si on juge de l'énergie dégagée par Jean-Christophe et Renaud, ils ont hérité de la vivacité de leur père.

Charles revient au Québec avec une mission qui le reconforte : faire construire pour sa mère, sur la partie de terrain reçue de Marguerite, une maisonnette avec pleine vue sur la Bayonne.

Hélène doit se résoudre à réintégrer son studio de la rue de la Visitation. Comment ne pas être enchantée de son voyage au pays des odeurs et des couleurs, mais à la loterie de l'amour, elle a visiblement misé sur le mauvais numéro. Certes, en tant qu'ami, Charles a répondu à toutes ses attentes, mais a refusé d'entrer dans son monde interdit. La femme ne peut lui en vouloir, peut-être est-ce tout simplement elle qui n'a pas su s'y prendre. Quoi qu'il en soit, elle peut compter sur un excellent camarade, ce qui est risqué quand on ose une opération de séduction d'envergure et qu'on s'ouvre comme elle l'a fait.

ROSE-ALINE

Elle se tient là devant la porte-moustiquaire. Charles n'arrive pas à en croire ses yeux et ressent tout de suite un profond malaise. Qu'est-ce qu'elle fabrique ici, plantée comme un drapeau le jour du 14 juillet ? Rapidement, l'artiste conclut à une visite chez la famille Bernèche de la Bayonne.

— Entrez, Rose-Aline, balbutie Charles après un instant de réflexion.

— Je peux ? réclame aussitôt Gabriel en sortant subrepticement du côté de la maison.

— Certainement, l'ami ! Tu es toujours le bienvenu chez le Français.

Charles indique donc sa meilleure chaise à Rose-Aline, laissant à Gabriel le soin de se dénicher un siège. Quant à lui, il se réserve la berceuse de Damase. Pour un bref instant, sa pensée fuit vers des futilités. Il en vint à penser qu'à force de s'asseoir sur la chaise du bonhomme Saucisse, il finira par lui ressembler. Ne manquerait plus qu'il en prenne le tempérament. En fait, il divague, car il est gêné par l'ignorance du discours qu'il faut tenir. Depuis près de deux ans il n'a pas revu cette jeune fille et le fait qu'elle souffre de mutité rend les choses encore plus difficiles. Il ne peut quand même pas lui demander comment elle va, ni s'informer de la santé de la tante Fernande et de l'oncle Elphège qu'il a d'ailleurs quittés comme un sauvage. Charles se sent aussi bête qu'une plante en pot. Puis, une idée de génie !

— Prendriez-vous quelque chose à boire, Rose-Aline ?

Un signe de tête positif confirme, soit qu'elle a soif, soit qu'elle consent à une politesse impossible à refuser.

Et voilà que Charles se met à énumérer tout ce que contient son réfrigérateur et qui peut entrer dans un verre. Devant tant de naïveté et de maladresse, Rose-Aline ne peut s'empêcher de rire discrètement. Laissant Charles épuiser son inventaire, Gabriel intervient finalement pour le plus grand bien de tous.

— Rose-Aline, je te conseille le café de notre ami. Crois-moi, ce n'est pas de la petite *bibine*.

La visiteuse suit aveuglément la recommandation de son interprète tandis qu'intérieurement, Charles le remercie pour lui avoir tiré une épine du pied.

— Va donc pour trois super cafés, style Ludovic, conclut ce dernier.

Le temps qu'il s'affaire devant la machine à expresso, le peintre oublie la difficulté de communiquer avec la Gaspésienne. Et Gabriel remplit le vide.

— Tu dois certainement te demander comment il se fait que Rose-Aline soit par ici ? s'enquiert le policier. Rosie a assisté à un congrès des Caisses Populaires qui avait lieu à Montréal et elle a profité de l'occasion pour rendre visite au petit cousin de la Bayonne.

Comme cela ne le concerne pas directement, Charles ne commente pas et s'en tient donc à ses cafés. Sur la vieille table de bois qui a fait les beaux jours des Sansoucy, il dépose une assiette de biscuits à la confiture et trois minuscules soucoupes sur lesquelles il pose les tasses miniatures. Sans manière, le peintre incite la jeune fille et son voisin à s'installer et le hasard ne pouvant faire autrement, celle-ci se retrouve assise entre les deux hommes. Le plus naturellement du monde, Rose-Aline entreprend de passer les pâtisseries, le sucre et le lait, tout en adressant un sourire angélique à chacun.

En haut, dans la chambre, Rose tripote son mouchoir de baptiste et s'inquiète. Dès qu'elle a senti la présence de Rose-Aline dans la maison, elle a rejeté le mantelet qu'elle s'apprêtait à enfiler pour le lancer sur le lit. La jumelle sait que son heure approche et que bientôt, elle devra quitter cette demeure. Cette présence l'intimide au plus haut point, si bien qu'elle ressent dans tout son corps des vibrations qu'elle n'a jusqu'alors jamais éprouvées. Rose tremble tant elle a peur et regrette que Blanche soit déjà partie. Elle aurait au moins pu lui confier son malaise et ses appréhensions par rapport à cette jeune inconnue. Blanche maîtrisait toujours toutes les situations. On dirait que la femme mystère, celle dont elle n'entend même pas la voix, lui demande de se dépêcher, car le temps est arrivé.

Avalant par petites gorgées le café trop amer, Rose-Aline écoute les bruits secrets de la maison auxquels se mêle une voix de femme, une voix claire qui semble tenir une conversation solitaire. De toute façon, pense-t-elle, ce qui se passe ici ne la regarde nullement, pas plus qu'elle n'a à intervenir dans cette conversation d'hommes. Pour tuer le temps, la jeune fille examine la cuisine dont la décoration lui semble pour le moins vétuste. Pourtant, si elle n'était pas enterrée sous une couche de poussière, cette demeure regagnerait en valeur. Une désagréable sensation de lourdeur se dégage de tous ces bibelots inutiles et de mauvais goût qui absorbent tout l'air frais de la pièce. Adossé à un petit mur, un vieux poêle à bois mange la plus grande partie de l'espace qui le sépare de l'évier et il faut compter avec les boîtes de carton à moitié éventrées dans lesquelles se retrouvent pêle-mêle éclisses et journaux jaunis. Juste à côté, à même le sol, quelques quartiers de bouleau départis de leur écorce traînent sur le plancher. Pourtant avec cette chaleur, la prochaine attisée ne risque pas d'être pour demain. Là-bas, dans un coin derrière la porte d'entrée, une vieille Singer à pédale s'empoussière. Et là, près du mur qui s'ouvre sur ce qui ressemble à un salon, un meuble datant certainement de la

fondation de la Nouvelle-France et qui contient des revues et des bouquins écornés dont l'âge semble aussi vénérable. On étouffe ici ! pense Rose-Aline. Pendant que Gabriel péroré et que Charles simule une écoute active, ne jetant pas moins un œil de travers à sa visiteuse, Rose-Aline se lève, ramasse les tasses et les porte à l'évier. Se qualifiant d'hôte peu attentif, Charles tente de réparer sa gaffe en proposant un saut jusqu'à son atelier. Pour sa part, bien qu'elle préfère nettement profiter du soleil pour marcher le long de la Bayonne, Rose-Aline accepte quand même.

— Pardonne-moi, l'artiste, si je te fausse compagnie, s'excuse rapidement Gabriel, mais ta cabane, je l'ai vue à maintes reprises. Je te confie Rose-Aline et un conseil, comporte-toi en gentleman avec elle. Et toi aussi, ma mignonne, termine-t-il en passant son doigt sous le menton de sa cousine. Aussitôt le tourisme achevé, je t'attends à la maison.

Frustrée que Gabriel l'abandonne comme un paquet, la jeune fille ignore la suite des choses. Doit-elle maintenir sa décision ou courir après celui qui enfourche déjà la clôture ? Voyant son hésitation, Charles glisse son bras sous celui de Rose-Aline et glamment, l'invite à descendre la côte. Entre eux, le silence s'installe très rapidement et l'hôte s'oblige à meubler le vide créé, d'une part par la mutité de Rose-Aline, mais en même temps par le malaise engendré par la vacuité. Charles entreprend donc une conversation qui se veut nécessairement solitaire. À son côté, Rose-Aline aimerait lui dire qu'il n'est pas nécessaire de parler constamment et que souvent les gens se taisent en sa compagnie, qu'elle se sent bien comme ça et ne désire qu'une chose, soit que cet instant se poursuive.

— Vous voyez, s'accuse-t-il en descendant la côte, on ne peut plus négligent que moi. Depuis plus d'un an, l'entrepreneur a fini la rénovation du chalet de Marie-Jeanne et quand ce fut le temps de remettre le chemin dans un état convenable, le courage m'a manqué. Les lourds camions ont abîmé ce qui

apparaissait de prime abord comme un sentier et l'ont rendu difficile à marcher, mais comme peu de personnes s'aventurent jusqu'en bas, j'ai tardé à engager un terrassier qui terminerait le travail. Voilà ! s'exclame-t-il fièrement en s'arrêtant brièvement sur le plateau que représente la pointe.

Complètement magnétisée, Rose-Aline ne sait où donner des yeux. Une vieille maison, une rivière qui chante, des galets plats, une île, un jardin, des fleurs des champs en abondance. Peu importe de quel côté elle se retourne, il y a de quoi l'éblouir.

— Que diriez-vous, Rose-Aline, d'un tour du propriétaire peu orthodoxe ? demande Charles. Si, pour un moment, je retardais la visite de l'atelier et vous permettais de découvrir cet endroit magnifique comme je l'ai fait moi-même.

Charles convie donc la jeune fille à s'asseoir sur le banc de parc qu'il a installé en bordure de la rive. Souvent le soir, il vient y célébrer la fin du jour, laissant ses pensées se consumer dans le brasier d'un modeste feu de camp. Parfois, Gabriel le rejoint, approche sa bûche et s'amuse à jeter dans le fond d'un vieux baril rougi tout ce qui lui tombe sous la main.

— Dès que j'ai aperçu la Bayonne, explique Charles, j'en suis devenu amoureux, mais comme n'importe quelle bien-aimée, elle m'a joué de sales tours et je crois même qu'elle n'a pas fini de me soumettre à sa volonté. L'été, comme en ce moment, elle se montre calme et douce jusqu'à nous permettre de marcher sur les galets qu'elle laisse assécher par le soleil. Alors, on peut traverser la rivière pour se rendre sur l'île de la Vertu et y cueillir des mûres. Par contre, le printemps, la belle se fait capricieuse et se conduit comme une enfant gâtée à qui on a refusé une permission. À deux reprises, je l'ai vu bouillonner comme une soupe épaisse, faisant remonter à la surface tout ce qu'elle avait ramassé sur son parcours. À ce moment, elle est chargée de branches, de racines, d'arbres qui s'attardent un peu partout et puis, elle s'adoucit dans ses anses pour ensuite redoubler de colère et démontrer une passion qui la fait sortir

de son lit. L'enragée bouleverse tout sur son passage, s'attaque aux rives et dépasse l'inimaginable en se rendant jusqu'au pied de la galerie. Les anciens m'ont raconté des histoires et des plus terribles, m'assurant que je n'ai encore rien vu. Maintenant, voilà que chaque printemps, j'en viens à craindre pour mon atelier.

Rose-Aline se laisse bercer par le chant de la rivière et la voix chaude du Français. Comme elle aimerait se déchausser et tremper ses pieds dans cette eau qui ronronne doucement. Puis, sans avertissement et sans retenue, elle enlève bas et souliers, retrousse les jambes de son pantalon et s'autorise une petite trempette dans cette Bayonne que Charles lui a décrite si brillamment.

— Attention ! crie Charles, le limon est traître et tu peux glisser.

Sans s'en rendre compte, il vient de la tutoyer. Et que fait-il là, sur le bord de la grève, à hurler comme un perdu contre le bruit du cours de la rivière ? Très vite, il se compare à un éteignoir, un trouble-fête et un rabat-joie. Pas bien brillant ! N'a-t-il pas une jolie Gaspésienne à protéger contre le courant vicieux, lui, l'ancien combattant de la Méditerranée ? Rempli de bravoure et de hardiesse, il se déchausse à son tour et immerge ses pieds d'une blancheur spectrale dans l'eau brune. Lentement, ses bras tenant le ballant, il avance sur les galets et rejoint Rose-Aline qui peine sur des cailloux ronds. Dès qu'il arrive à sa hauteur, voilà que le héros patine sur une roche plate recouverte de sédiments limoneux. Dans une chorégraphie on ne peut plus arythmique, Charles tente de se rattraper et n'eût été de la vigilance de Rose-Aline qui lui tend une main secourable, il s'affalait de tout son long. Malheureusement, le poids du rescapé et le geste brusque résultant du sauvetage déstabilisent la jeune fille qui, à son tour, devient en péril. S'accrochant tant bien que mal l'un à l'autre, les deux baigneurs finissent par entreprendre une glissade non planifiée et

atterrissent tous les deux dans une petite fosse entre deux grosses roches. De l'eau jusque sous les bras, les deux maîtres nageurs n'ont d'autre choix que celui de rire de leur mauvaise fortune. Rose-Aline réagit la première. Comme il y a longtemps qu'elle ne s'est pas amusée comme ça ! Elle ressemble à une enfant installée dans une barboteuse. De son côté, Charles est pris d'un fou rire contagieux. À peine ose-t-il imaginer la tête que ferait Hormidas s'il l'apercevait dans cette position pour la moins saugrenue, car souvent le marguillier le surprend au moment où le sort lui jette des coups pervers. Heureusement, aujourd'hui du moins, l'homme semble briller par son absence. C'est le fessier bien calé sur la roche plate du fond que le Français en vint à raconter à sa compagne d'infortune sa passion pour les pirates et les corsaires qui ont meublé une grande partie de son enfance. Attentive, Rose-Aline ne manque pas un mot et visualise les scènes de batailles décrites par Charles. Animé, il mime les combats navals en déployant un véritable talent de comédien. On peut presque sentir l'odeur âcre de la poudre, apercevoir les sabres abandonnés par les morts et même voir couler le sang poisseux sur les corps des pauvres infortunés. Conscient du succès obtenu auprès de son auditrice, Charles termine son histoire abracadabrante, se lève et quête des applaudissements. Puis, le rideau tombé, il attrape les doigts de sa compagne et l'invite à regagner la grève de façon sécuritaire.

— Vite, il faut changer de vêtements, décrète le peintre.

Charles aurait manqué aux lois les plus élémentaires de la galanterie s'il avait laissé Rose-Aline retourner chez les Bernèche aussi mouillée qu'une cane. Tenant la jeune fille par la main, il la conduit vers la maison et tout de suite lui désigne l'escalier qui monte à l'étage. Là, il pénètre dans la chambre rose et plonge tête première dans la penderie à la recherche de quelque chose de chaud et pas trop démodé.

— Pour une fois, ce bazar servira, conclut-il.

Selon lui, Rose et Rose-Aline ont sensiblement la même

taille, il devrait forcément trouver quelque chose qui lui va. Son élan de générosité ne connaît pas de limite et il sort un assortiment de robes qu'il jette pêle-mêle sur le lit. On dirait qu'un arc-en-ciel a pris en otage la courtepoinle un peu trop pâlotte.

— Tu permets que je te tutoie, demande Charles rapidement.

Devant le signe de tête affirmatif, il continue.

— Je regrette, mais il n'y a aucun pantalon ici. Choisis ce que tu veux, de toute façon la propriétaire ne viendra pas se plaindre. À mon tour d'aller me changer, ajoute le peintre en partant.

Gênée, Rose-Aline s'approche du lit. Les robes qui sont étalées appartiennent à un autre temps et celle qui les portait rôde encore dans la maison, c'est elle qu'elle entendait parler tout à l'heure. Elle perçoit sa présence, là, non loin de son épaule. Malgré des frissons, Rose-Aline délaisse temporairement le tas de chiffons et se dirige vers le mur où est accroché un magnifique médaillon contenant le portrait des jumelles. Tassées l'une contre l'autre, les sœurs montrent une grande beauté, cette joliesse sans artifice des filles d'autrefois. Toutefois, Rose-Aline ne pose ses yeux que sur l'une d'elles, celle qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau et dont Charles avait traduit les traits. Pas de méprise, c'est bien elle qui hante la chambre, sa semblable, l'autre, la plus sévère est partie.

Épiée par Rose Sansoucy, Rose-Aline choisit une robe de mousseline blanche garnie d'une large ceinture bleue puis elle coiffe ses cheveux, les remontant en queue de cheval.

Subrepticement, Rose entre dans la peau de Rose-Aline.

Pieds nus, Rose-Aline hésite à remettre ses lourds souliers avec un vêtement aussi fin. Elle s'avance timidement dans l'encadrement de la porte au moment même où le peintre sort

d'une autre pièce. Interdit, il s'arrête immédiatement. Quelle merveille ! Soudainement, Charles découvre qu'il connaît cette jeune femme depuis toujours. C'est elle, la sirène qui hantait la Méditerranée, elle qui meublait ses rêveries d'adolescent et encore elle qu'il veut peindre jusqu'à complet apaisement. Lentement, il ose quelques pas vers son rêve vivant et prend la petite main qui pend le long de la robe. Comme un cygne, Rose-Aline penche la tête et doucement, il pose ses lèvres dans le cou de son égérie. Charles ne dit rien, d'ailleurs, que pourrait-il ajouter ? En ce moment, seuls les gestes possèdent le pouvoir de parler. Puis la sylphide relève sa figure et, cette fois, l'homme happe sa bouche, ces lèvres qui n'émettent aucun son compréhensible, mais dont le sourire traduit la simplicité et la joie qui l'habite. Lentement, il enlace la taille fine et rapproche son corps embrasé et fiévreux de la masse de chiffons. Voilà, le navire errant vient d'entrer en rade. Rose-Aline et Charles restent ainsi un long moment sans bouger comme soudés un à l'autre.

— Je crois que je suis amoureux de toi, finit par dire Charles et ce, depuis le premier jour où je t'ai vue, timide, silencieuse et retranchée sur ta chaise de cuisine. La poésie ne me servirait à rien si elle ne peut décrire le sentiment que j'éprouve actuellement. Rose-Aline, de toute éternité ton nom est écrit juste à côté du mien dans le livre de la vie, mais voilà ce qui me tourmente, j'ignore ce que tu penses de moi. Ne ris pas de l'idiot que je suis et qui est en train de se nouer les pieds dans le ruban des déclarations recherchées et obsolètes. Peut-être as-tu un beau Gaspésien qui t'attend chez toi, quelqu'un qui t'aime autant que moi ?

Fol amour que celui d'un été et encore plus troublant quand cette saison n'a duré qu'une semaine. Rose-Aline reste incapable de traduire le feu qui la consume. Comment dire à Charles qu'elle passerait sa vie avec lui, qu'elle lui ferait une ribambelle d'enfants et qu'ensuite, elle vieillirait à ses côtés.

À plusieurs reprises, son handicap l'a rendue folle de rage, de colère ou carrément impuissante, mais cette fois, il l'étouffe. Inutile de revenir sur les chances ratées, elles font partie du passé, mais là, en cet homme, elle reconnaît la véritable passion et d'authentiques lendemains d'une existence à deux. Les yeux pleins d'eau, elle doit se contenter de prononcer les mots dans sa tête, sachant que si elle ouvre la bouche l'amour s'enfuira par la porte d'en arrière. Tendrement, elle prend le visage de Charles entre ses deux mains et dépose un baiser sur les lèvres en attente, scellant sa déclaration muette.

En bas, quelqu'un crie :

— Charles, où es-tu ?

— Ici, répond une voix à l'étage. Ne me dis pas que tu t'inquiétais, l'ami ?

— Non... hésite le policier.

— J'espère, reprend Charles, car comme tu le formulais toi-même il y a à peine une heure, on ne connaît pas plus gentleman que moi.

En haut, à côté de son nouvel amoureux, Rose-Aline s'amuse. Elle a hâte d'apercevoir la tête du cousin quand il la verra habillée comme au début du siècle. D'un bras, la jeune nymphe retient Charles et lui indique qu'elle désire descendre la première. Rapidement, elle s'invente une pose aristocratique et entreprend la portion droite de l'escalier. Dès qu'elle arrive dans le tournant, elle se sent complètement investie de son rôle. Elle attrape les deux pans de sa robe et y va d'une courbette digne des plus élégantes de la cour.

— Oh ! s'exclame Gabriel qui, généreusement, entre dans le jeu proposé par sa cousine. Dites- moi, belle dame, comment se fait-il que vous portassiez semblable vêtement ?

Charles, également chargé de son personnage, réplique.

— Madame et moi avons fait trempette dans la Bayonne. J'ai pensé qu'il était inconvenant que cette jolie dame retourne dans ses quartiers imbibée comme une éponge. Une jeune fille,

vivant entre ces murs et répondant au doux nom de Rose, lui a gracieusement prêté quelques toilettes. Monsieur ne la trouve-t-il pas charmante ? demande Charles en prenant la main de Rose-Aline dans le but de lui imposer une courte parade.

— Jamais je n'ai vu tant de charmes déployés d'un seul trait, messire, ajoute Gabriel en esquissant un rond de jambe. Le serviteur de madame est venu lui annoncer que son royal dîner est servi dans le pavillon voisin et que, si elle le désire, elle peut se faire accompagner par ce triste sire, barbouilleur de tableaux.

— Barbouilleur ! s'exclame Charles en faisant un pas en avant, feignant une estocade. Considérez-vous comme chanceux, monsieur, que je ne portasse pas mon baudrier et que j'escortasse cette dame, sinon je vous corrigerais immédiatement.

En se rendant chez le père de Gabriel, on peut entendre les trois compères s'amuser ferme. Depuis longtemps, la vieille maison des Bernèche n'a pas retenti de rires aussi joyeux. Arthur trouve bien dommage que Rose-Aline ne puisse pas parler, mais bizarrement, elle ne semble pas attristée par sa condition. Pendant que les garçons multiplient les pitreries, la jeune fille se contente de rire, renforçant leurs plaisanteries à coup de gestes qui la font non seulement comprendre, mais participer à l' hilarité compagnie. L'heure du souper devient pour ainsi dire bouffonne et redonne un peu de verdure au père Arthur. Celui-ci ose même confier sa relation privilégiée avec l'épouse du marguillier, chose qui étonne Rose-Aline.

— Pauvre petite Hermance, elle faisait quasiment pitié ! avoue-t-il en se frottant la bedaine. Son Hormidas de mari, trop occupé par ses élections, la délaissait, et moi, veuf abandonné, j'avais encore du bois vert à brûler.

Gabriel se pose des questions, pourquoi son père parle-t-il de cela ce soir ? Mais il ne laissera tout de même pas passer l'occasion offerte pour s'amuser aux dépens de la minuscule

femme maigrelette dont le célèbre toupet en forme de rouleau provoquait des commentaires pas toujours des plus élogieux.

— N'empêche que les scrupules ne l'étouffaient pas, la Hermance, conclut rapidement Arthur. Mais tout ça appartient à hier et vaut mieux le laisser ainsi.

De son côté, Charles se tait. Il trouve ces révélations tardives fort captivantes, mais admettons que depuis quelque temps, il a eu son lot et il n'est pas nécessairement intéressé à retourner en arrière pour fouiller dans le passé des autres, surtout celui de la femme d'Hormidas. Lui, c'est l'avenir qui l'intéresse et ceci implique la jeune fille qui se tient en face de lui. Lentement, le sérieux refait surface, apportant sa part de points d'interrogation. Combien de mois, de semaines, de jours cet ange restera-t-il sur terre, ou plutôt chez les Bernèche ?

— On voudrait bien la garder plus longtemps, répond Arthur, mais Rose-Aline doit reprendre l'autobus mardi prochain.

— Quatre jours ! s'exclame le peintre.

Intérieurement, Charles s'énervé. Alors mon gars, il faudra prendre les bouchées doubles.

— Demain, fais-tu quelque chose de spécial, Rose-Aline ? demande-t-il trop hâtivement.

Un haussement d'épaules lui sert de réponse.

— Voici, je te propose une visite de l'église Sainte-Geneviève de Berthierville. Gabriel pourrait même se joindre à nous, le temps de casser la croûte à l'ancien café de la gare.

Rose-Aline ne sait si elle doit accepter. Gabriel travaille et le fait de passer une longue journée en compagnie de son grand-oncle ne la séduit pas beaucoup, mais de là à rester tout ce temps dans une église, il y a une marge. Au premier abord, cela ne l'enchanté pas tellement. Devant son hésitation, Charles enrichit sa proposition.

— Rien ne t'oblige à poireauter sur un banc. De l'autre côté de la rue, un magnifique parc donne sur l'eau. Ce n'est pas

tout à fait le Saint-Laurent, mais tout comme.

L'offre bonifiée trouve preneur. Il est donc convenu entre eux que, dès huit heures, Charles prendra Rose-Aline dans son auto. Gabriel en profite pour s'amuser un peu plus.

— Il faut bien être un peintre pour s'acheter un *char* vert saladé !

— Laisse faire, menace Charles, jusqu'à présent il me mène où je veux.

Et l'artiste salue les Bernèche, non sans s'attarder sur la main de la jolie cousine. Comme un jeune taureau, il saute la clôture de barbelés qui le sépare de son voisin et retourne à son atelier. Pensif, il s'installe sur le petit tabouret qui lui sert durant les longues séances de peinture et fixe la rivière. Depuis plus de deux ans, il se trouve propriétaire de la pointe et excepté son bain forcé lors du premier automne, c'est la première fois qu'il prenait plaisir à se mettre les pieds dans l'eau de la Bayonne. Il se revoit encore assis à cul plat sur une roche en compagnie de la fille choisie comme compagne de vie. Drôle de façon de conter fleurette ! À l'instant présent, son cœur est pénétré par Rose-Aline et sa pensée est remplie de Rose-Aline. Déjà, au moment de son voyage en Gaspésie, il avait subi le charme discret de la jeune muette, ressentant une sorte de fascination indicible, mais à ce moment, le tourbillon causé par son premier vernissage, celle de sa chicane avec Gabriel et la présence de la bouillante Hélène avaient occulté toute cette douceur et cette joie de vivre. Et maintenant, elle se retrouve encore là, comme au Centre d'Art où jour après jour elle l'avait visité. Mais cette fois, il ne lui reste que quelques journées, voire quelques heures pour déclarer son amour avant que Rose-Aline retourne au pays des morues pour poursuivre une vie bien ordinaire. Seul le fils de Lili la boîteuse et de David le répudié peut offrir à cette fille un avenir meilleur. Ici, tout près, d'excellents médecins accomplissent des miracles, mais avant de rêver, il doit commencer par ouvrir son cœur.

Pendant que Charles cherche une manière d'élaborer sa déclaration amoureuse et sa demande en mariage, Rose-Aline se propose de passer sa veillée en compagnie du vieil oncle. En fait, elle n'a pas d'autre choix, car Gabriel ayant fixé rendez-vous à des copains, il a confié sa cousine à la garde d'Arthur. Le pauvre homme n'est guère d'âge à distraire une jeunesse, de la même façon qu'une partie de cartes à deux n'offre rien de bien *enlevé*, pas plus que le jeu de parchési. Arthur finit par dénicher dans un meuble du salon un jeu de dames qui semble satisfaire les deux participants. Cependant, la jeune fille ne porte nullement attention aux coups joués par son adversaire et perd coup sur coup.

— Voyons, fille, qu'est-ce qui se passe ? C'est la troisième fois que je gagne, réfléchit tout haut Arthur. Quelque chose te tracasse ?

Rose-Aline prend le bloc-notes qu'on laisse à sa disposition et décrit brièvement son après-midi en compagnie de Charles.

— Je gagerais ma chemise de police que tu es en train de tomber amoureuse, conclut le vieil homme.

Rose-Aline fait signe que oui et continue de remplir la feuille, avouant le court baiser.

— Dans ce cas, que fabriques-tu ici avec moi ? Habille-toi convenablement et va le rejoindre, je ne peux rien faire de plus. Je te donne ma bénédiction.

Inutile de le répéter deux fois. Rose-Aline enlève la robe de mousseline et enfile jeans, chandail et espadrilles, puis redescend. Elle montre au vieil oncle le tas de chiffon qu'elle tient dans ses mains.

— Un sac ? demande ce dernier.

Et, sans aucune précaution, elle fourre le vêtement dans le sac de plastique se disant que, plié ou non, il se retrouvera en boule. Rose-Aline entreprend le chemin qui mène chez le voisin et déçue, n'aperçoit aucune lumière provenant de la maison. A-t-elle assez d'audace pour aller plus loin ? Où se

situe la limite de la bienséance ? Le soleil est couché depuis quelques minutes et la noirceur prend son tour de garde. La jeune fille craint de descendre la côte du seul fait que le sentier est mauvais et encore plus dangereux dans l'obscurité. Cependant une force plus grande l'appelle en bas. Elle doit s'y rendre. Si Charles ne s'y trouve pas, elle remontera. La rivière ne représente-t-elle pas un danger supplémentaire ? Rose-Aline tient le pari que la lune lui servira de guide. Prudemment, elle s'enfonce dans la petite allée bordée par une haie de cèdres. Sans aucun éclairage, elle avance lentement, s'assurant à chaque pas de la stabilité de son pied. Puis, une enjambée appelant l'autre, elle parvient au plateau. Quel soulagement et quelle joie aussi de voir que le grenier de la vieille maison laisse filtrer une lumière jaunâtre. Il faut que ce soit le peintre, pense-t-elle, sinon son entreprise paraît déraisonnable. La seule manière de le savoir est de poursuivre sa démarche et de se rendre jusque chez lui. La porte d'entrée légèrement entrebâillée lui indique qu'elle ne doit pas reculer, pas cette nuit. Lentement, Rose-Aline monte l'escalier qui mène à l'étage et tente d'éviter la marche qui craque et la mettrait à découvert. Enfin, le dernier degré ! Charles est là, assis sur un banc. À travers une large baie vitrée, les rayons de l'astre des rêves pénètrent indécemment dans l'atelier. La lune libertine illumine la peau du peintre, s'attardant un peu plus sur sa chemise blanche. Que faire ? Révéler sa présence ? Mais Rose-Aline n'avait certainement pas compté sur la complicité du malheureux sac de plastique pour attirer l'attention.

Pour une seconde apparition en autant de jours, Charles aperçoit Rose-Aline figée sur le bord de l'escalier. Seigneur ! Pourquoi m'avez-vous envoyé cet ange ? Comme si elle avait compris la supplique adressée au Divin, Rose-Aline avance lentement. Il patiente et attend qu'elle vienne vers lui tout en essayant de détecter dans le geste, un signe, une volonté de sa part. Comment la jeune fille peut-elle traduire son amour si ce

n'est par une conduite significative. Arrivée à sa hauteur, elle laisse tomber le sac bavard et tend les bras vers celui qu'elle a choisi. Comme cet après-midi, leurs mains se rejoignent, leurs doigts s'entremêlent et, attachés un à l'autre, leur regard supplie. Charles voudrait parler, mais par respect, il entre dans le terrible jeu du mutisme. Lentement, il l'étreint en l'accrochant littéralement à lui puis, suivant une musique absente, il l'entraîne dans une danse dont lui seul connaît les pas et le rythme. Rose-Aline se moule à la volonté de celui qui dans quelques instants deviendra son amant. Pour une première fois, elle imposera son désir, créant l'invitation qui fera d'elle une vraie femme. Elle refuse de tendre un piège au peintre, de le contraindre à l'aimer pour toujours et encore moins de la marier. Elle désire simplement prendre pour elle l'heure présente sans penser au lendemain. Dotée d'une seconde nature, Rose-Aline quitte Charles et étend à même le sol la robe de chiffon blanc. La suite de la cérémonie se déroule dans un rêve, une fantaisie tout éveillée. Charles soulève la jeune femme et la dépose sur la couche. Pureté et douceur se donnent rendez-vous. Volontairement, le peintre repousse la rudesse imposée par son ancienne maîtresse et soudainement, l'image de la noire Hélène pâlit, laissant place à l'innocence de Rose-Aline. Charles trouve le geste simple, celui qui rend si heureux et dédaigne toute parole qui viendrait travestir la beauté. Bien avant le verbe, la communication ne se traduisait-elle pas par l'expression corporelle ? Faire l'amour en utilisant la chorégraphie des corps, montrer sa satisfaction sans bruit, recevoir sans demander, voilà ce que les amants se dévoilent mutuellement. La lune impudente ne se cache nullement pour les espionner.

Vaincue et à la limite de sa passion, Rose-Aline s'agite sur sa couche dure. Avec regret, elle prend conscience qu'il lui faut partir, quitter son peintre, celui qu'elle désirait depuis si longtemps. Galamment, Charles la raccompagne à la porte des Bernèche et se met à espérer au lendemain, car demain,

Sainte-Geneviève les attend.

Le sommeil déserte son lit et Charles s'interroge sur la manière de garder Rose-Aline près de lui. Après quelques heures de tourmente et, voyant pâlir le ciel, il décide de trouver refuge dans la chambre de Rose et de Blanche.

Rose est partie et n'habite plus la petite pièce qui donnait sur la cour. Au moment où Rose-Aline a enfilé la robe de mousseline blanche, son esprit a intégré le corps de la jeune Gaspésienne. Comme une âme en peine, Rose était restée la dernière à hanter la maison paternelle. Maintenant, Rose-Aline la fait revivre et lui offre l'amour espéré toute sa vie. Désormais, rien ne lui sert de s'attarder ici, car il n'y a pas que des jours de soleil à enregistrer sur le calendrier du temps passé. Et d'ailleurs, n'est-il pas temps que Charles vive sans qu'aucun esprit n'encombre sa maison ? Maintenant, l'avenir inclura Rose-Aline.

Pour la première fois, Charles cherche asile dans la pièce rose. Normalement, quand le sommeil le boudait, il s'emmitouflait dans un des châles de Blanche et se pelotonnait dans la berceuse de Damase. Aujourd'hui, malgré le peu d'heures dormies, il se lève frais et dispos. Aussitôt le petit déjeuner avalé, il reprend les gestes mille fois entrepris, mais ce matin, rien n'affiche la lourdeur qu'engendre l'habitude. Attifé comme une carte de couleurs, le peintre se rend chez les Bernèche. Déjà Rose-Aline l'attend sur les marches du perron. Déployant des trésors de galanterie, il ouvre la portière et laisse la demoiselle s'installer. Il sait très bien que derrière le rideau, Arthur guette et, sans le moindre doute, connaît ce qui les unit secrètement. Un lent départ, prélude à la course qui suivra, les amène dans le stationnement à côté de la sacristie. Charles tient à remplir correctement son rôle de guide touristique et invite Rose-Aline à observer l'architecture dépouillée de l'église Sainte-Geneviève. Une façade sans ornement ou artifice, quasiment banale, deux

clochers en partie noirs lui donnent un air sévère.

— Tu vois ces vieilles cloches et ce magnifique coq phénix qui nargue le temps ? demande Charles en s'étirant le bras. Eh bien, ce merveilleux paratonnerre nous rappelle le reniement de Saint-Pierre, père de l'Église, à qui le Christ avait prédit : *Avant que le coq n'ait chanté...*

À la porte latérale du temple, Hormidas patiente et s'acharne sur ses clés. Voilà que malgré les nombreuses admonestations, le peintre fait peu de cas de ces remontrances et amène encore quelqu'un durant ses heures de travail. Il ne parvient pas à trouver la logique qui anime ce maudit Français. Il serait mieux averti de se concentrer sur sa besogne et en finir avec Sainte-Geneviève, car ce *lambinage* commence à coûter cher à la fabrique.

— Bonjour, monsieur Aubé, s'exclame Charles en arrivant à sa hauteur.

— Torrieu ! Vous êtes de bonne humeur, ce matin, grogne le marguillier.

— Je vous présente Rose-Aline Bernatchez, une branche gaspésienne de la famille Bernèche d'ici. Actuellement, mademoiselle visite son grand-oncle, Arthur, et je désirais absolument lui montrer notre sainte, annonce-t-il dans le but d'amadouer Hormidas.

Puis, poussant légèrement du coude l'homme qui lui barre le chemin, il poursuit :

— Vous permettez ?

— Ah ! Je vous dis qu'on est très fier de notre patronne, reprend Hormidas afin de récupérer l'attention.

Puis il y va d'une flatterie à l'intention de son souffredouleur préféré.

— En tout cas, vous avez réussi à lui redonner des couleurs. Bon, fini les louanges ! Quand pensez-vous vous attaquer à Saint-Joseph ?

— Ça s'en vient, ça s'en vient, réplique le peintre en étirant les mots à la manière des gens de la Bayonne.

Sans avoir vraiment répondu à la question piège de son tortionnaire, Charles l'abandonne au milieu de l'allée centrale et, discrètement, indique à celle qui l'accompagne le banc qui appartient au marguillier. Hormidas n'a d'autre choix que de ronger son frein, jugeant délicat d'y déloger une femme. Après tout, il sait faire preuve d'un certain savoir-vivre, mais ce maudit peintre ne perd rien pour attendre, son heure arrivera bien assez vite. Aussi habile qu'un chat pris en peur qui grimpe dans un arbre, Charles escalade l'échafaudage et se retrouve nez à nez avec sa bergère. En fait, il estime que la restauration de cette œuvre magistrale sera terminée dans moins d'une semaine, mais l'homme a appris à ne rien divulguer, car chaque information qui tombe dans l'oreille d'Hormidas peut se retourner contre lui.

Le cou cassé, Rose-Aline regarde travailler son amoureux. Pour la première fois de sa vie, elle assiste au travail d'un artiste-peintre. Il lui semble que Charles communie avec le tableau et paraît parfaitement heureux de cet état de fait. Malheureusement, elle est trop loin pour distinguer clairement les lignes, objets de tant d'attention, et évalue l'économie du geste. La beauté de Sainte-Geneviève reste particulière. Suppliante, on la dirait transportée par la force qui émane d'un rayon lumineux. Selon Rose-Aline, seule l'inspiration divine a pu griser l'auteur de cette toile. Quant aux moutons broutant aux pieds de la bergère, le nez collé au ras des pâquerettes, ils se laissent bêtement dominer par la grâce céleste ; tout compte fait, on ne trouve rien de plus significatif de la cohorte chrétienne. Son temps d'observation l'a tellement captivée que déjà elle aperçoit Charles qui redescend de son perchoir ?

— Tu aimerais visiter le petit parc en face de l'église ? lui chuchote-t-il à l'oreille. Il paraît que ma mère y draguait mon père.

Il prend la main tendue et traverse la rue Montcalm, accédant ainsi au terrain bordant un bras du fleuve où

poussent de magnifiques ormes. Tout autour de cet écrin de verdure, les maisons de style victorien se livrent une compétition muette. D'un geste, le jeune homme invite Rose-Aline à s'installer à une des tables de pique-nique. La belle résiste et choisit le pied d'un arbre centenaire. Y a-t-il plus frais et plus aromatique que l'herbe pour contrer la chaleur du milieu du jour ?

— Excellente idée ! Je ne risque pas de me salir, conclut le peintre en tirant sur ses jambes de pantalons maculés. Tu vois, je me rends souvent ici et j'aime imaginer la vie qui prévalait dans ces magnifiques résidences au siècle dernier. Dans cet espace de verdure, je suis presque chez moi. La maison de mon père se trouvait là, juste derrière nous. Avant d'aller plus loin dans notre relation, ma tendre Rose-Aline, je désire que tu saches d'où je viens. Il était une fois, une grande histoire d'amour, un amour impossible et condamné à l'avance.

Les yeux de la jeune fille assise aux pieds de Charles se rembrunissent. Rose-Aline veut écouter, mais sent dans la voix de son ami une cassure. Si le conte de fées s'achève tristement, alors vaut mieux qu'il se taise. Doucement, elle pose sa main sur les lèvres du peintre, lui signifiant qu'il peut toujours garder ses secrets. Elle refuse qu'il se mette l'âme à vif. Elle ne prétend à rien, mais Charles tient à parler.

— Ma mère s'appelle Lili Plante et a été élevée, pas très loin d'ici, sur une ferme au nord de la Bayonne. Elle est née avec un pied bot et à maintes reprises on l'a qualifiée de sorcière. Le fait qu'elle soit le fruit d'un amour dupé ne l'aidait pas davantage. Au village de Sainte-Élisabeth, un médecin l'a soigné, redressant lentement son pied et lui donnant une vie normale. Lili adorait faire de la bicyclette et se rendait souvent dans ce parc. Comme en ce moment, elle s'assoyait au pied d'un arbre pour se reposer un peu. Je n'ai pas connu mon père. Il se nommait David Belhumeur et était vicaire dans cette paroisse. Il habitait donc, là derrière, au presbytère. Entre eux,

une extraordinaire histoire d'amour a débuté lorsqu'ils étaient encore des gamins. Mais ils ont vécu trop peu de jours heureux en comparaison de ceux remplis de larmes, de dépit, de colère, puis d'abandon. David a demandé la résiliation de ses vœux et quelques heures avant que n'arrive la confirmation de son rescrit, il s'est suicidé en me laissant comme héritage. Je connais cette histoire depuis peu de temps. Ensuite, ma mère a fui en France et j'y ai vécu toute mon enfance. Tout comme toi, la mer a servi de toile de fond à mes premiers pas. Les années que j'y ai passé, je pourrais les qualifier d'heureuses jusqu'à ce qu'une crise d'identité me laisse à vif. Je suis donc remonté sur Paris et entrepris mes études aux Beaux-Arts. Une fois adulte et plus serein, je suis revenu fermer la boucle sur le bord de la Bayonne.

Les yeux de Rose-Aline sont remplis d'eau, car elle mesure toute la souffrance inscrite dans les pages de cette histoire d'amour.

— Ne pleure pas. Il faut dire que la vie qu'ils ont vécue ne m'appartient pas et que je n'ai pas à en supporter la douleur. Par contre, j'ai longtemps cherché pourquoi ma mère m'avait gardé au lieu d'opter pour l'avortement. Mais en te voyant, je reconnais maintenant la pertinence de son choix.

Doucement, Rose-Aline se rapproche un peu plus de l'enfant écorché. Elle ne décèle aucune forme d'amertume dans son discours et elle bénit les dieux de l'existence de ce petit garçon.

— J'ai peu de jours devant moi pour te convaincre que Charles Plante représente un meilleur parti que n'importe quel mangeur de morue.

Rose-Aline ouvre grand les yeux et lui bombarde la poitrine de coups de poing. Après avoir accepté quelques châtaignes, Charles attrape les mains belliqueuses et impose à la jeune fille une salve de baisers sur tout le visage quand soudain, il entend crier :

— Tiens, tiens ! C'est là que je te *pogne*, le Français. Que fabriques-tu ici ? Tu devrais te retrouver dans ton échafaud en train de repeindre la figure de Sainte-Genève et voilà que je te découvre à *licher* la face d'une autre. Je comprends maintenant pourquoi le travail n'avance pas. Maudit *tamponneur* de jupons ! Et dire que la fabrique paye ce gobeur des mouches. Et vous, mademoiselle, ayez au moins la décence de vous relever. Le monde évolue, mais demeurent certaines limites.

Sous le flot d'accusations crachées avec tant de véhémence, Rose-Aline recule et se tasse contre l'arbre. Puis la riposte de Charles fuse à son tour.

— Excusez-vous auprès de mademoiselle Bernatchez, monsieur Aubé. J'ai rarement vu plus casse-cul que vous. Je n'ai pas besoin d'un chien de poche pour m'aider à gérer mon temps, s'écrie-t-il, blanc de colère. Si vous me refusez un horaire plus souple, je vous donne ma démission sur le champ. Trouvez-vous une autre tête de nœud qui terminera votre sainte et, en ce qui concerne votre Saint-Joseph, vous pouvez vous le mettre où je pense.

— Les nerfs, les nerfs, le Français ! Commence par finir ton travail et on s'en reparlera.

Puis le bourreau repart après avoir exécuté sa triste tâche. Charles ressemble à un coq monté sur ses ergots, la crête bougeant dans tous les sens et la bouche ouverte, prêt à *picosser* le premier qui s'approche. Quelques minutes sont nécessaires pour que le peintre reprenne ses esprits. Rose-Aline esquisse déjà un départ, car elle refuse de prendre part à une chicane qui ne la regarde pas et qui a débuté à cause d'elle. Elle préfère nettement retourner chez son oncle Arthur et il faut tout le pouvoir de persuasion de Charles pour réussir à la garder auprès de lui.

— Ne pars pas, Rose-Aline, Gabriel doit nous attendre au café de la gare pour le lunch.

Rose-Aline n'a plus faim. Ce petit fat lui a complètement

coupé l'appétit. Durant la courte marche forcée qui les amène au restaurant, Charles se confond en excuses et lui explique que, depuis plus d'un an, ce marguillier de malheur lui cherche noise.

— Il n'a eu que ce qu'il méritait, conclut Charles en reprenant un peu d'entrain. Demain, je risque peut-être le chômage, mais chose certaine, je ne manquerai pas de boulot. La semaine dernière, j'ai reçu une offre concernant la restauration de l'église de Lanoraie. Le chantier promet également de beaux défis et j'ai hâte de m'y attaquer. En fait, dans ce domaine, mon nom commence à circuler, car les restaurateurs de tableaux religieux ne courent pas les rues.

Charles et Rose-Aline arrivent les premiers au café de la gare. À peine ont-ils le temps de commander un apéritif que Gabriel se pointe avec le directeur de la municipalité régionale de comté, responsable du dossier de la protection de l'environnement et, par conséquent, de la Bayonne. Leur discours environnemental s'étaie sur une série de grandes idées positives, assorties d'actions coercitives. L'homme affiche une volonté ferme et jure de contraindre le principal pollueur, depuis longtemps identifié, de cesser toute activité contre l'écologie.

— Je mettrai tout en œuvre pour redonner à notre petite Bayonne sa pureté d'antan, affirme le responsable. D'abord, le conseil écrira une charte des rivières dans laquelle on retrouvera principalement, l'interdiction de canaliser les cours d'eau, de les creuser, de modifier leur tracé, d'y prélever du gravier et d'y construire un barrage ou une digue. Par contre, suivant les recommandations des spécialistes en environnement, il sera permis de planter des arbres, des arbustes et des herbacées. Nous garderons également les troncs morts en place, car ils deviennent un abri pour les frayères. Les riverains seront ensuite invités à stabiliser les rives dégradées par des constructions végétales, des fagots ou des fascines. Voilà où nous en sommes, conclut le directeur.

— Bravo, reprend rapidement Charles, même si vous n'en n'êtes qu'aux premières actions, votre projet m'intéresse. On ne peut indéfiniment jeter des déchets et laisser filer du lisier dans la rivière. En tant que citoyen, je ferai mon bout de chemin avec vous et je vous offre un de mes tableaux représentant la Bayonne. Servez-vous-en pour effectuer une souscription, ainsi les arts donneront un petit coup de pouce à la nature.

Il faut encore compter une bonne heure pour que les violons s'accordent et qu'on épuise le sujet de la restauration de la Bayonne. Rose-Aline, qui involontairement a assisté à ce brassage d'idées, s'ennuie royalement. Que fait-elle ici, au milieu de ces hommes qui parlent de la rivière ? Charles s'enflamme et ne s'occupe pas d'elle, la laissant pour compte. Bien malgré elle, la jeune fille a essuyé la tempête levée par le marguillier Aubé et, maintenant, voilà son amoureux qui se perd dans une action communautaire. Tout compte fait, aujourd'hui, elle aurait mieux fait de rester avec son vieil oncle. Commencée sous un ciel rose, la journée a rapidement tourné au gris. Dans ce cas, vaut mieux se retirer et ne pas forcer la couleur, pas plus que le bonheur.

Quand Charles émerge de ses discussions, il aperçoit Rose-Aline tassée dans un coin et absente. Lorsque le peintre amorce son départ, elle attrape sa serviette de table toute tordue et fouille de son sac à main à la recherche d'un crayon, puis elle écrit en grosses lettres : *Je veux retourner chez Arthur*.

— Voyons, Rose-Aline ! Tu ne désires plus m'accompagner ? s'inquiète Charles. De son index, la jeune fille indique à nouveau la phrase et détournant la tête vers la fenêtre, elle signifie qu'elle n'ajoutera rien. Enfin, au moment où Gabriel se dirige vers la caisse, Rose-Aline s'accroche au bras du policier et, sans une salutation à l'intention de son prétendu amoureux, elle démontre son intention de partir vers le rang sud.

— Siffleux, ma belle cousine, s'écrie Gabriel, ne me serre pas si fort ! On dirait que tu as peur que je t'oublie ici.

Comme on dit dans le pays, Charles vient de manger ses bas. Peiné d'avoir froissé Rose-Aline, il retourne à ses pinceaux. Emporté par la discussion et la possibilité de passer à l'action, il a plongé la tête première dans un dossier qui le passionne et, de ce fait, a complètement négligé sa petite Gaspésienne. À cet impair, il faut rajouter la riposte musclée servie à Hormidas et qui avait déjà mis Rose-Aline fort mal à l'aise.

— Un après-midi de merde, voilà ce qui m'attend, bougonne-t-il.

Le soir venu, Charles tente une visite courtoise chez les Bernèche. En vérité, il se propose de réparer la coche mal taillée. Cette fois, il doit faire face à une déception, car seul Gabriel garde le fort. Arthur est parti jouer une partie de cartes avec d'anciens compagnons de travail, tandis que la principale intéressée boude dans sa chambre. Rose-Aline refuse qu'on la laisse poirotter ou qu'on la considère comme une potiche sous prétexte qu'elle ne parle pas. Elle déduit donc que l'évènement d'hier soir était un égarement, une triste erreur, point final. Qui voudrait sortir, pire, marier une fille qui ne dit jamais rien, qui ne peut émettre la moindre opinion et qui pour exprimer les plus simples choses a toujours besoin d'un bout de papier et d'un crayon ? Aucun homme sensé ne désirerait entreprendre semblable voyage. Et si elle avait des enfants ? Comment pourrait-elle prononcer leur prénom ou leur chanter des berceuses ? Comment éduquer correctement son fils ou sa fille avec un bloc-notes dans les mains ? Vivement que ces jours de vacances se terminent et qu'elle retourne au pays des mangeurs de morues. Peut-être bien qu'un de ces braves gars... ? Même pas...

Après avoir bavardé quelques minutes avec Gabriel, Charles s'invente une défaite et revient de l'autre côté de la clôture. S'il le pouvait, le peintre se mordrait les doigts tellement il se trouve stupide. Quel prétentieux ! Croyait-il qu'il suffisait de coucher une fois avec une fille pour s'assurer de son amour ? Certainement pas avec celle-ci. Le voilà seul au milieu de sa

cuisine avec ses excuses et ses phrases séductrices toutes ficelées. Il faut bien mal connaître les femmes pour avoir agi ainsi. Pour ce soir, il ne peut rien entreprendre, mais demain, il marquera de bons points et Rose-Aline lui pardonnera.

À tort, Charles a sous-évalué l'orgueil de la Gaspésienne. Le matin suivant, Rose-Aline monte dans le premier autobus en partance pour la péninsule, écourtant volontairement son séjour chez les Bernèche. Vaut mieux faire les choses comme ça, ainsi chacun garde son rang et tout le monde préserve sa dignité. Elle n'est pas fille à s'accrocher au cou du peintre et à revendiquer un voile blanc. Les morues avec les morues, pense-t-elle en tentant de faire passer la boule qui lui noue la gorge. À bord de l'Orléans Express, elle choisit un siège près de la fenêtre. Rose-Aline se pelotonne et s'accorde les onze heures de trajet pour s'enlever ce garçon de la tête. Sa première expérience amoureuse vient de se terminer abruptement. Elle n'aura duré que quelques heures.



L'homme qui reçoit Rose-Aline au petit terminus de Percé connaît bien sa fille et appréhende quelque chose de grave. L'œil encore rouge, les paupières enflées, Rose-Aline s'installe dans l'auto de son père et se tasse contre la portière. Quand sa cadette se ramasse ainsi, Elphège Bernatchez sait que sa petite souffre et alors, il évite de poser des questions, respectant son besoin d'intériorité. Dans sa tête, Rose-Aline le remercie et c'est seulement en entrant dans la cour qu'il prononce enfin ses premiers mots :

— Tu verras, ma Rosie, la côte de l'Anse-à-Beaufils n'a pas son pareil pour panser les cœurs abîmés. Va, tu ne seras pas la première qu'elle console !

Elphège connaissait l'intention de Rose-Aline qui, sitôt le congrès des Caisses Populaires terminé, devait se rendre chez les Bernèche. Immanquablement, quelqu'un a causé du tort à sa petite et Elphège soupçonne l'ami de Gabriel. Le pêcheur empoigne la valise et conduit sa fille vers la maison. D'une main sur l'épaule, il la serre sur son flanc, tentant de lui traduire sa disponibilité, mais entre père et fille, une chose pareille ne se dit pas. Aussitôt entrée, Rose-Aline monte à sa chambre. Elle lance son sac de voyage dans un coin et se laisse tomber sur le lit.

— Je pense qu'elle pelletait des nuages ma Rosie, conclut Elphège en se dirigeant vers la cuisine.

Grand Dieu ! Que fait Rose en Gaspésie ? Tout s'embrouille. Il n'était pas prévu que l'aventure se termine de cette manière car, en principe, Rose-Aline devait demeurer sur le bord de la Bayonne et s'abandonner aux charmes de Charles. Maintenant, la voilà étendue sur une couchette qui ne lui appartient pas, dans une maison qu'elle ne connaît pas, et pire, à plus de 900 kilomètres de chez elle. Rose-Aline doit absolument se réveiller et qu'elle reprenne la romance au point et à l'endroit où elle l'avait laissée. Bien sûr, l'artiste s'est comporté comme un goujat, ce qui frôle la normalité quand on fraie avec un mâle, mais fallait-il que la Gaspésienne s'en offusque à ce point-là ? Rose-Aline aurait pu patienter quelques jours de plus dans le haut du fleuve, d'autant plus que le peintre s'apprêtait à la demander en mariage.

Le lendemain matin, Rose-Aline retourne à son travail de caissière, mais le cœur n'y est pas. Son âme est tombée dans un piège tendu dans un atelier qui sent la peinture, le diluant et le médium. Aujourd'hui, son corps déserté effectue machinalement des transactions bancaires qui n'exigent d'elle qu'un minimum de connaissances comptables et informatiques. Le midi, écrasée sur un banc public en face de la mer, la jeune fille grignote son sandwich, dédaignant le restaurant ou

refusant de prendre un repas chaud chez sa mère. Le soir, elle ne s'assoit à la table que pour chipoter dans son assiette et remonte dans sa chambre couvrir son mal. Fernande n'est pas femme à tolérer longtemps cette attitude amorphe et destructrice. Rose-Aline ne sortait déjà pas beaucoup mais, maintenant, celle-ci lui annoncerait rentrer au couvent et elle n'éprouverait pas la moindre surprise. Cette femme a vu neiger avant aujourd'hui et accorde peu de crédit à cet affaïssement pathologique nommée dépression. Le remède ? Tirer les affaires au clair et crever l'abcès. Selon son expérience, la seule chose qui puisse en résulter s'appelle la guérison.

— Veux-tu bien me dire ce qui se passe avec toi ? attaque Fernande. On croirait que tu as avalé une grosse arête de morue et qu'elle t'est restée de travers dans la gorge. Si tu ne te secoues pas un peu, tu risques de tomber en affliction, ajoute-t-elle, et d'aussi loin que je me rappelle, on n'a jamais connu ça dans la famille. Tu t'exposes aux ragots du village... Veux-tu aller chez le docteur ? renchérit la mère.

Rose-Aline prend sa tablette et écrit quelques mots.

— Les blues de l'automne ? s'indigne Fernande. Voyons donc, d'où sors-tu cette maladie ? Que s'est-il passé en ville ?

Cette fois, Rose-Aline trace de grosses lettres carrées : RIEN, LA PAIX.

— La paix, la paix ! Tu l'auras, la paix, quand tu auras vidé ton sac, tu entends ? Depuis que tu es revenue de là-bas, tu *files* tout de travers. On dirait que tu n'as plus de sang ...

Fernande a trop parlé ou peut-être a-t-elle mis le doigt sur le bobo. Rose-Aline recule jusqu'au mur sur lequel son lit est appuyé, se croise les bras et se ferme comme une huître. Elle imagine déjà le scandale s'il fallait avouer l'erreur commise. À son tour, Fernande se replie pour mieux attaquer de nouveau.

— Fais à ta tête de cochon, mais je te passe un papier que tôt ou tard je saurai ce qui est arrivé à Montréal ou chez ton oncle. Tu n'as pas couché avec le peintre, au moins ? demande-t-elle

en décochant une dernière flèche.

Rose-Aline ferme les yeux. C'en est trop ! Derrière la frange des cils, les larmes se cherchent un chemin. Après sa phrase assassine, Fernande attaque l'escalier et rejoint son mari qui *jongle* dans la chaise berçante. Rien de bon ne peut sortir d'un homme qui réfléchit, pense l'épouse du pêcheur. Pour sa part, dans sa tête de père, Elphège en vient à juger sa femme qui selon lui se comporte trop durement avec sa petite dernière. Rosie ne ressemble pas aux autres jeunes filles et la forcer ne nous mènera strictement à rien. Dans la cuisine, n'importe quel sourd pourrait entendre la discussion que tiennent les Bernatchez.

— Sa vie n'est pas facile, Fernande. Mets-toi un peu à sa place, plaide Elphège. Si, effectivement, il s'agit du peintre et que notre Rose-Aline en est tombée amoureuse, la pauvre petite se retrouve dans de mauvais draps. Vaudrait mieux pour elle qu'elle déniche un bon petit gars de par ici. Les artistes vivent dans un autre monde que le nôtre, renchérit-il. En Gaspésie, notre existence est régie par deux saisons, celle des cultures et celle de la pêche. Notre quotidien tourne autour de la simplicité et de l'obéissance aux forces de la nature. Penses-tu qu'il peut lui arriver quelque chose de bien dans un univers qui ne reconnaît que le béton, l'asphalte et la pollution ? Si au moins Rose-Aline pouvait dire un mot. Ah ! Je donnerais mon bras droit pour qu'un son sorte de sa bouche !

— Ne te débarrasse de rien, tu le regretterais, Elphège. Et puis, que veux-tu qu'on fasse d'un bras ? Il faut voir Rose-Aline comme une enfant normale. Moi aussi j'aimerais qu'elle parle, mais ce n'est pas en la chouchoutant que les choses changeront. Comme n'importe quelle fille de son âge, elle doit se débrouiller pour se trouver un homme. Elle reste jolie, intelligente et douce, à part ça, je ne sais pas ce qui pourrait lui manquer. Je vais te dire le fond de ma pensée, mon mari, je pense qu'elle a couché avec le Français. Voilà ce qui la revire tant.

En effet, Rose-Aline s'évade encore un peu plus dans le silence et le retrait. Depuis son retour, elle se sent si triste qu'elle arriverait à faire pleurer un clown. À cela, il faut ajouter des nausées matinales, des seins douloureux et des menstruations en retard. Difficile de ne pas soupçonner le pire. Le médecin consulté confirme le diagnostic lourd de conséquences pour une jeune fille. Rose-Aline est enceinte. Paniquée, elle ne sait plus de quel côté se retourner pour fuir l'impardonnable. Quel ange descendra sur terre pour lui apporter un tant soit peu de quiétude et de sérénité ? Chose certaine, il n'est pas question d'alerter son père ou sa mère pour se voir débiter un chapelet de récriminations et le fameux : *Je te l'avais dit...* Pour un bout de temps, elle peut encore cacher la situation, mais tôt ou tard, elle devra trouver une solution et vaudra mieux que ce soit la bonne. Bien sûr, certaines cliniques offrent des alternatives qui s'ajustent à la libéralité des consciences. Il suffit de le vouloir et on procède à un avortement dans des conditions tout à fait décentes. Mais pour la jeune muette, cette solution lui paraît inconcevable. Même si elle n'a pas désiré ce bébé, il fait maintenant partie d'elle et comme n'importe quel enfant, il mérite un père et une mère. Pour l'instant, il peut compter sur une maman qui, à son tour, tentera l'impossible pour lui donner un papa. Bien malgré elle, Rose-Aline sort de sa période de prostration et de léthargie et, plus déterminée que jamais, elle reprend l'autobus qui la mènera jusqu'au bord de la Bayonne. Ce départ signe son acte d'accusation. Du même coup, Elphège et Fernande voient leurs soupçons se confirmer et n'entrevoient qu'une série de problèmes. Le pêcheur en vient toujours à la même conclusion : ce monde-là diffère trop du leur pour que sa Rosie puisse y trouver le bonheur, mais que peuvent-ils y faire ? Au moment de reconduire sa fille au terminus, Elphège ose une seule question.

— Certaine que c'est la bonne solution, ma Rosie ?

Et pour la première fois depuis plusieurs jours, Rose-Aline

saisit son bloc-notes et écrit : *je vais donner un père à mon enfant.*

Maintenant, plus de doutes, Elphège perd sa petite dernière. Sa Rose-Aline ne reviendra plus vivre sous son toit.



Dieu que la vie sait se montrer généreuse !

À quatre heures de l'après-midi, Charles découvre une Rose-Aline assise sur les marches du perron et aussi figée qu'une statue de plâtre. Le vent devient pernicieux et souffle sans retenue. Serrant son manteau sur ses genoux, la jeune fille attendait que Charles arrive de son travail. Tout le monde ignore son retour à la Bayonne et, tant et aussi longtemps que son problème ne sera pas réglé, elle préfère garder sa visite secrète. Descendue au terminus de Montréal, la Gaspésienne est aussitôt montée dans un second autobus, revenant en sens inverse, la menant cette fois à Berthierville, et de là, elle est sautée dans un taxi jusque chez Charles Plante. Le chauffeur a trouvé étrange cette femme qui se tenait la gorge d'une main, tout en montrant de l'autre une adresse griffonnée sur un bout de papier. Mais comme la dame a donné un généreux pourboire, l'homme a vite cessé de se poser des questions sans réponse et est retourné reprendre son rang dans la file des radio-taxis qui patientent devant le stand de la rue Montcalm.

Charles n'en croit pas ses yeux. L'effet de la surprise estompé et tout à sa joie de la retrouver, il prend Rose-Aline dans ses bras. Mais avant qu'il aille trop loin, qu'il l'embrasse et la fasse succomber à nouveau, Rose-Aline plonge la main dans sa poche de manteau et en ressort un bout de papier froissé. Visiblement, il a été plié et déplié à maintes reprises et les coins écornés laissent entrevoir une manipulation angoissée. Charles

reçoit la missive et se dépêche à lire: *Je regrette d'être partie. Je suis enceinte*. La première réaction du jeune homme se nomme l'étonnement, auquel vient se mêler l'incrédulité.

— Impossible ! Nous n'avons eu qu'une seule relation amoureuse, déclare-t-il rapidement comme pour économiser ses mots.

Devant le scepticisme clairement affiché, Rose-Aline reprend le papier, le fourre au fond de sa poche et esquisse un départ. Pourtant, elle s'était bien promis de ne pas se décourager au premier échec et de tout tenter pour que Charles reconnaisse l'enfant qu'elle porte. Changeant son comportement, elle se rassoit et les yeux suppliants le fixent du regard. Sa première réaction passée, Charles ne sait quelle conduite adopter. Une jeune fille qu'il aime éperdument vient de lui annoncer qu'il sera père. Un père, il ne connaît pas ça, comment peut-il le devenir ? Durant toute sa vie, il n'a tenu compte que de son petit ego, n'ayant pour seule responsabilité que la croissance de son art, comment peut-il se préoccuper d'une femme et d'un bébé ? Chose certaine, son questionnement ne se résume pas à une question monétaire. Il peut certainement mettre du pain sur la table de trois personnes. Puis, se secouant comme s'il émergeait d'un plongeon en eau profonde :

— Entre, Rose-Aline, ne reste pas là comme une Cen-drillon. Allons fêter comme il se doit la bonne nouvelle, déclare Charles en affichant un sourire digne d'une réclame publicitaire. Que désire boire la petite maman ? demande-t-il en lui entourant la taille de ses bras. Attention ! À partir de maintenant, il faut éviter toute folie. Que dirais-tu d'un grand verre de lait ?

Rose-Aline le repousse en même temps que sa proposition trop sage. Elle attrape une feuille qui traîne sur le coin de l'armoire, réclame un crayon et écrit en grosses lettres inégales : CHAMPAGNE !

— Oh, mademoiselle Bernatchez ! Nous vivons au Québec et ces petites bulles coûtent la peau des fesses. Je ne

suis qu'un pauvre *peinturlureux* bien loin de pouvoir se comparer à Rockefeller. Cependant, le vieux Damase m'a légué une caisse de cidre de pomme qui doit dater de plusieurs années. Je pense qu'il y a là de quoi se mouiller le gosier correctement, cela correspondra mieux à notre condition de futurs parents.

Charles installe donc Rose-Aline dans la berçante et se dirige vers l'appentis. Il revient brandissant à bout de bras une forme poussiéreuse. Après l'avoir nettoyée, il sort du buffet le cristal de Blanche, celui qu'elle gardait jalousement et, après avoir fait sauter le bouchon fortement muselé au col de la bouteille, il laisse couler le nectar pétillant. Cette fois, Charles éprouve une bonne pensée pour le bonhomme Saucisse. Puis, solennellement, le peintre s'approche de Rose-Aline.

— Mademoiselle Rose-Aline Bernatchez, voulez-vous épouser le roi des cons ?

La jeune fille y va d'un timide signe de la tête, mais ses yeux lancent des étincelles.

— Buvons donc à nos amours, douce maîtresse, déclare Charles en cognant sa délicate coupe sur celle de sa promise.

Et tard dans la nuit, bien calé dans le lit de la chambre rose, Charles ouvre son cœur. Il explique la perpétuelle quête de sa vie, soit l'inlassable et inutile recherche de son père.

— J'ai tellement souffert, avoue-t-il. J'enrageais que cet homme soit parti avant même qu'il ne sache que j'existais. Toute ma vie, j'ai vécu avec un fantôme. Dans le but de m'épargner de la souffrance, ma mère n'a jamais divulgué son secret d'amour, pas plus qu'elle n'a parlé de lui. À sa manière, elle a nourri la rancune qui enflait mon cœur. Puis, quand survenait une crise plus sévère où je voulais tout casser, elle consentait à se libérer quelque peu, mais n'éclaircissait jamais tout le mystère de ma conception. À ce moment, je voyais perler des larmes dans ses yeux noisette et je cessais de poser des questions. Ce n'est pas bien de faire pleurer sa mère. Crois-moi, à sa façon, elle était beaucoup plus de muette que

toi. Mais je te le jure, je ne répéterai pas les erreurs qui n'ont apporté que douleur et vague à l'âme. Mon enfant ne naîtra pas de père inconnu. Rose-Aline, tu constitues non seulement mon unique port d'attache, mais tu me donnes également une raison pour y rester amarré. À partir d'aujourd'hui, je repeindrai la proue de mon navire et je l'appellerai *Le Bellumeur*. Je veux laisser ce nom en héritage à notre petit.

Rose-Aline porte à ses lèvres les mains sèches et encore tachées de peinture. Est-ce l'effet du champagne des pauvres ou simplement l'émotion, mais des étoiles emplissent sa tête. Mille fois durant son trajet, elle avait retourné le problème dans tous les sens, tentant de folles solutions et la seule réponse inenvisageable s'est réalisée. Comme elle se sent bien maintenant, calée dans les bras de son futur mari avec son petit au creux de son ventre. Cependant, elle décèle une ombre au tableau. Avec regret, elle découvre la souffrance liée à l'absence du père de Charles et, à l'entendre chevroter, la blessure semble mal guérie. Malgré son handicap, Rose-Aline prend conscience qu'elle a eu la chance de grandir dans une bonne famille, à l'abri du besoin affectif. Ses parents ont tenté l'impossible pour lui redonner un filet de voix, dépensant des sommes folles, courant hôpitaux et spécialistes. Finalement, chacun d'eux a dû se résoudre à ce que leur cadette reste muette. En contrepartie, ils lui ont fait cadeau d'un milieu de vie sans pareil, la mer et sa beauté, les paysages d'une petite ville unique où du matin jusqu'au soir la magie des couleurs se renouvelle sans jamais vouloir se tarir. Jamais le grand Coloriste n'a manqué d'inspiration. Comme il devient facile d'admirer la Gaspésie au moment où elle s'amuse à créer sa féerie d'été, mais combien connaissent la symphonie jouée par le rose de l'aurore sur une neige blanche, accompagnée en sourdine par une mer d'encre. Voilà ce qu'elle offrira à son fils ou sa fille pour sa naissance, l'appartenance à la nature.

Pour le peu qui reste de la nuit, ni l'un ni l'autre n'ont vu tourner les heures au cadran tellement elles furent heureuses.

Aux premières lueurs du jour, le sommeil les a conquis, les livrant candidement dans les bras l'un de l'autre.

Rose se sent bien lovée contre son peintre. Depuis longtemps, l'espérance l'avait désertée et quand elle pense à l'enfant de Charles qui grandit dans son ventre, elle se remet à croire. Impossible de revenir en arrière et de quitter le corps de Rose-Aline. La grande boucle est refermée et jamais plus elle ne répondra au nom de Rose Sansoucy.

Il faut maintenant orchestrer le quotidien. Charles se réveille d'une longue période de léthargie, réagit et passe à l'action. Tout est à faire. Le plus important, pour l'instant, consiste à installer Rose-Aline dans sa propre vie.

Quelques jours après la grande déclaration d'amour et l'acceptation d'un avenir commun, on voit arriver devant la maison blanche un vieux camion dont la caisse arrière, dans un état d'instabilité avancée, est munie d'une bâche. Un homme chauve et trapu réussit à s'en extirper péniblement. Sa démarche carrée traduit une musculature ankylosée et embarrassée par l'embonpoint. Monsieur Paul Riquier vend et achète des babioles dans le but de les revendre aux antiquaires ou dans des marchés aux puces. Le souffle quasiment coupé, Ti-Paul pour les intimes pénètre donc dans le sanctuaire de la famille Sansoucy. Il est de connaissance populaire que le bonhomme Saucisse ramassait de la camelote, mais là, il y a de quoi le traiter de fou.

— Sortez-moi tout ça d'ici, lance Charles en montrant du bras tout l'espace occupé par la cuisine et vous en découvrirez autant dans les autres pièces. Quand vous aurez passé la maison en revue, vous me ferez une offre et si elle me semble raisonnable, tout ce bazar vous appartiendra, conclut le propriétaire. Le seul meuble qui n'entre dans aucun lot est cette vieille chaise berçante.

— Par où commencer ? reprend l'acheteur en se grattant le sommet du crâne. Dites-vous bien, monsieur Plante, que je ne pourrai pas *rapailler* toutes vos *bébelles* en criant lapin. Il me faudra au moins quelques jours. J'imagine qu'à l'étage ça ressemble à ici?

— Exact ! Prenez le temps nécessaire, mais de grâce, ramassez tout et videz-moi la place.

L'homme entreprend une tournée de la résidence en se demandant quelle mouche a piqué le Français. Il a acheté la maison toute garnie et maintenant, il veut se débarrasser de la garniture. Enfin, la première idée sensée qui lui vienne à l'esprit est qu'il a tiré le gros lot, touché l'eldorado. Cependant, comme n'importe quelle exploitation minière, il faut extraire la roche impure en même temps que le précieux minerai. Si le curé se retrouvait ici, il en deviendrait complètement maboul car, des bondieuseries, il y en a en pas pour rire. Le crayon campé sur le pavillon de l'oreille, le brocanteur tâte tout ce qu'il voit. Ses doigts boudinés aux ongles noircis de graisse apprécient la finesse des dentelles de Rose et de Blanche, caressent la coiffeuse où les vieilles filles se sont peignées tant et tant de fois, et ce, dans le but de déceler les égratignures ou traces d'usure qui déclasseraient le meuble. Ses mains potelées s'attaquent aux *Bulletin des agriculteurs* de Léon puis il fourre son nez dans les penderies, fouille dans tous les bureaux, ne s'arrêtant que lorsqu'il découvre des pansements et une seringue. Dans la chambre du milieu, l'homme essaie le matelas de plumes et donne des coups de jointure sur la tête de lit en fer tout en évaluant sa facture. Sans retenue, Riquier fouille dans les papiers de Damase et finalement, ouvre la trappe du plafond qui mène au grenier. Maudit enfer ! Dommage qu'il soit trop gros pour passer dans l'étroit carreau. Il doit se contenter d'une évaluation visuelle : des boulets de canon, des poches de grains, des coffres d'étudiantes, des lampes, des manteaux de toutes les grandeurs, dont un garni rat musqué, des pioches, des pelles, des chaudières de goudron enfin, un véritable bazar.

Empoussiéré, le commerçant ressort de sa position précaire et descend à la cuisine.

— Je n'imaginais jamais qu'il y avait tant de stock en haut, affirme-t-il en repositionnant sa casquette sur le sommet de son crâne dégarni. Je suis habitué de visiter des maisons, mais ici, c'est particulier.

Puis l'homme se dirige vers le salon. Tout de suite il repère le magnifique harmonium de Blanche. Le brocanteur pense tirer de cette seule pièce plus d'un millier de dollars. L'ensemble de divan et de fauteuils d'époque victorienne ainsi que les vieilles lampes à breloques valent également une petite fortune. Bien sûr, la poussière affadit les couleurs du brocart, mais le tissu semble sans tache et à peine usé. Maudit verrat ! Rien que de l'antiquité là-dedans, spécule le chineur.

— Y a-t-il autre chose ? demande Riquier en retenant ses impressions.

Charles lui ouvre la porte qui mène à l'appentis. Visiblement plus à l'aise dans le département des outils, l'homme pèse, soupèse, évalue, retourne, vérifie le bon fonctionnement des pinces, des pioches, des sciottes, des pelles en bois, des dizaines de pots de vis et de clous, des patins rouillés et des skis ébréchés, des traîneaux et des mètres de corde emmêlée. Ayant terminé cette dernière inspection, Riquier revient vers Charles.

— Puis, combien m'offrez-vous ? s'informe Charles.

— Pas facile à dire, reprend l'autre. Votre maison est remplie jusqu'au plafond et, vous le savez autant que moi, la plupart des choses ne datent pas d'hier. Plusieurs meubles sont abîmés, d'autres sont peu ou pas demandés par les antiquaires et certains ne sont carrément pas intéressants. Personne ne paiera une *token* pour ça, ment Paul Riquier. Tenez, je vous donne un exemple. Ici, ce vaisselier mérite certainement un petit quelque chose, admet-il en passant sa grosse patte sur le buffet de Blanche, par contre ces verres, assiettes, soupière et saucier ne valent pas bien cher.

— Je ne m’attendais pas à ce que vous comptiez les égratignures de chaque commode ou les ébréchures sur de la vaisselle qui a plus de cinquante ans, s’impatiente le peintre ! Faites-moi une offre globale.

Hésitant, Ti-Paul Riquier finit par lâcher un prix.

— 1,200 *piastres*.

— Êtes-vous fou ? Vous savez très pertinemment que l’harmonium vaut à lui seul cette somme. Ne me prenez pas pour un idiot, Riquier.

— Qui videra la maison, chargera le camion, le déchargera, louera un emplacement pour liquider ces bondieuseries ? Les statues se vendent mal de nos jours et peut-être sera-t-on obligé d’entreposer.

— Vous pouvez faire mieux, sinon le lot ira à un autre brocanteur. Je n’ai pas l’intention de me faire arnaquer. 3,000 dollars et vous partez avec tout ce que vous voyez, conclut Charles.

— O.K., accepte l’autre, mimant le regret. Vous me plumez bien raide, termine le gros homme certain d’avoir fait une très bonne affaire. Je commence quand, boss ?

— Maintenant, si vous le pouvez, achève Charles.

Charles se demande pourquoi il n’a pas posé ce geste avant aujourd’hui. Il le trouve libérateur. Inutile de surveiller le chineur, il ne peut rien prendre qui ne lui appartienne déjà. Charles laisse Ti-Paul aller et venir à sa guise et profite de cette liberté pour retourner sur le bord de la rivière où Rose-Aline a fui les tractations. Elle a préféré tirer profit de cette belle journée d’automne qui s’offre en pâture et savourer les derniers jours d’octobre. Exceptionnellement cette année, la lumière fait preuve de générosité. Déjà la jeune femme s’ennuie du grand golfe bleu qui lui donnait quotidiennement rendez-vous et l’accompagnait jusque chez elle. Le seul fait de devoir le quitter lui serre le cœur. Elle reporte donc son attention sur cette petite rivière brune et, qui sait, peut-être finira-t-elle par s’y

attacher et par l'aimer. Dans sa main, une tablette de papier sur laquelle elle a gribouillé une lettre à l'intention de ses parents. Comme il est difficile de trouver les bons mots, ceux qui justifieront son choix de demeurer auprès de Charles et de refaire sa vie sur un bout de terre qui offre enchantement et réconfort. Aux quelques lignes qui servent d'entrée en matière, elle a enchaîné la divulgation de son lourd secret, qu'elle deviendra maman en mai, terminant le dernier paragraphe par l'annonce de son mariage. Rose-Aline se permettait donc un instant de réflexion quand Charles l'a rejointe sur le vieux banc.

— Comme elle est belle cette Bayonne ! déclare le propriétaire. Ici, les riverains l'appellent la Petite Rivière. Aussitôt aperçue, la gueuse m'a pris par les tripes et, dès lors, je n'ai pu envisager ma vie sans elle. Ne lui reste qu'à t'accueillir comme une des siens.

Tout en continuant de fixer la cascade, Rose-Aline y va d'un large sourire, puis elle allonge une main vers la joue mal rasée de Charles. Elle voudrait le remercier pour toute cette beauté, enfin, elle lui tend la lettre qu'elle rédigeait il y a quelques minutes à peine et insiste pour que Charles écrive quelques mots.

— J'ignore ce que je dois raconter à tes parents, Rose-Aline. Je leur ai volé leur fille et, en plus, j'ai eu le génie de lui faire un enfant. Peut-être préféreraient-ils me couper la tête ?

Cette fois, Rose-Aline s'éclate de rire imaginant la ridicule scène de décapitation ayant lieu sur le bord de la falaise et ce, uniquement dans le but de venger sa virginité.

Ce même soir, Charles rencontre l'entrepreneur Roger Tucker. Lors de son dernier séjour au Poussin Bleu, Lili avait souhaité que son fils lui fasse construire une maisonnette, utilisant ainsi le terrain hérité de sa mère, Marguerite. Tout le printemps et une partie de l'été, Charles s'est tourné les pouces,

ne s'acquittant pas de sa tâche. Sur la vieille table de cuisine jusque-là épargnée de l'invasion du brocanteur, des plans sont étalés à la lumière crue d'une ampoule électrique. Cette fois, Rose-Aline prend plaisir à comparer les divers dessins architecturaux et tente d'imaginer un lieu accueillant pour sa future belle-mère. L'essence même de cet ouvrage reste simple : une petite maison ne contenant que trois pièces, largement fenestrée et une grande galerie donnant sur la Bayonne. Tandis que Charles essaye de se mettre dans la peau de Lili, Rose-Aline y met son grain de sel en indiquant du doigt le modèle qu'elle préfère.

— Je crois que tu as raison, ma mère aimerait ce pavillon, mais avant de me décider, je serais plus à l'aise si elle acceptait les plans. En attendant, mon cher ami, ajoute-t-il à l'intention de Tucker, je voudrais que vous perciez ceci, dit Charles en montrant le mur aveugle.

— Une excellente idée ! Même si cette cloison donne franc est, une fenêtre augmentera la valeur de votre maison, raisonne le constructeur. Mais je dois tout de même vous mettre en garde contre les surprises que nous y découvrirons.

— Pensez-vous que vous trouverez encore un mort ? plaisante Charles.

— Non, mais de la *ripe* ou du papier journal soit, les matériaux d'isolation du temps. Quand voulez-vous que je commence ? termine l'entrepreneur.

— Le plus tôt possible, j'ai déjà trop tardé, statue Charles. Aussitôt que monsieur Riquier aura fait maison nette, ce sera à votre tour de jouer, cela vous va ?

— Parfait ! Et puis, reprend Tucker en ramassant ces papiers, donnez-moi donc des nouvelles fraîches de votre cadavre ?

Comme tout le monde, le constructeur avait suivi de près le procès mettant en cause Damase Sansoucy. D'ailleurs, il a trouvé tout à fait curieux qu'il n'ait pas comparu en tant que

témoin. *Batinse*, c'est quand même lui qui avait les a découvert ces os !

— Cet épisode appartient désormais au passé, je ne peux vous en dire plus, répond Charles en reconduisant son visiteur à la porte.



Pourquoi faut-il que le diable vienne se frotter les ailes sur celles d'un ange ? Depuis son retour d'Europe, le peintre n'avait pas revu la bouillante Hélène. Voici donc la belle noiraude qui rapplique, pressentant dans le rang sud de la Bayonne quelques restants d'éléments de sorcellerie. Annonce-t-elle la tourmente ou la fin d'une liaison ? Suivant son penchant naturel, la jeune femme s'est habillée de façon flamboyante et, même si Charles aime profondément Rose-Aline, il ne reste pas indifférent à la vision de cette sorcière qui a l'habitude des maléfices. Sur ses gardes, il l'invite tout de même dans la maison, s'excusant du même coup pour le bordel prévalant un peu partout. Dès son apparition, un pâle sourire naît sur les lèvres de Rose-Aline. Celle-ci n'a pas oublié l'artiste anticonformiste qui partageait la pièce d'exposition avec Charles. Pas question de laisser le champ libre à cette moricaude qui démontre un peu trop d'aisance. Quant à Hélène, surprise de retrouver la Gaspésienne chez son amant, elle hésite sur l'attitude à emprunter. La blondinette est-elle seulement en visite ? Pour se donner contenance, Hélène ouvre son sac à main, en sort un paquet de cigarettes et dans une moue divine réclame du feu auprès de Charles.

— Pardonne-moi, Hélène, s'enhardit le peintre, je préférerais que tu ne fumes pas.

— Ah bon ! Une nouvelle loi ?

— Ici, personne ne fume, d'autant plus que la fumée secondaire représente un danger potentiel pour les fœtus. Rose-Aline et moi ne voulons pas courir de risques inutiles.

Dès lors, l'attitude de Rose-Aline se transforme en celle d'un vainqueur. D'un coup sec, ses yeux prennent encore plus de brillance et même si elle ne sourit pas, ses lèvres bougent légèrement, affichant une jouissance toute simple. Voilà la bouillante amante qui, d'une seule phrase, se voit ravalée au second plan. Charles démontre une assurance nouvelle et met immédiatement les choses au point.

— Dès le printemps prochain, Rose-Aline et moi devenons parents.

Blessée, la madone noire rétorque immédiatement :

— Et j' imagine que tu la marieras ? conclut l'artiste dont la carnation a blanchi d'un coup. Dans ce cas, je vous souhaite beaucoup de bonheur, termine-t-elle en tournant les talons et en reprenant le trousseau de clés qu'elle avait négligemment jeté sur la table de cuisine.

Fallait-il que Charles aille jusqu'au bout et anéantisse d'un seul coup tous les espoirs d'Hélène ? Sans doute. Chose certaine, il se devait de réagir et de remettre chaque femme dans son rôle. Depuis toujours, l'homme savait qu'il ne pouvait bâtir sa vie sur le feu de paille passionnel ou le plaisir fugace qu'apporte le sexe. Il est indispensable de partager quelque chose de plus profond et de durable. Hélène est restée peu de temps dans la maison de Charles, mais juste assez pour laisser dans l'air une vague odeur de parfum parisien. D'ailleurs, elle ne s'est jamais senti la bienvenue dans cette maison et les quelques points que les deux peintres possédaient en commun viennent de céder. Dommage !



Il faut attendre les premiers jours d'avril pour que les événements se précipitent sur la terre de Damase. Le vieil homme s'éteint dans la chaise berçante qui louchait constamment du côté de la cour vide et sans vie du Manoir de Berthierville. Le dernier des Sansoucy vient de passer l'arme à gauche, quittant cette terre sans qu'aucun le pleure. Désormais, une page d'histoire de la rivière Bayonne est tournée. Le salon funéraire de Jean Lemire est quasiment déserté pour la simple raison que, depuis longtemps, celui qu'on appelait le bonhomme Saucisse vivait en reclus. Par contre, même solitaire, le bougre part en ne laissant personne indifférent. Quand on tâte la politique, on finit par se créer des ennemis et après un certain temps, ceux-ci en arrivent même à démontrer un brin de sympathie pour la vieille tête de bouc que vous étiez et à se recueillir sur votre tombe. Charles se retrouve donc au milieu des adversaires politiques qui se sont déplacés afin d'adresser une dernière prière à celui qui, malgré tout, ils estimaient.

Charles a vidé la maison de Damase, a appliqué une couche de peinture fraîche sur les murs lattés et réaménagé les pièces au goût de Rose-Aline. La cuisine arbore maintenant un petit air de Provence et affiche des couleurs comme le bleu lavande et le jaune mimosa. Des rideaux de coton égayaient la nouvelle fenêtre qui permet à ses occupants d'admirer l'immense saule pleureur. Quant au salon, un orgue électronique a prétentieusement pris la place de l'harmonium de Blanche. S'inscrivant à des cours de musique, Rose-Aline a découvert une autre façon de s'exprimer et de communiquer. À l'étage, un chaleureux local de lecture a supplanté la ridicule et inutile pièce du milieu. Là, le confort moderne du cuir et la douceur du coton s'y sont donné rendez-

vous. Dans l'ancienne chambre de Léon, les parents ont décidé d'installer le berceau de leur premier enfant. Largement garni de tulle et de boucles pastel, le petit lit de bois blanc attend les pleurs du premier Belhumeur. Sur une table à langer, des dizaines de couches bien alignées, des pots de crème, des cotons-tiges et une boîte de talc font la haie d'honneur espérant des fougères à câliner. Dans le bureau, un tiroir rempli à ras bord de tricots de toutes les couleurs. Là-bas, au fond de sa Gaspésie, Fernande s'est donnée sans compter, passant la plus grande partie de son long hiver à tricoter pour la dernière de ses filles. Elle lui en veut un peu d'être partie comme une sauvage, sans lui avoir confié quoi que ce soit. De son côté, Elphège a répliqué à l'annonce d'un poupon en offrant à son descendant une minuscule barque *gossée* dans du bois de lilas.

Souvent les futurs père et mère s'assoient dans la bergère installée dans la chambre du bébé et pressentent l'étape à venir. En fait, ils se rassurent l'un et l'autre, se disant qu'ils apprendront leur rôle de parents au fur et à mesure que leur enfant découvrira la vie, les deux faisant leur apprentissage simultanément. Charles et Rose-Aline ont décidé que deux mois après l'accouchement, vers le milieu de juillet, quand la nature atteindra son apogée, ils se marieront.

Il n'y a pas que Fernande qui ronge son frein au fin fond de la péninsule. En France, Lili s'impatiente tout autant. Elle a reçu la nouvelle de la grossesse et du mariage de son fils comme un coup de fouet. La dernière fois qu'elle a rencontré Charles, une jolie panthère noire s'accrochait à son bras et, maintenant, une autre femme se trouve enceinte de lui. Le plus surprenant dans tout ça, c'est que l'idiot épouse une muette. Quelle mouche a bien pu le piquer, celui-là ? Et son talent ? Il le gaspille en s'acharnant sur de vieilles toiles religieuses tandis qu'il aurait des aptitudes pour jouir d'une belle carrière. Et il se marie ! Du même coup, Lili se verra consacrée belle-mère et grand-mère ou vice versa. Au cours de longues conversations

téléphoniques, Charles plaide sa cause et vante Rose-Aline, sa douceur et sa beauté.

— Lorsque je pose ma tête sur son ventre, je suis le plus heureux des hommes et jamais je ne voudrais revenir en arrière. Rose-Aline est la femme qu'il me faut. La seule chose qui m'attriste réside dans le fait qu'elle soit privée de la parole. Je souhaiterais tellement entendre les mots : *Je t'aime*.

— Quelle est la raison de sa mutité ? s'informe Lili.

— Sa naissance fut prématurée et l'enfant respirait mal. Un médecin stagiaire a alors procédé à l'intubation du bébé et, en introduisant le laryngoscope dans la gorge, il a abîmé les fragiles cordes vocales. Une fois le tube endotrachéal mis en place, on a trop gonflé le ballonnet qui maintenait la minuscule canule à l'intérieur de la trachée, écrasant du coup les muscles vocaux déjà mal en point. Comme Rose-Aline est restée plus d'un mois aux soins intensifs, la nécrose a fini par causer des dommages irréversibles.

— Et ne peut-on rien faire ?

— Ses parents ont tout tenté, mais à chaque retour de la salle d'opération, la déception leur avait donné rendez-vous. De guerre lasse, ils ont décidé d'arrêter les traitements, lui évitant ainsi des souffrances inutiles.

— Je ne veux pas remettre la médecine des régions en cause ni réagir sur ce que son père et sa mère ont statué à ce moment-là, mais il s'avère que le frère de Frédéric est une sommité mondiale dans le domaine de l'O.R.L...

— Je ne suis pas habilité à juger ni à me prononcer sur quoi que ce soit, coupe sèchement Charles.

— Bien, conclut froidement Lili.



Lili arrive au Québec quelques semaines avant la naissance du bébé. Avec plaisir, elle fait la connaissance de sa future belle-fille. Charles avait parfaitement raison. Cette femme est taillée dans le bois qui fait les bonnes mères de famille et les meilleures compagnes. Finalement, après la première visite à la maison de Charles, Lili prend officiellement possession de sa maisonnette. Tout de suite, la propriétaire du Poussin Bleu s'est sentie chez elle et l'ameublement choisi par Rose-Aline lui plaît beaucoup. Comme il est agréable de retrouver la Bayonne, cette complice qui a uni les Plante et les Belhumeur. N'est-ce pas sur le bord de ces rives que David lui avait déclaré son amour et n'est-ce pas à la suite de cette même rencontre que Joseph les avait surpris, provoquant la mort d'Eugénie et précipitant la vocation de David dans une descente vertigineuse qui ne s'arrêta que par le suicide du vicaire de Berthierville ? Oui, pour elle, la rivière tient lieu de vieil acolyte. Maintenant, elle n'a plus qu'une hâte, que Frédéric vienne la rejoindre et qu'il remplisse ce lieu du positivisme qui le caractérise. Déjà, elle anticipe de longues promenades avec celui qui s'est imposé si doucement dans sa vie.

Rapidement, Rose-Aline et Lili deviennent amies. La femme apprécie la fraîcheur et la candeur de cette jeune Gaspésienne. Charles a vraiment eu l'heur de fréquenter les deux pôles de la beauté car, comparée à la diablesse d'Hélène, Rose-Aline a l'air d'un ange tombé du ciel. Souvent, Lili rejoint Rose-Aline pendant qu'elle se repose sur le banc près des galets. Elles n'ont pas besoin de parler et se contentent d'admirer la Bayonne. Parfois, Lili tente une percée et témoigne des progrès de la médecine.

— Telle que tu me vois, Rose-Aline, je suis née avec un pied bot. J'ai cru au miracle quand un vieux médecin de campagne m'a assise sur sa table de consultation, me faisant luire la possibilité de redresser mon pied et de ressembler à toutes les jeunes adolescentes de mon âge. La journée de mes noces, je marchais bien droite dans l'allée centrale. Peut-être y a-t-il encore de l'espoir pour toi ?

Il faut patienter jusqu'au dix mai pour qu'une jolie petite fille ouvre ses yeux sur le soleil naissant. L'héritière des Belhumeur vient de voir le jour. Dès le début de la nuit, de sournoises contractions ont donné le pas à la libération finale. Il a suffi de quelques heures pour que mademoiselle Marie pointe le sommet de son crâne. Dès lors, l'infirmière dépose dans les bras de la maman un paquet de chiffons dans lequel une petite brunette cherche le souffle vital. Une minuscule face ridée la fixe, attendant désespérément qu'une voix la rassure. Des larmes accrochées dans les cils, Charles porte secours à Rose-Aline. Maladroitement, il réussit à articuler :

— Bonjour, mademoiselle ! Ta maman et moi t'espérons depuis bien longtemps.

Déjà, le bébé tente d'impressionner ses parents et tourne la tête du côté d'où vient la voix. Essayant d'ajuster les deux minuscules fentes noires qui lui servent d'yeux, Marie ouvre le bec, cherchant instinctivement de quoi téter.

— Sitôt le placenta expulsé, indique l'infirmière en remettant le poupon dans l'incubateur, nous vous installerons sur une civière et vous pourrez lui donner le sein.

Pendant que le personnel s'affaire autour de Rose-Aline, Charles se colle le nez sur le petit lit chauffant et admire l'œuvre de sa vie. Jamais, il n'a réussi si beau et si menu. Comment peindre la beauté de cet enfant et le regard protecteur de sa mère ? Comment traduire la matité d'une peau vierge ou

encore le mouvement qui anime cet être qui livre déjà la bataille pour vivre jusqu'à cent ans ?

De maison en maison, le téléphone sonne, répandant la bonne nouvelle. Même le presbytère de Berthierville reçoit l'annonce de la naissance d'une belle grosse fille qui se prénommera Marie. Charles et Rose-Aline tiennent à ce que ce soit Albert Sanschagrin qui la baptise, car depuis que le religieux a révélé le visage de David, le jeune homme trouve à la cure de Berthierville une partie de ses racines et en est venu à considérer le curé de la paroisse comme son père adoptif. Qui d'autre pourrait administrer le sacrement du baptême à la petite-fille de David et qui serait plus apte à marier les parents de Marie ?

Sur les fonds baptismaux de Sainte-Geneviève de Berthierville et devant le curé Sanschagrin sont réunis Rose-Aline et Charles, Lili Plante, Frédéric Dumarsais, Fernande et Elphège Bernatchez ainsi que Gabriel et Arthur Bernèche. Au nom du poupon, le parrain et la marraine renoncent à Satan, à ses œuvres et à ses pompes. Désormais, la petite Marie, Fernande, Lili fera partie de la cohorte des élus de Dieu et son entrée dans la famille des Belhumeur s'accompagne d'une volée de cloches. L'arrière arrière-petite-fille d'Eugénie et de Joseph Belhumeur, dévote et bedeau de Sainte-Élisabeth, la petite-fille du vicaire David Belhumeur et de Lili Plante, porte le prénom de la Vierge.

Voilà plus de soixante ans que la corde à linge de la vieille maison chaulée n'avait pas reçu de couches sur son fil. Celle qui salit tant de langes réclame maintenant le sein, car tout au long du baptême elle s'est montrée coopérative, mais cela suffit. Pendant que la maman allaite Marie, les grands-parents profitent de l'occasion pour lier connaissance. Fernande et

Elphège sont arrivés en catastrophe de la Gaspésie. Dès l'annonce de la naissance, ils ont voulu partir, mais les responsabilités d'Elphège les en ont empêchés. Fernande *griche* des dents et maudit toutes ces associations caritatives qui l'ont retenue loin de sa fille. Conclusion, elle n'a pu aider sa cadette dès sa sortie de l'hôpital et voilà qu'en entrant dans la maison, elle constate que la belle-mère française a pris toute la place, sans compter ce médecin qui pense tout savoir. Et il y va de son petit accent chiant, vantant son frerot spécialiste en O.R.L. par ci, et son pote par là.

— J'aimerais connaître le diagnostic posé par les spécialistes du temps, demande Frédéric. Peut-être...

— Peut-être que rien, monsieur, coupe sèchement une Fernande exaspérée par ceux qui croient détenir une solution facile ou oubliée. On a tout essayé et il n'y a rien à faire, je ne vois pas ce qui aurait pu changer au cours des années. Oui, Rose-Aline réussit à émettre des sons si c'est ce que vous voulez savoir, mais sa voix résonne comme celle des corneilles.

— Je me permets d'insister, madame Bernatchez. Rendez-vous compte que de nouvelles techniques opératoires risquent de redonner vie à ses cordes vocales sclérosées ? La médecine avance à pas de géant.

— Tout cela n'est pas pour une fille de la Gaspésie, termine durement Fernande.

Durant que ces dames causent maladies, Albert, Arthur, Elphège, Gabriel et Charles lèvent leur verre à la santé de Marie. Tous les cinq ont vite délaissé le discours qu'ils considèrent propre aux femmes et se tournent vers la politique qui leur donne plus de contentement. Au moins, ils peuvent échanger, voire critiquer, sans que cela porte ombrage aux élus concernés. Aujourd'hui, leur insatisfaction porte sur le gouvernement du Parti québécois qui, à leur avis, fait du surplace. Arthur ne se

prive nullement pour matraquer la tenue d'un prochain référendum sur l'avenir du pays, ce à quoi Gabriel répond que si le Québec détenait tous les pouvoirs, la prospérité serait au rendez-vous. Concernant ce point incertain, Elphège ne rajoute pas la moindre syllabe et écoute, gardant la main dans sa poche de pantalon comme si la catastrophe séparatiste risquait de s'attaquer à ses précieux dollars et que ce soit à partir de là que soit créée la richesse commune.

Délaissant le cercle masculin, le curé Sanschagrin se dirige vers Lili. Ce dernier garde une dette d'honneur envers la femme.

— Vous voilà toujours aussi belle, Lili Capoletti. Rassurez-vous, je ne viens pas brasser les cendres de vos souvenirs, mais tout simplement m'excuser auprès de vous. Mon attitude, même vieille de trente ans, vous a fait terriblement souffrir. Au moment des événements qui nous concerne, je reconnais que les conseils prodigués à David ne furent pas des plus judicieux et si, aujourd'hui, il m'était donné de recommencer cette tranche de ma vie, je l'exhorterais à quitter les ordres pour vivre avec vous. Je voulais le garder dans le giron de l'Église et qu'il préserve sa relation privilégiée avec le Christ. Visiblement, je suis arrivé à l'effet contraire et lui ai conseillé l'enfer. Veuillez m'excuser, Lili, je n'avais aucune raison de m'inscrire en faux et si votre fils Charles s'est instinctivement rapproché de moi, n'y voyez là aucune intrigue pour vous soustraire encore une fois celui que vous aimez.

— Vous m'avez appelée Lili Capoletti, mais sachez que tout ce passé se trouve bien loin derrière moi, reprend tranquillement Lili. Je ne conserve des hommes que j'ai profondément aimés que les grands bonheurs que chacun d'eux m'a apportés et, parmi ceux-ci, il y a mon fils. Lui aussi, j'ai dû le laisser partir et qu'il s'attache à vous, je n'y vois qu'une bonne chose. Il vous considère comme son père spirituel, un père qu'il a librement choisi. Je suis convaincue que David ne dénierait pas cet attachement que Charles vous porte.



Voici venu le jour de la plus grave décision que Rose-Aline n'a jamais eu à prendre arrive. Assise dans le cabinet du docteur Robert Dumarsais, rue Notre-Dame, la jeune femme tremble de peur. Même si Charles lui tient la main, elle bouge sans arrêt sur la table de consultation. Encore puiser dans sa banque d'optimisme, de confiance pour n'y trouver que des espoirs déçus. Une autre fois placer toutes ses attentes entre les mains d'un inconnu ? La muette en a tant vu et tant consulté de ces sarraus blancs, chacun pensant être le meilleur et le plus compétent. Elle se le jure, celui-ci est le dernier. Qu'il soit un Français ne le rend pas plus fin qu'un autre. Sa belle-mère lui a mis dans la tête que les miracles demeurent encore d'actualité et l'a fortement encouragée à poursuivre sa démarche. Elle est de fer cette femme, mais elle, Rose-Aline Bernatchez, n'est pas coulée dans ce moule-là. En fait, elle est fatiguée de souffrir inutilement et de ne récolter que déception.

Le docteur Robert Dumarsais commence par lire en diagonale les divers dossiers de sa patiente et les referme rapidement. Ça y est, se dit Rose-Aline, il n'y a rien à faire. Il ne me reste qu'à retourner chez nous. Puis, le spécialiste se lève et se dirige lentement vers la jeune femme. Rose-Aline rentre la tête et attend le diagnostic.

— Avez-vous déjà entendu parler des implants de titane ?

Rose-Aline sort un peu le cou et écarquille les yeux. Puis l'homme poursuit :

— Une nouvelle technique nous permet d'incruster des implants quasiment microscopiques dans les fibres des cordes vocales. Ces derniers ont pour rôle de stimuler l'influx électrique, donc nerveux, des muscles qui constituent les cordes vocales.

Jusqu'à présent, continue-t-il, nous obtenons d'excellents résultats, mais je dois quand même vous dire, qu'à l'occasion, nous faisons face à un échec.

Ça y est, le mot est lâché !

— Par contre, poursuit le médecin, votre cas me semble relativement simple et même si des cicatrices d'opérations antérieures empêchent la mobilité de vos cordes, je peux non pas vous garantir une réussite, mais vous indiquer qu'il y a une forte probabilité de succès, termine l'homme de science en retournant vers son bureau encombré de dossiers.

Les cils mouillés, Rose-Aline tremble comme une feuille. Elle aurait tant de choses à demander avant de s'aventurer dans une nouvelle intervention chirurgicale. Comment un vulgaire stylo peut-il traduire toute sa crainte et, en même temps, tout l'espoir qu'elle met dans ces mains faites pour guérir ? Si pour une fois, quelqu'un l'aidait réellement ! Cependant, le seul signe qui lui convienne encore reste celui de la soumission à la volonté de ceux qui tentent de lui redonner une voix. D'un oui discret, elle acquiesce et tend ses deux mains en signe de confiance. Ce n'est pas la première fois que le brillant oto-rhino-laryngologiste reçoit pareille manifestation d'impuissance. Robert Dumarsais explique alors la suite des choses. Rose-Aline sera hospitalisée dans le département de la chirurgie d'un jour de l'hôpital Notre-Dame. L'opération se déroulera sous anesthésie générale, le reste appartient à l'équipe médicale. La convalescence sera brève, toutefois la jeune femme devra patienter une semaine avant d'essayer de parler, soit le temps que sa gorge guérisse. Autrement, aucune restriction.

La journée prévue, accompagnée de Charles, Rose-Aline se présente à l'endroit indiqué par le médecin. Inquiets, l'un et l'autre font face à l'inconnu. Ils tentent de se rassurer en se disant que le pire qui puisse arriver existe déjà. Couchée sur la civière, une mince jaquette de coton sur le dos, un bonnet et des chaussons de papier bleu, un préposé pousse Rose-Aline vers le bloc opératoire. Dans le corridor aseptisé, métallisé et

sans âme, elle frissonne. Pourquoi faut-il qu'elle soit toujours seule dans ces couloirs déserts ? Puis, soudainement, une voix anonyme l'interpelle et dirige son brancard vers une pièce qui ressemble à un frigidaire d'acier. Derrière son masque une infirmière lui parle, cherche à la réconforter, puis plus rien.

Calé dans un fauteuil défoncé de la salle d'attente, Charles se ronge les ongles. Même à la naissance de sa fille, il ne s'était pas senti aussi nerveux. Il éprouve une certaine responsabilité envers la nouvelle chirurgie que subit sa femme et coupable de l'égoïste espérance qu'elle retrouve sa voix. Impuissant, il tente de chasser l'idée récurrente d'un échec, comme si le seul fait d'y penser risquait de faire rater l'intervention. Il regarde le lit vide dans lequel on glissera Rose-Aline et anticipe déjà son retour. Il faut compter trois longues heures avant que ne réapparaisse celle qu'il attend impatiemment. Comme il voudrait la prendre dans ses bras et lui dire qu'il l'aime plus que tout et qu'il ne cessera jamais, même si l'opération n'a pas réussi. À demi consciente, Rose-Aline se tourne vers Charles. Visiblement, elle s'inquiète.

— Ne t'en fais pas, ma Rosie, tout va bien maintenant.

Rose-Aline avale péniblement sa salive et réclame un peu d'eau. Charles lui humecte les lèvres avec une débarbouillette, craignant que boire ne lui donne la nausée et endommage le travail du spécialiste. Ce dernier lui avait promis un bon mal de gorge qui s'estomperait graduellement. De toute façon, la jeune femme connaît déjà une partie de ces souffrances qui jusqu'à présent se sont toujours avérées inutiles. Elle prend la main de Charles et comme si elle voulait y puiser la force nécessaire au succès, elle serre très fort puis, l'instant d'après, elle sombre dans un sommeil artificiel.

C'est à la lumière du soleil couchant que Charles ramène chez lui sa belle Rose-Aline. Il faut dire qu'elle est passablement amochée par l'anesthésie et le mal de gorge. Pour quelques jours, Lili a proposé ses talents d'infirmière et de nounou. Cette dernière en profite pour se remettre sur les rails car,

depuis que Frédéric a été rappelé en France pour son travail, elle se sent plutôt cafardeuse. La jeune femme sait que dans ces cas de descente aux enfers à cause d'un amour, il vaut mieux se retourner vers les autres. Et dire qu'elle ne voulait plus s'attacher à aucun homme...

La convalescence de Rose-Aline s'est bien déroulée et, maintenant, tout le monde attend les résultats de son opération. Même le curé Sanschagrin y est allé de quelques prières à son intention et comme chez les Plante on croit aux miracles, on s'est mis à en espérer un. Lili pressent que la vie garde encore des prodiges pour sa famille. Si la voix de la patiente du docteur Dumarsais doit revenir, il faut d'abord que le premier essai se fasse sous la supervision de l'éminent oto-rhino-laryngologiste. Après un examen minutieux de la gorge, il invite Rose-Aline à prononcer un A. Jamais elle n'a eu si peur, puis prenant une longue inspiration, elle ouvre la bouche. Un A maigrelet sort du fond de sa gorge. Ça fonctionne ! Surprise, Rose-Aline s'arrête soudainement ne croyant pas que ce son sorte de sa bouche. Sous le regard attentif du médecin, elle recommence. Alors s'ouvre un grand trou noir. Prise de vertige, elle tente de se raccrocher à la blouse de l'homme.

— Voilà, Rose-Aline, maintenant tu peux parler. Vas-y lentement et dis-moi comment s'appelle ta fille.

Les yeux fixés sur le docteur Dumarsais, elle prononce péniblement le nom de Marie. Elle éprouve de la difficulté à placer correctement sa langue et ses lèvres, à coordonner les muscles de la phonation, mais chose certaine, elle peut s'exprimer. Jamais elle n'a ressenti un tel bonheur. Charles ne peut résister plus longtemps et enfouit le joli visage plein de larmes dans le creux de son épaule. Au bout d'un long moment, Charles et Rose-Aline sont fins prêts à écouter les recommandations du médecin. Gravement, celui-ci explique que l'intervention n'a réussi qu'à moitié, car une seule des cordes vocales a réagi à la stimulation provoquée par l'implant, l'autre ayant un tissu cicatriciel trop important.

— Pour quelque temps, il faudra ménager votre voix, recommande-t-il. Je ne vous interdis pas de parler puisque vous avez du retard à rattraper, toutefois, défense de forcer vos cordes vocales, de crier ou de chanter des notes aiguës.

Rose-Aline se met à rire. Mais voyons, qu'est-ce qu'il raconte, ce médecin, chanter ?

— Je vous souhaite la meilleure chance du monde, termine-t-il. Surtout, n'oubliez pas de revenir me voir dans trois mois, car durant l'année qui vient nous surveillerons vos progrès de près.

Plus rien ne s'oppose au bonheur des amoureux. Pour la première fois de sa vie, Rose-Aline prend le téléphone et appelle sa mère. Il lui faut un certain temps avant qu'elle puisse passer la barrière de l'interdit et prononcer un faible : *Maman* ? Devant cet appel inhabituel, Fernande pense que son autre fille lui téléphone.

— Juliette, c'est toi, quelque chose de grave ? demande Fernande.

Puis elle entend encore : Maman, c'est moi, Rose-Aline. Fernande hésite et referme quasiment l'appareil.

— Rose-Aline ?

Soudainement, la maison de la Gaspésienne se met à bouger vers la falaise. Pour ne pas perdre complètement pied, Fernande donne l'acoustique à Elphège. Plus pragmatique, le pêcheur de morue reprend :

— C'est bien toi, ma Rosie ?

Faut-il dire que ce soir-là en Gaspésie on a fêté plus que de coutume. Un miracle ! Et Fernande qui refusait obstinément que sa fille aille vers une autre charcuterie, courant droit vers un autre revers.

Rose-Aline prend également le téléphone et appelle celui par qui le bonheur est arrivé. Frédéric Dumarsais se dit ravi qu'elle ait suivi son inspiration, laissant les craintes et les interdits de sa mère derrière elle.

— Je vous rejoins tous pour les noces, ajoute Frédéric et je vous réserve une valse.



On dit souvent qu'un malheur n'arrive jamais seul et que doit-on penser des grands bonheurs ? Eh bien, les grands bonheurs se multiplient et se partagent. Une impressionnante haie de fleurs blanches borde la côte menant jusqu'à la pointe. Dans un coin, le jardin que l'artiste rêvait de dessiner, et là, juste en face de la Bayonne, une gloriette écrasée sous le poids du tulle blanc capte à elle seule les rayons lumineux et l'intérêt des curieux. Au milieu de cet assemblage, étoile au cou, Albert Sanschagrin se tient derrière un lutrin. Les invités tardent à s'avancer vers le célébrant tant ils sont envoûtés par la Bayonne. Le brave religieux y va d'un sérieux raclement de gorge qui porte enfin effet. Tranquillement, les chaises se remplissent des gens qui ont à cœur le bonheur de Rose-Aline et de Charles. Des voisins proches jusqu'à la famille élargie du Poussin Bleu, des lointains cousins Plante jusqu'aux amis intimes de Charles, de la famille Bernatchez jusqu'aux employés de la Caisse populaire de Percé en passant par les confrères de Charles qui ne se cachent pas pour jalouser l'atelier et le site enchanteur de l'artiste peintre. Enfin, après avoir fait transporter l'orgue électronique de Rose-Aline, son professeur de musique entonne la marche nuptiale.

Lentement, accrochée au bras de Charles, Rose-Aline descend l'allée fleurie et se rend jusqu'au centre de la gloriette. Les futurs époux sont accueillis par une volée d'applaudissements, puis le silence vole toute la place. Albert y va de courtes oraisons et finalement commence le rituel du sacrement de mariage.

— Charles Belhumeur, acceptez-vous de prendre pour épouse, Rose-Aline Bernatchez, ici présente.

— Oui, je le veux.

— Rose-Aline Bernatchez, acceptez-vous de prendre pour

époux, Charles Belhumeur, ici présent.

— Oui, je le veux.

Dans l'assistance, on entend un murmure. Chacun a bien entendu, Rose-Aline a parlé.

Pendant l'échange des anneaux, les invités manquent de discipline, la tête des uns se penche afin de recevoir la confiance des autres, mais les conjoints et le curé pardonnent bien facilement cette distraction, car le bonheur est au rendez-vous.

La cérémonie terminée, la mariée reste la personne la plus courue. Là-bas, sur une table champêtre, des nappes blanches s'agitent doucement sous l'action de la brise, des fleurs d'été égaient par leurs couleurs franches, la porcelaine brille au soleil et des gens gais et heureux de partager se rassemblent autour des coupes de vin qui tintent. Depuis longtemps, c'est la plus belle et plus joyeuse noce que l'on a vue. Pourtant, quelqu'un cherche à s'isoler dans le but de se retrouver seule sur le bord de la Petite Rivière.

Une femme qui a gagné bien des défis se tient droite devant la Bayonne. Des mèches de cheveux argentés flottent au vent et dans ses bras, une petite fille de trois mois qu'elle tend à bout de bras vers le cours d'eau. L'enfant ne bouge pas, faisant entièrement confiance à sa grand-mère, reconnaissant que les racines de ses ancêtres s'enfoncent profondément dans cette eau vaseuse. Marie se prétend des Plante et des Belhumeur, des hommes et des femmes qui ont fait de cette région une des plus belles et des plus riches que l'on puisse espérer.

Et moi, qui ai écrit sur cette rivière, je me flatte également d'être un peu fille et sirène de cette Bayonne.

Fin

Table des matières

CHARLES.....	11
LE CHALET DE MARIE-JEANNE.....	55
PERCÉ.....	101
MARGUERITE ET LÉO.....	153
SAINTE-GENEVIÈVE.....	191
LE SECRET DE BLANCHE.....	229
LA VÉRITÉ DES AUTRES.....	261
ROSE-ALINE.....	293

Aux Éditions la Caboché

5-115, boul. Yvon-L'Heureux Nord
Beloeil (Québec) J3G 6L6
Téléphone : (450) 714-4037
Courriel ; info@editionslacaboché.com
www.editionslacaboché.com

Autobiographie

Blandine Leblanc

Viens, que je te raconte

Humour

Maurice Nadeau

Dictionnaire humoristique d'un libre penseur

Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, 2e ed.

Poésie

Armande Millaire

Si l'on s'arrêtait

Armande Millaire

Au fil des jours

Armande Millaire

Au gré du vent

Roman

Lina Savignac

Éva, Eugénie et Marguerite

Lina Savignac

Lili

Lina Savignac

Charles

Yvan Savignac

Le projet Panatium

Alain Trudeau

Protocole

Théâtre

Claire Gosselin

Gold Académie

Maurice Nadeau

Libération conditionnelle

Autoédition

Récit

Lina Savignac

*Gens du voyage,
une expérience de caravanning*



Imprimé sur du papier Silva 100% recyclé.
Page couverture imprimée sur carton Kallima.

Achevé d'imprimer au Québec
en octobre 2008
sur les presses de Marquis imprimeur inc.
à Cap-Saint-Ignace



Native de Berthierville, Lina Savignac adopte la région de Beloeil comme milieu de vie. En 1992, elle s'associe à son mari et fonde le Théâtre de la Montérégie. Durant près de sept ans, elle assume la direction artistique de la petite compagnie théâtrale. Le monde de l'écriture lui est alors révélé par le biais de l'écriture collective de pièces de théâtre puis elle quitte tout pour se mouler au monde du voyage de longue durée. L'écriture se

loge alors sous le signe de la passion. Son premier livre intitulé : *Gens du voyage, une expérience de caravaning* (2004), décrivant la vie de caravaniers à temps plein est suivi d'*Éva, Eugénie et Marguerite* (2006) et de *Lili* (2007).



Voici Charles, le troisième volet d'une saga familiale. Après avoir fait la connaissance d'Éva, d'Eugénie et de Marguerite, vous avez rencontré Lili, la fille de Marguerite. Maintenant, je suis fière de vous proposer Charles, l'histoire du fils de Lili et de David Belhumeur, petit-fils d'Eugénie et de Marguerite.

Charles Plante, artiste-peintre, n'a qu'un seul but : quitter la France où sa mère a trouvé refuge après le décès de son père et retourner sur le bord de la Bayonne, rivière qui a vu naître ses ancêtres Belhumeur. Charles achète la maison de Damase Sansoucy, mais la vie n'y est pas aussi tranquille que celle qu'il avait espérée. En fait, le peintre doit cohabiter avec des esprits qui ont encore affaire avec le présent. Un vieux chalet, construit sur la pointe de terre s'avancant vers le cours d'eau, deviendra l'atelier d'art d'où sortiront de magnifiques toiles. Bien malgré lui, Charles s'inscrit au centre d'une véritable intrigue policière dont seul le passé détient la vérité. Charles entreprend également la restauration d'œuvres religieuses et c'est au presbytère de Berthierville qu'il découvrira la clé de l'énigme ainsi que le vrai visage du vicaire Belhumeur. En plus d'assister à la solution d'un meurtre vieux de plus de cinquante ans, vous serez également séduits par une belle histoire d'amour.

